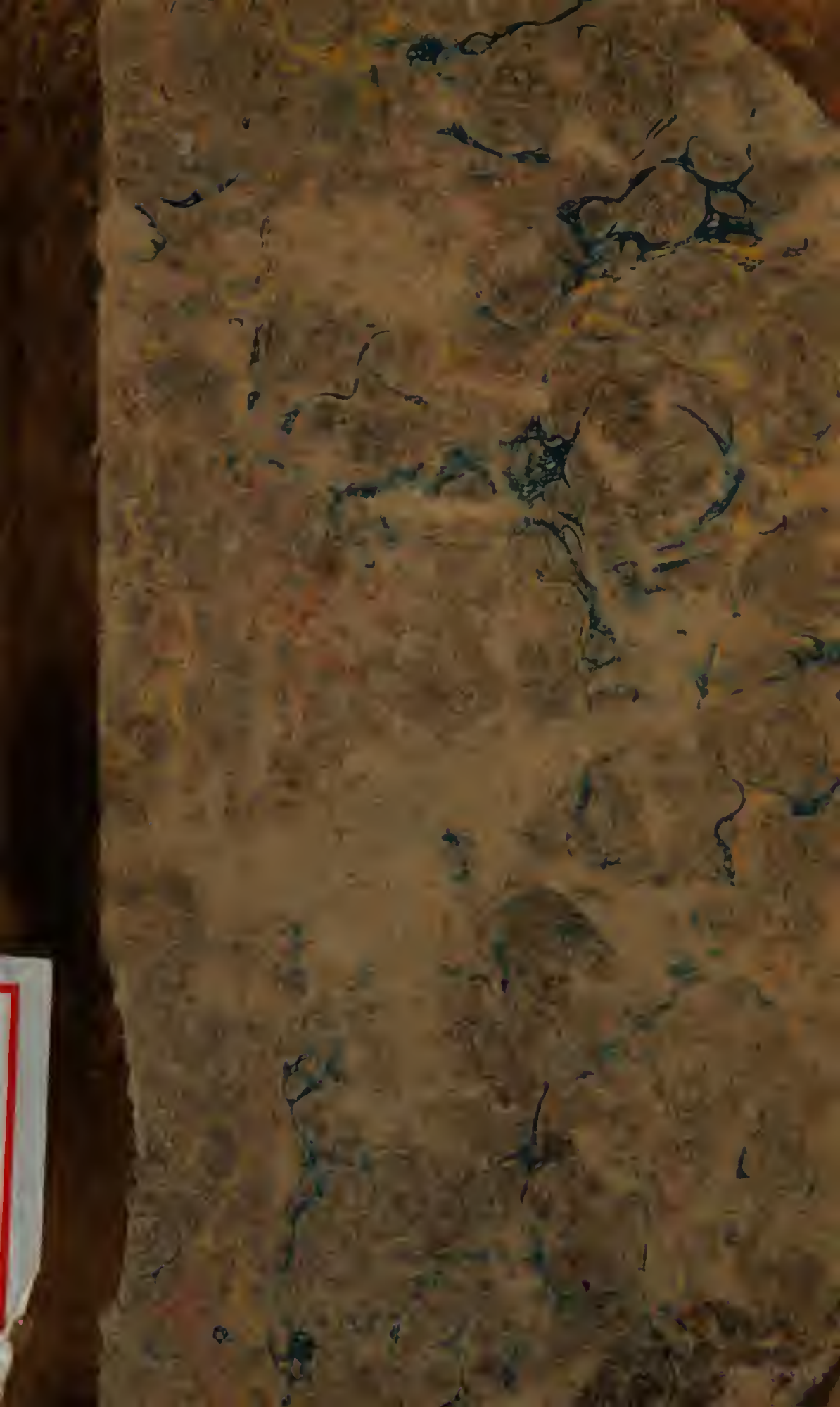

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
860
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXVI
Palchetto I
Num.° d' ordine 15231

Digitized by Google

SUPPLÉMENT
AUX VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,
TOME QUATORZIEME.

Chez { DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

C 12h27

SUPPLÉMENT
AUX VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Contenant

Les Vies {
- d'Enée,
- de Tullus Hostilius,
- d'Aristomene,
- de Tarquin l'ancien,
- de L. Junius Brutus,
- de Gelon,
- de Cyrus,
- de Jason,

}

Traduites de l'Anglois de Thomas Rowe, *par M. l'Abbé* Bellenger.

TOME QUATORZIEME.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PRÉFACE.

RIEN n'eſt plus juſte que de tranſmettre à la poſtérité les Vies des Hommes illuſtres qui ſe ſont diſtingués, ou par leur amour pour les Sciences, ou par leur zele pour la défenſe de la liberté & des intérêts de la Patrie. On rend ainſi à leur mémoire les honneurs qui lui ſont dûs, & on excite dans les autres la noble ambition d'égaler, s'il eſt poſſible, de ſi parfaits modeles. La vertu n'a pour nous que de foibles attraits, quand on ſe contente de nous la peindre ou de nous en tracer les préceptes: mais quand nous la voyons agir, dans l'homme de bien, dans le Philoſophe, dans le défenſeur de la Patrie, l'exemple nous frappe & nous porte naturellement à imiter ce que nous admirons.

La *Biographie* eſt donc d'une grande utilité quand les ſujets ſont bien choiſis, & que les portraits ſont faits avec jugement. Plutarque excelle dans ce genre: ſa plume a immortaliſé les Hommes illu-

ſtres dont il a écrit les Vies; leurs défauts même, comme leurs vertus, ſervent à nous inſtruire.

M. Thomas Rowe voyant que Plutarque a omis les Vies de pluſieurs grands hommes de l'antiquité, avoit entrepris d'y ſuppléer; il poſſédoit toutes les qualités néceſſaires pour y réuſſir; doué d'un diſcernement exquis, il ſavoit diſtinguer dans l'Hiſtoire ancienne le réel d'avec le fabuleux; par une étude aſſidue, il avoit acquis une connoiſſance univerſelle de l'Hiſtoire Grecque & Romaine & de toutes les parties de la belle Littérature, dans un âge où les autres commencent à peine leurs premieres recherches de l'Antiquité.

Les huit Vies qu'il nous a laiſſées, & que nous donnons au public traduites de l'Anglois, ne ſont qu'un foible eſſai de ce qu'il avoit deſſein de faire. Ce qu'on en peut dire de moins, eſt qu'elles ne ſont pas indignes d'accompagner l'ouvrage de Plutarque. Elles ſont intéreſſantes, ſoit par la grandeur des caracteres de ſes héros, ſoit par les différentes ſituations dans leſquelles il nous les repréſente. On y voit avec plaiſir les plus

zélés

zélés Patriotes comblés d'honneurs ; on les compare avec les héros modernes, & on remarque que l'Antiquité ne récompenſoit que la vertu ſolide & l'amour du bien public.

Si M. Rowe eût exécuté ſon deſſein, nous aurions aujourd'hui un recueil complet des Vies des anciens héros que Plutarque a omiſes, ou qui ont été perdues, ſuppoſé qu'il les ait écrites. Mais tandis qu'il ſe préparoit à enrichir de ce travail la République des Lettres, une mort prématurée l'a enlevé à l'âge d'environ vingt-huit ans, & l'a empêché de rendre à ſa Patrie le ſervice important qu'elle en attendoit.

Juſqu'ici je n'ai fait que traduire en quelque ſorte ce qui eſt à la tête de l'édition Angloiſe des huit Vies compoſées par M. Rowe, & publiées pour la premiere fois en Anglois *in*-8°. à Londres, 1728.

Il paroît par cette eſpece de Préface, que les huit Vies dont il s'agit, ſont des Œuvres poſthumes, & que l'Auteur n'y avoit pas mis la derniere main. Quoiqu'écrites avec goût, il y avoit quelques fautes que j'ai cru devoir corriger.

J'ai réformé, par exemple, cet endroit de la vie de Gelon, pag. 203. de l'Anglois, *La ſeule réparation que Gelon demanda aux Carthaginois, fut qu'ils lui rendiſſent les frais de la guerre qui montoient à deux mille talens, & qu'ils lui fourniſſent* DEUX VAISSEAUX NEUFS : l'Auteur devoit dire, *& qu'ils fiſſent bâtir deux chapelles pour y mettre le Traité.* Voy. dans la Vie de Gelon, pag. 441. Ce fait eſt pris de Diodore de Sicile, liv. XI. pag. 21. de l'édition Grecque-Latine, où il dit : *Pacem eâ conditione illis conceſſit, ut duo millia talentûm in belli impenſas ſolverent; duo etiam Sacella Pœnos exſtruere juſſit, in quibus fœderis tabellæ conſecrarentur,* καὶ δύο ναοὺς προσέταξεν οἰκοδομήσαι, καθ' οὓς ἔδει τὰς συνθήκας ἀνατεθῆναι. M. Rowe a cru ſans doute lire dans le texte Grec de Diodore ναῦς (*des vaiſſeaux*), au lieu de ναοῦς, des temples ou chapelles. Il eſt ſurprenant qu'on faſſe des bévûes de cette eſpece. C'eſt le texte Grec mal lû qui l'a trompé, & non pas la Traduction Latine.

Voici une autre faute que l'Auteur Anglois a faite dans la Vie de Cyrus, page 243 de l'Anglois. *Cyrus*, dit-il, *étoit au milieu*

milieu de la ville de Babylone long-tems avant que ceux qui en habitoient les extrémités ſuſſent qu'elle étoit priſe. Ici il a ſuivi la verſion Latine de Laurent Valle, *cùm capti eſſent qui media urbis incolebant Babylonii, propter urbis tamen magnitudinem non ſentiebatur ab iis qui circa extrema urbis habitabant*, au lieu de ſuivre le Grec d'Hérodote, qui dit, l. I. c. 191, *cùm capti eſſent qui extrema urbis incolebant Babylonii, non ſentiebant qui circa medium habitabant, eos captos eſſe*, τῶν περὶ τὰ ἔσχατα τῆς πόλιος ἁλισκόντων, τοὺς τὸ μέσον οἰκέοντας τῶν Βαβυλονίων οὐ μανθάνειν ἁλισκόμενους. C'eſt ce dernier ſens que j'ai ſuivi, *Vie de Cyrus*, pag. 487.

Je ſerois trop long ſi je voulois rapporter tous les autres endroits que j'ai rectifiés, & où j'ai ajouté. Il ſuffit d'avertir que j'ai traduit l'original Anglois auſſi fidelement & auſſi littéralement que notre Langue le permet. Je n'y ai rien ajoûté que je n'aye tiré des anciens Hiſtoriens où l'Auteur Anglois a puiſé lui-même, & j'ai eu recours aux Ecrivains Grecs & Latins pour vérifier la plûpart des faits : je ne les ai pourtant pas vérifiés

fiés tous, & peut-être y ai-je laiſſé quelques fautes.

La Vie d'Ariſtomene eſt preſque toute priſe de Pauſanias. Il paroît depuis deux ou trois ans une Traduction Françoiſe de cet Auteur : *le ſtyle en eſt très-agréable* * ; *& le Traducteur joint à la fidélité la plus ſcrupuleuſe toute l'élégance de la* ** *diction.* Si l'on compare quelques endroits de cette Traduction avec la Vie d'Ariſtomene, contenue dans ce dernier Tome, on y trouvera pluſieurs différences, qui paroiſſent même eſſentielles ; il eſt bon d'en avertir, afin qu'on ne condamne pas M. Rowe comme ayant mal entendu certains endroits de Pauſanias.

Page 295 de la Vie d'Ariſtomene ; je traduis, ſuivant l'original, l'Anglois & le Grec de Pauſanias, *de l'eau de la riviere de* NEDA. Le Traducteur de Pauſanias, page 366 & 367, dit *l'eau du* NEDES, peut-être parce qu'il y a dans le Grec de Pauſanias, chap. 20, Νέδης ὕδωρ, & dans

* Obſervations de M. le Chevalier Folard ſur la Traduction Françoiſe de Pauſanias, tom. I. pag. 11.

* Extrait des regiſtres de l'Académie royale des Inſcriptions, à la fin du tom. I. du Pauſanias François.

dans le Latin, NEDES *alta fluenta*, comme s'il étoit difficile de voir que Νέδης eſt un génitif, & non pas un nominatif, Νέδα ou Νέδη, génit. Νέδης. Le Traducteur répete la même choſe page 368, 397, &c. Peut-être quelque tribunal a-t-il décidé que dans la ſuite on nommera en François les anciens fleuves ſuivant leur génitif grec. Si Amaſée, dont la verſion Latine eſt à côté du Grec de Pauſanias, eût traduit *Nedæ* (au lieu de *Nedes*) *alta fluenta*, on ne connoîtroit point aujourd'hui de riviere appellée *Nedès*; on connoîtroit ſeulement *la Neda* ou *la Nedé*, comme l'ont connue les Anciens.

Page 288, Ariſtomene fut ſurpris par un gros détachement de l'armée ennemie qui s'étoit poſté en embuſcade : ce détachement *faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux Rois.* Dans le Pauſanias François, pag. 363 & 364; *ayant été ſurpris par un détachement des ennemis* DE MOITIÉ PLUS NOMBREUX QUE LE SIEN, *& commandé par les deux Rois, &c.* Le Traducteur Latin : *Lacedæmoniorum manipulos dimidiâ parte plures, cum amba-*

bobus

bobus Regibus naçtus, &c. Ces mots latins peuvent abſolument avoir le ſens que leur donne le Traducteur François, *un détachement de moitié plus grand que le ſien.* Mais répondent-ils au texte Grec de Pauſanias? Le voici: Meſſen. c. 18, Λακεδαιμονίων λόχοις πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι καὶ τοῖς βασιλεύσιν ἀμφοτέροις συμβαλὼν, ce qui ſignifie, *Lacedæmoniorum manipulos qui erant pluſquam dimidia pars exercitûs Lacedæmoniorum, &c.* C'eſt le ſens que leur donne Kuhnius dans ſa note ſur cet endroit: *pluſquam dimidia pars exercitûs Laconici fuit cum quo pugnavit Ariſtomenes, nam non ſolebant facilè totum exercitum educere Spartani, quin domi relinquerent qui, ubi neceſſitas id exigeret, urbi præſto eſſent.* Je ne vois pas que le Grec puiſſe avoir un autre ſens, πλέον ἢ τοῖς ἡμίσεσι, *pluſquam dimidiis*, & non pas *dimidiâ parte pluribus.*

Page 309, *Ariſtomene maria ſa ſœur & deux de ſes filles... Bientôt après les dieux donnerent un mari à la troiſieme, ce fut Damagete d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'iſle de Rhodes... Le Prince Rhodien s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille.* Le Traducteur de Pauſanias,

nias, pag. 377, dit : *Ariſtomene avoit deux filles qu'il établit.* Ne ſembleroit-il pas qu'il n'avoit que deux filles à marier ? Cependant il en avoit une troiſieme dont il eſt parlé dans la même page, *Ariſtomene avoit encore une fille à marier.*

Dans la même page de la Traduction Françoiſe de Pauſanias, on lit : *Damagete Rhodien qui étoit Roi de Ialyſe.* Sur cet endroit le Traducteur fait une note géographique : *Ialyſe*, dit-il, *ville de l'iſle* DE CRETE ; quoiqu'il paroiſſe manifeſtement par Pauſanias dans le même chapitre que c'étoit une *ville de l'iſle de Rhodes*, & qu'Homere, Il. 2. v. 656, le diſe formellement, de même que tous les Géographes ;

Τλπτόλεμος δ' Ἡρακλείδης, ἠύς τε μέγας τε,
Ἐκ Ῥόδου ἐννέα νῆας ἄγεν Ῥοδίων ἀγερώχων,
Οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο διάτριχα κοσμηθέντες,
Λίνδον, Ἰηλυσσόν τε, καὶ ἀργινόεντα Κάμιρον.

Dans la même page de la Vie d'Ariſtomene, *il ſe diſpoſoit à faire un voyage à Sardes, capitale de Lydie.... Son deſſein étoit d'aller de-là à Ecbatane... Mais une maladie qui l'emporta, mit obſtacle à tous ſes deſſeins : Damagete ſon gendre lui érigea*

un ſuperbe tombeau, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit. Le Traducteur François de Pauſanias, page 377, dit : *Ariſtomene conduiſit lui-même ſa fille à Rhodes, d'où enſuite il* PASSA *à Sardis... Son deſſein étoit d'aller enſuite à Ecbatane,* ET DE NÉGOCIER QUELQUE ENTREPRISE AVEC *Phraorte, Roi des Medes, mais il tomba malade* A SARDES, *& y finit ſes jours.* Le Grec, Ἀριστομένης δὲ ἐς μὲν τὴν Ῥόδον ἀφίκετο σὺν θυγατρὶ, ἐκεῖθεν δὲ ἔς τι Σάρδεις ἐνενόει πρὸς Ἄρδυν τὸν Γύγου, καὶ ἐς Ἐκβάτανα τὰ Μηδικὰ ἀναβῆναι πρὸς τὸν βασιλέα Φραόρτην, ἀλλὰ γὰρ πρότερον τούτων συνέπεσεν ἀποθανεῖν αὐτῷ νοσήσαντι. Le Traducteur Latin : *Et ipſe quidemmet Ariſtomenes filiam Rhodum ad virum deduxit; inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem, Gygæ filium; & Ecbatana in Medos ad Phraortem regem tranſmittere cogitaret, morbo oppreſſus diem ſuum extremum obiit.* Le Traducteur François a cru ſans doute, comme on le peut voir par ſa traduction, qu'après ces mots, *inde quum Sardes ad Ardyn Lydorum Regem Gygæ filium,* le Latin ſouſentendoit le verbe *tranſmiſiſſet*, ou quelqu'autre ſemblable, d'autant

d'autant plus qu'après *filium* il y a un point & une virgule dans le Pauſanias de l'Edition de Kuhnius: d'où il a conclu que dans cette phraſe le verbe étoit ſouſentendu, & que ces mots *& Ecbatana in Medos ac Phraortem Regem tranſmittere cogitaret*, commençoient une nouvelle phraſe, dont le *tranſmittere cogitaret* ne tomboit pas ſur *Sardes*, mais ſeulement ſur *Ecbatana*; c'eſt ce qui l'a trompé; & c'eſt pour cela qu'il traduit, *enſuite il paſſa à Sardes.... Mais il tomba malade à* SARDES, *& y finit ſes jours.* Le Traducteur Latin lui auroit épargné ce contreſens s'il avoit traduit mot à mot & ſimplement, *& ipſe quidemmet Ariſtomenes filiam Rhodum deduxit: inde Sardes tranſmittere cogitabat, ad Ardyn.... Gygæ filium, & Ecbatana in Medos, ad Phraortem regem; ſed ante hæc* (c'eſt-à-dire *antequam Sardes & Ecbatana tranſmitteret*) *morbo oppreſſus diem ſuum extremum obiit.*

C'eſt un malheur que les Traducteurs Latins des Auteurs Grecs ayent été quelquefois un peu négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'ayent pas prévû que pluſieurs Traducteurs en Langue vulgaire ſuivroient leurs verſions Latines. Au

Au reſte, ce petit nombre de remarques ſur le Pauſanias François ne m'empêche point de rendre juſtice au louable travail de M. l'Abbé G. Ce n'eſt que pour éloigner le ſoupçon que j'aurois moi-même fait des fautes après M. Rowe, que j'ai cru devoir relever les ſiennes, me bornant à celles qui ont rapport à la Vie d'Ariſtomene.

Fin de la Préface.

ENE'E.

ENÉE.

ON peut à juſte titre mettre Enée à la tête des héros Romains. Les hiſtoriens de Rome l'ont toujours regardé comme le fondateur de cette premiere ville du monde, parce qu'il érigea un petit empire dans cette partie de l'Italie, où elle fut bâtie dans la ſuite par des hommes qui étoient preſque tous deſcendus de lui & de ſes compagnons. On peut donc dire avec vérité que l'hiſtoire Romaine commence par lui. Tout ce que nous avons avant ſon tems, doit être compté pour rien : les anciens auteurs ne nous ont conſervé de ces ſiecles reculés qu'un petit nombre de faits hiſtoriques ; encore ſont-ils tellement mêlés de fables, qu'il n'eſt pas facile de ſéparer la vérité d'avec les fauſſetés qu'on y a ajoutées.

Il faut avouer qu'il en eſt à-peu-près de même de l'hiſtoire d'Enée. La premiere partie de ſa vie eſt extrêmement ſtérile ; on y voit par-tout un trop grand mélange de fables, à-travers leſquelles il n'eſt pas poſſible de reconnoître la vérité. Mais les hiſtoriens Romains ont fait de plus exactes recherches ſur les dernieres actions de ce héros, & nous en ont donné un détail plus particulier : nous trouvons même dans leurs écrits pluſieurs faits racontés avec plus d'exactitude & de clarté qu'on n'auroit pû l'attendre

du ſiecle où vivoit Enée ; quoique dans la plûpart de ces faits on ne voye ordinairement que les premieres lueurs de la fidélité de l'hiſtoire.

La maiſon des rois de Troye [a] d'où Enée étoit deſcendu, tiroit ſon origine des dieux fabuleux de l'antiquité. Aſſaracus, arriere-petit-fils de Dardanus, qui fut le premier de cette famille, étoit un prince cadet de cette maiſon. Pendant qu'Ilus ſon frere aîné régnoit à Troye, ville alors nouvellement bâtie, il demeura dans la province de Dardanie, où s'étoit d'abord établi Dardanus qui lui avoit donné ſon nom. Aſſaracus laiſſa cette principauté à ſes deſcendans. Anchiſe, ſon petit-fils, fut pere d'Enée. La réputation de celui-ci fut ſi grande, que, ſelon la coutume de ces tems-là, il falloit en quelque ſorte qu'on le regardât comme un homme extraordinaire & deſcendu de quelque divinité. Tout le monde ſait que Vénus fut la déeſſe que les auteurs des fables lui choiſirent pour mere. Peut-être la beauté de ſa mere réelle donna-t-elle occaſion à ce choix. L'auteur qui s'amuſa autrefois à rechercher [b] quelle étoit la véritable mere d'Enée, & qui publia un traité ſous ce titre, fut juſtement expoſé à la raillerie du public, & ce fut avec raiſon qu'on ſe mocqua de la vanité de ſon entrepriſe.

Tout ce que nous ſavons de l'éducation d'Enée, c'eſt qu'il eut pour gouverneur le fameux Chiron, [c] ſous lequel la plûpart des grands hommes de ce tems-là furent élevés. Enée apprit de lui tous les exercices qui peuvent contribuer à former

[a] *Homere Iliad.* 20. 23. *Apollod. liv.* 3. 11. *Diod. Sic. l.* 4. *pag.* 191.

[b] *Didymus, Sen. Ep.* 88.

[c] *Xenoph. Cyneget. c.* 1. *parag.* 2.

former un héros. Il paroît qu'entre ces exercices, celui de la chaſſe étoit le principal. Après s'être formé ſous un ſi habile maître, Enée épouſa Créuſe, qui étoit, dit on, fille de Priam dernier roi de Troye. Il vécut pluſieurs années en Dardanie, où il jouit d'une longue paix, auſſibien que tout le royaume.

L'injuſtice & la violence de Paris mirent fin à la félicité publique. Ce prince étoit un des fils de Priam. Il s'embarqua avec une nombreuſe ſuite; & après de longs voyages, il arriva enfin à la cour de Sparte. Ménelas, roi de cette ville, le reçut avec la derniere politeſſe, & lui donna l'hoſpitalité. Paris lui marqua ſa reconnoiſſance en entrant dans une intrigue avec la reine. Helene, princeſſe d'une rare beauté, mais beaucoup moins célebre pour ſa vertu, ſe montra ſi peu cruelle envers Paris, que ce jeune prince profitant de l'abſence de Ménelas, que des affaires néceſſaires avoient appellé ailleurs, la fit embarquer ſur ſa flotte, & la mena à Troye. Une entrepriſe ſi inouie répandit l'allarme par toute la Grece, & on ſe ſouleva contre le raviſſeur. D'abord les Grecs envoyerent des ambaſſadeurs à Troye pour redemander Helene. Mais la faction du jeune Prince étant la plus forte, ils ne furent point écoutés. Sur ce refus ils unirent toutes leurs forces pour ſe faire juſtice eux-mêmes; & afin de pouſſer la guerre avec plus de vigueur, ils donnerent le commandement de toute l'armée à Agamemnon, roi d'Argos & de Mycenes, qui étoit frere du prince dont Paris avoit enlevé la femme.

Une guerre entrepriſe pour de ſi juſtes raiſons, ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès. Enée en prévit les triſtes ſuites, & com-

mença à craindre que le crime de Paris [d] n'entraînât la ruine totale du royaume de Priam. Il eut le courage de se déclarer contre le ravisseur, & pressa vivement pour qu'on rendit Helene, quoiqu'il sût bien qu'une probité si hors de saison devoit lui attirer les ressentimens du parti contraire, qui étoit le plus puissant. Cependant l'injustice de son prince ne rallentit point en lui l'amour de la patrie & le zele du bien public. Ne pouvant se resoudre à rester tranquille tandis que les Troyens étoient menacés par les Grecs d'une ruine prochaine, pour des crimes qu'ils n'avoient point commis; quand il vit que la guerre étoit inévitable, il prit volontiers les armes, & se joignit aux autres pour défendre la liberté. Il protesta néanmoins dans plusieurs occasions, qu'il ne desiroit rien tant que de voir cette guerre heureusement terminée. Sa province étoit située proche de la mer. Les Grecs en ravagerent une partie dès qu'ils furent entrés sur les terres des Troyens. Enée s'opposa de toutes ses forces à leurs entrepriſes, & n'abandonna jamais la cause commune. Mais ils étoient en trop grand nombre, & il n'étoit pas possible qu'il résistât long-tems à une si puissante armée. [e] Il prit donc avec lui toutes les forces qu'il put lever, & les mena à la capitale, qui fut assiégée bientôt après.

La longueur du siege procura à Enée mille occasions de se distinguer. Hector étoit le seul entre les Troyens [f] à qui on pût le comparer; & si ce prince avoit quelque avantage sur Enée du côté de la valeur, Enée l'emportoit sur lui du

d Liv. l. 1. c. 1.

e Homere Iliad, 20. v. 90.

f Philostr. Heroic. in Æneâ.

g Iliad.

du côté de la prudence. L'hiſtoire nous apprend qu'on avoit accoutumé d'appeller Hector, le Bras; & Enée, l'Ame de Troye; & que les Grecs déclarerent en pluſieurs occaſions que la prudence d'Enée étoit un plus grand obſtacle à leurs deſſeins, que le courage & la fureur d'Hector.

Homere eſt le plus ancien auteur qui ait parlé d'Enée; c'eſt de lui ſeul que nous pouvons apprendre quelque choſe de ſon caractere & de ce qu'il fit pendant le ſiége de Troye. Il ne paroît pas que ce poëte ait eu aucun intérêt de flatter ſa mémoire. Ainſi le portrait qu'il nous en fait dans ſon Iliade, eſt ſans doute fondé ſur la vérité. Ce portrait eſt extrêmement à l'avantage [g] d'Enée. Homere le met beaucoup au-deſſus de tous les Troyens, ſi on en excepte Hector, auquel il le joint ſouvent comme ſon égal en valeur & en prudence. Il releve ſon mérite, lorſqu'il nous le repréſente en même tems comme le plus aimé du peuple [h], & comme le plus conſtant objet de la haine d'une injuſte [i] cour, où chaque nouvelle preuve qu'il donnoit de ſon mérite, ne faiſoit que l'expoſer à de nouveaux mépris. Il le fait combattre [k] en même tems contre pluſieurs des plus célebres capitaines Grecs, comme un héros capable de tenir contre plus d'un ennemi à-la-fois; & quand il le fait venir aux mains avec Achille [l] & Diomede, les deux plus grands héros de la Grece, quoiqu'il ſe croye obligé de donner l'honneur de la victoire à ſes compatriotes, il ne nous repréſente

[g] *Iliad.* 6. *v.* 79. & 80. & *alibi.*
[h] *Iliad.* 5. *v.* 467. & 11. *v.* 57.
[i] *Iliad.* 13. *v.* 460. & 461.
[k] *Iliad.* 5. & 13. *&c.*
[l] *Iliad.* 5. & 20.

[m] *Pauſan.*

repréſente pas Enée comme prenant honteuſement la fuite, mais il fait venir des dieux à ſon ſecours, & par ce moyen il rend juſtice en même tems & à la valeur des Grecs & à la piété du Troyen, qui lui attiroit la protection non-ſeulement des dieux qui favoriſoient la cauſe des Troyens, mais encore de ceux qui étoient ennemis de ſa patrie.

L'hiſtoire du ſiége de Troye eſt aſſez connue; tout le monde ſait quel en fut l'événement. Après avoir tenu dix ans, la ville fut priſe par une trahiſon que les hiſtoriens rapportent diverſement. Le roi, la famille royale, la plûpart des citoyens & des alliés de Troye, furent ou tués ou faits eſclaves. Enée perdit Créuſe dans la confuſion & le deſordre que cauſa la priſe de cette ville. On la chercha parmi les morts & parmi les priſonniers, ſans pouvoir la trouver. Le bruit ſe répandit que les déeſſes Vénus & Cybele l'avoient ſauvée de la ruine commune [m], & la retenoient à leur ſervice. On le crut dans la ſuite, & il ne fut plus permis d'en douter. Enée lui-même échappa à la ruine de ſa patrie: il n'étoit pas juſte en effet qu'il fût enveloppé dans la ruine de Troye, lui qui n'avoit point eu de part au crime de cette ville.

Les Grecs s'étant rendu maîtres de la baſſe ville, Enée [n] en fut aſſez-tôt averti pour s'emparer de la citadelle de Pergame avec la plus grande partie des troupes qu'il commandoit. C'étoit une place des plus fortes. Les Troyens y avoient tranſporté des richeſſes immenſes, pour les mettre à couvert des dangers ordinaires:

[m] *Pauſan. l. 10. c. 28.*
[n] *Dion Halicarn. l. 1. p. 28. & 29.*

[o] *Pauſan.*

ses d'un siége. Ils y avoient aussi retiré leurs dieux pénates, c'est-à-dire leurs dieux domestiques, les dieux protecteurs de Troye : ces dieux étoient la plus précieuse partie des trésors qu'on conservoit dans cette forteresse. Plusieurs auteurs [o] assûrent outre cela qu'on y gardoit le *Palladium*, fameuse statue de Pallas, qui devoit préserver les Troyens d'une ruine totale tant qu'ils la posséderoient.

A peine y étoit-il entré, que les Grecs animés par leurs premiers succès, & regardant déjà les Troyens comme vaincus, y coururent précipitamment pour le forcer à se rendre. Il ne lui fut pas difficile de repousser [p] leurs premieres attaques. Connoissant parfaitement les avenues de la citadelle, il faisoit de tems en tems des sorties, & recevoit toujours quelques nouveaux renforts de troupes qui, échappées à la fureur des Grecs, venoient se joindre à lui par des routes secrettes & inconnues aux assiégeans. Avec ces secours il arrêta quelque tems la fougue des vainqueurs, & empêcha que la place ne fût prise d'emblée. Mais jugeant qu'il lui seroit impossible de faire une longue résistance quand les Grecs l'attaqueroient en regle, il résolut enfin de se retirer. Il mit d'abord à couvert les enfans, les femmes & les vieillards ; il les fit sortir par des portes de derriere, & leur donna une bonne escorte pour les conduire au mont Ida, dont quelques endroits étoient naturellement inaccessibles. Dégagé de cet embarras, il resta dans la citadelle avec l'élite de ses troupes, où-

[o] *Pausan. l. 2. c. 23. Enée est représenté sur plusieurs médailles emportant de Troye le* Palladium.

[p] *Dion Halic.*

où il fit toujours bonne contenance pour faciliter la retraite de ceux qu'il avoit envoyés devant ; tandis que l'ennemi occupé à donner l'aſſaut, étoit moins attentif à ce qui ſe paſſoit ailleurs. Enfin Néoptoleme ayant forcé une partie de la muraille, Enée prit avec lui ſon pere, ſes enfans, les dieux Pénates, le *Palladium*, & tout ce qu'il put enlever des richeſſes immenſes qu'on avoit retirées dans la citadelle, & ſortit par une porte de derriere.

Pendant ce tems là les Grecs s'emparerent du reſte de la ville & de la citadelle ; & tout occupés au pillage, ils donnerent aux fuyards le moyen de s'évader en toute ſûreté. Enée & les ſiens trouverent en chemin ceux qu'ils avoient envoyés devant avec une eſcorte : ils ſe joignirent tous en un ſeul corps, & s'emparerent des poſtes les plus avantageux du mont Ida. Les habitans de Dardanie apperçurent, à la faveur de la nuit, des tourbillons de flammes qui s'élevoient de l'embraſement de leur métropole ; ils comprirent par-là que les Grecs s'en étoient emparés, & vinrent joindre les autres ſur la montagne. Les peuples d'Ophrynie & de quelques autres villes Troyennes, prirent le même parti par amour de la liberté ; de ſorte qu'en très-peu de tems il s'aſſembla une nombreuſe armée ſur la montagne. Enée à la tête de preſque tous les Troyens qui avoient échappé à la ruine générale de leur nation, réſolut de demeurer avec eux ſur le mont Ida, juſqu'à ce que l'ennemi eût mis à la voile. Il eſpéroit qu'après le départ des Grecs il pourroit réparer les ruines de Troye, ou dumoins s'établir dans la Troade aux environs de cette ville.

Cependant, après avoir pillé & ſaccagé la

ville de Troye, porté la déſolation dans toutes les places du royaume, & partagé le butin & les priſonniers, les Grecs voulurent mettre le comble à leur victoire par la défaite de ceux qui avoient gagné les hauteurs. Au lieu de s'en retourner comme Enée s'y étoit attendu, ils ſe diſpoſerent à attaquer le mont Ida, & à forcer ceux qui s'y étoient réfugiés. Mais Enée, qui étoit bien éloigné de vouloir s'engager dans de nouveaux combats, prévint le malheur qui le menaçoit. Il leur envoya des hérauts pour les conjurer de ne point réduire ſes troupes à la dure néceſſité de combattre juſqu'au dernier ſoupir, & de vendre chérement leur vie. Les Grecs ennuyés d'une ſi longue guerre, ne ſouhaitoient rien tant que de la voir terminée pour s'en retourner dans leur patrie. Ils reçurent favorablement l'ambaſſade, & on fit un traité à ces conditions : qu'Enée livreroit aux Grecs les places fortes dont il étoit en poſſeſſion : que dans un certain tems marqué par le traité, il ſortiroit de la Troade avec tous ceux qu'il commandoit ou qui étoient ſous ſa protection : que les Grecs de leur côté donneroient aux Troyens un libre paſſage tant par mer que par terre, ſans leur faire aucun mal en leurs perſonnes ou en leurs biens. Les Troyens accepterent ces conditions, perſuadés que c'étoit le meilleur parti qu'ils puſſent prendre dans la ſituation où ils ſe trouvoient alors.

Enée avoit beaucoup d'enfans de ſa femme Créuſe. Il envoya Aſcagne, l'aîné de ſes fils, en Phrygie, avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune prince s'y établit dans un canton appellé Daſcylitis, où étoit le lac Aſcanien. Pluſieurs années après que les Grecs furent partis,

il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens qui avoient échappé à la fureur des Grecs parce qu'ils étoient diſperſés dans différens endroits du pays, l'y accompagnerent. Il régna dans ſon petit royaume, & le laiſſa à ſa poſtérité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans ſon commencement. Enée prit avec lui ſes autres enfans, ſon pere, & les images des dieux; & dès qu'il eut équippé une flotte, & que la ſaiſon le permit, il mit à la voile pour aller chercher un nouvel établiſſement où il pût être plus heureux qu'il n'avoit été dans ſa patrie.

Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend de plus particulier, de plus exact & de plus vrai ſur la fuite d'Enée après la ruine de Troye. D'autres auteurs [q] attribuent uniquement ſa délivrance à ſa piété. C'eſt un fait conſtant dans l'hiſtoire & généralement reçu, que tandis que les autres Troyens s'échappoient des mains des vainqueurs, chacun étant chargé de ſes plus riches tréſors, on vit Enée porter ſon pere & les images des dieux; que les Grecs ſurpris d'une piété dont on avoit ſi peu d'exemples, ſe firent un ſcrupule de le troubler dans ſa retraite, & que par reſpect pour lui ils épargnerent même ceux qui le ſuivoient.

Il y a des auteurs qui parlent tout autrement de la différence de ſon ſort & de celui du reſte des Troyens. Ils l'attribuent [r] à ce qu'il s'étoit joint aux Anténorides pour livrer la ville aux Grecs,

[q] *Aurel. Vict. Or. Urb. Rom. c. 9. Sophocles ap. Dion. l. 1. c. 30. Ælian. l. 3. c. 22. Diod. Sic. Exc. Valeſ. l. 6. p. 223. Xen. Cyneg. c. 1. parag. 15.*

[r] *Lutat. ap. Aur. Vict. c. 9. Menecrates ap. Dion. Halic. l. 1. c. 49.*

Grecs, &, ſelon eux, ſon ſalut fut la récompenſe de ſa trahiſon. L'autorité de ceux qui rapportent ce conte, n'eſt pas aſſez grande pour nous obliger à les en croire ſur leur parole. D'ailleurs la plûpart des hiſtoriens qui ont écrit après eux, n'ont pas jugé à-propos de les ſuivre & de noircir la réputation d'un prince, qui dans tout le reſte de ſes actions connues ne fit jamais rien qui puiſſe donner quelque vrai-ſemblance à un crime ſi énorme. Il paroît que cette fable n'a d'autre fondement que la haine que Paris & ceux de ſa faction avoient contre lui; haine ſi marquée, qu'il en reſſentit des effets qui auroient pû porter une ame moins noble que la ſienne à quelque eſpece de vengeance. Mais il eſt plus raiſonnable de croire que leur injuſtice l'excita à faire des actions qui lui attirerent de plus en plus leur haine ſans qu'il la méritât, que de ſuppoſer qu'il ſe ſoit livré à des reſſentimens qui auroient ruiné pour jamais ſa réputation, & juſtifié les plus affreuſes accuſations de ſes ennemis. D'ailleurs l'inclination qu'il avoit toujours témoignée pour conclure une paix ſtable avec les Grecs & pour leur rendre Helene, ne pouvoit-elle pas les engager par un motif de reconnoiſſance à lui accorder plus facilement des conditions qu'ils n'accorderent qu'à lui & à Antenor, dont la famille eſt accuſée d'avoir livré la ville par de meilleures autorités que celles qui attribuent à Enée une ſi noire trahiſon?

Si les anciens auteurs ſont ſi différens dans ce qu'ils diſent de la façon dont Enée ſe ſauva de l'embraſement de Troye, ils le ſont encore plus dans ce qu'ils rapportent de ſes voyages. La Thrace, la Macédoine, l'Arcadie, la Phrygie même, diſputent à l'Italie l'honneur d'avoir fixé

ce héros. Dans chacun de ces pays & dans plusieurs autres que je passe sous silence, non-seulement on a des preuves qu'il y a vêcu, mais on montre des tombeaux qui font voir qu'il y est mort; & quelques-unes de ces provinces ont un auteur ou deux qui appuyent leurs prétentions. Il n'est pas fort difficile de rendre raison de ces différentes traditions, & de les accorder ensemble. Enée laissa un de ses fils en Phrygie; il maria quelques-unes de ses filles en Arcadie; il passa par la Thrace, il y bâtit une ville qu'il appella de son nom, & fit un assez long séjour dans plusieurs autres pays. La plûpart de ces provinces conserverent des monumens de son arrivée: il y en eut même plusieurs qui, après sa mort, lui érigerent des tombeaux; marques de respect & de vénération qui étoient fort en usage dans ces tems-là. Quoique son corps ne fût pas renfermé dans tous ces tombeaux, les descendans de ceux qui les lui avoient érigés, ne laisserent pas d'en profiter en supposant qu'Enée s'étoit établi parmi eux. Leurs auteurs, s'il s'en trouvoit quelques-uns parmi eux, n'avoient garde de manquer de faire honneur à leur pays; & peut-être un petit nombre d'autres écrivains de moindre marque, par une folle démangeaison de faire des découvertes, ou de contredire les opinions déjà reçues, eurent-ils la présomption d'insérer leurs fables dans les histoires qu'ils composoient. Mais ces traditions incertaines ne doivent pas être mises en parallele avec celles des Romains & des Italiens, qui sont & plus constantes & plus anciennes, & qui ont été confirmées par tous les auteurs de l'histoire de Rome, aussi bien que par les meilleurs auteurs Grecs.

Il est vrai que quelques-uns assurent qu'Enée

resta

reſta en Phrygie. Ils s'appuyent ſur un paſſage d'Homere, qu'ils croyent ſi poſitif, qu'il n'y a rien à répondre. Il eſt dans le vingtieme livre de ſon Iliade, [s] où Neptune, après avoir délivré Enée qui étoit en danger de perdre la vie dans un combat inégal avec Achille, fait cette prédiction.

Ἤδη γὰρ Πριάμῳ γενέην ἤχθηρε Κρονίων,
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παῖδες παίδων τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

« Le fils de Saturne hait la maiſon de Priam: » cependant le courageux Enée régnera ſur les » Troyens, lui & ſes enfans, & les enfans de » ſes enfans qui naîtront dans la ſuite ».

J'avoue qu'il me paroît un peu ſurprenant qu'on regarde cette prédiction comme une preuve ſi déciſive. En effet (& c'eſt la remarque que fait Denys [t] d'Halicarnaſſe) Enée ne pouvoit-il pas gouverner les Troyens en Italie, comme les Romains aſſurent qu'il le fit, de même qu'il les avoit gouvernés en Phrygie? On ſait qu'il laiſſa ſon fils en Phrygie; que ce fils y érigea un petit royaume des ruines de Troye, & qu'il le laiſſa à ſes enfans. Cela ſuffit pour expliquer la prédiction de Neptune, s'il la faut néceſſairement rapporter au pays & non aux habitans de Troye, quoique les termes dont ſe ſert le poëte, ne faſſent mention que des Troyens, & non du territoire de Troye.

Enée, après avoir paſſé l'Helleſpont, débarqua en Thrace, à un port appellé Pallene. Ce fait

[s] *Iliad.* 20. *v.* 306. 307. & 308.

[t] *L.* 1. *p.* 34. *Voy. Strabon, l.* 13. *p.* 418.

[u] *Dion.*

fait eſt rapporté non-ſeulement par les hiſtoriens qui le font venir * en Italie, mais encore par d'autres. Les naturels du pays étoient d'anciens alliés des Troyens, & pendant le ſiége ils avoient envoyé quelques troupes à leur ſecours. Ils reçurent Enée avec beaucoup d'amitié, & il paſſa tout l'hiver dans ce pays. Il y bâtit un temple à Vénus, & une ville qu'il appella de ſon nom *Enea*. De Pallene il mit à la voile au printems, & laiſſa dans la nouvelle ville ceux d'entre les Troyens qui n'étoient point en état de ſoutenir les fatigues d'un plus long voyage, ou qui pour d'autres raiſons ne vouloient pas aller plus loin. Leurs deſcendans y demeurerent juſqu'au regne de Caſſandre, qui, lorſqu'on bâtit Theſſalonique, les y fit * tranſporter.

Je ne m'arrêterai point ici à parler de tous les voyages d'Enée; un ſi long détail ſeroit ennuyeux. Il ſuffit de dire en général qu'il employa l'été à côtoyer le long de la Grece & d'une partie de l'Italie; que de tems en tems il deſcendoit à terre, & qu'il laiſſa des monumens de ſon arrivée dans pluſieurs pays, érigeant des temples dans un endroit, débarquant & établiſſant quelques-uns de ſes compagnons dans un autre, ou enterrant ceux qui étoient morts ſur ſa flotte, & leur dreſſant de ſuperbes tombeaux. A la fin de l'année il arriva en Sicile, & prit terre dans la partie occidentale de cette iſle près de Drépane.

Il trouva quelques Troyens déjà établis dans cette iſle. Laomédon, pere de Priam, prince décrié dans l'hiſtoire pour ſes injuſtices & ſes cruautés,

* *Dion. l. 1. pag. 31. Aur. Vict. c. 9. Conon narrat. 46.*

* *Dion. Halic. p. 32. & 33. Thucyd. l. 6. Aur. Vict. c. 9. & 10.*

cruautés, étant irrité contre un Troyen de la premiere condition, le perſécuta juſqu'à l'extrémité, & le fit mourir injuſtement. Ce ſeigneur avoit pluſieurs enfans. Laomédon les fit aſſaſſiner avec lui, de peur qu'un jour ils n'entrepriſſent de vanger ſa mort. Le tyran ne porta pas la barbarie juſqu'à faire égorger ſes filles; il ſe contenta de les mettre entre les mains de quelques marchands étrangers, qu'il chargea de les tranſporter dans un pays éloigné, où il n'eût rien à craindre de leur reſſentiment. Un jeune Sicilien de condition qui s'étoit embarqué dans le même vaiſſeau, conçut de l'inclination pour une d'entre elles; il la prit avec lui dans ſon pays, l'épouſa, & en eut un fils qu'il nomma Egeſte. Tandis que Priam étoit ſur le throne, Egeſte qui étoit devenu grand & qui avoit perdu ſes parens, eut la curioſité d'aller voir le pays où ſa mere étoit née. Il y fut pendant tout le tems que dura le ſiége. Quand la ville fut priſe, il ſe ſauva avec Elyme & on petit nombre de compagnons dans trois vaiſſeaux Grecs, qui avoient échoué au commencement de l'expédition, & qui arriverent heureuſement aux côtes de la Sicile ſa patrie.

La joie qu'eut Enée de rencontrer cette colonie de Troyens, le fit déterminer à paſſer l'hiver en Sicile. Il témoigna beaucoup d'amitié à Egeſte & à Elyme; il leur bâtit deux villes, qu'il appella de leur nom, Elyma & Egeſta; & il érîgea un temple de Vénus dans chacune. Au printems il ſe remit en mer, & laiſſa une partie de ſes compagnons dans les deux villes qu'il avoit bâties. La plûpart étoient ennuyés des fatigues inſéparables d'une vie inconſtante; leur patience étoit épuiſée; ils n'enviſageoient qu'avec peine

les

les travaux d'une plus longue courſe, & n'aſpiroient qu'à une paiſible retraite. Enée la leur procura dans ces nouveaux établiſſemens, & par ce moyen il les dédommagea des peines qu'ils avoient eſſuyées dans leurs voyages. Il eut peut-être des raiſons indiſpenſables de laiſſer ce détachement en Sicile. Car la plûpart des hiſtoriens rapportent que les Troyennes ennuyées de traverſer les mers, brûlerent une partie de ſa flotte, & que faute de vaiſſeaux, quelques-uns de ſes compagnons ne pouvoient plus ſe rembarquer.

Enée fit voile pour la ſeconde fois vers les côtes d'Italie, à-travers la mer Tyrrhénienne. Il vint d'abord mouiller au port de Palinure, & enſuite en d'autres [y] endroits. Enfin vers le milieu de l'été, deux ans entiers après la priſe de Troye, il arriva à Laurente. Réſolu d'y borner ſes voyages, il fit débarquer [z] toutes ſes troupes. On dit qu'elles ne montoient pas à plus de ſix cent hommes. Ce nombre ne paroitra point déraiſonnable, ſi l'on conſidere que pendant ſes voyages il avoit diſperſé en différens endroits la plûpart de ſes compagnons. Il ſe campa dans un lieu qui eſt environ à quatre ſtades de la mer [a], & qui depuis ce tems-là s'eſt appellé Troye.

Pluſieurs raiſons nous portent à croire qu'Enée s'établit [b] dans ce canton. L'opinion qui paroît la plus généralement ſuivie, eſt que les Troyens

[y] *Dion. l. 1. p. 39.*
[z] *L. Caſſius Hemina ap. Jul. Solin.*
[a] *Liv. l. 1. c. 1. Dion. l. 1. p. 33.*
[b] *Dion. Halic. l. 1. pag. 34. & 35. Aur. Vict. c. 11. & 12. Strab. l. 13. p. 418. Dion. Caſſ. ap. Schol. in Lycophr. v. 1240. Varro Rer. Divin. l. 2. ap. Serv. ad Æn. 8. v. 43.*

Troyens avoient reçu une réponſe de l'oracle qui leur ordonnoit de ſe fixer dans l'endroit où il leur arriveroit de manger leurs tables ; qu'étant à manger à la hâte ſur le bord de la mer, ils ſe ſervirent de leurs pains en forme de tables ; qu'après avoir mangé les viandes, ils mangerent auſſi les croutes de pain ſur leſquelles ils les avoient miſes ; qu'un d'entr'eux, ſoit Anchiſe, ſoit quelqu'autre Troyen, s'écria, *nous mangeons auſſi nos tables* ; que ſur cela il s'éleva un grand bruit par tout le camp ; & que ſe rappellant l'oracle, ils ne douterent plus qu'il n'eût eu en vûe ce qui venoit d'arriver. Enée perſuadé que l'oracle étoit accompli, ordonna des ſacrifices ſolemnels, fit porter à terre les images des dieux, & érigea des autels avec une prompte dévotion. Au milieu de la ſolemnité des ſacrifices, une truie, qu'on vouloit immoler, rompit ſes liens, quoique pleine & prête à faire ſes petits, & s'échappa de l'autel ſans qu'on pût l'arrêter. Enée, dans ce moment, ſe ſouvint d'un autre ordre qu'il avoit reçu des dieux ; c'étoit de prendre un animal pour guide, & de bâtir une ville dans le lieu où il s'arrêteroit. Là-deſſus il défendit qu'on ramenât la truie à l'autel ; il la ſuivit lui-même avec quelques-uns de ſes compagnons, mais d'un peu loin, de peur de l'effaroucher par trop de bruit, & de la détourner de la voie marquée par les deſtins. La truie s'éloigna de la mer d'environ vingt-quatre ſtades, & gagna une colline, où elle s'arrêta de laſſitude. L'oracle paroiſſoit entiérement accompli, mais le lieu étoit peu propre pour bâtir une ville. On dit qu'Enée ſe trouva fort embaraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté il ne vouloit pas deſobéir aux dieux ; mais de l'autre il ne pouvoit

voit ſe réſoudre à fixer ſa demeure dans un endroit peu avantageux, éloigné de la mer, & où il ne pouvoit eſpérer ni les commodités ni les agrémens de la vie. Tandis qu'il étoit occupé de cette penſée, les dieux Pénates qu'il avoit apportés de Troye, lui apparurent en ſonge; ils lui ordonnerent de bâtir au plûtôt une ville dans l'endroit même où il étoit, & de ne pas s'abandonner à ſon irréſolution; ils le conſolerent en lui donnant des aſſûrances qu'il alloit jetter les fondemens d'un vaſte empire; que les deſtins portoient que les Troyens paſſeroient un jour d'un état modique à la fortune la plus floriſſante; que pour le préſent ils devoient ſe contenter de cette demeure, où ils travailleroient pour un bonheur à venir; & qu'après autant d'années que la truie feroit de petits, leurs enfans bâtiroient dans ce même canton une autre ville plus grande & plus conſidérable. Le lendemain la truie mit bas trente petits: Enée les immola aux dieux Pénates avec leur mere; & trente ans après on bâtit Albe, qui fut par elle-même une ville célebre, mais plus célebre encore en ce qu'elle fut la mere de Rome la premiere ville du monde.

Ce fait eſt rapporté avec quelques légeres différences, par les plus célebres auteurs qui ont parlé de l'arrivée d'Enée en Italie, & on dit qu'il eſt confirmé en partie par d'anciens monumens. Mais il y a des auteurs [c] qui ne paroiſſant pas perſuadés de la vérité de ces faits qui ont un air ſi fabuleux, cherchent d'autres raiſons de l'établiſſement d'Enée. En effet, s'il eſt vrai, comme le rapportent pluſieurs hiſtoriens dignes de foi, que

[c] *Plutarque, vie de Romulus; Pol. l. 8. c. 25. porag. 2.*
d Dion.

que les dames Troyennes brûlerent tous ſes vaiſſeaux dès qu'il fut débarqué ſur les côtes de l'Italie, il n'eſt pas beſoin de faire intervenir les dieux dans une action qui étoit néceſſaire, quand même les dieux ne l'auroient pas prédite.

Ce qu'il y a de certain[d], c'eſt qu'Enée réſolut de fixer ſa demeure dans ce canton. Il ordonna aux Troyens de venir camper ſur la colline où la truie s'étoit arrêtée, il mit ſes dieux dans une petite chapelle qu'il fit ériger exprès pour eux, & ſans différer plus long-tems il commença à bâtir une ville. Mais après un ſi long voyage, ſes compagnons n'avoient, pour ainſi dire, que leurs armes. Il leur falloit des vivres, des inſtrumens, des matériaux pour bâtir leur ville & pour la fortifier. Ils furent donc obligés de faire des courſes ſur les terres voiſines, & d'enlever du fer, du bois, de la pierre, des grains, & les outils des laboureurs; ce qui ne pouvoit manquer d'irriter contr'eux les anciens habitans du pays.

Cette partie de l'Italie où Enée débarqua, étoit occupée par des peuples qu'on appelloit Aborigenes. On eſt partagé de ſentimens ſur leur origine[e]; l'opinion la plus probable eſt celle de quelques auteurs qui croyent que c'étoit une colonie des Pelaſgiens. Ces Aborigenes faiſoient d'abord une nation peu nombreuſe, mais avec le tems leur puiſſance s'étoit augmentée, & ils étoient devenus formidables à leurs voiſins. Latinus étoit leur roi dans le tems qu'Enée aborda en Italie. Il faiſoit alors la guerre aux Rutules, peuples dont la capitale étoit Ardée, ville ſituée environ

[d] *Dion. Halic. p. 35. & 36. Liv. l. 1, c. 1.*

[e] *Dion. Halic. l. 1. p. 8. & 12.*

f Liv.

environ à cent ſoixante ſtades de l'endroit où Rome fut bâtie dans la ſuite. Tandis qu'il marchoit contr'eux, il reçut avis qu'un inconnu, à la tête d'une armée d'étrangers, avoit débarqué ſur ſes terres, & que ce nouvel uſurpateur ravageoit toute la côte. Cette nouvelle jetta l'allarme dans l'eſprit de Latinus; il changea de deſſein, & tourna toutes ſes forces contre le danger qui lui parut le plus preſſant.

On ne ſait pas avec certitude [f] ſi les Aborigenes & les Troyens en vinrent aux mains. Pluſieurs auteurs diſent qu'il y eut quelques combats entr'eux, & que ce ne fut qu'après que Latinus eut été vaincu dans une bataille, qu'il conſentit à faire la paix & une alliance avec Enée: mais le ſentiment le plus reçu, eſt qu'il n'y eut [g] point d'action. Selon ce dernier ſentiment, Latinus fut ſurpris de voir que les Troyens étoient armés à la Grecque, qu'ils gardoient exactement leurs rangs, & qu'ils l'attendoient de pied ferme. Il n'y avoit pas moyen d'attaquer, avec des troupes groſſieres & mal diſciplinées, un ennemi qui faiſoit ſi bonne contenance. C'eſt pourquoi, lorſque les deux armées furent ſur le point de ſe livrer bataille, il envoya des hérauts pour demander une entrevue avec le prince étranger.

On lui accorda ſa demande ſur le champ. Il commença par ſe plaindre des actes d'hoſtilité qu'on avoit exercés dans ſon pays. Il pria Enée de lui dire qui il étoit, quelles étoient ſes prétentions, & pourquoi il pilloit les terres d'un prince qui ne lui avoit jamais fait aucun tort: qu'il

f Liv. l. 1. c. 1. Dion. ap. Schol. in Lyc.

g Liv. ib. Dion. l. 1. p. 36. & 37. Aur. Vict. c. 13.

qu'il ne pouvoit ignorer qu'il étoit contre le droit des gens, de porter la guerre chez des peuples dont on n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre, & qu'il devoit être encore moins ſurpris qu'on s'unît de tous côtés pour repouſſer la violence ; que s'il avoit eu beſoin de quelque choſe, il l'auroit obtenu de bonne grace s'il l'avoit demandé, mais qu'il étoit contre toutes les régles de la juſtice & de l'humanité, d'employer les voies de fait contre des peuples diſpoſés d'ailleurs à lui faire plaiſir : qu'au reſte un procédé ſi irrégulier n'avoit pas ſi fort diſpoſé les Latins contre lui, qu'ils ne fuſſent encore prêts d'en venir à un accommodement, & de lui accorder ce qu'il avoit voulu uſurper par les armes.

Enée répondit avec modération aux plaintes de Latinus. « Nous ſommes, lui dit-il, Troyens » de nation, & nous venons d'une ville aſſez » connue chez les Grecs, qui l'ont détruite après » dix ans de ſiege. Depuis la ruine de notre pa» trie, errans de tous côtés, nous cherchons un » nouvel établiſſement : c'eſt par l'ordre des » dieux que nous ſommes venus ici ; il n'y a que » ce pays qui doive nous ſervir de port après » tant de courſes. Nous n'avons point de mau» vaiſes intentions ; c'eſt uniquement l'extrême » néceſſité qui nous a obligés à commettre quel» ques actes de violence envers vos ſujets. Mais » ſi nous avons moins écouté les raiſons de bien» ſéance que nos propres beſoins, nous en avons » un regret ſenſible, & nous ſommes prêts à ré» parer le tort que nous vous avons pû faire. » Nos corps, nos bras, nos armes ſont à vous ; » vous pouvez en diſpoſer. Endurcis aux tra» vaux, accoutumés aux fatigues de la guerre, » intrépides dans les dangers, ſi vous voulez

» nous

» nous recevoir dans votre alliance, nous dé-
» fendrons vos terres du pillage, & nous nous
» joindrons volontiers à vos ſujets pour faire des
» conquêtes ſur vos ennemis. Nous vous conju-
» rons donc d'oublier le paſſé, & d'être perſua-
» dés que la néceſſité y a eu plus de part que le
» deſſein de vous offenſer : il n'eſt point de fau-
» tes plus pardonnables que celles qui ſont involo-
» lontaires ; & dans l'état de ſupplians où nous
» nous préſentons aujourd'hui, il ne ſeroit pas
» juſte de nous traiter avec la derniere rigueur.
» Sachez au reſte que ſi nous vous faiſons répa-
» ration de nos fautes, & ſi nous vous deman-
» dons avec tant de ſoumiſſion un peu de terrain
» où nous puiſſions nous établir, c'eſt une ſou-
» miſſion où la crainte n'a point de part : nous
» avons ſoutenu des guerres plus terribles que
» celle qui nous menace aujourd'hui ; & ſi vous
» refuſez d'écouter nos demandes juſtes & mo-
» dérées, après avoir prié les dieux & les gé-
» nies tutelaires de votre royaume de nous par-
» donner des maux que nous ne cauſerons qu'à
» la derniere contrainte, nous nous défendrons
» juſqu'à l'extrémité, ſi vous nous attaquez les
» premiers.

Le roi des Latins écouta Enée avec beaucoup de joie, & lui fit cette réponſe obligeante. « J'eſ-
» time les gens de cœur, j'ai compaſſion des
» malheureux, & je ne ſouhaite rien tant que
» de trouver l'occaſion de vous procurer une
» meilleure deſtinée. Si j'étois convaincu que
» vous ne fuſſiez venus ici que pour y chercher
» une demeure, & que contens d'une portion
» de mes terres, vous vouluſſiez jouir en bons
» amis de ce que je vous céderois, ſans entre-
» prendre ſur ma couronne, votre ſalut m'en de-

» viendroit

» viendroit plus cher. Si vous êtes véritablement » dans cette diſpoſition, jurons-nous une fidé- » lité mutuelle, & que nos ſermens ſoient le » nœud de notre alliance : je vous promets tout » ce que vous pouvez raiſonnablement ſouhaiter » de nous, & j'accepte votre ſecours dans la » guerre où je ſuis maintenant engagé contre » les Rutules.

Rien ne pouvoit faire plus de plaiſir au prince Troyen qu'une réponſe ſi favorable. Il accepta les offres de Latinus ; on fit une alliance entre les deux nations, on la confirma par des ſermens ſolemnels, & on conclut un traité à ces conditions : que les Aborigenes donneroient aux Troyens autant de terres qu'ils en demandoient ; ſavoir, environ quarante ſtades autour & de chaque côté de la colline, où ils avoient commencé à bâtir une nouvelle ville ; que les Troyens de leur côté ſe joindroient aux Aborigenes dans la préſente guerre pour ſervir ſous leurs étendards par-tout où l'on auroit beſoin de leur ſecours, & que les deux peuples s'aideroient mutuellement de conſeils & de ſervices en tout & par-tout.

Les conditions acceptées de part & d'autre, ils donnerent réciproquement leurs enfans pour ôtages [h] ; & les Troyens laiſſant leur ville imparfaite, ſe joignirent aux Aborigenes contre les Rutules. Latinus jouit bient-tôt des avantages de ſa nouvelle alliance. Il avoit été vaincu auparavant dans différens combats. Mais dans cette derniere campagne la fortune l'accompagna par-tout. Il défit les Rutules en pluſieurs occaſions, prit leurs villes, & courut de victoire [en

[h] *Dion. Halic. p. 36. & 37. Strab. l. 5. p. 158.*

[i] *Aur.*

en victoire avec une rapidité ſurprenante ; de ſorte qu'on peut dire que la guerre fut preſque auſſi-tôt terminée que commencée. Après une ſi heureuſe campagne, les deux nations s'attacherent avec une égale ardeur, à achever les travaux des Troyens [i], qui étoient demeurés imparfaits.

La guerre des Rutules avoit donné au Roi des occaſions de connoître parfaitement Enée, & de faire avec lui une étroite amitié. Cette connoiſſance lui fit comprendre combien il étoit de ſon intérêt en toutes façons de ſe l'aſſurer pour ami. Latinus avoit une fille unique, nommée Lavinie. Il avoit contracté quelques engagemens de la marier à Turnus, prince qui étoit neveu ou du moins parent de la reine Amate. Mais il crut que le mérite du prince Troyen pouvoit le diſpenſer de garder trop religieuſement ſes promeſſes ; & nonobſtant toutes les oppoſitions que fit la reine en faveur du prince ſon parent, il maria ſa fille à Enée. Cette alliance étoit ſi honorable & ſi avantageuſe au Troyen, qu'il crut ne pouvoir ſe diſpenſer d'en témoigner une vive reconnoiſſance. Il donna donc le nom de la princeſſe à la ville qu'il venoit de bâtir, & elle fut appellée Lavinium.

Les deux premieres années qu'il régna en Italie ſur les Troyens, furent employées à bâtir cette ville, à l'orner de temples [k] & d'édifices publics, & à mettre la derniere main à ces ouvrages. Il vécut enſuite une année dans une paix parfaite, jouiſſant de la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & donnant à ſes ſujets le repos dont ils avoient

[i] *Aur. Vict. c.* 10. 12. & 13. *Dion. Halic. l.* 1. *p.* 37. *Cato apud Serv. Æn.* 1.

[k] *Dion. l.* 1. *c.* 39.

[i] *Dion.*

avoient beſoin pour ſe remettre de leurs longues fatigues. Mais la quatrieme année de ſon regne il ſe trouva engagé avec Latinus ſon beaupere, dans une nouvelle guerre contre les Rutules.

Turnus rival d'Enée, avoit reſſenti vivement l'affront que lui avoit fait Latinus [l] en préférant un homme entiérement étranger à un allié, à un proche parent, au préjudice même des engagemens ſolemnels. La reine entra dans ſes ſentimens, on ſavoit à la cour qu'elle étoit entêtée de Turnus & qu'elle l'aimoit beaucoup : ainſi il continuoit toujours à vivre à la cour de Latinus, où il avoit le même crédit qu'auparavant. Mais pendant ce tems-là il tramoit ſourdement contre Latinus, & fit ſi bien qu'il excita les Rutules à un ſoulevement général. Quand ils furent prêts à commencer la revolte, il quitta la cour par l'avis de la reine ; il fut ſuivi de pluſieurs Latins qui étoient dans ſes intérêts ; & menant avec lui un corps conſidérable de troupes qu'il commandoit, il ſe mit à la tête des Rutules. Il fit d'abord irruption ſur le territoire d'Enée & des Troyens, qui n'étoit pas d'une grande étendue. Enée joignit ſes forces avec celles de ſon beaupere, & marcha ſans différer pour préſenter la bataille aux ennemis. Cette guerre fut ſanglante de part & d'autre. Il ſe donna un rude combat, dans lequel Latinus fut tué avec pluſieurs autres perſonnes de marque. Enée & les ſiens ne ſe découragerent point ; ils continuerent le combat avec vigueur, Enée tua de ſa main le général des ennemis, & remporta une victoire complette. La

[l] *Dion. Halic. l. 1. c. 39. Liv. l. 1. c. 2. Aurel. Vict. c. 13. Strab. l. 5. p. 158.*

La mort du roi [m] diminua beaucoup la joye de cette victoire ; ſes ſujets qui l'aimoient fort, en parurent inconſolables. Enée lui ſuccéda ſur le throne des Aborigenes ſans aucune oppoſition ; car la reine ſon ennemie déclarée, s'étoit étranglée ſur la nouvelle de la mort de Turnus. Devenu roi des deux nations, il s'attira l'amitié du peuple, en ordonnant que tous ſes ſujets, ſoit Troyens, ſoit Italiens, s'appelleroient du nom commun de Latins. Une ordonnance ſi ſage fit aſſez connoître qu'il aimoit tous ſes ſujets également, & qu'il ne vouloit point qu'il y eût de diſtinction entre les anciens & les nouveaux. Il mit tous ſes ſoins à unir les deux nations. Le peuple ſeconda les intentions du prince. Les Latins & les Troyens s'allierent par des mariages, ils ſe communiquerent les uns aux autres le droit de bourgeoiſie ; de ſorte que peu à peu ils n'eurent plus que les mêmes loix, la même religion, le même culte, les mêmes cérémonies, & que leur union fut ſi parfaite, que la ſuite des tems ne put mettre la diviſion parmi eux. Enée régna trois ans en paix. La derniere de ces trois années, ſon pere Anchiſe mourut [n] dans un âge très-avancé, & il lui rendit les derniers devoirs.

Après la mort d'Anchiſe, Enée non content des avantages qu'il avoit déja remportés ſur les Rutules, réſolut d'achever [o] la conquête de cette nation rébelle. Cette entrepriſe lui ſuſcita un plus dangereux adverſaire, & lui coûta la vie. Les Rutules par un dernier effort, raſſemblerent des troupes de toutes leurs villes ; & toujours convaincus

[m] *Aur. Vict. c.* 13. *Dion. Halic. l.* 1. *pag.* 38. & 39. *Liv. l.* 1. *c.* 2.

[n] *Dion. Hal. l.* 1. *p.* 40.

[o] *Aur. Vict. c.* 14. *Liv. l.* 1. *c.* 2. *Dion. Halic. l.* 1.

convaincus qu'ils n'étoient pas en état par eux-mêmes de réſiſter aux forcés des Latins & des Troyens réunis enſemble, ils engagerent Mezence dans leurs intérêts. Mezence étoit roi des Etruriens, la plus puiſſante nation de toute cette partie de l'Italie. Il avoit toujours regardé d'un œil jaloux l'empire d'Enée ; il étoit au comble de ſa joie de trouver un prétexte pour ruiner dès ſes commencemens une puiſſance qui ne pouvoit manquer de lui devenir bien-tôt formidable. Dans cette diſpoſition il écouta favorablement la demande des Rutules, & ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, qui jointe à la leur, étoit ſi ſupérieure à celle des ennemis, qu'il regardoit déja Enée comme vaincu. Avant que de ſe mettre en marche, il engagea les Rutules à lui promettre qu'ils lui céderoient entiérement tout ce qu'on gagneroit ſur les Latins. Ils lui accorderent tout ce qu'il demanda, parce qu'ils n'étoient pas en état de le lui refuſer.

Enée n'avoit point de plus sûr moyen pour réſiſter à des forces ſi inégales, que de ſe jetter dans Lavinium ; mais d'un autre côté il crut qu'il ne ſe feroit pas d'honneur s'il paroiſſoit ſaiſi de crainte. Il fit donc porter dans cette ville tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiege ; il donna à ſon fils Euryleon, qui dans la ſuite fut plus connu ſous le nom d'Aſcagne, quelques troupes pour la défendre, & avec le reſte de ſon armée, il alla préſenter la bataille aux ennemis. On ſe battit des deux côtés avec une ardeur incroyable : la nuit termina le combat, & la perte parut égale de part & d'autre. Mais le lendemain on connut que la fortune de ce jour avoit été plus favorable aux Toſcans qu'aux Latins, en ce que ceux-ci avoient perdu Enée.

Lorſque les Latins furent retirés dans leur camp, ils trouverent qu'il leur manquoit Enée, c'eſt-à-dire, leur roi & leur général. Toutes leurs recherches furent inutiles, on ne put jamais trouver ſon corps. Les uns crurent qu'il avoit été enlevé & mis au rang des dieux ; les autres (& c'eſt le ſentiment le plus probable) qu'il étoit tombé dans le fleuve du Numicius, ſur les bords duquel s'étoit donnée la bataille, ſans que perſoune en eût rien vû, à cauſe de l'obſcurité de la nuit & de la confuſion de la retraite. Quelques perſonnes pieuſes croyant que cette fin étoit trop peu honorable pour un ſi grand héros, ſe perſuaderent comme une vérité certaine, qu'il avoit été enlevé au ciel, où il avoit mérité une place par la valeur dont il avoit donné des marques ſi éclatantes dans la derniere bataille. Il y en eut même qui aſſurerent qu'ils l'y avoient vû monter. On dit qu'Aſcagne ſon fils fut de ce nombre ; il étoit de ſon intérêt d'appuyer & de favoriſer cette créance. Quoi qu'il en ſoit, on lui rendit les honneurs divins, & on lui érigea un temple ſur les bords du fleuve, avec cette inſcription : « Au Jupiter pere de la patrie, qui » gouverne & regle le cours du Numicius. Enée mourut la quatrieme année de ſon regne ſur les Latins[p], qui étoit la huitieme de la priſe de Troye.

Cependant Mezence pourſuivit avec vigueur l'avantage que lui donnoit la mort d'Enée, & aſſiégea ſi étroitement Aſcagne ſon ſucceſſeur, dans Lavinium, qu'il lui fut impoſſible de recevoir le ſecours qu'il attendoit des autres villes Latines. Aſcagne réduit à une ſi fâcheuſe extrémité,

[p] *Aur. Vict. c. 15. Dion. l. 1. Macrob. Sat. l. 3. c. 5.*

mité, proposa de conclure un traité sous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de son bonheur, Mezence rejetta les propositions d'Ascagne, offrant de son côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrémement déraisonnables ; entr'autres choses il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le pays des Latins, fût envoyé en Etrurie comme un tribut annuel. De si rudes conditions ne pouvoient manquer de revolter les assiégés ; ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrémité, & d'engager les dieux dans leur cause. Ils firent même un decret par lequel ils consacrerent à Jupiter le produit de leurs vignes ; ce fut l'avis de leur roi. Ascagne leur conseilla en même tems d'attendre l'occasion favorable d'une nuit obscure pour faire une sortie, & tomber sur l'ennemi. Les assiégeans qui étoient campés dans une situation avantageuse, & qui se tenoient comme assurés de la victoire, étoient peu sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils mépriſoient.

Ascagne & les siens reprirent un nouveau courage ; ils s'exhorterent les uns les autres à la constance & à la valeur, & conjurerent les dieux de favoriser leur entrepriſe. Aussi-tôt qu'ils trouverent l'occasion qu'ils attendoient, ils sortirent de la ville, & attaquerent le quartier des retranchemens où étoit Lausus fils de Mezence, qui commandoit la fleur de la jeunesse Etrurienne ; ils y donnerent l'assaut si brusquement, qu'ils y entrerent sans beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poste, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jetterent la terreur parmi les troupes qui étoient campées dans la plaine. Le desordre & la confusion se répandirent par-

tout. Le trouble redoubloit à chaque moment ; les ſoldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs ; la crainte jointe avec la lueur des ténebres leur faiſoit croire que leur perte étoit aſſurée ; ils ne ſongeoient qu'à abandonner le plat-pays pour ſe ſauver ſur les montagnes, & ſans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur eſpérance dans la fuite. Les Latins qui avoient déja emporté un des retranchemens des ennemis, pouſſerent plus loin leur avantage ; ils pourſuivirent les fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne penſoient plus à ſe défendre ; ils ne connoiſſoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'avanture ; les uns tomboient dans des précipices, les autres ſe jettoient dans des ravins, dans des cavernes d'où ils ne pouvoient ſe retirer, & y attendoient la mort ou la ſervitude. Pour ſurcroît de malheur, pluſieurs ne pouvant reconnoître leurs camarades au milieu des ténebres, s'entre-tuoient comme ennemis, & augmentoient par ce carnage la défaite de leurs troupes. Le jeune prince périt dans ce combat. Mezence qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de ſoldats, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de la mort de ſon fils, qu'il la regarda comme une punition de ſon inſolence. La déroute de ſon armée & la mort de Lauſus, le jetterent dans un ſi grand embarras, que ne ſachant quel parti prendre, il envoya ſans différer des ambaſſadeurs à Lavinium pour demander la paix. Aſcagne perſuada aux ſiens d'uſer de leur victoire avec modération. Mezence obtint ce qu'il demandoit, on lui accorda la paix à des conditions raiſonnables, & il ſe retira avec les troupes qui lui reſtoient. Depuis ce tems là il

mit

mit bas toute inimitié, & vêcut dans une ſi parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidele allié.

Enée en mourant laiſſa la reine enceinte [q]. Dans les premiers troubles que ſa mort cauſa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia ſa deſtinée à la fidélité d'un certain Tyrrhenus qui avoit été intendant des bergers de ſon pere, & qui prenoit toujours ſoin des troupeaux du roi. Elle continua à y vivre après qu'Aſcagne fut monté ſur le throne, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un ſoin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de perſonnes, & lui garda un ſecret inviolable. Dans ſa retraite elle ſe délivra d'un fils, qu'elle appella *Silvius*, parce qu'il étoit né dans les bois, & *Enée* du nom de ſon pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de perſonnes, qui garderent inviolablement le ſecret. Cependant les Latins firent de grandes recherches de Lavinie; ils furent même aſſez injuſtes envers leur roi pour l'accuſer d'avoir fait mourir ſecrettement cette princeſſe. Ses proteſtations les plus ſolemnelles furent une foible défenſe contre leurs ſoupçons. Ils le menaçoient de ſe ſoulever ouvertement, & ſa vie même eût été en grand danger, ſi Tyrrhenus n'eût fait ſortir la reine de ſa retraite pour la préſenter au peuple. Aſcagne traita honorablement Lavinie. Mais voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes diſputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transfera une

[q] *Dion. Hal. l. 1. Aur. Vict. c. 16. Serv. ad Æn. l. 6.*

une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma la Longue; ses successeurs y régnerent pendant une longue suite de siecles.

Après la mort de ce prince [r], Enée Silvius monta sur le throne; mais ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Enée & de Lavinie, qui avoit apporté le royaume pour dot. Treize princes descendus en droite ligne de Silvius, se succéderent sur le throne des Latins. Romulus fondateur de Rome, étoit petit-fils du dernier. Il mourut sans enfans, & cette branche de la famille d'Enée fut éteinte en lui. Pour dédommager Iule de la préférence qu'on avoit donnée à Silvius son compétiteur, on l'honora du souverain sacerdoce, dignité préférable à la royauté, parce qu'elle est exempte de craintes & d'inquiétudes. Elle passa à sa postérité, & ses descendans la posséderent pendant une longue suite de siecles. Jules Cesar qui rapportoit son origine à ce prince, joignit à la prêtrise tout l'empire Romain. Cet empire demeura dans sa famille jusqu'à la mort de Neron, qui fut le dernier de cette maison.

[r] *Dion. Halic. Aur. Vict. c. 17.*

Fin de la vie d'Enée.

TULLUS

TULLUS HOSTILIUS.

LEs Hoſtilius [a] étoient une ancienne & illuſtre famille de Medulie, ville bâtie par les Albains, & dont Romulus avoit fait une colonie Romaine après l'avoir réduite ſous ſon obéiſſance. Tullus Hoſtilius [b], ou comme d'autres l'appellent, Hoſtius Hoſtilius, alla dans ce tems-là s'établir à Rome, & y tranſporta tous ſes effets qui étoient très-conſidérables. Il étoit brave de ſa perſonne, & aimoit la profeſſion des armes. C'étoit la meilleure recommandation qu'il pût avoir auprès d'un prince qui étoit naturellement guerrier, & qui eſtimoit infiniment tous les hommes de ce caractere. Il ſervit ſous Romulus dans les guerres qu'il eut avec les peuples voiſins, & ſe diſtingua particuliérement dans celles dont l'enlevement des Sabines fut ſuivi. Quelques auteurs [c] nous apprennent qu'au ſiége de Fidenes, il entra le premier dans la ville; & que ſur cette preuve de valeur, il fut couronné par Romulus. Mais d'autres, & en plus grand nombre, diſent [d] qu'il périt dans les guerres des Sabins, à un combat qui ſe donna dans la ville. Il épouſa Herſilie, fille d'un Sabin [e] de diſtinction: c'eſt la même qui dans la ſuite s'employa avec tant de ſuccès à terminer la guerre entre ſes compatriotes & les Romains. Il fut enterré [f] dans

[a] *Dion. Halic. p.* 101. *edit. Rob. Steph.*
[b] *Liv. l.* 1, *c.* 12. *Plin. l.* 16, *c.* 5.
[c] *Pline.*
[d] *Liv. & Dion. Plutarq. Vie de Romulus.*
[e] *Dion. Plut.*

[f] *Dion.*

[f] dans la place publique de Rome. Les deux rois, Romulus & Tatius, lui érigerent un ſuperbe tombeau, qui fut un monument de ſon rare mérite.

Il ne laiſſa qu'un fils [g] qui fut le pere de Tullus Hoſtilius, troiſieme roi des Romains. Les auteurs [h] qui diſent que ce prince étoit de baſſe naiſſance, qu'il n'avoit point eu d'éducation, qu'il étoit né pauvre, & que ce ne fut qu'à travers mille difficultés qu'il parvint d'abord à un état de grandeur, & enfin à la couronne, ſe ſont ſans doute trompés. Car il paroit certain qu'il deſcendoit d'une famille noble, [i] & qu'il étoit ſi riche qu'on le diſtingua des autres rois de Rome par cette épithete. D'ailleurs, d'autres hiſtoriens nous apprennent [k] qu'il s'étoit ſignalé dans la guerre avant que d'être élu roi, & que la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſa valeur, fut une des principales raiſons qui porterent le peuple à fixer ſon choix ſur lui. Si cela eſt vrai, il falloit qu'il eût donné des preuves de ſon courage dans des guerres que d'autres peuples d'Italie avoient eues enſemble, puiſque tous les hiſtoriens conviennent que le regne de ſon prédéceſſeur fut un regne de paix, & qu'à peine il étoit né avant la mort de Romulus. Mais il eſt parlé [l] des guerres des Sabins comme étant celles où Tullus

f *Dion. p.* 102.
g *Dion. l.* 2.
h *Valer. Max. l.* 3. *c.* 4.
i *Horat. l.* 4. *Ode* 7.

Nos ubi decidimus
Quò plus Æneas, quò Tullus dives, & Ancus;
Pulvis & umbra ſumus.

k *Flor. l.* 1. *c.* 3. *Aur. Vict. in Tull. Hoſt.*
l *Aur. Vict.*

m *Liv.*

Tullus Hoſtilius avoit ſignalé ſa valeur. Ainſi il y a apparence que ces hiſtoriens l'ont confondu avec ſon ayeul, par une ignorance qui ne peut être que très-pardonnable dans l'obſcurité des premiers ſiecles de Rome. D'où il faut conclure que ce fut principalement à la réputation de ſes ancêtres, à ſon crédit, à ſa naiſſance & à ſa fortune qu'il dut ſon élection.

Mais, ſoit qu'il eût déjà donné quelques preuves de ſon courage avant ſon élection, ſoit qu'il n'en eût point encore donné, il eſt certain qu'il attendoit avec impatience l'occaſion de le faire. Il mépriſoit ſouverainement le caractere pacifique de ſon prédéceſſeur [m]; il n'eſtimoit point les établiſſemens, les loix, les ordonnances qu'il avoit faites: il avoit même plus d'inclination [n] pour la guerre que Romulus. Dès qu'il fut monté ſur le thrône, & que le peuple & les augures eurent confirmé ſon élection, il fit une action mémorable qui lui gagna les cœurs des pauvres & des artiſans. Les deux rois ſes prédéceſſeurs avoient joui d'une vaſte étendue de terres fertiles & abondantes, dont ils avoient employé les revenus aux frais des ſacrifices & à la magnificence de leur table. Romulus, en établiſſant ſa nouvelle ville, ſe les étoit réſervées pour lui & pour ſes ſucceſſeurs. Ces terres n'appartenoient point au public; elles faiſoient le domaine particulier des rois. Tullus qui étoit riche par lui-même, & dont le patrimoine étoit plus que ſuffiſant pour la dépenſe des ſacrifices & pour celle de ſa maiſon, crut qu'il n'en avoit pas beſoin pour ſoutenir ſa dignité. Il renonça à tout le droit qu'il pouvoit y avoir, & il permit aux pauvres

[m] *Liv. l. 1. c. 22.* [n] *Dion.*

[o] *Dion.*

vres citoyens qui n'avoient aucun fonds de terres, de les partager entr'eux. Par cette libéralité, il ſoulagea ceux qui étoient dans l'indigence, & les mit en état de n'être plus obligés à ſervir les autres pour gagner leur vie.

De ſi beaux commencemens ne pouvoient manquer de lui gagner l'affection de ſes ſujets, & de les diſpoſer à le ſervir avec zele dans les guerres qu'il entreprenoit. Il ne fut pas longtems ſans trouver l'occaſion d'exercer ſa valeur, & d'éprouver combien les Romains étoient portés à exécuter ſes ordres & à le ſecourir dans toutes les occaſions. Cluilius [a] étoit alors dictateur d'Albe. C'étoit un homme haut & ambitieux, qui ne voyoit qu'avec impatience la proſpérité des Romains, dont la puiſſance s'augmentoit de jour en jour. Dominé par la jalouſie ſi naturelle aux eſprits ambitieux, il conçut le déteſtable deſſein d'allumer le flambeau de la guerre entre les deux nations. Il fit pluſieurs tentatives pour inſpirer aux Albains la même haine qu'il avoit contre Rome : mais il ne put y réuſſir d'abord. Il falloit quelque prétexte, ou juſte ou apparent, pour brouiller deux peuples qui étoient unis par les liens de la parenté. Cluilius mit tout en œuvre pour en faire naître. Il engagea ſous main quelques-uns des plus pauvres & des plus déterminés d'entre les Albains, à piller les terres du peuple Romain, & leur promit l'impunité de tous les actes d'hoſtilité qu'ils commettroient. C'étoit le moyen le plus ſûr pour faire réuſſir ſes deſſeins. Il ſavoit que les Romains n'étoient pas d'humeur à ſouffrir qu'on fît le dégât ſur leurs terres, & qu'ils prendroient

[a] *Dion. l. 3.*

[1] *Dion.*

droient infailliblement les armes pour ſe défendre ; ce qui lui fourniroit un prétexte de les faire paſſer dans l'eſprit du peuple pour d'injuſtes aggreſſeurs. Une troupe d'Albains qui ne cherchoient qu'à s'enrichir du bien de leurs voiſins, profiterent de la permiſſion que Cluilius leur avoit donnée ; iis entrerent ſur les terres de Rome, & les deſolerent par leurs brigandages. Les Romains ne purent ſouffrir une inſulte ſi manifeſte. Ils prirent les armes pour défendre leurs campagnes, & s'étant mis à pourſuivre les pillards, ils en tuerent un grand nombre ; ils entrerent même ſur les terres des Albains, & après avoir recouvré le butin qu'on leur avoit enlevé, ils s'en retournerent chez eux avec les effets qu'ils avoient perdus, & peut-être même avec ceux de leurs ennemis. Le dictateur qui n'attendoit que cette occaſion, convoqua une aſſemblée du peuple. Il y fit venir les bleſſés, & les parens de ceux qui avoient été tués ou faits priſonniers dans les différentes eſcarmouches ; & groſſiſſant encore le mal, il détermina les Albains à envoyer des ambaſſadeurs aux Romains pour demander juſtice, ou pour leur déclarer la guerre s'ils ne leur donnoient une entiere ſatisfaction.

Du tems de Romulus[p] il s'étoit fait une convention entre le peuple Romain & celui d'Albe, que ſi dans la ſuite une des deux nations avoit quelque ſujet de ſe plaindre, elle s'adreſſeroit à l'autre pour avoir juſtice, & que ſi on ne faiſoit droit ſur ſes plaintes, elle ſe vengeroit par les armes. Les ambaſſadeurs étant arrivés à Rome, Tullus à qui on avoit donné avis de ce qui

[p] *Dion. p.* 103. & 104. *Liv. l.* 1.

qui ſe paſſoit, réſolut de prévenir les Albains, afin qu'on fût en droit de rejetter ſur eux l'infraction de l'alliance qui avoit été faite entre la métropole & ſa colonie. Il chargea quelques-uns de ſes amis de recevoir chez eux les ambaſſadeurs d'Albe, & de les traiter avec beaucoup de politeſſe & d'amitié, tandis que ſous prétexte de quelques affaires preſſantes il différeroit toujours de leur donner audience juſqu'à ce qu'il eût pris de juſtes meſures. En même tems il envoya à Albe quelques-uns des plus illuſtres citoyens, accompagnés de hérauts d'armes, pour demander juſtice du dégât qu'on avoit fait ſur les terres du peuple Romain. Ces députés avoient ordre de faire diligence, & d'inſiſter pour avoir une prompte réponſe. Etant arrivés à Albe, ils trouverent Cluilius au milieu du peuple aſſemblé dans la place publique. Ils expoſeferent le ſujet de leur députation, & demanderent juſtice de l'infraction que les Albains avoient faite au traité d'alliance. Les Albains les reçurent aſſez mal; & leur reprochant que les Romains étoient eux-mêmes les violateurs de l'alliance, ils les renvoyerent. Le chef de l'ambaſſade ne les trouvant pas diſpoſés à donner au peuple Romain la ſatisfaction qu'il demandoit, leur dit qu'on voyoit bien qu'ils ne cherchoient qu'à éluder, & que puiſqu'au lieu d'écouter les plaintes qu'on leur faiſoit, ils menaçoient de la guerre, il la leur déclaroit lui-même au nom du peuple Romain, à commencer dans trente jours. Pendant ce tems-là Tullus avoit ſoin que les envoyés d'Albe fuſſent reçus avec toute la civilité poſſible; ce n'étoient que feſtins, divertiſſemens, & viſites des principales familles de Rome. C'eſt ainſi qu'il les amuſoit, différant

toujours

toujours de leur donner audience, juſqu'à ce qu'il fût informé du ſuccès qu'avoient eu ſes ambaſſadeurs à Albe. Quand les envoyés de Rome furent de retour & qu'ils eurent fait le rapport de ce qui s'étoit paſſé dans leur négociation, il manda les ambaſſadeurs des Albains & leur donna audience. Ceux-ci lui expoſerent les ordres dont ils étoient chargés, & menacerent de déclarer la guerre ſi on ne leur accordoit ce qu'ils demandoient. « Je me ſuis plaint » avant vous, leur dit Tullus, & je n'ai rien » obtenu de ce qui eſt ordonné par le traité » d'alliance : ainſi il eſt évident que vous avez » été les premiers à en violer les articles. Allez » donc dire à ceux qui vous ont envoyés, que » puiſqu'ils n'ont donné aucune ſatisfaction à » mes ambaſſadeurs & qu'ils les ont ſi mal reçus, » je leur déclare une guerre qui ne peut être » que très-juſte, puiſque j'y ſuis contraint. » Faſſent les dieux, témoins de notre alliance, » que tous les malheurs de cette guerre retom- » bent ſur ceux qui en ſont les auteurs » !

Sur ces ſujets de mécontentement, les deux nations [1] firent les préparatifs néceſſaires, & on ſe mit en campagne ſans différer. Les Albains s'y mirent les premiers, & leurs troupes s'avancerent ſur les terres du peuple Romain. Le lieu où ils aſſirent leur camp fut appellé dans la ſuite *Foſſa Cluilia*, du nom de Cluilius leur général. Les Romains ſe poſterent à quelque diſtance du camp des Albains, dans l'endroit le plus avantageux qu'ils purent trouver. Cluilius s'étoit flatté qu'il engageroit facilement les ſiens à attaquer les Romains dans leurs retranchemens. Mais

1. *Dion. l. 3, Liv. l. 1, c. 23.*

Dion.

Mais quand les deux armées furent en préſence, & qu'elles eurent remarqué qu'elles étoient à peu près égales en nombre, également bien équipées, également fournies de toutes les choſes néceſſaires pour une longue campagne; l'ardeur qu'elles avoient fait paroître d'abord pour le combat commença à ſe rallentir, & chaque général ſongea moins à engager une action qu'à ſe tenir ſur la défenſive, & à ſe fortifier de plus en plus dans ſon camp. Déjà l'officier & le ſoldat murmuroient contre les commandans, & ſe plaignoient de ce qu'on paſſoit le tems à de légeres eſcarmouches. Le chef des Albains qui étoit le premier moteur de la guerre, ennuyé d'une ſi longue inaction, réſolut de ſortir de ſes lignes pour attirer l'ennemi au combat, ou pour l'attaquer dans ſon camp s'il refuſoit le défi. Le jour étoit marqué pour en venir aux mains, & il avoit fait tous les préparatifs néceſſaires. Mais s'étant retiré dans ſa tente pour y paſſer la nuit environné de ſa garde ordinaire, le lendemain matin on le trouva mort, ſans qu'il parût ſur ſon corps aucune marque ou de bleſſure ou de poiſon.

Un accident de cette nature [r] parut d'autant plus ſurprenant, qu'il n'avoit été précédé d'aucune indiſpoſition ſur laquelle on pût le rejetter. Il fit beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits, & donna matiere à pluſieurs réflexions. Les eſprits accoûtumés à attribuer à la Providence tout ce qui ſe paſſe dans ce monde, furent perſuadés que ſa mort étoit un effet de la colere des dieux, parce que contre toute juſtice & ſans aucune néceſſité il avoit allumé le flambeau de la diviſion

[r] *Dion. l. 3.*

[s] *Liv.*

ſion entre la ville d'Albe & ſa colonie ; c'eſt ce que croyoient les plus pieux, mais particuliere-ment les Romains. Tullus eut ſoin de les entre-nir dans cette opinion. Ceux au contraire qui avoient regardé la guerre comme un moyen de s'enrichir, & qui par ſa mort ſe voyoient privés des plus grands avantages, n'attribuoient un ac-cident ſi imprévû, qu'à l'envie, à la jalouſie, aux embuches des hommes, & prétendoient que quelque ennemi caché l'avoit fait mourir par un poiſon ſecret dont il étoit difficile de s'aper-cevoir ; tel étoit le ſentiment de la plûpart des Albains. D'autres diſoient qu'accablé de cha-grin il s'étoit lui-même ôté la vie, deſeſpérant de ſe tirer avec honneur d'une guerre qu'il avoit ſuſcitée : mais on ne voyoit ſur ſon corps aucune apparence ni de violence ni de poiſon. D'autres enfin qui n'étoient prévenus ni par l'amour ni par la crainte, n'attribuoient ſa mort ni à la co-lere des dieux ni aux embuches des hommes, mais à la néceſſité de la nature & au deſtin qui a fixé le nombre de nos jours dès le premier inſtant de notre naiſſance ; ces derniers jugeoient plus ſainement & étoient en plus grand nombre.

Tullus ne laiſſa pas échapper une occaſion [a] ſi favorable. Profitant de la conſternation générale que la mort de Cluilius avoit jettée par toute l'armée ennemie, il paſſa au-delà du camp des Albains, & marcha avec ſes troupes ſur les terres de la ville d'Albe. A la place de Cluilius l'armée Albaine élût pour dictateur Metius Fufetius. C'étoit un homme entierement indigne d'un poſte ſi élevé, auſſi peu capable de conduire la guerre que de maintenir la paix, n'ayant ni cou-rage

[a] *Liv. l. 1. c. 23.*

rage ni conſtance, ni ſincérité ni bonne foi; un homme enfin qui ſembloit deſtiné à cauſer la ruine de ſa patrie. Dans les commencemens il avoit paru plus ardent qu'aucun autre à ſemer la diviſion entre les deux villes, & ce fut pour cette raiſon qu'on lui donna le commandement de toutes les forces de la république. Dès qu'il fut revêtu de l'autorité ſouveraine, il ſe mit aux trouſſes de l'armée Romaine, & la pourſuivit ſur les terres d'Albe où elle étoit entrée. Mais quand il eut vû de plus près l'état des affaires, il changea de ſentiment, & ne chercha qu'à temporiſer, ſur-tout lorſqu'il eut appris que les Albains n'avoient plus tant d'ardeur pour le combat, que les entrailles des victimes ne lui promettoient pas une heureuſe réuſſite, & que les deux villes étoient menacées d'une guerre étrangere, ſi elles ne ſe réuniſſoient promptement contre leurs ennemis communs par une paix ſolide & durable. Metius n'avoit ni aſſez de courage pour ſurmonter tant de difficultés, ni aſſez de prudence pour les prévenir. Du tems de Romulus, les Veiens & les Fidenates avoient fait la guerre aux Romains pour leur diſputer la primauté. Vaincus & défaits dans pluſieurs combats & dépouillés d'une partie de leurs terres, ils avoient été contraints de céder & de ſe ſoumettre aux vainqueurs. Enſuite ils avoient joui d'une paix profonde ſous le regne de Numa, & leurs villes étoient devenues très-floriſſantes. Cette proſpérité les rendoit plus fiers & ranimoit leur courage, de ſorte qu'ils ne cherchoient qu'à recouvrer leur liberté & à ſecouer le joug de la domination romaine. Juſqu'alors ils avoient diſſimulé le deſſein qu'ils avoient de ſe révolter. Mais la proximité des deux armées, qui n'étoient

campées.

campées qu'à deux ou trois heures de Fidenes, donna occaſion de le faire éclater. Les chefs de la conſpiration envoyerent des ordres preſſans à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de s'aſſembler à Fidenes, & d'y entrer les uns après les autres & à petit bruit, de peur de donner quelque ſoupçon. Leur intention étoit d'épier le moment favorable que les Romains & les Albains ſeroient ſortis de leurs retranchemens pour ſe livrer bataille; ce qu'on attendoit de jour en jour. Quelques eſpions poſtés dans les montagnes devoient en avertir par un ſignal dont on étoit convenu. Les meſures étoient priſes pour arriver au champ de bataille vers la fin de l'action, & il y avoit ordre de tomber également ſur les vainqueurs & ſur les vaincus. Tel étoit le projet des conjurés; s'il eût réuſſi, ils ſe ſeroient facilement défait des Romains & des Albains.

Si les Albains euſſent eu la témérité de haſarder contre l'armée Romaine un combat déciſif, rien n'eût empêché que les embuches de leurs ennemis communs ne fuſſent demeurées cachées[a] & que les deux armées n'euſſent été taillées en pieces. Mais tandis qu'on différoit d'en venir aux mains, la conjuration fut éventée & le projet déconcerté. Fufetius averti de ce qui ſe paſſoit à Fidenes, en fut allarmé, & fit tous ſes efforts pour porter les eſprits à la paix. Tullus qui avoit auſſi été informé de la conjuration par quelques Fidenates, ne balança point à écouter les propoſitions que lui fit le général des Albains. Les deux chefs ſe rendirent dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & après s'être fait les civilités ordinaires, l'Albain parla en ces termes:

[a] *Dion. p.* 106. & 108.

termes : « Depuis que ma patrie m'a honoré du
» titre de dictateur, j'ai examiné le ſujet de
» nos diviſions, & il m'a paru ſi frivole & ſi lé-
» ger, que je n'ai point balancé à blâmer la
» conduite des Albains auſſi bien que la vôtre ;
» plus je ſuis entré dans cet examen, plus j'ai
» condamné notre deſunion, & plus j'ai compris
» qu'elle ne peut que nous faire tort aux uns &
» aux autres. Ces penſées modérant l'ardeur
» qui me portoit d'abord à vous préſenter la
» bataille, j'ai temporiſé juſqu'à préſent, dans
» l'eſpérance que vous feriez quelques avances
» pour conclure la paix. Mais pendant que nous
» tardons & que nous attendons à qui fera le
» premier pas pour terminer cette guerre à des
» conditions raiſonnables, la néceſſité plus forte
» que les conſeils & les raiſonnemens humains,
» nous oblige à nous réconcilier malgré nous.
» Il n'eſt plus tems de reculer. Les Fidenates
» nos ennemis communs profitent de nos divi-
» ſions & conſpirent contre nous. C'eſt un feu
» rapide, c'eſt un torrent impétueux qui va
» nous ruiner de fond en comble ſi nous ne
» nous réconcilions. J'en ſuis informé de bonne
» part, & je vous en donne avis ; écoutez quelles
» ſont les embuches qu'ils nous dreſſent, &
» comment j'ai découvert leurs pernicieux deſ-
» ſeins ». Auſſi-tôt il fit lire par un de ſes gens les lettres qu'il avoit reçûes de quelques Fidenates, & en même tems il fit paroître devant toute l'aſſemblée celui qui les avoit apportées. La lecture faite, l'étonnement fut général, & le dictateur continua ſon diſcours. « Vous voyez,
» dit-il, Romains, ce qui m'a engagé à vous
» faire les premieres propoſitions de paix. C'eſt
» à vous maintenant d'examiner ſi pour quelques

» troupeaux qu'on vous a enlevés, il eſt plus » de votre intérêt de continuer une guerre in- » juſte où votre perte eſt inévitable, que de » vous réunir avec vos parens & vos fondateurs » contre l'ennemi commun. Mais il eſt inutile de » vous faire de plus vives inſtances ; je vous » crois trop raiſonnables pour ne pas ſacrifier » vos inimitiés aux intérêts des deux nations. Il » ne s'agit plus que de voir à quelles conditions » on peut faire la paix. Il me paroît que l'accom- » modement le plus honorable que puiſſent faire » des amis & des parens, eſt de ſe pardonner ré- » ciproquement les injures qu'on a reçûes de part » & d'autre. Cependant, Tullus, ſi vous aimez » mieux qu'on livre les auteurs des injures pour » être punis, je vous déclare que les Albains ſont » prêts à y conſentir & à faire ceſſer tout ſujet de » plainte. Si vous avez quelqu'autre moyen plus » juſte & plus raiſonnable, vous nous ferez plai- » ſir de nous le communiquer ».

Le roi des Romains qui avoit été informé en même tems que le dictateur de la conſpiration des Fidenates & des Veiens, & qui étoit convaincu que les Romains n'avoient pas moins d'intérêt que les Albains à conclure une paix ſolide & durable, lui fit cette réponſe. « Nous ſavons, » Fufetius, que le danger dont nous ſommes » menacés ſeroit inévitable, ſi nous étions obli- » gés de terminer cette guerre par un combat. » Nous avons été informés comme vous des piéges ſecrets que nous dreſſent nos ennemis » communs. Toujours en garde contre les em- » buches qu'ils nous tendent, & bien réſolus » de nous venger de leur perfidie, nous avons » le même empreſſement que vous de terminer » amiablement tous nos différends. Enſeveliſſons

» donc

» donc dans un éternel oubli toutes nos plaintes,
» toutes nos querelles, puiſque vous le voulez.
» Mais il ne ſuffit pas de remédier à nos inimi-
» tiés préſentes; il faut prendre de juſtes meſu-
» res afin de n'avoir plus aucun démêlé à l'ave-
» nir. Car tandis que vous nous envierez des
» avantages que nous n'avons acquis qu'avec
» beaucoup de peines & de dangers, tandis que
» nous aurons ſujet de nous défier de vous &
» que nous vous regarderons comme des enne-
» mis ſecrets contre leſquels nous ſerons conti-
» nuellement en garde, il n'y aura point de paix
» ſolide, point de véritable amitié ni d'intelli-
» gence entre les deux nations. Mais comment
» leverons-nous ces obſtacles qui s'oppoſent à
» la ſtabilité de notre alliance? Ce ne ſera cer-
» tainement pas par les clauſes que nous inſére-
» rons dans le traité, ni par les ſermens les plus
» ſolemnels; ces précautions ſont auſſi foibles
» qu'elles ſont faciles. Le ſeul moyen qui nous
» reſte eſt donc de n'avoir plus que la même
» fortune & les mêmes intérêts. Pour parvenir
» à cette union, il faut que les Romains faſſent
» part aux Albains de tous les biens dont ils
» jouiſſent aujourd'hui & de ceux dont ils pour-
» ront jouir dans la ſuite; il faut d'un autre
» côté que les Albains recevant avec reconnoiſ-
» ſance les offres que nous leur faiſons, vien-
» nent tous s'établir à Rome, ou du moins la
» plus grande partie. Les Sabins & pluſieurs
» Etruriens l'ont fait, & ne s'en ſont pas repen-
» tis. Pouvez-vous refuſer de ſuivre leur exem-
» ple, vous qui êtes nos amis, nos alliés, nos
» parens, nos fondateurs? Si cependant vous
» ne pouvez vous reſoudre à quitter votre patrie
» pour venir à Rome, du moins établiſſons un

» conſeil public qui jugera des intérêts de l'une
» & de l'autre ville, & donnons l'autorité ſou-
» veraine à celle des deux qui eſt la plus puiſ-
» ſante & la plus en état de faire du bien à l'au-
» tre. Tel eſt mon avis; & je ſuis perſuadé que
» ſi vous le voulez ſuivre, nous verrons regner
» entre nous une paix ſolide, une union parfaite,
» une amitié qui ne ſera point ſujette au chan-
» gement. Sans cela n'eſperez pas que nous puiſ-
» ſions jamais nous accorder; deux villes égale-
» ment puiſſantes, telles que ſont aujourd'hui
» Albe & Rome, ſeront toujours jalouſes l'une
» de l'autre ».

Tullus ayant parlé de la ſorte, le dictateur demanda du tems pour déliberer; il ſortit de l'aſſemblée, convoqua le conſeil des Albains, mit l'affaire en délibération, & après avoir recueilli les ſuffrages il s'adreſſa au roi des Romains & lui tint ce diſcours. « Non, Tullus, nous ne
» pouvons nous reſoudre à abandonner notre
» patrie, nos temples, nos maiſons. Mais nous
» approuvons fort votre derniere propoſition,
» qui eſt d'établir un conſeil des deux nations,
» & de céder l'autorité ſouveraine à l'une des
» deux villes: faiſons entrer, ſi vous le voulez,
» ces conditions dans le traité de paix, & re-
» tranchons par ce moyen tout ſujet de divi-
» ſion ». La difficulté étoit de ſavoir qui de Rome ou d'Albe auroit le commandement; on diſputa ſur la préférence, & chacun fit valoir ſes raiſons. « C'eſt à nous, dit le dictateur, qu'il appartient
» de commander. Le droit naturel & commun à
» tous les hommes, veut que ceux qui ont donné
» l'origine à une nation, ayent la ſouveraineté
» ſur elle. Or Rome a été fondée par une colo-
» nie d'Albains, & c'eſt ce qui nous donne de

» légitimes prétentions ſur vous. D'ailleurs les » Albains, quoique beaucoup plus anciens que » vous, ſont encore aujourd'hui tels qu'ils étoient » lorſqu'Albe fut bâtie ; ils ſont ſans mêlange » d'étrangers, & n'ont jamais accordé le droit » de bourgeoiſie qu'à des Grecs & à des Latins. » Rome au contraire eſt un compoſé de toutes » ſortes de nations, d'Etruriens, de Sabins, » de Barbares, de vagabonds, qui autrefois » n'avoient point de demeure fixe ; & aujour- » d'hui il n'y reſte qu'un fort petit nombre de » nos deſcendans. Si donc nous vous cedions » l'empire, il faudroit que les Grecs obéiſſent » aux Barbares, les naturels du pays à des étran- » gers, les anciens aux nouveaux venus, le ſang » le plus pur à un ſang mêlé. Enfin une troiſieme » raiſon qui juſtifie nos prétentions, c'eſt qu'Albe » a encore aujourd'hui les mêmes loix, les » mêmes coûtumes, la même conſtitution, la » même forme de gouvernement qu'elle avoit » d'abord. Rome au contraire, qui eſt une » ville nouvellement bâtie, & compoſée de » toutes ſortes de nations, n'a pû parvenir à » cette police exacte, à ce bel ordre, à cette » diſcipline qui ne peut être le fruit que d'une » longue ſuite d'années. Or peut-on diſconvenir » qu'une république qui joint à un longue ex- » périence une conſtitution parfaite, ne doive » commander à celle qui manque d'expérience, » & qui n'a que la diviſion, le trouble, & la » foibleſſe en partage » ?

Telles étoient les raiſons ſur leſquelles le dictateur appuyoit le droit que les Albains prétendoient avoir à la ſouveraineté. Mais Tullus les détruiſit ſans peine, & fit valoir celles des Romains. « Les droits de la nature, dit-il, & le

» mérite

» mérite des ancêtres, nous ſont communs avec
» vous, puiſque nous deſcendons des mêmes
» peres. Mais vous dites que les colonies doi-
» vent obéir à leurs fondateurs, & que c'eſt une
» loi dont il n'eſt pas permis de ſe diſpenſer. Y
» penſez-vous, Albains? Ne ſavez-vous pas
» que Lacedemone prétend commander, non
» ſeulement aux autres Grecs, mais encore aux
» Doriens dont elle tire ſon origine? Et vous-
» mêmes qui êtes une colonie des Laviniens,
» reconnoiſſez-vous vos fondateurs pour vos
» maîtres? En faut-il d'avantage pour détruire
» la premiere raiſon que vous avez fait valoir
» avec tant de confiance? Vous faites en ſecond
» lieu une comparaiſon odieuſe de nos deux
» villes, & vous prétendez que la république
» d'Albe a toujours conſervé ſa nobleſſe, tandis
» que Rome a corrompu & alteré la ſienne par
» le mêlange d'un ſang étranger. Il faut donc
» vous deſabuſer ſur ce point, & vous faire
» voir que vous avez tort d'alleguer en votre
» faveur une ſi foible raiſon. Nous ne rougiſ-
» ſons point d'avoir accordé le droit de bour-
» geoiſie à tous ceux qui ont voulu s'établir à
» Rome, au contraire nous en faiſons gloire.
» Les Atheniens nous en ont donné l'exemple;
» & c'eſt par une conduite ſi ſage qu'ils ſe ſont
» fait tant d'honneur parmi les Grecs & qu'ils
» ont rendu leur ville ſi floriſſante. A Rome
» nous donnons le commandement, les charges,
» les honneurs de la magiſtrature, non pas à
» ceux qui poſſedent de grands biens ou qui
» peuvent montrer une longue ſuite d'ancêtres
» nés dans le pays, mais à ceux qui en ſont
» dignes; c'eſt dans la vertu que nous faiſons
» conſiſter le mérite, & non dans les avantages

» extérieurs, tels que ſont la naiſſance & les » richeſſes. C'eſt par cette conduite que vous » blâmez, c'eſt par cette douceur envers les » étrangers, que Rome, ſi petite dans ſes com- » mencemens, eſt parvenue à l'empire que les » nations voiſines n'oſent aujourd'hui nous diſ- » puter. Albe au contraire, cette ville autre- » fois ſi riche, ſi floriſſante & ſi fiere, ſe trouve » aujourd'hui réduite à un fort petit nombre de » familles, tandis que par les maximes que » vous blâmez, la république Romaine, qui » dans ſon origine étoit ſi peu de choſe, eſt » devenue plus puiſſante que les autres répu- » bliques d'Italie. Ce qui doit décider de la » préférence d'une nation ſur une autre, c'eſt » la force dans la guerre, c'eſt la prudence » dans les conſeils ; qualités que vous devez » reſpecter dans les Romains. Ce n'eſt point » par oſtentation que je le dis : j'en appelle à » l'expérience, & j'en prends à témoins pluſieurs » villes Latines qui ſont vos colonies ; elles ne » vous ont abandonné pour ſe joindre à nous, » que parce que nous ſommes en état de faire du » bien à nos amis & de nuire à nos ennemis, ce » qu'on ne peut ni attendre ni craindre de vous. » J'aurois encore d'autres raiſons à oppoſer à » vos prétendus droits ; mais comme vous êtes » nos parties, vous voudriez encore y répon- » dre, & nos conteſtations ne finiroient ja- » mais ».

Il n'y avoit pas d'apparence qu'une affaire ſi importante pût ſe décider par des raiſonnemens. Les parties intéreſſées en furent bientôt convaincues, & chercherent d'autres moyens d'accommodement. On propoſa de décider le différend par les armes. Cet avis fut généralement

approuvé,

approuvé. Mais on n'étoit pas d'accord ſur le nombre des combattans. Tullus vouloit qu'on choisit de part & d'autre les deux plus braves qu'on pourroit trouver dans chacune des deux armées, & qu'on leur remît la déciſion du ſort des deux nations. Il prétendoit même que dans une affaire de cette importance, nul autre que lui ne devoit être chargé de défendre les intérêts de la patrie, & il invitoit le général des Albains à un combat ſingulier. Pour piquer de généroſité le dictateur, il lui repréſentoit que ce ſeroit un honneur aux chefs des deux nations de combattre pour l'empire, & qu'en pareille occaſion, s'il étoit glorieux de vaincre, il ne pouvoit être honteux d'être vaincu. En même tems il lui apportoit l'exemple des fameux généraux & de pluſieurs rois qui avoient expoſé leurs vies pour le ſalut de leurs républiques, perſuadés qu'ils ſe fuſſent rendu indignes des honneurs dont ils étoient revêtus, s'ils n'euſſent participé autant & plus que les autres aux périls de la guerre. Fufétius qui ne ſe ſentoit pas aſſez de valeur pour ſe meſurer contre Tullus, conſentoit que le différend ſe décidât par un petit nombre de combattans; mais il n'étoit point d'avis que ce fût par un duel. Il diſoit qu'il étoit glorieux à des généraux d'armée de ſe battre ſeul à ſeul, lorſqu'il y alloit de leur autorité & de leur intérêt particulier; mais que quand il s'agiſſoit de décider de l'empire entre deux villes rivales, non-ſeulement un combat ſingulier n'étoit pas néceſſaire, mais qu'il ne pouvoit tourner qu'à la honte du vainqueur & du vaincu. Il concluoit qu'il falloit choiſir de chaque côté trois champions pour combattre à la vûe des deux armées; & pour donner plus d'autorité à

ſon ſentiment, il ajoûtoit que le nombre de trois étoit un nombre très-propre pour vuider toutes ſortes de conteſtations, parce qu'il comprend un commencement, un milieu & une fin. Cet avis ayant été approuvé, on vit auſſitôt naître une noble émulation dans les deux camps. Chacun s'offroit à l'envi pour partager la gloire du combat. Tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué par la nobleſſe, par la valeur, par la force, ſoit parmi les ſoldats, ſoit entre les officiers, demandoit avec empreſſement d'être choiſi le premier. Mais le deſtin y avoit pourvû, & la nature avoit fait naître à Rome & à Albe ſix jeunes champions d'illuſtres familles, bien faits de leurs perſonnes, & d'une taille avantageuſe.

Séquinius, citoyen d'Albe, avoit eu deux filles jumelles. Il les avoit mariées en un même jour, l'une à un citoyen Romain nommé Horace, l'autre à un Albain appellé Curiace. Elles devinrent enceintes toutes deux dans le même tems, & à leurs premieres couches elles mirent au monde chacune trois jumeaux. Les peres de ces enfans regardant leur naiſſance comme un heureux préſage pour leur famille & pour leur patrie, les éleverent tous avec beaucoup de ſoin. Ils avoient de la force, du courage, de la grandeur d'ame, & parmi toute la jeuneſſe des deux villes il n'y avoit perſonne de plus accompli. Ce fut ſur ces jeunes gens que Fufétius & Tullus jetterent les yeux pour leur confier le ſort des deux nations. Il ne reſtoit plus qu'une difficulté; c'étoit de ſavoir ſi les liens de la parenté & de l'amitié ne rallentiroient point leur courage, & s'ils voudroient ſe battre enſemble. Le dictateur ſonda les diſpoſitions des Curiaces, & ils ne balancerent point à ſe dévouer

pour

pour leur patrie. Tullus fit la même choſe à l'égard des Horaces. Ils lui témoignerent qu'ils étoient très-ſenſibles à l'honneur qu'on leur faiſoit de les choiſir pour décider de l'empire ; mais qu'ayant encore leur pere, ils n'étoient pas les maîtres de leurs perſonnes, & qu'ils ne pouvoient rien faire ſans ſon aveu ; qu'ainſi ils le prioient de leur accorder un moment pour le conſulter avant que de lui rendre une réponſe déciſive. Tullus, charmé de leur reſpect filial, leur donna de grandes louanges, & leur dit qu'il approuvoit fort qu'ils ne s'engageaſſent à rien qu'ils n'euſſent obtenu le conſentement de celui qui leur avoit donné la vie. Ils partirent dans le moment ; & lorſqu'ils furent arrivés chez leur pere, ils lui rapporterent ce que Tullus leur avoit dit, & la réponſe qu'ils lui avoient faite. Horace tranſporté de joie, leva les mains au ciel ; & ayant embraſſé tendrement ſes trois fils : « Allez, leur dit-il, généreux enfans, je vous » donne mon conſentement ; allez porter à Tul- » lus une réponſe digne de vous.

On choiſit pour le champ de bataille une large plaine * où les deux armées puſſent voir l'action. Elle ſéparoit les terres Romaines de celles des Albains. L'eſpace qu'on laiſſa aux combattans étoit de trois ou quatre ſtades. Le jour qui devoit aſſûrer l'empire à l'une des deux villes, on commença par immoler des victimes ; & tandis qu'elles brûloient ſur les autels, les Romains & les Albains firent ſerment qu'ils s'en tiendroient à ce qui ſeroit décidé par le combat, & qu'ils garderoient inviolablement les conditions du traité, eux & leurs deſcendans. La cérémonie

* *Dion. p.* 115 *Liv. l.* 1. *c.* 24.

cérémonie des ſacrifices étant achevée, les troupes mirent bas les armes, & ſortirent de leurs retranchemens pour voir le combat. Le dictateur fit avancer les Curiaces, & Tullus les Horaces. Ils étoient tous revêtus de belles armes, & ornés comme des victimes deſtinées à la mort. Ils s'approcherent d'abord, & ayant mis leurs épées entre les mains de leurs écuyers, ils courent s'embraſſer, ils ſe ſaluent par les termes les plus tendres, & s'arroſent mutuellement de leurs pleurs. Un ſpectacle ſi touchant tire des larmes aux ſpectateurs; ils accuſent leurs généraux de cruauté, & ſe reprochent à eux-mêmes d'avoir obligé des parens à s'égorger les uns les autres pour les intérêts publics, tandis qu'ils auroient pu ſans conſéquence donner à d'autres une ſi triſte commiſſion. Après les embraſſemens réciproques, les Horaces & les Curiaces reprennent leurs armes des mains de leurs écuyers; & les ayant fait retirer, ils ſe poſtent l'un contre l'autre ſelon leur âge, & commencent le combat.

Juſqu'à ce moment les deux armées avoient été tranquilles, & un profond ſilence régnoit par tous les rangs. Mais dès qu'on les vit aux mains, on entendit de part & d'autre un grand bruit mêlé d'acclamations, de vœux, d'exhortations, d'applaudiſſemens, de gémiſſemens, & l'air retentiſſoit de leurs cris militaires. Tantôt les combattans cédoient à leurs adverſaires, & ſembloient lâcher pied; tantôt ils retournoient à la charge & prenoient le deſſus; & cette alternative tenoit les eſprits ſuſpendus entre la crainte & l'eſpérance. Ils ſe battirent longtems ſans que la victoire ſe déclarât; l'égalité de leurs forces, la bonté de leurs armes défen-

ſives qui les couvroient depuis la tête juſqu'aux pieds, la rendoient difficile, & retardoient la déciſion. L'aîné des Albains étant aux priſes avec ſon adverſaire, lui fit pluſieurs bleſſures, & lui porta enfin un dernier coup dont il tomba mort ſur la place. Un des deux Horaces qui étoit accouru pour ſoutenir ſon frere, fond ſur le vainqueur; & après lui avoir porté pluſieurs coups, & en avoir reçu lui-même, il lui enfonce ſon épée dans la gorge & le renverſe par terre. Déjà les Romains reprenoient courage, & la joie des Albains commençoit à ſe diſſiper, lorſqu'un revers de fortune replongea les Romains dans leur premier abattement. L'Albain irrité par la mort de ſon frere, attaque le Romain qui en étoit l'auteur. Acharnés l'un contre l'autre, ils ſe percent réciproquement de pluſieurs coups. Le Romain en reçoit un qui pénetre juſqu'aux entrailles. Se ſentant bleſſé à mort, il fait les derniers efforts; il gliſſe ſon épée ſous le bouclier de ſon ennemi, lui coupe le jarret & tombe mort à ſes pieds. L'Albain tout boiteux qu'il étoit, ſe ſoutint encore quelque tems. Il s'appuie ſur ſon bouclier, & va joindre ſon frere qui étoit aux priſes avec le ſeul Romain qui reſtoit. Celui-ci attaqué par devant & par derriere, & deſeſpérant de pouvoir tenir contre deux adverſaires qui l'enveloppoient, réſolut de partager leurs forces, afin de les combattre avec plus d'avantage. Il crut qu'il y réuſſiroit en prenant la fuite, & qu'un des Curiaces ne s'aidant que d'une jambe, il ne ſeroit pourſuivi que par un de ſes ennemis. Plein de cette eſpérance, il lâche pied, & ſe met à courir de toutes ſes forces. L'artifice lui réuſſit. Celui des deux Curiaces qui n'étoit point encore bleſſé dangereuſe-

ment, le pourſuit de près, tandis que l'autre reſte loin derriere. Alors les Albains pouſſent des cris de joie ; ils encouragent leurs champions, ils leur applaudiſſent, & veulent déjà les couronner comme vainqueurs. Les Romains au contraire conſternés & abattus, déplorent leur ſort, & ſe plaignent de la lâcheté de leur combattant. Au milieu des plus triſtes regrets d'une part, & des plus douces acclamations de l'autre, Horace ſe retourne contre ſon ennemi ; & ſans lui laiſſer le tems de ſe mettre en garde, il lui décharge un coup ſi terrible, qu'il lui coupe le bras dont il tenoit ſon épée ; & à l'inſtant il lui porte un autre coup & le renverſe ſur la place. De-là il revient contre le dernier des Albains qui étoit déjà à demi-mort : il l'acheve ſans réſiſtance, & met le comble à ſa victoire. Voilà, je croi, ce que l'on dit de plus probable de ce combat ; quoique le plus grand nombre des hiſtoriens rapportent que deux des Horaces furent tués d'abord, & que le troiſieme qui reſtoit * voyant qu'il avoit ſeul à combattre les trois Albains qui étoient tous bleſſés, prit la fuite, & qu'ayant par cet artifice partagé leurs forces, il les défit l'un après l'autre.

Les Romains reçurent leur champion avec d'autant plus d'applaudiſſemens, que le deſeſpoir où il les avoit jettés par ſa fuite ſimulée, augmentoit la joie de ſa victoire. Après avoir dépouillé ſes couſins [y], il courut promptement à Rome pour annoncer à ſon pere la nouvelle de ſon triomphe. Mais il étoit homme, & il falloit

* *Voyez Liv. Flor. l. 1. c. 3. Plut. Paral. p. 309. Aug. de civ. Dei, l. 3. c. 14.*

y *Liv. l. 1. c. 25. Dion. l. 3. p. 116. & 117.*

loit qu'il éprouvât qu'il n'eſt point dans cette vie de félicité parfaite. La fortune qui venoit de l'élever au plus haut point de gloire, le précipita le même jour dans le plus grand de tous les malheurs par un horrible parricide. A peine étoit-il arrivé aux portes de la ville, qu'au milieu d'une foule de peuple de toutes les conditions il apperçoit ſa ſœur qui venoit au-devant de lui. Il crut que c'étoit l'empreſſement de le complimenter ſur ſa victoire, & d'apprendre les circonſtances du combat, qui l'avoit fait paſſer par-deſſus les regles de la bienſéance qui obligent une jeune fille à ſe tenir toujours ſous les yeux de ſes parens. Mais il ſe trompoit : c'étoit l'amour qu'elle avoit pour un des Curiaces, à qui ſon pere l'avoit promiſe en mariage, qui lui inſpiroit la hardieſſe de ſortir ainſi contre ſa coutume, & de ſe mêler avec une populace inconnue. Parmi les dépouilles dont ſon frere étoit chargé, elle reconnoit une cotte d'armes qu'elle avoit travaillée elle-même avec ſa mere, & dont elle avoit fait préſent à ſon futur époux. A la vûe de cette cotte d'armes teinte du ſang de celui qu'elle aimoit, elle déchire ſes habits, elle ſe frappe la poitrine, elle répand des torrens de larmes, & appelle ſon couſin ; l'air retentit de ſes gémiſſemens. Après avoir pleuré la mort de l'Albain qu'elle aimoit, elle arrête ſes yeux ſur ſon frere, & lui fait les reproches les plus ſanglans. Horace trop fier de ſa victoire, animé par les careſſes de ſon roi, & par les applaudiſſemens & les congratulations de ſa patrie, ne peut ſouffrir un traitement ſi peu attendu. Il entre en fureur, & ſe tournant vers ſa ſœur : « Ingrate, lui dit-il, » ennemie jurée de tes freres ! Va « joindre celui que tu préferes à ton bonheur &

» à ta patrie. Puiſſe toute Romaine qui oſe pleu-
« rer un ennemi, avoir le même ſort, & périr
» d'une mort auſſi tragique » ! En diſant cela, il lui paſſe ſon épée au-travers du corps ; & tandis qu'elle ſe roule dans ſon ſang, plein d'une indifférence ſauvage, il va du même pas à la maiſon de ſon pere.

Les Romains de ces premiers ſiecles avoient tant d'horreur des mauvais cœurs, leurs mœurs étoient ſi ſéveres & ſi rigides, on peut dire même ſi farouches, qu'à les comparer avec les nôtres, elles pourroient paſſer pour barbares & féroces. Horace le pere, digne d'un tel fils, reçut le vainqueur & le parricide avec des tranſports de joie qu'on ne peut exprimer. Ayant appris la mort de ſa fille, loin d'y paroître ſenſible, il trouva qu'elle avoit mérité un ſi triſte ſort, & que ſon fils s'étoit comporté en toutes choſes comme un zélé citoyen. Il ne permit pas même qu'on apportât ſon corps dans ſa maiſon, ni qu'on l'enterrât dans le tombeau de ſes peres ; le corps reſta étendu ſur la place où elle avoit été tuée, & les paſſans le couvrirent de terre & de pierres comme un cadavre abandonné. On peut juger par-là de la ſévérité de ce Romain. Mais ce que je vais dire en eſt une preuve encore plus convaincante. Inſenſible aux malheurs de ſa maiſon, & uniquement occupé du triomphe de ſa patrie, ce jour-là même il fit des ſacrifices d'actions de graces, & invita ſes parens, ſes amis, & les plus illuſtres citoyens à un ſuperbe feſtin, où tout ſe paſſa dans une joie extraordinaire. Pour parler ſincerement de la grandeur Romaine, je dirai en paſſant que ce caractere n'a en ſoi rien d'aimable, & même rien d'humain. Un amour pour la patrie, un zele pour le

bien

bien public, qui porte à de pareils excès, ceſſe d'être louable; & de la plus recommandable de toutes les vertus, il dégénere en une parfaite barbarie. Nous trouvons dans les premiers ſiecles de Rome pluſieurs exemples de cette nature, mais je n'en connois aucun qui ſoit auſſi choquant que celui-là.

Les deux armées paſſerent [z] d'une maniere bien différente la nuit d'après le combat des Horaces & des Curiaces. Les Romains occupés à faire des ſacrifices pour remercier les dieux de la victoire qu'ils avoient remportée, étoient au comble de leur bonheur, & ne penſoient qu'à ſe réjouir. Les Albains au contraire accablés de triſteſſe, & condamnant ouvertement la conduite de leur dictateur, paſſerent cette ſoirée ſans prendre de nourriture, & ſans pourvoir à leurs beſoins. Les uns & les autres enterrerent leurs combattans dans le lieu même où ils avoient été tués: leurs tombeaux y ont ſubſiſté pendant pluſieurs ſiecles, & l'hiſtorien Romain [a] nous aſſûre qu'il les avoit vûs. Le lendemain Tullus aſſembla les Albains, & leur fit un diſcours très-obligeant: il leur promit qu'il ne leur commanderoit rien de dur ni de fâcheux, qu'il prendroit également les intérêts des deux nations, qu'il auroit toujours égard aux droits de leur parenté, qu'il ne feroit aucun changement à la conſtitution de leur république, qu'il conſerveroit Fufétius dans la dignité dont il étoit revêtu, & qu'il n'uſeroit jamais du pouvoir que la fortune avoit donné à la ville de Rome, que pour le bien & l'avantage des uns & des autres: ce diſcours ne contribua pas peu à ſoulager leurs peines

[z] *Dion, l. 3. p. 118.* [a] *Liv. l. 1. c. 25.*

peines & leurs chagrins. Enſuite il fit décamper ſon armée pour retourner à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe par un decret du ſénat.

La joie de cette ſolemnité fut beaucoup diminuée par la rencontre qu'il fit d'Horace, que quelques-uns des premiers de la ville lui amenerent pour lui demander juſtice du ſang de ſa ſœur dont il s'étoit ſouillé. L'accuſation fut vive, & ſoutenue de fortes raiſons. On cita les loix qui défendoient de tuer : elles étoient formelles ; & à les ſuivre à la rigueur, Horace méritoit la mort. Cependant Tullus n'avoit nullement envie de prononcer ; dans le cas dont il s'agiſſoit, il étoit dangereux de faire juſtice. D'un côté il ne pouvoit abſoudre un criminel qui convenoit qu'il avoit tué ſa ſœur pour un ſujet qui, ſelon les loix, ne méritoit point la mort ; & il craignoit que s'il molliſſoit en cette occaſion, il n'attirât ſur lui-même & ſur la famille royale quelque malédiction. Mais d'un autre côté il n'oſoit condamner comme parricide celui qui s'étoit expoſé à la mort pour la gloire de la patrie. Dans cet embarras il lui vint en penſée de renvoyer l'accuſé aux duumvirs, qui étoient des juges établis pour ces ſortes de cauſes. Les duumvirs ſuivirent les loix à la rigueur, & le condamnerent ſur le champ. Horace, par le conſeil de Tullus, en appella au peuple. Son pere plaida ſa cauſe avec véhémence. Il ſoutint que l'action que ſon fils avoit faite, ne devoit point paſſer pour un meurtre, mais pour une juſte vengeance ; qu'il étoit le pere de l'accuſé & de celle pour qui on demandoit juſtice : que le malheur, s'il y en avoit, le regardoit lui ſeul ; qu'il étoit le juge le plus compétent des affaires

de

de sa maison, & que s'il eût cru son fils coupable, il l'eût lui-même condamné & puni de son autorité paternelle, avant qu'il fût cité au tribunal des duumvirs, ou à celui du peuple : que sa fille, par les indignes reproches qu'elle avoit faits à un frere victorieux, à un libérateur de la patrie, à celui qui avoit assûré aux Romains la puissance souveraine, s'étoit attiré le juste châtiment qu'elle avoit eu ; qu'il l'auroit lui-même punie de mort, si son fils ne l'avoit pas fait ; que ce fils avoit agi en cela comme son député, comme dépositaire de son pouvoir paternel, & qu'il ne pouvoit être repris de justice pour tout ce qu'il avoit fait en ce caractere contre une fille qui avoit mérité la plus rigoureuse punition. Mais le mérite du fils, & les services importans qu'il avoit rendus à la république, faisoient infiniment plus en sa faveur, que tout ce que son pere pouvoit dire. Pendant que ses accusateurs pressoient ses juges de le condamner à mort, & lors même que sa sentence étoit déjà prononcée, il étoit aussi tranquille que s'il se fût agi d'une chose indifférente. Le peuple regardoit avec admiration cet illustre vainqueur, il avoit toujours présens les grands avantages que son courage invincible lui avoit procurés, il se représentoit en même tems ceux qu'il pouvoit s'en promettre dans la suite, & il avoit honte d'avoir si longtems balancé à le renvoyer absous. Enfin toute l'assemblée confirma le jugement que le pere avoit prononcé ; & Horace, quelque énorme que fût son crime, fut déclaré innocent.

Cependant Tullus [b] ne crut pas que dans une ville qui faisoit profession de craindre les dieux, ce

[b] *Dion. l. 1. p. 129.*

[a] *Liv.*

ce jugement des hommes ſuffît pour calmer des eſprits inviolablement attachés aux principes de la religion; un parricide étoit un trop grand crime pour que le coupable ne ſubît pas au moins quelque eſpece de punition. Il fit donc venir les pontifes, & leur ordonna d'appaiſer la colere des dieux & des génies, en expiant le criminel par toutes les épreuves & par toutes les purifications que preſcrivoient les loix pour les homicides involontaires. Les pontifes érigerent deux autels, l'un à Junon, protectrice des ſœurs, l'autre à Janus qui fut ſurnommé Curiace. Ils firent faire à Horace certaines cérémonies ſur ces autels; & afin que l'expiation fût parfaite & qu'il n'y manquât rien, il paſſa ſous le joug la tête couverte [c]. Il fut ordonné que l'on conſerveroit ce joug à perpétuité, & que quand il auroit beſoin de réparations, elles ſe feroient aux dépens du public. On l'appella *Tigillum Sororium* [d], *La Solive de la ſœur.* Il conſiſtoit en deux morceaux de bois plantés tout droits en terre à quelque diſtance de l'un de l'autre, & traverſés d'un troiſieme qui étoit appuyé ſur leurs bouts d'enhaut. Horace le pere fut obligé de payer les frais de l'expiation, mais on lui donna du treſor public la ſomme qu'il falloit pour cela. On fit à cette occaſion une loi par laquelle il fut ordonné que quand un pere auroit trois fils jumeaux, ils ſeroient élevés aux dépens du public.

Tullus mit un an entier à faire des préparatifs de guerre pour punir les Veiens & les Fidenates. Accuſés d'avoir dreſſé des embuches aux Romains & aux Albains, il les avoit fait ſommer de comparoître à Rome pour ſe juſtifier de ce

[c] *Liv. l. 1. c. 26.* [d] *Liv. l. 1.*

ce crime. Mais ſe reconnoiſſant coupables, au lieu d'obéir, ils avoient pris les armes, levé des troupes, fermé leurs portes, & s'étoient revoltés ouvertement. D'abord on envoya des ambaſſadeurs à Fidenes pour leur demander quel étoit le ſujet de leur revolte : ils répondirent qu'ils n'avoient plus de meſures à garder à l'égard des Romains ; qu'ils avoient juré fidélité & ſoumiſſion à Romulus, mais que ſa mort les avoit délivrés du joug de l'obéiſſance. Sur cette réponſe, Tullus arma toutes les forces de la république, & fit venir des ſecours des villes alliées. Le plus conſidérable fut celui que lui amenerent les Albains. L'injure ne les regardoit pas moins que le peuple Romain ; & depuis le combat des Horaces & des Curiaces, ils étoient obligés de ſuivre les étendards de la ville de Rome, dont ils étoient alliés & ſujets. Tullus avoit continué Metius dans ſa dictature qui ne devoit être qu'annuelle. Comptant entiérement ſur ſon zele & ſur ſon attachement aux intérêts de la république, il lui donnoit d'illuſtres témoignages de ſon eſtime, & lui communiquoit tous ſes deſſeins. Mais cet ingrat ne paya toutes ces careſſes que de la plus noire ingratitude. Accuſé par ſes citoyens d'avoir mal conduit les affaires dans la derniere guerre, ſoupçonné de trahiſon, parce que depuis près de trois ans il jouiſſoit de la dictature par conceſſion, & déjà ennuyé de dépendre d'une puiſſance ſupérieure, il conçut la réſolution la plus impie & la plus déteſtable. Il députa ſecrétement vers les ennemis du peuple Romain qui balançoient encore à ſe revolter, les exhorta à ſecouer au plûtôt le joug de l'obéiſſance, & leur promit que lorſqu'on donneroit la bataille, il tourneroit toutes

ſes forces contre les Romains. Ses menées furent ſi ſecrettes, que quand on ſe mit en campagne, on n'en avoit pas le moindre ſoupçon.

Les préparatifs de guerre étant faits, Tullus fit marcher ſes troupes ſans ſe défier de rien. Après avoir paſſé le Teverone [e], il alla ſe camper à la vue de Fidenes, où il trouva les ennemis rangés en bataille devant la ville. Le premier jour il demeura tranquille dans ſon camp. Mais le lendemain il aſſembla le conſeil de guerre, & tout le monde étant d'avis qu'il falloit au plûtôt attaquer l'ennemi, il fit publier qu'on livreroit bataille le jour ſuivant. Juſques là Fufetius avoit toujours tenu ſon deſſein caché, ſans en rien découvrir à la plûpart de ſes amis. Mais quand il vit que le tems preſſoit, il aſſembla les principaux officiers Albains, & leur dit: que Tullus lui avoit marqué ſon poſte au pied de la montagne, & qu'il lui avoit donné le commandement d'une des ailes: qu'il ſe retireroit au commencement du combat ſur le haut de cette montagne, & que là il attendroit en toute ſûreté juſqu'à ce que la victoire ſe déclarât d'un côté ou de l'autre: que ſi les Romains conſternés par la deſertion de l'armée Albaine, penſoient plûtôt à fuir qu'à faire une vigoureuſe réſiſtance, ce qui probablement ne manqueroit pas d'arriver, pour lors il tomberoit ſur eux, & que profitant de l'avantage du lieu, il couvriroit la plaine de morts, & acheveroit de les défaire: que ſi au contraire les Romains, par une eſpece de miracle & contre ſes eſpérances, venoient à gagner le deſſus, il ſe joindroit à eux pour avoir part à leur victoire, & qu'il leur feroit entendre qu'il ne

[e] *Liv. l. 1. c. 27. Dion. l. 3. p. 120.*

ne ſe ſeroit retiré ſur les hauteurs avec les troupes qu'il commandoit, que dans le deſſein d'inveſtir les Fidenates & leurs alliés ; & qu'on pourroit d'autant moins le ſoupçonner d'infidélité, que ſes actions ſe trouveroient d'accord avec ſes paroles : que de quelque côté que la victoire ſe déclarât, il étoit sûr de partager avec les vainqueurs la bonne fortune de cette journée ; & que ſi les Romains, malgré ſa deſertion, défaiſoient l'armée ennemie, il attendroit une autre occaſion pour ſecouer le joug de leur obéiſſance. Ce projet étoit également lâche & impie. Cependant les officiers de l'armée Albaine y donnerent les mains, tant ils avoient d'envie de ſecouer leur nouveau joug, & de recouvrer leur ancienne liberté ! ils promirent donc au dictateur qu'ils ſuivroient ſes ordres en toutes choſes : & après s'être engagés par les ſermens les plus ſolemnels à garder un ſecret inviolable, l'aſſemblée ſe retira.

Le lendemain au lever du ſoleil les Fidenates & leurs alliés ſortirent de leurs retranchemens & ſe rangerent en bataille. Les Romains de leur côté firent la même choſe. Tullus commandoit l'aile gauche de l'armée Romaine ; il ſe poſta contre les Véiens qui faiſoient l'aile droite de l'armée ennemie. Metius & ſes Albains étoient à l'aile droite, poſtés contre les Fidenates à côté de la montagne. Quand les deux armées furent en préſence, avant qu'on en vînt à la portée du trait, les Albains ſe ſéparant du reſte des alliés, gagnerent peu à peu la montagne ſans rompre leurs rangs. Les Fidenates qui s'en apperçurent, ne douterent point que ce ne fût là l'exécution des promeſſes que le dictateur leur avoit faites : l'eſpérance d'un prompt ſecours animant leur cou-

rage

rage, ils attaquent l'aîle droite de l'armée Romaine, & cherchent à l'envelopper. Les Romains qui ſe voyent abandonnés, reſtent immobiles ſans avoir le courage de ſe défendre. Cependant leur aîle gauche combattoit avec ſuccès, & Tullus qui étoit à la tête avec l'élite de la cavalerie, ſe ſignaloit dans la mêlée, lorſqu'un cavalier étant accouru à bride abattue : « Notre aîle droite, s'écria-t-il, ne peut plus » réſiſter, les Albains abandonnent leur poſte, » & ſe retirent ſur les hauteurs ; les Fidenates » vont nous envelopper ». A cette nouvelle les Romains prirent l'épouvante, & ſe croyent déjà inveſtis. Tullus lui-même en fut ébranlé [f] d'abord. Quelques auteurs diſent que dans cette occaſion il fit vœu de bâtir des temples à la pâleur & à la peur. Mais il revint bien-tôt de ſon épouvante ; & par une préſence d'eſprit qu'on ne peut aſſez admirer, il appella à haute voix celui qui lui avoit apporté cette nouvelle [g], & lui reprochant ſa timidité : « Romains, dit-il, la victoire eſt à » nous ; les Albains ſe ſont emparés de la mon» tagne, c'eſt par mon ordre qu'ils l'ont fait ; ils » vont inveſtir les Fidenates & les charger en » queue : ayez ſoin de partager avec eux la gloire » de cette journée ». En diſant cela, il marche contre les ennemis, qui avoient entendu une partie de ſon diſcours & qui en étoient allarmés. Il ordonne en même tems à ſa cavalerie de lever les piques [h] pour cacher à ſon infanterie la retraite des Albains. La cavalerie Romaine animée par la voix de ſon roi, ſe jette bruſquement

f Liv. l. 1.
g Polyæn. l. 8. c. 5. Front. l. 7. c. 7. Valer. Maxim. lib. 7. cap. 4. Ex. 2.
h Liv. l. 1.
i Dion.

ment ſur les ennemis. Les Fidenates à leur tour prennent l'allarme, & craignent que Fufetius ne les ait trahis, parce qu'ils ne lui voyent faire aucun mouvement pour attaquer les Romains. Tullus les enfonce & les met en fuite. Il les pourſuit d'abord ; mais voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur part, & qu'ils étoient hors d'état de ſe rallier, il ſe tourne contre les Veiens qui demeuroient encore fermes dans leur poſte. L'infanterie donne une rude attaque, & la cavalerie fait des prodiges de valeur. Les Veiens ſoutiennent le prémier choc : mais à la fin, ils ſuivent l'exemple de leurs alliés, & cherchent leur ſalut dans la fuite. Tullus les pouſſe dans le Tibre, pluſieurs y périſſent au milieu des flots. Pour augmenter la déroute & le carnage, il envoye une partie de ſa cavalerie après les fuyards, & revient avec le gros de ſon armée attaquer leur camp ; il s'en rend maître ſans beaucoup de peine.

Quand le dictateur [i] qui s'étoit retiré ſur la montagne, vit que Tullus avoit remporté la victoire, il deſcendit dans la plaine ; & pour faire croire aux Romains qu'il avoit fait ſon devoir, il ſe mit à pourſuivre les fuyards, & en défit un grand nombre. Tullus qui avoit pénétré ſes deſſeins & qui étoit convaincu de ſa lâcheté, n'eut pas moins d'horreur de cette ſeconde trahiſon que de la premiere. Il réſolut d'en faire une punition exemplaire. Mais cette réſolution n'empêcha pas qu'il ne reçût avec une joye extérieure les complimens que lui fit Fufetius ſur la victoire qu'il venoit de remporter. Il fit ſemblant d'être perſuadé qu'il ne s'étoit retiré ſur les hauteurs

[i] *Dion. l. 3. p. 123. & 124.*

teurs qu'à bonne intention, & loua publiquement ſa prudence. Il lui envoya même une partie de ſa cavalerie, & le pria de donner encore une derniere preuve de ſon zele, en pourſuivant & taillant en pieces les Fidenates qui étoient diſperſés dans la campagne, & qui n'avoient pas encore pû ſe retirer ſous leurs murailles. Le dictateur pleinement perſuadé que Tullus l'honoroit de ſa confiance & qu'il n'avoit rien découvert de ſes pernicieux deſſeins, parcourut la plaine, & fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra. Sur le ſoir il revint au camp des Romains, où il paſſa la nuit avec les autres dans de grandes réjouiſſances. Tullus pendant ce tems-là étoit dans le camp des Veiens. Il y reſta juſqu'à la premiere veille, & ayant interrogé les plus conſidérables d'entre les priſonniers de guerre ſur les auteurs de la revolte, il apprit d'eux que Metius avoit été un des plus ardens, & que l'eſpérance qu'il avoit donnée aux alliés de les ſecourir, étoit un des principaux motifs qui leur avoient fait lever l'étendard. Il ne lui manquoit que ces dépoſitions pour être entiérement certain de la perfidie du dictateur. Auſſi-tôt qu'il en eut toutes les preuves qu'il pouvoit deſirer, il monta à cheval avec un petit nombre de ſes amis les plus affidés, & s'en alla droit à Rome.

Avant qu'il fût minuit il fit aſſembler les ſénateurs, & leur découvrit la trahiſon des Albains. Dans une affaire de cette importance, il ne voulut pas qu'ils l'en cruſſent ſur ſa parole; il fit comparoître les priſonniers de guerre qui l'en avoient informé, & leur raconta en même tems de quel ſtratagême il s'étoit ſervi pour déconcerter les meſures des Fidenates & de leurs alliés. Il conclut enfin en leur diſant qu'après avoir heureuſe-

ment

ment terminé une guerre où la république avoit couru de ſi grands dangers, il leur laiſſoit à délibérer de quel ſupplice on puniroit les traîtres, & par quels moyens on pourroit à l'avenir ſe précautionner contre les entrepriſes d'une ville dont on avoit tout à craindre. Il n'y avoit point de doute que les coupables ne méritaſſent les châtimens les plus rigoureux. Mais la difficulté étoit de ſavoir quelles meſures il falloit prendre pour les punir. Oter la vie au dictateur & aux principaux officiers des troupes Albaines par des voies ſecrettes & par un jugement particulier, la choſe ne paroiſſoit pas poſſible; le nombre des coupables étoit trop grand. Les condamner par un jugement authentique & les faire punir publiquement, ç'auroit été une entrepriſe dangereuſe; les Albains ne l'auroient pas ſouffert ſans prendre les armes, & Rome ſe ſeroit attiré une nouvelle guerre de la part des Fidenates, des Etruriens & de leurs alliés. Tullus voyant les ſénateurs dans l'embarras, leur préſenta un moyen qu'il croyoit auſſi sûr que facile; on l'approuva d'une voix unanime, & il fut ſuivi dans tous ſes points.

Il n'y avoit que quarante ſtades de Rome à Fidenes; Tullus & ceux de ſa ſuite étant bien montés, firent ce chemin en très-peu de tems, & arriverent au camp avant que le jour parût. Le roi fait venir Horace, le ſeul qui reſtoit des trois freres jumeaux qui avoient combattu contre les Curiaces: il lui donne l'élite de la cavalerie & de l'infanterie, & l'envoye à Albe, avec ordre de raſer cette ville juſqu'aux fondemens, ſans épargner aucun édifice, excepté les temples, & lui défend de maltraiter perſonne, de faire aucune inſulte, & de piller les citoyens.

Après

Après avoir donné ces ordres, il assemble les tribuns & autres officiers généraux de l'armée Romaine; il les informe du crime des Albains, leur expose l'arrêt du sénat, & leur commande de se tenir auprès de sa personne pour lui servir de gardes. A peine avoit-il donné les ordres nécessaires, que Metius vint lui faire de nouveaux complimens sur sa victoire. Tullus les reçut avec un visage gai, il le combla de louanges, & s'étendit beaucoup sur la valeur des Albains. « Les » services que vous nous avez rendus, ajouta-t-il, » sont trop importans; ce seroit une espece de » crime de ne les pas récompenser: faites-moi » donc donner une liste des principaux officiers » qui se sont distingués dans le combat, afin » que je reconnoisse leurs services ». Fufetius écrivit sur le champ le nom des principaux officiers de l'armée Albaine, & les présenta au roi; il n'oublia pas ses fideles amis, les complices de sa trahison.

Tullus muni de cette liste[k], convoqua une assemblée, & ordonna selon la coutume, que chacun s'y rendît sans armes. Il fit mettre le dictateur & les principaux officiers des Albains sur le tribunal où il étoit lui-même; il plaça les autres Albains après eux, ensuite le reste des alliés, & les fit tous investir par les Romains, dont les plus braves & les plus résolus étoient armés de poignards ou d'épées cachées sous leurs habits. Quand il se vit maître de ses ennemis, en sorte qu'ils ne pouvoient plus échapper, il se leva de son tribunal & parla en ces termes. « Romains » & alliés, leur dit-il, graces aux dieux, nous » nous sommes vengés des Fidenates qui ont » osé

[k] *Liv. l. 1. c. 28. Dion. l. 3. p. 125. 126. & 127.*

» osé se soulever contre nous ; & ceux qu'ils
» avoient engagés dans leur ligue, ont aussi payé
» la peine qu'ils méritoient. Après un succès si
» heureux, il est tems de punir nos autres en-
» nemis, je veux dire ces alliés perfides, ces
» infames traîtres qui ont fait des complots
» odieux avec nos ennemis pour nous perdre
» sans ressource. Ces faux amis, beaucoup plus
» dangereux que des ennemis déclarés, méri-
» tent sans doute un plus rigoureux châtiment.
» Il est aisé de prendre de justes précautions
» contre les embuches de ceux-ci ; on repousse
» la force par la force quand on est attaqué ;
» mais lorsqu'un ennemi se cache sous les appa-
» rences d'une amitié feinte, on est moins sur
» ses gardes, & prévenu que l'on est en sa fa-
» veur, on ne se défie point de ses artifices.
» Ces faux amis, Romains, sont ceux qu'Albe
» a envoyés à notre secours, & qui sous pré-
» texte de nous aider, ont travaillé à notre perte
» de concert avec les Fidenates & les Veiens.
» Ils avoient fait une ligue secrette avec nos en-
» nemis communs, ils leur avoient promis de
» tourner leurs armes contre nous dans le fort
» du combat ; & dans ce dessein, quand les
» deux armées se sont approchées pour en venir
» aux mains, quittant le poste que je leur avois
» marqué, ils ont gagné la montagne voisine.
» Si leur entreprise eût réussi, investis en même
» tems par les Fidenates & les Veiens & par
» nos perfides alliés, nous étions perdus sans
» ressource ; le fruit de toutes les peines que
» nous nous sommes données pour établir notre
» empire, disparoissoit en un seul jour. Mais
» leurs mauvais desseins ont échoué, & c'est
» l'effet d'une protection particuliere des dieux ;

» à

» à qui nous ſommes redevables de nos ſuccès.
» Maintenant donc que nous ſommes hors de
» danger, ne manquerions-nous pas à ce que
» nous nous devons à nous mêmes, ſi nous ne
» puniſſions rigoureuſement ces traîtres qui ont
» violé la foi des traités & la religion de leurs
» ſermens. Je ſai, Albains, tout ce que vous
» pouvez apporter pour votre défenſe ; je croi
» que la multitude n'a point eu connoiſſance de
» ce que Metius tramoit contre nous : je ſuis
» même perſuadé qu'entre les principaux offi-
» ciers il n'y en a que très-peu qui ſoient com-
» plices de la trahiſon. Mais quand même vous
» auriez tous conçu depuis long-tems le deſſein
» de nous perdre, les liens de la parenté nous
» engageroient par bienſéance & par une eſpece
» de néceſſité à vous pardonner le paſſé. Ce-
» pendant il eſt bon que nous prenions des me-
» ſures pour l'avenir, de peur que les magiſtrats
» qui vous gouvernent, ne vous engagent en-
» core, ſoit par leur autorité, ſoit par ſéduction
» & par ſurpriſe, à tramer quelque choſe contre
» nous. Sachez donc que j'ai aſſemblé cette nuit
» les ſénateurs, & qu'il a été arrêté par un de-
» cret, qu'on raſeroit votre ville juſqu'aux fon-
» demens, ſans épargner aucun édifice, ſoit pu-
» blic, ſoit particulier, excepté les temples ;
» que tous les habitans d'Albe ſeront transferés
» à Rome, mais qu'on ne leur ôtera ni leurs hé-
» ritages, ni leurs eſclaves ou autres biens ;
» qu'on diſtribuera les terres du public aux Al-
» bains qui n'ont point d'héritage, excepté celles
» dont les revenus ſont deſtinés pour la dépenſe
» des ſacrifices ; que je ſuis chargé de marquer
» les quartiers de Rome où vous devez bâtir,
» & de fournir aux plus pauvres d'entre vous

» les

» les matériaux & autres choſes néceſſaires ; » qu'on doit incorporer le peuple d'Albe dans » nos tribus & dans nos curies, & recevoir vos » plus nobles familles dans notre ſénat & au nom- » bre des patriciens : mais que pour Metius & » les complices de ſa trahiſon, nous en ferons » une juſtice exemplaire, & que par leur ſup- » plice nous apprendrons à la poſtérité la plus » reculée, à reſpecter la religion des ſermens & » à craindre les dieux qui en ſont les témoins.

Les Albains entendirent ce diſcours avec une ſurpriſe extrême, mais dans des ſentimens bien différens. Tout ce qu'il y avoit de pauvres parmi eux, y applaudirent par des acclamations, fort contens de changer d'état, & de transferer leur demeure dans une ville où on leur promettoit de leur donner des terres en propriété. D'un autre côté, les nobles & les riches étoient inconſolables ; la ſeule penſée d'abandonner leur patrie & les maiſons de leurs ancêtres pour aller s'établir dans une ville étrangere, où ils ne pouvoient s'attendre ni à jouir des mêmes honneurs ni à trouver les mêmes commodités de la vie, leur faiſoit horreur & les jettoit dans l'abattement : mais ils n'oſoient rien dire, & dans l'état préſent des affaires, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. Cette différence de ſentimens excita quelques murmures, mais Tullus y mit fin, & fit faire ſilence. Aſſuré des diſpoſitions de la multitude, il dit à Metius de défendre ſa cauſe s'il avoit quelques raiſons à apporter pour ſa juſtification. Mais le dictateur confus & troublé par les remords de ſa conſcience, n'avoit rien à repliquer à ſes accuſateurs & aux témoins qui dépoſoient contre lui. Il dit ſeulement qu'il n'avoit rien fait que

par des ordres ſecrets ; qu'avant de ſe mettre en campagne, le ſénat d'Albe lui avoit dit de prendre les meſures néceſſaires pour ſe ſouſtraire à la domination Romaine ; & que s'il étoit coupable, toute la nation l'étoit auſſi. En même tems il conjura les Albains de ne le point abandonner dans un péril où il n'étoit tombé que pour avoir voulu rétablir leur puiſſance ; qu'ils ne devoient pas ſouffrir qu'on renversât leur patrie, qu'on démolit leur ville, ni qu'on trainât au ſupplice les plus illuſtres citoyens qui n'avoient point d'autre crime que d'avoir cherché à ſecouer le joug d'une domination étrangere. Les Albains furent extrêmement touchés de ce diſcours. Quelques-uns commençoient déjà à ſortir de l'aſſemblée pour courir aux armes. Mais les Romains qui les avoient inveſtis, tirerent leurs épées au premier ſignal qu'on leur donna, & la terreur ſe répandit par-tout. Alors Tullus ſe leva, & tout enflammé de colere : « Albains, leur » dit-il, il n'eſt plus tems de vous revolter, il » n'eſt plus tems de courir aux armes ; non, il » n'eſt plus en votre pouvoir de trahir vos alliés, » ni de défendre ceux qui nous ont trahis dans » le dernier combat. Si vous oſez ſeulement re- » muer, ceux-ci, leur dit-il en montrant les » Romains, vont faire main-baſſe ſur vous. Ac- » ceptez donc les propoſitions que je vous fais, » acceptez-les avec reconnoiſſance, & profitez » de votre bonheur : déjà Albe n'eſt plus ; Ho- » race eſt parti ce matin pour la ruiner de fond » en comble, & pour en transferer les habitans » à Rome ; l'affaire va ſe conſommer, ſi elle ne » l'eſt pas déjà. Prenez donc le parti d'obéir, & » ne courez point à votre perte ; Rome dans la » ſuite ſera votre patrie comme la nôtre. Pour

» Metius qui a tâché de nous ſurprendre par la
» plus noire perfidie, & qui eſt encore aſſez
» hardi pour vous exciter à la revolte, c'eſt un
» fourbe, c'eſt un mauvais eſprit; il ſera puni
» comme il le mérite; & ſi quelqu'un oſe ſonger
» à le défendre, il participera à ſa punition de
» même qu'à ſon crime.

A ces mots les rebelles ſaiſis de crainte, rentrerent dans leur devoir, & ſe ſoumirent au vainqueur. Fufetius étoit le ſeul qui ſe livroit aux tranſports de ſa colere; la rage & le déſeſpoir dans le cœur, il crioit à l'injuſtice, & réclamoit la foi des traités, quoiqu'il fût atteint & convaincu d'en être lui-même l'infracteur Cependant Tullus ordonna aux licteurs de ſe ſaiſir de lui; ils lui déchirerent ſes habits, & le battirent de verges juſqu'à ce qu'il fût tout en ſang: enſuite il fut attaché par les pieds & par les mains à des chevaux, qui pouſſés vers différens côtés, le mirent en pieces à la vûe de toute l'armée. Il y a quelque choſe dans ce genre de ſupplice qui paroît d'abord très-choquant. Les auteurs Romains, lorſqu'ils rapportent cette hiſtoire, défendent la réputation de leur patrie aux dépens de leurs rois. C'eſt le premier & le dernier [p] exemple que nous ayons d'un pareil genre de mort parmi un peuple qui s'eſt toujours fait remarquer au-deſſus des autres par la douceur des punitions qu'il a exercées. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui puiſſe diminuer la barbarie de cette action: c'eſt le crime dont elle fut la punition; crime le plus noir & le plus abominable qui ſe ſoit jamais commis, crime que tous les ſiecles & toutes les nations ſont convenus de diſtinguer

[p] Voyez *Liv. l.* 1, *c.* 28.

tinguer entre tous les crimes capitaux par les plus affreux ſupplices. Le poëte Romain a employé tout l'art de la poéſie à décrire la mort de Metius, il a judicieuſement peſé ſon crime, il en a enviſagé toute l'énormité, il nous le dépeint ſous les couleurs les plus frappantes, il le répete même deux fois dans le peu de lignes où il fait la deſcription du ſupplice de ce traître :

[m] *Haud procul inde citæ Metium in diverſa quadriga,*
Diſtulerant (At tu dictis, Albane, maneres)
Raptabatque viri mendacis viſcera Tullus
Per ſylvam, & ſparſi rorabant ſanguine vepres.

Pas loin de-là, quatre chevaux vigoureux, pouſſés vers différens côtés, écarteloient Metius (ce malheureux dictateur des Albains n'eût pas été ainſi traité, s'il eût gardé la foi & la religion des ſermens;) & Tullus traînoit les entrailles de ce perfide à travers le bois, enſorte qu'on voyoit ſon ſang dégouter des ronces & des buiſſons. Ainſi finit Fufetius par la mort la plus honteuſe & la plus tragique. Après cela, Tullus établit des tribunaux pour juger les complices [n] de ſa trahiſon, & ils furent tous condamnés à mort ſelon les loix portées contre les traitres.

Pendant [o] ce tems-là Horace que Tullus avoit envoyé pour détruire la ville d'Albe, s'y rendit en diligence, & trouvant les portes ouvertes & les remparts ſans ſentinelles, il s'en empara. Il fit auſſi-tôt aſſembler le peuple; & après lui avoir

[m] *Virg. Æn. l. 8. v. 642.* Voy. *Servius ſur cet endroit, & A. Gell. l. 20. c. 2.*

[n] *Dion. l. 3. p. 128.*

[o] *Liv. l. 1. c. 29. Dion. l. 3.*

[p] *Liv.*

avoir rapporté ce qui s'etoit passé dans le combat & le danger où avoit été l'armée Romaine par la trahison du dictateur, il lui lut le decret du sénat. Les Albains eurent recours aux prieres & aux supplications, & demanderent instamment qu'on leur accordat quelque tems pour envoyer une ambassade à Rome; mais ce fut inutilement. Horace sans leur accorder aucun délai, fit démolir les murailles, raser les maisons & autres édifices, tant publiques que particuliers, & conduisit à Rome tous les citoyens de cette malheureuse ville, leur laissant emporter leurs meubles & autres effets. Tullus qui étoit de retour, les reçut avec toutes sortes de marques d'humanité & de bienveillance: il les incorpora dans les tribus & dans les curies Romaines; il leur fit bâtir des maisons dans les quartiers de la ville qu'ils choisirent eux mêmes pour y établir leur demeure; il donna une juste portion des terres du public à ceux qui jusqu'alors avoient été obligés de travailler pour gagner leur vie; il associa au sénat quelques-unes de leurs plus nobles familles; enfin il leur rendit tous les bons offices qu'ils pouvoient espérer, & n'oublia rien pour les rendre contens de leur condition présente. Ce fut à cette occasion qu'on ajoûta le mont Celius [p] à la ville de Rome; Tullus lui-même y bâtit un palais & y alla demeurer. Il ajoûta aussi de nouvelles compagnies de cavalerie Albaine à celles qu'il avoit déjà; il recruta d'Albains ses anciennes légions & en fit quelques nouvelles. Telle fut la destinée d'Albe, ville bâtie par Ascagne, fils d'Enée & de Créuse. Elle avoit subsisté quatre cens quatre-vingt-

[p] *Liv. l. 1. c. 30. Dion. l. 3. p. 102.*

vingt-ſept ans : pendant cette longue ſuite d'années elle étoit devenue très-floriſſante par ſes richeſſes, par la multitude de ſes habitans, par l'étendue de ſa puiſſance : elle avoit fondé trente villes de Latins par ſes colonies, & fut enfin détruite par la derniere de toutes.

Tullus [q] employa l'hiver à mettre le bon ordre dans Rome & à regler les affaires du gouvernement. Au commencement du printems il mit ſon armée en campagne, & marcha contre les Fidenates. Ces peuples ne reçurent aucun ſecours de leurs alliés. Il leur vint ſeulement des villes voiſines quelques troupes ſoudoyées, avec leſquelles ils eurent la témérité de ſortir de leurs murailles pour attaquer les Romains. Mais ils furent battus à platte coûture, & repouſſés dans leur ville avec beaucoup de perte. Tullus mit le ſiége devant cette place, & la preſſa ſi vivement, que réduits à la derniere extrêmité, ils offrirent de ſe rendre à diſcrétion. Maître de Fidenes, il voulut qu'on lui livrât les auteurs de la révolte, & il les fit punir de mort. Sa vengeance n'alla pas plus loin ; il pardonna aux autres, remit la ville en liberté & dans la poſſeſſion de ſes biens, ſans rien changer à la forme de ſon gouvernement ni aux priviléges dont elle avoit joui juſqu'alors. Après cette expédition il retourna à Rome, où il reçut pour la ſeconde fois les honneurs du triomphe.

Cette guerre étant terminée, il en eut une autre [r] a ſoutenir contre les Sabins. De tous les peuples voiſins de Rome, ils étoient les plus conſidérables en richeſſe & en puiſſance après les

[q] *Dion. p.* 128.
[r] *Liv. l.* 1. *c.* 30. *Dion. l.* 3. *p.* 128.

les Etruriens. Ils attaquerent Rome dans ſa premiere origine, & après une longue guerre toujours douteuſe, ils firent la paix à des conditions qui leur étoient honorables, mais qui furent encore plus avantageuſes aux Romains. A l'occaſion de cette paix il y en eut un grand nombre qui allerent s'établir dans la nouvelle ville; un de leurs rois y alla auſſi, & partagea la puiſſance ſouveraine avec Romulus; ils donnerent même pour ſecond roi à la ville de Rome le célebre Numa Pompilius, qui étoit de Cures ville des Sabins, & qui fut le ſucceſſeur de Romulus. Une alliance ſi étroite & ſi ancienne devoit les unir pour toujours avec Rome. Cependant ils ne voyoient qu'avec jalouſie le prodigieux accroiſſement de ſa puiſſance par la deſtruction d'Albe; une proſpérité ſi rapide les inquiétoit, & ils ne cherchoient qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre. Dans ces diſpoſitions ils trouverent bien-tôt l'occaſion de lever l'étendard. Il y avoit un fameux temple à l'uſage des Sabins & des Latins, ſitué ſur les terres des Sabins. Il étoit conſacré à la déeſſe Feronia que les Grecs appellent Proſerpine. Dans certains jours de fêtes il s'y trouvoit une grande affluence de peuple de toutes les villes des Latins & des Sabins, les uns pour accomplir leurs vœux & pour offrir des ſacrifices, les autres, comme les marchands, les artiſans, les laboureurs, pour faire commerce; c'étoit une des plus belles foires de toute l'Italie. Quelques marchands Romains étant allés à cette ſolemnité, les Sabins les arrêterent, & les mirent dans les fers après leur avoir pris leur argent & leurs effets. On envoya des ambaſſadeurs pour demander juſtice de cette inſulte. Mais les Sabins, ſous prétexte

de repréſailles, ne voulurent ni rendre l'argent ni relâcher les priſonniers, parce que les Romains avoient donné retraite à des fugitifs qu'on avoit exilés du pays des Sabins, & qu'ils leur avoient ouvert un aſyle ſacré.

Sur ces plaintes réciproques la guerre s'alluma entre les deux nations. Les Sabins ſolliciterent fortement les villes Etruriennes de leur envoyer des ſecours, mais elles refuſerent conſtamment de s'engager dans cette guerre. Il fallut donc qu'ils ſe contentaſſent de leurs troupes domeſtiques; ils en leverent autant qu'ils purent, & y joignirent un grand nombre de volontaires qui vinrent des villes voiſines leur offrir leurs ſervices. Les Romains avoient auſſi des troupes très-nombreuſes, & ne demandoient qu'à en venir aux mains. Dès que les deux armées furent en préſence, on livra bataille. L'ardeur fut égale des deux côtés, & la nuit termina le combat ſans que la victoire ſe déclarât. Le nombre des morts & des bleſſés, tant du côté de Romains que de celui des Sabins, fut ſi conſidérable, que les jours ſuivans ils n'oſerent haſarder un ſecond combat. Ils décamperent les uns & les autres dans le même tems, comme ſi c'eût été de concert, & s'en retournerent dans leurs villes.

Le reſte de l'année ſe paſſa ſans qu'on fît rien de mémorable. Mais l'année ſuivante on ſe remit en campagne avec des forces plus nombreuſes qu'auparavant. Il y eut une action générale proche d'Erete[t], ville ſituée environ à cent ſept ſtades de Rome. Le ſuccès de ce combat fut long-tems douteux. Mais Tullus leva les mains

t *Dion. l.* 3.

mains au ciel, & fit vœu que s'il en sortoit victorieux, il institueroit en l'honneur de Saturne & de Rhea une fête qui se célébreroit tous les ans ; c'est cette fête que les Romains solemnisoient après avoir fait la moisson : il fit vœu aussi dans cette même occasion d'augmenter de moitié le nombre des Saliens. Animés par l'exemple de leur prince, les Romains reprirent de nouvelles forces, & comptant que les dieux seconderoient leurs efforts, ils tomberent comme des troupes toutes fraîches sur les ennemis déjà épuisés de fatigues. La face du combat changea bien tôt. Les Sabins s'ébranlerent, & leurs officiers furent les premiers à prendre la fuite pour se retirer dans leur camp. Les Romains à leurs trousses les menerent battant jusqu'à leurs lignes, où ils trouverent une vigoureuse resistance ; ils furent sous les armes toute la nuit, s'acharnerent à forcer le camp, & le prirent enfin au point du jour. L'armée victorieuse pilla les terres des ennemis sans aucune resistance, & chargée de butin & des dépouilles des Sabins, elle s'en retourna quand elle n'eut plus d'ennemis à combattre. Tullus reçut alors pour la troisieme fois les honneurs du triomphe.

La perte de cette bataille avoit convaincu les Sabins qu'ils étoient trop foibles par eux-mêmes pour tenir contre l'armée Romaine, & que tant qu'ils n'auroient point de secours de leurs alliés, ils ne seroient jamais en état de faire la guerre à une nation si puissante. Dans cette persuasion ils résolurent de ne point reprendre les armes qu'il ne se présentât une occasion favorable, & en attendant ils envoyerent des ambassadeurs à Rome pour demander la paix. Tullus la leur accorda à certaines conditions, dont les princi-

pales furent qu'ils rendroient les deſerteurs & les priſonniers qu'ils avoient faits dans leurs courſes ; & qu'ils reſtitueroient auſſi les beſtiaux & autres effets qu'ils avoient enlevés, & que pour entiere ſatisfaction ils payeroient une amende pécuniaire telle que le ſénat l'ordonneroit. Les Sabins ſe ſoumirent à ces conditions ſans héſiter ; le traité fut confirmé par des ſermens ſolemnels, & ils en mirent les articles dans leurs temples. La paix conclue ils demeurerent tranquilles, & garderent religieuſement leurs traités juſqu'à ce qu'ils cruſſent pouvoir les violer impunément, ce qui arriva bien-tôt.

Quinze ans après la deſtruction d'Albe [a] Tullus envoya des ambaſſadeurs aux trente villes Latines qui avoient été bâties par des colonies de cette ville & qui l'avoient toujours regardée comme leur ſouveraine, pour leur dire que Rome avoit ſuccedé à tous ſes droits, & qu'elle attendoit d'elles le même reſpect & la même ſoumiſſion. Il n'étoit pas difficile de prouver que Rome avoit, & par ſes conquêtes & par les traités, le droit que Tullus prétendoit lui avoir été cédé par les Albains ; mais les villes Latines ne paroiſſoient pas dans la diſpoſition de le reconnoître. Elles ne firent point de réponſe aux ambaſſadeurs ; mais il ſe tint à Ferente une aſſemblée de députés de toutes les villes, où il fut décidé qu'on ne rendroit point aux Romains le reſpect qu'ils exigeoient. En conſéquence de cette réſolution on élut deux généraux, & on leva une nombreuſe armée.

Tandis que Tullus levoit des troupes & faiſoit des préparatifs de guerre pour réduire les villes Latines,

[a] *Dion. l. 3. p. 129.*

Latines, les Sabins violant la foi des traités, prirent les armes, ſans ſe mettre en peine de chercher du moins quelque prétexte pour colorer leur ſoulevement. Les conjonctures leur paroiſſant favorables, & ils comptoient de retirer avec uſure l'argent que les Romains leur avoient fait payer par le dernier traité. Ils ſortirent d'abord en petit nombre, & firent quelque dégât ſur les frontieres. Peu à peu ils s'enhardirent, & s'attrouperent en plus grand nombre. Enfin voyant que leurs premieres tentatives avoient réuſſi, & qu'il ne s'étoit préſenté perſonne pour les repouſſer, ils conçurent un ſi grand mépris pour les Romains, qu'ils formerent le projet de porter leurs armes juſqu'à Rome. Dans ce deſſein ils leverent des troupes de tous côtés, & ſolliciterent les Latins à ſe joindre à eux. Mais avec toutes leurs intrigues ils ne purent engager cette nation dans leur alliance, ni en obtenir les ſecours dont ils avoient beſoin. Tullus informé de leurs menées les prévint, & conclut une trève avec les villes Latines, pour ſe mettre en campagne contre les infracteurs du traité. Il arma toutes les forces de la république, qui étoient augmentées de moitié depuis que les Albains avoient été transférés à Rome, & fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir. A la tête d'une armée ſi puiſſante, & telle que Rome n'en avoit jamais eu depuis ſa fondation, il ſe mit en marche, & alla au-devant des Sabins, qui étoient campés auprès d'un bois appellé *ſylva Malitioſa*, la forêt des Malfaiteurs. Il ne laiſſa repoſer ſes troupes qu'une nuit, & le lendemain matin il attaqua les ennemis. On ſe battit long-tems avec un égal avantage. Mais ſur le ſoir les Sabins ne pouvant plus

tenir contre la cavalerie Romaine qui avoit été considérablement augmentée par celle des Albains, se laissèrent enfoncer, & on en fit un horrible carnage. Les Romains profiterent de leurs dépouilles, pillerent leur camp, ravagerent leurs terres, & chargés de butin ils s'en retournerent triomphans. Tel fut le succès de cette guerre.

La trève que Tullus avoit faite avec les Latins étant éxpirée, il reprit les armes, & commença une nouvelle guerre. Elle dura cinq ans; mais elle ne fut point sanglante, & il ne s'y passa rien de mémorable. On ne vit point de nombreuses armées rangées en bataille pour répandre le sang, il n'y eut point de villes prises d'assaut ou réduites sous l'esclavage, ni de combats en forme. Ce fut une guerre à l'ancienne maniere, où l'on garda toujours beaucoup de modération, sans jamais porter les choses à la rigueur. On se contentoit de part & d'autre de faire tous les ans des courses dans les campagnes vers le tems de la moisson, on enlevoit les grains & on s'en retournoit chez soi, & à la fin de l'année on échangeoit les prisonniers. De toutes les villes Latines, Medullie fut la seule qui souffrit dans cette guerre. Sous le regne de Romulus les Romains y avoient envoyé une colonie, & depuis ce tems-là elle avoit toujours été soumise. Pour s'être soustraite à l'obéissance & avoir refusé de reconnoître la souveraineté de Rome, Tullus l'assiégea, quoique sa famille fût originaire de cette ville; il en vint facilement à bout, & la fit si bien rentrer dans le devoir [a], qu'elle ne songea plus à se révolter dans la suite. Quant aux autres villes, soit des Latins, soit des Romains,

[a] *Denys d'Halic. dit seulement* ἔπεισε μᾶλλον ἑαυτῇ πειθηνίαν.

* *Liv.*

Romains, il ne leur arriva pendant tout ce tems-là aucun des malheurs si ordinaires dans la guerre. La paix en fut d'autant plus facile à faire, les esprits n'étant point aigris, & s'y portant d'eux-mêmes.

Rome étoit dans sa splendeur, & avoit porté sa puissance à un très-haut degré * lorsque le peuple commença à être épouvanté par le bruit qu'on fit courir qu'il arrivoit d'étranges prodiges sur une montagne qui étoit proche des ruines d'Albe. On disoit qu'on avoit entendu sur le haut de la montagne des voix terribles & effrayantes, qui ordonnoit aux Albains de sacrifier à la maniere de leurs ancêtres & de leurs pays, ce qu'ils avoient négligé de faire depuis qu'ils s'étoient incorporés parmi les Romains & qu'ils avoient embrassé leurs cérémonies. On assuroit aussi qu'il avoit plu des pierres vers le même endroit. Ces contes ne trouverent que trop de créance. Les aruspices eux-mêmes les accréditerent en ordonnant des sacrifices de neuf jours, qu'on réitéroit sans cesse, comme remarque Tite Live, toutes les fois que le prodige recommençoit. Peu de tems après, la peste fit d'affreux ravages dans la ville, & acheva d'abattre les esprits. On crut que les dieux irrités de ce qu'on négligeoit d'observer les cérémonies instituées par Numa, avoient envoyé ce fléau dans leur colere; & le roi même qui avoit rejetté la plûpart de ces cérémonies, fut forcé de consentir à leur rétablissement.

Tullus ne survécut pas long-tems à ce changement des affaires, qui, après une si longue suite de prospérités ne pouvoit que l'abattre & le-

* *Liv. l. 1. c. 31.*

y Dion.

le chagriner. La trente-deuxieme année de son regne le feu prit à son palais. On ne put jamais savoir comment. Quoi qu'il en soit, il y fut brûlé lui-même, avec sa femme, ses enfans, & toute sa maison. Quelques-uns disent, & c'est l'opinion la plus commune, que ce prince étant tombé malade, donna dans les superstitions [y] qu'il avoit condamnées jusqu'alors ; qu'il voulut faire quelques unes des plus sacrées & des plus redoutables cérémonies de Numa, par lesquelles il croyoit pouvoir faire descendre sur ses sacrifices *Jupiter Elicius* & d'autres dieux ; mais qu'il n'observa pas les cérémonies dans toutes les regles, & qu'au lieu de faire descendre les dieux sur ses sacrifices, il attira sur son palais le tonnerre & les éclairs, qui le consumerent lui & toute sa maison. Ce prétendu fait, auquel il paroit que toute la postérité a ajoûté foi, n'eut pas autant de crédit du tems de la mort de Tullus. D'autres, & en plus grand nombre, attribuerent cet embrasement [z] à ses ennemis, & en rejetterent tout le crime sur Ancus Marcius qui fut son successeur. Marcius, petit-fils de Numa, ne pouvoit se resoudre à mener une vie privée. Il avoit beaucoup de crédit & de réputation, par rapport à son ayeul auquel on étoit persuadé qu'il ressembloit. Il voyoit que Tullus avoit des enfans, qu'il leur destinoit la couronne, & qu'à sa mort ils ne manqueroient pas de s'en emparer. C'est pour cela que depuis long-tems il dressoit des piéges au roi, & qu'il cherchoit les moyens de se frayer un chemin à la

y Dion. l. 3. Liv. l. 1. c. 54. Val. Max. l. 9. c. 2. Plut. in Numâ. Plin. l. 28. Ex. 1.
fa. 4. après Pison, & l. 2. *z Dion, l. 3.*

la couronne par la perte de ceux qui étoient un obſtacle à ſon ambition. Il avoit beaucoup d'amis parmi les Romains ; le roi même l'honoroit de ſa confiance, & lui facilitoit, ſans le ſavoir, l'occaſion d'exécuter ſes projets. Un jour que Tullus ſe diſpoſoit à faire dans ſon palais certains ſacrifices où il ne vouloit avoir pour témoins que ſa famille, il s'éleva une tempête affreuſe, qui couvrit l'air de ténebres ſi épaiſſes, que les gardes qui étoient devant le veſtibule abandonnerent leur poſte. Marcius trouvant les portes ouvertes, profita de l'occaſion : il ſe gliſſa dans le palais, avec ſes complices armés de poignards qu'ils cachoient ſous leurs habits ; il aſſaſſina le roi, ſes enfans, & toute ſa famille ; & après avoir mis le feu de tous côtés, il ſe retira ſans être apperçu. Cependant le bruit ſe répandit que c'étoit Marcius qui avoit tué le roi & mis le feu à ſon palais. Mais comme on n'en avoit que des conjectures ſans aucune preuve réelle, & qu'Ancus monta ſur le throne après la mort de Tullus, ce bruit ſe diſſipa peu à peu & on n'y penſa plus. Après tout, il eſt aſſez vraiſemblable que le feu prit au palais par le tonnerre ou par quelqu'autre accident, ſans que ni la vengeance des dieux ni les embuches des hommes y euſſent aucune part.

Telle fut la fin malheureuſe de ce prince, qui ſans doute en méritoit une meilleure. Tullus étoit né pour remporter des victoires & pour faire des conquêtes ; c'étoit un prince d'un rare mérite, mais plus propre à accroître ſa puiſſance & celle de la république qu'à rendre ſon peuple heureux, toujours prêt à faire la guerre, intrépide dans les combats, prudent dans les dangers, d'une conduite enfin & d'une valeur à être preſque

sûr du succès dans toutes ses entreprises. Jamais il ne fit la guerre qu'après une mûre délibération; mais quand il l'avoit commencée, il la poursuivoit avec une constance à l'épreuve jusqu'à ce qu'il eût réduit ses ennemis. On peut dire qu'il surpassa la plûpart des princes belliqueux, en ce que son ambition naturelle, le desir de la gloire, & l'ardeur avec laquelle il couroit de conquête en conquête, ne lui firent jamais commettre d'injustices; & quoiqu'il eût toujours les armes à la main, nous ne voyons point qu'il ait entrepris aucune guerre sur des prétextes frivoles ou deraisonnables. Mais d'un autre côté il faut avouer qu'il n'avoit pas beaucoup de religion, & qu'il témoigna toujours trop d'aversion pour les cérémonies instituées par Numa. C'est ce qui lui attira un si grand nombre d'ennemis, & ce qui lui fit perdre presqu'entierement l'affection de ses sujets, du moins dans les dernieres années de son regne. Fatigués par de continuelles guerres & ne respirant qu'après les douceurs de la paix, ils parurent peu affligés lorsqu'ils apprirent sa mort.

Les Romains lui choisirent un successeur d'un caractere entierement différent, & qui avoit autant d'inclination pour la paix que Tullus en avoit eu d'aversion. Mais ils furent extrêmement trompés dans ce choix, & bien tôt ils regretterent la perte de Tullus. L'esprit de Numa & son caractere pacifique pouvoient avoir leurs avantages dans le premier siecle de la fondation de Rome, lorsque la puissance de cette ville n'étoit pas encore assez grande pour donner de la jalousie aux peuples voisins, & que ces peuples ne cherchoient point l'occasion d'arrêter ses progrès. Mais il étoit entierement hors de saison dans Ancus Marcius. Rome avoit considérable-

ment

ment étendu ſon empire, elle étoit devenue formidable à ſes voiſins par les conquêtes de Tullus, & les petites républiques des environs avoient trop d'intérêt d'affoiblir le pouvoir d'un peuple dont la proſpérité leur donnoit de l'ombrage, pour ne pas profiter de l'occaſion ſous le regne d'un prince qui, à l'exemple de Numa ſon ayeul, ne cherchoit qu'à mettre dans Rome la police & la réforme, à rétablir le culte divin, & à paſſer le reſte de ſes jours dans la paix & dans la tranquillité. A peine eut-il achevé d'établir le bon ordre dans ſes états, que la plûpart de ces petites républiques armerent contre Rome, perſuadées que l'éloignement qu'Ancus avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou d'expérience. Il fut donc obligé, quelqu'inclination qu'il eût pour la paix & pour la tranquillité, de paſſer tout le tems de ſon regne dans des guerres néceſſaires & indiſpenſables. Il en eut entr'autres quelques-unes qui furent plus difficiles qu'elles n'auroient été ſi Tullus eût vécu plus long-tems. Les troupes que ſon prédéceſſeur avoit formées & diſciplinées, combattoient avec ſuccès, & repouſſoient toujours avec avantage ceux qui faiſoient irruption ſur les terres de la république; mais à peine avoit-on donné la chaſſe aux premiers aggreſſeurs, qu'il s'en préſentoit d'autres; de ſorte que ce fut une grande gloire pour Ancus d'avoir conſervé au milieu de tant de fatigues & de dangers les conquêtes de ſes prédéceſſeurs.

Fin de la vie de Tullus Hoſtilius.

ARISTOMENE.

ON a remarqué avec raiſon que ceux qui ont écrit l'hiſtoire de quelques-uns des grands hommes de l'antiquité, leur ont ſouvent fait un tort qui ne ſe peut exprimer, en les repréſentant beaucoup plus grands qu'ils n'étoient. En effet, loin de s'en laiſſer impoſer à l'avantage du héros, la poſtérité a refuſé toute créance aux vérités mêmes, à cauſe des fauſſetés avec leſquelles elles ſe trouvoient mêlées; & ſur la moindre difficulté qu'il y avoit à diſcerner le vrai du faux, on a plûtôt pris le parti de douter de tout, que de ſe donner les peines néceſſaires pour faire un jugement plus exact. Cette façon de penſer eſt plus commune & plus aiſée que raiſonnable. Nous ſuppoſons comme une choſe reconnue de tout le monde, que les grands hommes dont nous ne nous ſentons point portés à imiter les vertus, étoient beaucoup moins éminens qu'ils ne l'étoient réellement; & pour flatter cette injuſte diſpoſition, nous ſommes ravis que leurs exploits fabuleux, qui ſont en effet inimitables, nous aient donné un prétexte de révoquer en doute ces glorieuſes actions que nous pourrions imiter, & qui devroient nous ſervir d'exemples. Ces réflexions s'offrent naturellement à un auteur qui écrit la vie d'Ariſtomene le Meſſénien.

Le ſiecle dans lequel vivoit Ariſtomene, étoit un ſiecle hiſtorique, mais peu éloigné de ces ſiecles qu'on appelle à juſte titre, *ſiecles fabuleux*. Ce que l'hiſtoire nous apprend de ſa vie & de ſes actions, nous le devons preſque entiérement à

ſes

ſes compatriotes. La Meſſénie n'étoit pas fertile en grands hommes. De tous ceux à qui elle avoit donné naiſſance, Ariſtomene étoit preſque le ſeul dont la réputation fût univerſellement reconnue. C'eſt pourquoi les Meſſéniens qui n'avoient point d'autres héros à qui ils puſſent partager leurs louanges, devoient être fort tentés de les réunir toutes dans ſon portrait, & de l'égaler du-moins au plus grand nombre des héros que les autres peuples pouvoient ſe vanter d'avoir eus parmi eux. Ils n'ont pas été néanmoins ſi extravagans qu'on auroit pu le croire. La fable n'eſt pas ſouvent mêlée avec l'hiſtoire dans leurs écrits ; & il faudroit être extrêmement porté au Scepticiſme pour ne pas croire que dans tout ce qu'ils rapportent, il y a autant de vrai qu'il en faut pour nous convaincre qu'Ariſtomene étoit réellement un très-grand homme.

Les Meſſéniens étoient extraordinaires dans leur conduite & dans leur façon de penſer, du-moins quant à une choſe. Ils ne ſe faiſoient point un plaiſir de croire que leur libérateur fût fils de quelque dieu, de quelque génie ou [a] démon ; bien différens en cela des autres peuples de la Grece. La fable diſoit que ſa mere avoit été honorée des faveurs d'un dieu ſous la forme d'un dragon. Bien loin d'autoriſer cette fable, ils la rejettoient expreſſément ; & dans le culte qu'ils rendoient à ſa mémoire, ils ne le qualifioient point autrement que l'illuſtre fils de Nicomede & de Nicotelée. Or Nicomede & ſa femme étoient Meſſéniens, & avoient toujours mené une vie privée, quoiqu'ils fuſſent d'une famille qui étoit royale [b] avant la ruine de leur patrie, & [c] Pauſan,

[a] *Pauſan. Meſſen. c. 14.* [b] *Pauſan. ib. c. 15.*

& qu'ils deſcendiſſent indubitablement d'Hercule. Il y a beaucoup de bon ſens dans cette prétendue humilité. Les Meſſéniens faiſoient par-là un plus grand éloge de leur patrie. Ariſtomene étoit mortel, fils d'un homme mortel. Il avoit fait néanmoins de ces grandes actions pour leſquelles d'autres héros avoient été regardés généralement comme étant de la race des dieux. Le regarder comme mortel, c'étoit faire l'éloge de ſa patrie, ſans lui faire deshonneur à lui-même.

La Meſſénie, c'eſt-à-dire la partie du Péloponneſe la plus occidentale, & en même tems la plus méridionale, étoit un très beau pays. Lorſque les Héraclides [c] partagerent le Péloponneſe au ſort, ce canton étoit regardé comme beaucoup meilleur que les autres; de ſorte que Creſphonte, le premier roi de Meſſénie de cette famille, ſe l'aſſûra à lui-même par une impoſture, au préjudice des fils de ſon frere, qui auroient dû avoir un ſort égal au ſien, & qui là-deſſus furent faits conjointement rois de Sparte. La fraude fut découverte, mais trop tard; & depuis ce tems-là les deux peuples eurent toujours une haine mortelle l'un contre l'autre. Enfin ils ſe déclarerent une guerre ouverte [d], qui dura très-long-tems, qui ſe fit avec une grande fureur de part & d'autre, & qui ſe termina enſuite par la conquête de la Meſſénie. Les Lacédémoniens furent toujours regardés comme de rigoureux maîtres [e]. Ils obligerent les Meſſéniens, qui reſtoient

[c] *Pauſ. Meſſ. c. 3. Diod. Sic. l. 15. Olymp. 3. an. 4. Apollod. l. 2. c. 8. parag. 4.*
[d] *Pauſ. Meſſ. c. 4. 13. Juſt. lib. 3. cap. 4. & 5.*
[e] *Pauſ. Meſſ. c. 14. Ælian. Var. Hiſt. l. 6. c. 1.*

[f] *Pauſ.*

toient dans le pays, à faire ſerment que jamais ils ne ſe révolteroient contre eux; en ſecond lieu ils les condamnerent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits & des grains qu'ils recueilleroient ſur leurs terres, & cela par forme de tribut; troiſiemement, & c'eſt ce qu'il y avoit de plus rude & de plus humiliant, ils exigerent d'eux qu'à l'avenir ils aſſiſteroient tous ſans diſtinction, hommes & femmes, en habits de deuil, aux funérailles des rois de Sparte, & à celles des magiſtrats.

Ariſtomene étoit né dans le tems que ſa patrie gémiſſoit dans un état ſi miſérable. Ainſi il n'étoit pas ſurprenant qu'il trouvât un grand nombre de Meſſéniens réſolus de mourir généreuſement avec lui pour la cauſe de la liberté, plûtôt que de vivre dans un ſi malheureux eſclavage. Sa qualité lui facilita les moyens d'engager ſes compatriotes dans ſes ſentimens, & leur inſpira une parfaite déférence pour tout ce qu'il déſiroit. Quand la réſolution de ſe révolter fut priſe, il commenca par envoyer aux Argiens & aux Arcadiens [f] quelques perſonnes qu'il honoroit de ſa confiance, & qu'il croyoit capables de bien conduire une négociation. Ces peuples avoient été autrefois alliés des Meſſéniens. Ils les avoient ſecourus dans leur derniere guerre, qui avoit eu un ſi malheureux ſuccès. Ils étoient toujours dans la diſpoſition de prendre les armes contre les Spartiates, qui étoient de très-mauvais voiſins; ils ſe préparoient même dans ce tems-là à leur faire la guerre. Ils reçurent donc avec joie la nouvelle du deſſein des Meſſéniens, & leur promirent de les ſecourir en toutes manieres.

Sur

[f] *Pauſ. Meſſ. c.* 15.

Sur ces assûrances, [g] Aristomene éclata par une guerre ouverte, & commença à faire des actes d'hostilité. Il se livra un combat la premiere année de la guerre à Deres, petit village de la Messénie. Aristomene n'avoit point encore reçu de secours de ses alliés, les Lacédémoniens n'avoient point non plus de troupes auxiliaires; leurs forces étoient assez égales, & le succès du combat le fut aussi. On dit que dans cette journée Aristomene fit des choses qui passent toute créance, & qu'aussitôt après sa petite armée l'élut pour roi; mais il refusa modestement cet honneur, & prit seulement la qualité de général avec les pouvoirs qui en étoient une suite, c'est-à-dire l'autorité absolue dans les affaires qui concernoient la guerre. Il étoit persuadé que dans la guerre tout dépend des commencemens, & qu'il faut d'abord faire une vigoureuse résistance & même quelque coup d'éclat, pour se rendre formidable à ses ennemis. Dans ce dessein il va à Sparte, il y entre de nuit, il attache de sa main un bouclier au temple de Minerve Chalcioecos (ainsi surnommée parce qu'elle avoit chez les Spartiates un temple dont presque tous les embellissemens étoient d'airain) avec une inscription qui portoit que ce bouclier avoit été consacré à la déesse par Aristomene, des dépouilles remportées sur Lacédémone. Cette action eut le succès qu'il s'en étoit promis. Les Lacédémoniens commencerent à redouter un ennemi si hardi, & il eut soin que leur crainte ne fût pas sans fondement.

Il est incertain [h] s'il eut quelque part à une action qui auroit mérité de grandes louanges, si elle

[g] *Pauſ. Meſſ. c. 15.* [h] *Pol. l. 2. c. 33. par. 4.*

i Po-

elle n'avoit pas été auſſi impie que hardie. Deux jeunes Meſſéniens d'Andanie, ville où commença la révolte, où Ariſtomene étoit né, & où il avoit été élevé, tous deux d'une vigoureuſe conſtitution, tous deux bien faits & d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient ſouvent à la petite guerre ſur les terres de Sparte, d'où ils rapportoient toujours quelque butin : l'un s'appelloit Panorme, l'autre Gonippus. Un jour que les Lacédémoniens célébroient dans leur camp la fête des Dioſcures, c'eſt-à-dire de Caſtor & Pollux, & qu'après avoir fait des ſacrifices aux dieux, toute l'armée étoit en joie & ne penſoit qu'aux divertiſſemens, les deux jeunes Meſſéniens, vêtus de blanc, avec le manteau de pourpre ſur leurs épaules, une pique à la main, & ſuperbement montés, allerent ſe préſenter au milieu des Spartiates. On ne douta point que ce ne fuſſent les Dioſcures eux-mêmes qui, par une faveur extraordinaire, venoient prendre part aux réjouiſſances de cette ſolemnité. On les reçut avec reſpect, on ſe proſterna devant eux, on leur adreſſa des vœux & des prieres. Mais ces deux jeunes guerriers ayant laiſſé approcher les Lacédémoniens, firent auſſi-tôt main-baſſe ſur eux, en tuerent & bleſſerent un grand nombre à coups de piques ; & après avoir ainſi violé la ſolemnité la plus ſacrée, avant que les Spartiates fuſſent revenus de leur ſurpriſe, ils ſortirent de leur camp, & s'en retournerent à Andanie ſans qu'il leur arrivât le moindre mal. Quelques auteurs [i] diſent qu'Ariſtomene étoit un des Meſſéniens qui firent une action ſi impie. Mais je croi qu'ils ont écrit cela un peu inconſidérément.

Polyæn.

[i] *Paus.*

dérément. Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable qu'il les encouragea à exécuter ce deſſein également impie & téméraire. L'entrepriſe étoit hardie, elle en convenoit mieux à ſon génie & à ſon caractere. Il eſt vrai qu'on y remarque une impiété viſible envers les divinités de Sparte; mais eſt-ce là une raiſon ſuffiſante pour aſſûrer qu'il l'eût deſapprouvée?

Auſſi-tôt après [k], les Lacédémoniens conſultant l'oracle de Delphes ſur le ſuccès de leurs armes, il leur fut ordonné de faire venir d'Athenes un général pour commander dans cette guerre. Ils envoyerent des ambaſſadeurs à cette ville pour lui demander un de ſes citoyens qui pût les aider de ſes conſeils. Les Athéniens qui ne vouloient ni deſobéir à l'oracle, ni contribuer à accroître une puiſſance qui étoit déjà plus grande qu'ils ne l'auroient ſouhaité, furent aſſez embarraſſés. Ils avoient parmi eux un maître d'école nommé [l] Tyrtée. C'étoit un homme auſſi mépriſable par ſa condition, que par ſa figure. Il étoit boiteux, & ne paſſoit pas pour un grand eſprit. Il eſt vrai qu'il ſe mêloit de poéſie: mais ſes vers ne ſervoient qu'à diminuer ſa réputation, & qu'à le faire paſſer pour un fou. Ce fut là l'homme qu'ils jugerent à-propos de donner aux Lacédémoniens, perſuadés qu'il n'y en avoit point de moins propre à les aider dans la guerre où ils étoient engagés. Mais ils ſe trompoient extrêmement. Ce nouveau général ne fut pas plûtôt arrivé à Sparte, qu'il ſe mit à faire des vers. Il prit la Valeur pour ſon ſujet; il traita des actions des anciens héros; il rappella dans l'eſprit

[k] *Pauſ. Meſſ.* *l.* 8. *p.* 250. *Diog. Laërt.*
[l] *Juſt. l.* 2. *c.* 5. *Strab. l.* 2. *c.* 43.
[m] *Plut.*

l'eſprit des Spartiates les belles actions de leurs ancêtres, & leur fit voir qu'il étoit honteux pour eux d'être deſcendus de ſi grands hommes, & de ſe laiſſer abattre par la peur à la vûe d'une guerre qui les menaçoit. Il s'en falloit plus de moitié que les Lacédémoniens ne fuſſent auſſi polis qu'ils étoient braves & courageux. Les élégies de Tyrtée furent autant admirées à Sparte, qu'elles avoient été mépriſées à Athenes. Peut-être auſſi l'admiration que témoignoient les Lacédémoniens lorſqu'il les leur récitoit, contribua-t-elle à polir ſon génie, à lui donner une certaine élevation, & à le faire écrire mieux qu'il n'avoit fait auparavant. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'ils commencerent à le regarder comme un homme inſpiré, & que les vers qu'il réciroit en toutes ſortes d'occaſions, tantôt aux rois, aux magiſtrats & aux nobles, tantôt au peuple & aux citoyens de moyenne condition, leur inſpirerent plus efficacement la valeur, que n'auroit fait probablement les commandans les plus braves & les plus expérimentés que les Athéniens auroient pû leur envoyer. Mais avant que de reconnoître l'autorité de leur nouveau général, [m] ils jugerent à-propos de le faire citoyen de Sparte, afin qu'il ne fût pas dit dans les ſiecles futurs, que jamais ils euſſent eu beſoin de généraux d'un autre pays pour conduire leurs armées, ce qui ne leur auroit pas fait d'honneur.

On continua donc la guerre avec une égale vigueur [n] de part & d'autre. L'année ſuivante on mit de nombreuſes armées en campagne. Les

[m] *Plut. Lut. Apopht. p. 130. édit. Franç.*
[n] *Pauſ. c. 15.*

Les Lacédémoniens & les Meſſéniens avoient reçu le renfort qu'ils attendoient de la part de leurs alliés. Il étoit venu aux Meſſéniens de puiſſans ſecours d'Argos, de Sicyone, d'Elide, d'Arcadie ; & quelques-uns de leurs compatriotes, dont les ancêtres avoient quitté leur pays après la priſe d'Ithome, étoient revenus ſe joindre à eux. Les alliés de Lacédémone étoient les Corinthiens & les Lépréates, mais ces derniers étoient venus en petit nombre. Les deux armées ſe rencontrerent à un village appellé *le Monument du Sanglier*, parce qu'Hercule fit, dit-on, un traité avec les fils de Nelée, & que ce fut-là qu'ils promirent de l'obſerver en jurant ſur les entrailles d'un ſanglier. Ariſtomene [g] avoit auprès de lui quatre-vingt jeunes Meſſéniens qui lui ſervoient comme de gardes ; il les avoit choiſis lui-même, & ils combattoient toujours auprès de ſa perſonne. A la tête de cette brave troupe il chargea cette partie de l'armée des Spartiates, où Anaxandre, un de leurs rois, combattoit en perſonne : elle étoit compoſée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. La réſiſtance fut opiniâtre, & le combat dura pluſieurs heures. Enfin les Spartiates commencerent à plier. En même tems Ariſtomene donna ordre à une autre partie de ſon armée d'achever de les enfoncer, & de les pourſuivre. Pour lui, à la tête de ſa troupe d'élite, il tomba ſur d'autres corps qui tenoient encore ferme dans leurs poſtes. Il y trouva moins de réſiſtance, & en peu de tems il mit toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. On dit qu'il les pourſuivit juſqu'à un poirier ſauvage qui étoit au milieu de la plaine.

Théoclus,

[g] *Pauſ. Meſſ. c.* 16.

Théoclus, qui étoit un devin qu'il gardoit toujours auprès de ſa perſonne, lui dit de ne pas paſſer outre, parce que les Dioſcures, c'eſt-à-dire Caſtor & Pollux, protecteurs de la ville de Sparte qui leur avoit donné naiſſance, s'étoient autrefois repoſés ſous cet arbre. Ariſtomene ſe laiſſa emporter à ſon ardeur; il avança inconſidérément; il perdit ſon bouclier, & pendant qu'il le cherchoit, les Lacédémoniens lui échapperent. Cependant il retrouva enfin ſon bouclier; & dans la ſuite il le conſacra au temple de Trophonius à Lebadée, où on l'a pû voir pendant pluſieurs ſiecles: Pauſanias dit qu'il l'y avoit vû lui-même, & qu'il étoit remarquable par la figure d'une aigle éployée, qui de ſes ailes en embraſſoit les deux extrémités.

Après cette victoire, Ariſtomene ſe rendit à Andanie. Il y entra en triomphe. Les femmes & les vierges allerent au-devant de lui: elles joncherent de fleurs le chemin par où il devoit paſſer, & chantoit un diſtique, dans lequel il y avoit plus de vérité que de poéſie; il a été conſervé à la poſtérité, & étoit conçu à-peu-près en ces termes;

« Ariſtomene, victorieux dans la glorieuſe » plaine de Stényclere, a mis en fuite les Lacé- » démoniens, & les a pourſuivis juſqu'au haut » de la montagne ».

D'un autre côté les Lacédémoniens furent ſi découragés, qu'ils vouloient abſolument faire la paix à quelque prix que ce fût. Tyrtée eut beſoin de toute ſa poéſie pour les empêcher de ſe livrer au deſeſpoir. Il fut obligé de faire de nouvelles élégies pour relever leur courage abattu: elles eurent à la fin leur ſuccès ordinaire; & pour montrer qu'il étoit propre à autre

choſe qu'à faire des vers, il remplaça les ſoldats qui avoient été tués dans le combat, en enrôlant autant d'Ilotes, qu'il incorpora au nombre [p] des citoyens de Sparte, auxquels il fit épouſer les veuves des Lacédémoniens qui avoient péri dans la derniere action.

Ariſtomene ne fut pas long-tems oiſif. Un ſoir prenant avec lui ſa garde, qui, comme nous avons dit, étoit toute compoſée de braves & jeunes ſoldats, & quelques-unes des meilleures troupes des Meſſéniens, il ſe met en marche & va attaquer une ville de la Laconie, qu'Homere appelle Pharé, & que les Lacédémoniens & les peuples d'alentour nommoient Phares. La garniſon étant ſurpriſe, ne fait qu'une foible réſiſtance. Il pille la ville, & en enleve un butin conſidérable. Mais comme il s'en retournoit avec ſa proie, un gros de Lacédémoniens, commandés par Anaxandre, tomba ſur ſon arriere-garde. Ariſtomene ſe met en défenſe, il les charge, & les oblige bien tôt à prendre la fuite. Il fut bleſſé à la cuiſſe d'un coup de javelot, lorſqu'il ſe diſpoſoit à profiter de ſon avantage; ce qui l'obligea à revenir ſur ſes pas, mais ſans avoir rien perdu de ſa proie. Les Meſſéniens diſent qu'il avoit deſſein d'aller attaquer Sparte même : mais une viſion dans laquelle Helene & les Dioſcures lui apparurent, le détourna de cette entrepriſe. Il en fit bien-tôt une autre qui étoit d'une plus grande conſéquence, qu'elle n'étoit dangereuſe. En paſſant par Caryes il trouva toutes les filles des plus riches & des plus nobles du pays, qui s'étoient aſſemblées pour célébrer une fête de Diane. Il les prit,

[p] *Juſt. l. 2. c. 5.*

[q] *Pauſ.*

prit, & les mena juſqu'à un village de la Meſſénie, où il fut obligé de paſſer la nuit. Les ayant miſes ſous la garde de quelques Meſſéniens de ſa troupe, il alla ſe repoſer. Pendant qu'il dormoit, quelques jeunes ſoldats échauffés par le vin, attenterent à l'honneur de leurs priſonnieres. Elles firent grand bruit; Ariſtomene ſe réveilla, il courut à leur ſecours: mais ni ſa préſence, ni toutes les raiſons qu'il put alléguer, n'eurent pas tant de force que la paſſion brutale qui portoit ſa ſoldateſque à de pareilles extravagances. Il entra dans une eſpece de fureur; & en ayant tué de ſa propre main quelques-uns des plus coupables, il arrêta l'emportement des autres. Enſuite il mena toutes les Caryatides à Andanie; après quoi il les rendit à leurs parens pour une groſſe rançon, ſans qu'aucune eût été deshonorée.

Faire la guerre à des femmes, c'eſt une choſe qui n'a jamais paſſé pour honorable. Ariſtomene fit une ſeconde entrepriſe de cette nature,[a] mais elle ſervit à le convaincre qu'il étoit peu sûr & même dangereux d'attaquer celles de Sparte. Il y a dans la Laconie un certain lieu nommé Egile. C'eſt un gros bourg, ou une eſpece de ville ſans murailles & ſans fortifications. Ce lieu étoit célebre à cauſe d'un temple de Cerès fort ancien, & où l'on s'aſſembloit très-fréquemment. Ariſtomene ſut que quelques femmes du pays s'y étoient aſſemblées un certain jour ſolemnel, pour offrir des ſacrifices à la déeſſe. Il réſolut de les enlever, & dans ce deſſein il ſe mit en marche avec ſa troupe. Mais ces femmes appellant Cerès à leur ſecours, ſe défendirent courageuſement,

[a] *Pauſ. Meſſ. c. 17.*

[b] *Ilian.*

ſement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches dont on ſe ſervoit pour faire rôtir les victimes, d'autres avec des torches ardentes, ou autres armes que leur fournit l'appareil du ſacrifice; de ſorte qu'elles bleſſerent pluſieurs des Meſſéniens, & forcerent le reſte à ſe retirer. Ariſtomene lui-même bleſſé, terraſſé & aſſommé à coups de torches, fut fait priſonnier. C'en étoit fait de lui, il eût perdu la vie, & la Meſſénie eût été réduite dans une honteuſe ſervitude, ſi la prêtreſſe Archidàmie n'eût eu plus de tendreſſe que ſes compagnes. On dit qu'il y avoit un peu d'amour dans ſa compaſſion. Quoi qu'il en ſoit, elle le mit en liberté la nuit ſuivante. Elle en fut quitte pour dire aux autres qu'il s'étoit délié lui-même en brûlant les cordes avec leſquelles il étoit attaché, & qu'après cela il ne lui avoit pas été difficile de trouver moyen de s'enfuir. On l'en crut ſur ſa parole, & pluſieurs auteurs[r] rapportent qu'en effet il s'échappa de cette maniere.

Cependant les moyens qu'employoient les Spartiates pour faire la guerre, étoient encore beaucoup plus inexcuſables que ceux dont Ariſtomene s'étoit ſervi. Ariſtocrate étoit roi des Arcadiens; il étoit auſſi leur général, & commandoit un gros corps de troupes qu'ils avoient envoyé au ſecours des Meſſéniens. Les Lacédémoniens tenterent toutes ſortes de voies pour le corrompre, & ils en vinrent à-bout à force d'argent. Quand les armées furent en préſence, & ſur le point de livrer bataille dans un lieu qu'on appelle le grand Foſſé, il prit ſes officiers à part, il feignit d'être dans une grande perplexité,

[r] *Plin. l. 11, c. 70, Ed. Harg. Polyæn. l. 2. c. 33. par. 3.*

xité, leur dit que les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon, & qu'ils alloient combattre dans un lieu fort desavantageux, où leur perte étoit inévitable; il leur exagéra les suites funestes de la perte de la bataille, & leur fit entendre qu'il leur seroit impossible de fuir après qu'on auroit livré le combat; enfin il ajouta qu'il leur donneroit un signal, & qu'alors ils eussent à le suivre avec toutes leurs troupes. Il leur tint parole; & dès que le combat fut engagé, il fit retirer tous ses Arcadiens, laissant l'aile gauche & le centre de l'armée des Messéniens tout dégarnis & à découvert. Les Messéniens qui ne s'attendoient à rien moins, furent dans la derniere consternation. Au lieu d'attaquer les ennemis, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant les larmes aux yeux de ne point abandonner leurs alliés dans cette extrémité, tantôt les chargeant d'injures & les appellant traîtres & perfides. Mais tout cela fut inutile: bien-tôt ils furent investis de toutes parts, & les Lacédémoniens remporterent une victoire plus facile que glorieuse. Aristomene fut le seul qui, à la tête de ses gardes qui ne composoient qu'un très-petit corps, fit une vigoureuse résistance: il soutint l'effort des ennemis; & dans l'endroit où il combattoit, la fortune de cette journée demeura incertaine durant quelque tems. Mais que pouvoit faire un si petit nombre contre une armée entiere? De nouvelles troupes vinrent fondre sur lui, ses plus braves officiers tomberent morts à ses côtés, & il fut enfin obligé de céder. Il se retira néanmoins en assez bon ordre, avec le peu de troupes qui lui restoient.

Après la bataille du grand Fossé, Aristomene

recueillit ce qu'il put du débris de ſon armée, & perſuada aux Meſſéniens [a] d'abandonner Andanie avec tout le pays de terre ferme. Ils ſuivirent ſon conſeil, & ſe retirerent à Ira, château preſque imprenable, & ſitué ſur le haut d'une montagne, d'où ils trouverent auſſi les moyens d'avoir communication avec la mer. Auſſi-tôt les Lacédémoniens les y aſſiégerent, croyant emporter ce poſte d'emblée. Mais ils trouverent des obſtacles, auxquels ils ne s'étoient nullement attendus, & demeurerent plus d'onze ans devant la place. Ariſtomene avoit ramaſſé un corps de trois cent hommes. A la tête de cette troupe il faiſoit ſouvent des courſes ſur les terres de Sparte, & même ſur celles des Meſſéniens, ne mettant plus de différence entre les unes & les autres. Il enlevoit tout ce qu'il trouvoit, bled, vin, bétail, meubles, eſclaves. Les Lacédémoniens ne trouverent point d'autre moyen pour arrêter ce pillage continuel, que de faire une ordonnance, par laquelle ils défendirent d'enſemencer les terres de la Meſſénie & les frontieres de la Laconie. Mais le remede fut pire que le mal; car les terres n'étant plus enſemencées, il s'enſuivit une diſette de grains, & la diſette cauſa bien-tôt une ſédition, le peuple manquant de tout, & les riches ne pouvant ſe réſoudre à perdre le revenu de leurs terres. Cette émeute fournit à Tyrtée un nouveau ſujet pour exercer ſa veine; il ſe remit à écrire, & ne ceſſa de réciter des vers juſqu'à ce qu'enfin il eût calmé les ſéditieux, en leur inſpirant la généreuſe réſolution de continuer la guerre avec une nouvelle vigueur, &

[a] *Pauſ. Meſſ. c.* 18.

[a] *Plin.*

& de ſupporter avec patience un mal néceſſaire.

Pendant que le poëte ranimoit le courage des Lacédémoniens, Ariſtomene ſortit un ſoir avec ſa troupe. Il marche toute la nuit avec une diligence incroyable; il arrive aux portes d'Amyclès à la pointe du jour; il ſurprend la ville, il la pille; & chargé de butin, il revient à Ira avant que les Spartiates, envoyés pour le lui enlever, puiſſent le joindre. Mais il continua ſes courſes trop long-tems, & il n'étoit pas poſſible qu'il les fît toujours avec le même ſuccès. Un jour qu'il alloit en parti, il fut ſurpris par un gros détachement des ennemis qui s'étoit poſté en embuſcade. Ce détachement faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux rois. La partie n'étoit pas égale: mais il n'y avoit pas moyen de reculer. Ariſtomene combattit comme un lion; & quoique ſa troupe fût beaucoup moins nombreuſe que le détachement, il tenta de s'ouvrir un paſſage à-travers l'armée ennemie. Mais après avoir reçu pluſieurs bleſſures, il fut atteint d'un coup de pierre à la tête, perdit entiérement connoiſſance, & tomba comme mort. Les Lacédémoniens le voyant terraſſé, ſe jetterent ſur lui & le prirent. Cinquante hommes de ſa troupe eurent le même ſort, & furent faits priſonniers. On les conduiſit tous à Sparte avec leur général; & après quelques délibérations, il fut réſolu qu'ils ſeroient jettés dans le Céada [t]. C'eſt le nom d'un gouffre ou foſſe profonde, où l'on avoit coutume de précipiter ceux qui étoient condamnés à mort pour les crimes les plus noirs; ſupplice à-peu-près ſemblable à celui dont on puniſſoit

[t] *Plin. l. 11, c. 70. Polyæn. l. 2, c. 31.*

puniſſoit à Rome les plus grands criminels, en les précipitant du haut de la roche Tarpéienne. Les autres Meſſéniens furent briſés par leur chûte, & pas un n'en rechappa. Il ne falloit pas moins qu'un miracle pour préſerver Ariſtomene du même ſort. La providence en fit un en ſa faveur; & le même dieu qui l'avoit ſauvé tant de fois, le ſauva encore celle-ci, par l'aventure la plus ſurprenante dont on eût jamais oui parler.

Quelques auteurs rapportent qu'au [u] moment qu'il fut jetté dans la Ceada, une aigle recevant ſon corps, le deſcendit doucement ſur ſes aîles éployées, juſqu'au fond du précipice; de ſorte qu'il ne fut ni eſtropié ni bleſſé. D'autres diſent [x] qu'on le jetta dans le foſſé tout armé, au lieu que tous les autres y furent précipités deſarmés; que l'air ſoûtint un peu ſon bouclier, & que ſa chûte en fut plus lente & plus douce. Il eſt certain qu'il y avoit une aigle gravée ſur ſon [y] bouclier; d'ailleurs quelques auteurs rapportent qu'il fut jetté tout armé dans le précipice: c'eſt ce qui paroit avoir donné occaſion à d'autres de dire qu'une aigle vola à ſon ſecours, & rendit ſa chûte & plus lente & plus douce, en le ſoûtenant ſur ſes aîles. Quoi qu'il en ſoit, on convient qu'il arriva au fond du précipice ſans être eſtropié ni même bleſſé dangereuſement. Il y reſta deux jours étendu parmi les corps de ſes compagnons, enveloppé dans ſes habits, & attendant la mort avec une conſtance héroïque. Le troiſieme jour il entendit du bruit; il découvrit ſon viſage, & regardant de tous côtés à la faveur d'un peu de jour, il entrevît un renard qui cherchoit les cadavres.

[u] *Pauſ. Meſſen. c. 18.*
[x] *Polyæn. l. 2. c. 31.*
[y] *Pauſ. Meſſen. c. 16.*

[z] *Pauſ.*

davres. Il attend patiemment que cet animal s'approche de lui. Dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main; & de l'autre, toutes les fois que cet animal se tourne pour le mordre, il lui présente son habit à la gueule pour se garantir lui-même. Il le suit sans lâcher prise, il se laisse conduire par-tout où il trouve un chemin large & facile; & dans les endroits où le passage est plus étroit il se laisse traîner. Il arrive enfin à une ouverture qui donnoit un peu plus de lumiere, mais qui n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour que le renard y passât. La lumiere qu'il apperçoit lui inspire un nouveau courage. Il lâche son guide & le laisse en liberté. Le renard grimpe & se sauve par l'ouverture: Aristomene profite de son exemple; il rappelle toutes ses forces; il élargit le trou avec ses mains, & s'ouvre enfin un passage pour sortir du précipice. Aussi-tôt qu'il se voit délivré il prend le chemin d'Ira; il fait la plus prompte diligence que ses forces lui permettent, il y arrive enfin, & les Messeniens le reçoivent avec des transports de joie inexprimables.

Aristomene ne fut pas plûtôt rentré dans le château d'Ira, que quelques transfuges en porterent la nouvelle à Sparte [a]. D'abord les Lacédémoniens ne la trouverent pas plus probable que si on leur eût dit qu'un mort fût ressuscité. Mais quelques jours après ils en furent pleinement persuadés, Aristomene leur ayant appris lui-même ce qui en étoit. Il sut par ses coureurs que les Corinthiens avoient envoyé quelques renforts à l'armée des Lacédémoniens qui étoit devant le château d'Ira; il apprit en même tems.

[a] *Paus. Messen. c. 19.*

[a] *Pline*

tems la route que ces troupes avoient prise, & que n'obſervant aucune diſcipline dans leur marche, elles campoient à l'aventure, ſans poſer ni corps-de-garde ni ſentinelles. Il va ſe poſter en embuſcade ſur leur chemin, il les attaque bruſquement durant la nuit, les taille preſque tous en piéces, leur tue quatre de leurs principaux officiers, pille leur camp, & retourne à Ira chargé de butin. Il n'y avoit qu'Ariſtomene qui eût pu faire un coup ſi hardi. A cette nouvelle les Lacédémoniens furent ſaiſis d'horreur & d'étonnement. Il n'en falloit pas moins pour leur perſuader qu'il vivoit.

A ſon retour il fit à Jupiter Ithomate un ſacrifice appellé Hécatomphonie; c'étoit un ſacrifice de cent victimes, & perſonne n'avoit droit de l'offrir qu'après avoir tué de ſa main cent ennemis dans un combat [a]. On dit qu'il fit trois fois en ſa vie cette ſorte de ſacrifice: la premiere après la bataille qui ſe donna au monument du Sanglier; la ſeconde après avoir défait les Corinthiens dans l'occaſion dont je viens de parler; & la troiſieme après pluſieurs excurſions qu'il avoit faites avec un grand ſuccès & où il avoit taillé en piéces un grand nombre d'ennemis. Plutarque dans la vie de Romulus (après avoir cité les auteurs Romains, qui pour relever la gloire de ce prince, diſent que dans un combat où il périt 14000 hommes du côté des ennemis, il en tua lui même plus de 7000) remarque que les Meſſéniens donnent auſſi un peu trop dans le merveilleux, lorſqu'ils rapportent que leur général avoit tué de ſa propre main 300 Spartiates. Pour moi j'avoue que je ne ſuis point du tout

[a] *Plin. l. 11. c. 70. Pauſ. Meſſen. c. 19.*

tout convaincu de la juſteſſe de cette remarque. Ce que rapportent les Romains, eſt entierement fabuleux. Mais je ne vois pas la moindre reſſemblance entre cette fable inventée à plaiſir, & ce que les Meſſeniens racontent de leur héros. Qu'un homme tel qu'Ariſtomene, d'une valeur & d'une intrépidité connues, dans une guerre de près de vingt ans, dans une guerre pleine d'actions, ait tué lui-même trois cens hommes aux ennemis, il n'y a rien en cela que de probable. Si l'on révoque en doute ces ſortes de faits, il n'y a preſque rien de certain dans l'hiſtoire. On peut dire auſſi que quand Ariſtomene faiſoit ces ſortes de ſacrifices, qui donnoient à entendre qu'il avoit tué trois cens Spartiates, quoiqu'en effet il n'en eût pas tué de ſa main un ſi grand nombre, c'étoit un trait de politique & de prudence d'un général habile, qui employoit toutes ſortes de moyens pour décourager l'ennemi & pour animer les ſiens dans une guerre ſi inégale. Mais comme le fait n'eſt pas incroyable, il n'y a nulle néceſſité d'avoir recours à de pareils artifices. Clement d'Alexandrie a amplifié cette hiſtoire, en diſant qu'Ariſtomene ſacrifia 300 Lacédémoniens, entr'autres Théopompe roi de Sparte, prince qui malheureuſement étoit mort avant qu'Ariſtomene fût né. C'eſt un conte fait à plaiſir & qui n'a pas la moindre apparence de probabilité. Mais cela n'empêche pas qu'il n'ait été fidelement copié par Euſebe & autres apologiſtes de la religion chrétienne, tant anciens que modernes.

La fête de Hyacinthia approchoit; les Lacédémoniens ſe diſpoſoient à la célébrer, & pour cet effet ils firent une treve de quarante jours

avec

avec les Meſſeniens. Pendant ce tems-là quelques archers Cretois qui étoient venus au ſecours des Spartiates, ne ſe crurent pas obligés de s'abſtenir de tout acte d'hoſtilité. Ils faiſoient des courſes continuelles ſur les terres des Meſſeniens, & ne ceſſoient de ravager les environs du mont Ira. Dans une de ces courſes ils trouverent un plus gros butin qu'ils n'avoient eſperé; ce fut Ariſtomene. Sur la foi d'une treve jurée ſolemnellement de part & d'autre, il s'étoit malheureuſement écarté. Sept archers Cretois le trouvant ſeul, le prirent, & lui lierent les pieds & les mains. Auſſi-tôt deux de la bande ſe détachent pour porter à Sparte l'agréable nouvelle de la priſe d'Ariſtomene. Les autres gardent leur priſonnier, & le conduiſent à un village de la Meſſenie; car ce fut le ſoir qu'ils le prirent, & ils étoient trop loin des terres de la Laconie pour y arriver cette nuit. La chaumiere où ils le conduiſirent étoit habitée par une veuve qui avoit ſa fille avec elle. La nuit précédente cette fille avoit eu un ſonge extraordinaire. Elle avoit rêvé qu'elle voyoit des loups qui lui amenoient un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les griffes, qu'elle l'avoit délié, & lui avoit donné des ongles dont il s'étoit ſervi dans le moment pour déchirer en pieces ceux qui le gardoient. Elle ſe ſouvint de ce ſonge lorſque les archers Cretois eurent amené Ariſtomene dans ſa maiſon; & quand elle eut appris ſon nom, ne doutant point que le ſonge qu'elle avoit eu ne fût prophétique, elle reſolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour l'accomplir. Elle obſerve attentivement les yeux du priſonnier, & comprend au moindre ſigne ce qu'il ſouhaite qu'elle faſſe. Elle va tirer du vin; elle en verſe largement

ment aux Crétois, & les fait boire juſqu'à ce qu'ils s'endorment. Alors elle prend l'épée de celui qui dormoit le plus profondément, elle en coupe les couroyes dons ils avoient lié leur priſonnier ; c'étoient les couroyes de leurs carquois. Enſuite elle donne l'épée à Ariſtomene, & ſur le champ il égorge les cinq Crétois qui l'avoient pris. Pour marquer ſa reconnoiſſance à ſa libératrice, il la mene avec lui à Ira, & la marie à ſon fils Gorgus qui avoit environ dix-huit ans.

Il y avoit alors onze ans que le ſiége duroit ; le terme fatal approchoit [b], & l'onzieme année du ſiége d'Ira devoit être la derniere. Après la déroute des Meſſeniens au grand Foſſé, Ariſtomene & Theoclus allerent à Delphes pour conſulter l'oracle ſur le ſort de leur patrie. La Pythie leur répondit en ces termes.

Οὐκ ἔτι Μεσσήνην ῥύομαι, σχεδὸν ἦδεν γὰρ ὄλεθρος.
Ἐς τὸν τράγος πίνῃσι Νέδης ἑλικόῤῥοον ὕδωρ,

« Quand un bouc alteré boira de l'eau de la » riviere de Néda, je ne conſerverai plus Meſ» ſene ; car alors ſa ruine ſera proche ».

La riviere de Néda a ſa ſource au mont Lycée ; elle prend ſon cours par l'Arcadie ; puis ſe repliant pour ainſi dire ſur elle-même, elle coule vers la Meſſenie, & la ſépare de l'Elide. Les Meſſeniens trompés par l'ambiguité de l'oracle, mirent toute leur attention à empêcher que les boucs ne buſſent de l'eau de la Néda ; mais le dieu entendoit toute autre choſe. Vers ce tems-là le devin Theoclus ſe promenant ſur les bords de la riviere, vit un figuier ſauvage, qui au lieu de

[b] *Pauſ. Meſſen. c. 20.*

[c] *Pauſ.*

de pouſſer en haut, s'étoit plié du côté de la riviere, & panchoit tellement ſur l'eau, que quelques-unes de ſes branches y touchoient. Il faut ſavoir que le mot grec τράγος qui ſignifie *un bouc*, ſignifioit auſſi chez les Meſſeniens *un figuier ſauvage*. Or c'étoit là le mot dont l'oracle s'étoit ſervi dans ſa réponſe. Le devin ayant donc remarqué le figuier ſauvage qui panchoit ſur la Néda, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, devoit peut être s'entendre de cet arbre ; d'où il jugea que la prédiction étoit accomplie, & que le moment fatal de la ruine de la Meſſenie étoit très-proche. Il va trouver Ariſtomene, il le mene ſur le lieu, il lui montre le figuier, lui dit ce qui lui eſt venu en penſée, & lui développe le ſens de l'oracle. Ariſtomene n'eut pas de peine à le croire, & dès-lors il commença à ſe préparer à un ſort qu'il regardoit déjà comme inévitable.

Les Meſſeniens[a] avoient certains gages ſacrés qui leur étoient venus de main en main de l'antiquité la plus reculée : ils étoient perſuadés que la durée de leur état dépendoit de la conſervation de ces précieux gages, & que la ruine ou le ſalut de leur patrie y étoient attachés ; de ſorte que s'ils les laiſſoient perdre, ils étoient eux-mêmes perdus ſans reſſource & ſans aucune eſpérance de pouvoir jamais ſe rétablir, & qu'au contraire s'ils avoient ſoin de les conſerver, quelque bas qu'ils tombaſſent, ils devoient certainement ſe relever un jour & refleurir plus que jamais. Ariſtomene prit en une nuit ces gages ſacrés ; & les portant à Ithome, autrefois ville capitale de la Meſſenie, mais qui avoit été

[a] *Pauſ. Meſſen. c.* 20.

été ruinée dans la premiere guerre des Spartiates, il les cacha ſous terre dans l'endroit le plus déſert qu'il put trouver; puis s'adreſſant à Jupiter Ithomate & à toutes les divinités tutélaires de la Meſſenie, il leur confia ce ſacré dépôt, la derniere & l'unique eſpérance de ſa patrie qui étoit menacée d'une ruine prochaine.

Les Meſſeniens n'étoient pas aſſiégés fort étroitement dans Ira, ils étoient encore maîtres non ſeulement de cette ville, mais encore de tous les environs, c'eſt-à-dire, de toute la vallée depuis le pied de la montagne juſqu'à la riviere de Néda; quelques-uns même habitoient dans des maiſons qui étoient hors des portes de la ville. Mais il étoit arrêté qu'ils périroient, comme autrefois les Troyens, par un adultere. Un eſclave d'Emperamus, homme diſtingué parmi les Spartiates, avoit coûtume d'amener tous les jours les troupeaux de ſon maître boire à la riviere. Un jour il rencontra la femme d'un Meſſenien qui demeuroit hors des portes de la ville, & qui alloit chercher de l'eau vis-à-vis de l'endroit où il faiſoit boire ſes troupeaux. Il entra avec elle en une converſation familiere, en devint amoureux, & ſut ſi bien profiter de l'occaſion, qu'elle lui permit de la venir voir les nuits que ſon mari feroit la garde. Car tous les citoyens tour-à-tour gardoient la citadelle, de crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville par cet endroit. Les fortifications en avoient été faites à la hâte, & il n'y avoit ni corps-de-garde ni aucun endroit où la garniſon pût ſe mettre à couvert quand il tomboit de la pluie. Une nuit que le mari de cette femme étoit de garde, il tomba une pluie affreuſe, & il fit un tems fort rude. Le général étant alors abſent, les ſentinelles

nelles négligerent leur devoir, & abandonnerent leurs poſtes avec d'autant plus de confiance qu'il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis entrepriſſent rien pendant une nuit ſi pluvieuſe. Ariſtomene avoit fait marché avec un Céphallenien, qui étoit ſon hôte & ſon ami, pour fournir aux Meſſeniens du bled & les autres proviſions néceſſaires. Le Céphallenien avoit été enlevé depuis quelques jours par une troupe de Lacédémoniens comme il venoit à Ira. Ariſtomene informé du malheur qui étoit arrivé à ſon ami, vouloit le délivrer à quelque prix que ce fût. Il ſortit de la ville, il attaqua le parti qui l'avoit enlevé, & l'ayant enfin délivré, il le conduiſit à Ira avec toutes les proviſions qu'il avoit avec lui : mais en rendant ſervice à ſon ami, il fut bleſſé lui-même dans le combat. Cette bleſſure l'obligeoit à reſter chez lui, & le mettoit hors d'état de faire ſa ronde à l'ordinaire. Les ſoldats qui étoient en faction dans la citadelle, crurent que pour ces deux raiſons, & à cauſe que leur général étoit abſent & parce qu'il ne paroiſſoit pas qu'il y eût rien à craindre de la part de l'ennemi, ils pouvoient abandonner leurs poſtes & ſe retirer chez eux. Le mari de cette Meſſenienne qui avoit une intrigue avec l'eſclave d'Emperamus, étoit du nombre de ceux qui devoient faire la garde cette nuit, & le galant de ſa femme s'étoit rendu auprès d'elle cette même nuit, ſelon ſa coûtume. Le Meſſenien abandonnant ſon poſte, revint à ſa maiſon, il frappe à la porte : ſa femme ſurpriſe d'un ſi prompt retour, cache ſon amant du mieux qu'elle peut; elle court au-devant de ſon mari, elle le reçoit avec de grandes démonſtrations de joie; elle fait ſemblant d'être agréablement ſurpriſe

d'un

d'un retour ſi prompt, & lui demande par quel heureux haſard il revient ſitôt. Le mari qui ne ſe défie de rien, lui en dit la raiſon; qu'il n'a fait que ſuivre l'exemple de ſes camarades; qu'ils ſe ſont tous retirés chez eux, & qu'il n'y a rien à craindre pour la citadelle, attendu le mauvais tems & l'obſcurité de la nuit. Cependant l'eſclave d'Emperamus entendoit tout : il n'eut pas plûtôt appris que la citadelle n'étoit point gardée, que ſe dérobant à la hâte, il courut promptement au camp pour en donner avis. Les deux rois étoient alors abſens, Emperamus tenoit leur place & commandoit les aſſiégeans. L'eſclave s'adreſſe à lui; il lui apprend que le moment de prendre Ira eſt venu, que la citadelle eſt abandonnée, que les aſſiégés ſe ſont retirés dans leurs maiſons; qu'il ſeroit très-imprudent de négliger une occaſion ſi favorable, qui peut-être ne ſe repréſenteroit jamais; & qu'enfin il avoit appris de la bouche même d'un des Meſſeniens, que les aſſiégés ſe croyoient en ſureté & n'étoient point ſur leur garde.

L'obſcurité de la nuit & l'orage affreux qui continuoit toujours [d], favoriſerent l'entrepriſe des Lacédémoniens. Les chemins étoient impraticables à cauſe de la pluie & des ténebres. Leur courage cependant & l'eſpérance prochaine d'emporter une place qui les tenoit depuis ſi long-tems, leur firent ſurmonter toutes les difficultés. Ils arrivent au pied des murailles, les uns y appliquent des échelles, les autres grimpent ou s'élancent, & ils entrent dans la citadelle ſans trouver aucune oppoſition de la part des Meſſeniens. Gorgus fils d'Ariſtomene, fut le premier

[d] *Pauſ. Meſſen. c. 21.*

premier qui s'apperçut qu'ils étoient entrés dans la ville. Son pere, tout bleſſé qu'il étoit, ſortit de ſa maiſon, & fit tout ce qu'il put pour encourager les citoyens : mais ils étoient ſi troublés & dans un ſi grand deſordre, qu'il ne fut pas poſſible de les raſſembler & d'en former un corps conſidérable. Ils combattoient néanmoins, non pas tous enſemble ni en bataille rangée, mais par troupes & en ſe ſervant de toutes les armes que le haſard leur préſentoit. Ariſtomene fut toute la nuit ſur pied. A la tête d'une petite troupe qu'il avoit ramaſſée au haſard, il ſoûtenoit l'effort des ennemis ; il couroit par la ville ; il exhortoit les Meſſeniens à faire leur devoir en braves gens, & par ſes cris il tâchoit de réveiller ceux qui ignoroient encore que l'ennemi s'étoit emparé de la citadelle & que tout étoit dans la confuſion. Mais tous ſes efforts étoient inutiles ; c'étoit en vain qu'il exhortoit les Meſſeniens ; à peine entendoient-ils ſes ordres, & ils les exécutoient encore moins : ils n'avoient pû demander ni prendre le mot du guet ; & s'ils allumoient un flambeau ou quelque brandon, le vent & la pluie l'éteignoient auſſi-tôt. D'un autre côté les Lacédémoniens qui ne connoiſſoient point les lieux & qui craignoient Ariſtomene, ſe contentoient de conſerver les poſtes dont ils s'étoient emparés. Ainſi la nuit ſe paſſa ſans qu'il ſe fit rien de conſidérable de part ni d'autre.

Lorſque le jour parut, Ariſtomene n'oublia rien pour irriter le deſeſpoir des ſiens ; il les exhortoit à faire leurs derniers efforts pour ſauver leur patrie & chaſſer l'ennemi. Ses diſcours eurent tout l'effet qu'il pouvoit en attendre. Les Meſſeniens ſe raniment, ils ſe jettent en deſeſpérés

pérés au travers des ennemis, & vendent chérement leurs vies. Les femmes de leur côté montent au haut de leurs maiſons pour lancer des pierres & des tuiles ſur l'ennemi. Elles auroient voulu monter ſur les toits pour les renverſer ſur les Lacédémoniens; mais la tempête étoit ſi violente & l'orage ſi affreux qu'elles ne pouvoient tenir contre. Enfin elles deſcendent, elles prennent les armes, elles fondent ſur les Lacédémoniens, & raniment les hommes autant par leur exemple que par leurs paroles. Mais l'orage qui continuoit toujours, le bruit épouvantable du tonnerre, les éclairs dont ils étoient continuellement éblouis & qui étoient encore plus terribles pendant le jour qu'ils n'avoient paru pendant la nuit, étoient des obſtacles qu'ils ne pouvoient vaincre. Les Spartiates au contraire, tiroient un bon augure de ce qu'il tonnoit à leur droite; leur devin les aſſuroit que c'étoit un heureux préſage, & que Jupiter ſe déclaroit pour eux: tout cela ne contribuoit pas peu à leur inſpirer une nouvelle ardeur. Ils étoient fort ſupérieurs en nombre; mais ils croyoient qu'il étoit beaucoup plus prudent de fatiguer l'ennemi par de légeres eſcarmouches, que de l'attaquer bruſquement & de le pouſſer à outrance. Ils ſe repoſoient tour-à-tour, & il leur venoit continuellement de nouveaux renforts de leur camp: au lieu que les Meſſeniens n'avoient ni repos ni relâche, ni le tems de prendre de la nourriture; de ſorte que tout contribuoit à les accabler, & qu'ils étoient à demi morts de froid, de faim, & de ſoif. Leurs femmes épuiſées de fatigue, étoient auſſi aux abois; & peu accoutumées à porter les

armes

armes & à combattre, il n'étoit pas poſſible qu'elles réſiſtaſſent plus long-tems.

Il y avoit trois jours que les Meſſeniens combattoient ou qu'ils étoient ſous les armes, lorſque Théoclus prenant Ariſtomene à part : « A quoi bon, lui dit-il, nous donner tant de » peines ? Il faut que notre patrie ſuccombe : il » y auroit une eſpece d'impiété à s'oppoſer plus » long-tems à ce que le ciel a ordonné. Je » renonce donc à une vie qui ne peut plus être » ni utile ni néceſſaire à la Meſſenie. Pour vous, » Ariſtomene, ayez ſoin de vous conſerver » pour vos citoyens; veillez ſur les ruines de » votre patrie ; & tant que vous vivrez, ne » ſouffrez pas que Sparte jouiſſe tranquillement » des fruits d'une victoire trop facile ». Ayant ainſi parlé, il ſe jette tête baiſſée au milieu des ennemis, ſuivi de quelques autres ; il combat comme un lion ; il tue, il renverſe tout ce qui lui reſiſte ; mais à la fin, mortellement bleſſé, il tombe & rend le dernier ſoupir. Ariſtomene fait ſonner la retraite, & raſſemble les Meſſeniens : il leur commande de mettre leurs femmes & leurs enfans au milieu de leurs bataillons ; il donne la conduite de l'arriere-garde à Gorgus ſon fils, & ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes, il leur fait comprendre par quelque ſigne qu'il veut s'ouvrir un paſſage à travers les ennemis pour ſortir de la ville. Les Lacédémoniens le voyant déterminé à périr, s'ouvrirent eux-mêmes pour le laiſſer paſſer, perſuadés qu'il étoit plus à propos de faire, pour ainſi dire, un pont à un ennemi forcéné, que de le porter, par une trop opiniâtre reſiſtance, à des entrepriſes qui auroient pû avoir des ſuites fatales.

Les

Les Arcadiens [e] n'eurent pas plûtôt reçu la nouvelle de la prise d'Ira, qu'ils déclarerent à leur roi qu'ils vouloient marcher contre les Lacédémoniens, résolus de sauver leurs alliés ou de périr avec eux. Aristocrate vivoit encore, & étoit toujours dans les intérêts de Sparte. S'étant laissé gagner par des présens, il refusa de mener les Arcadiens au secours des Messeniens, en leur disant qu'ils n'avoient plus d'alliés à secourir, & qu'ils avoient tous été ensevelis sous les ruines de leur ville. Peu de tems après ils furent mieux informés; & ayant appris qu'à la vérité les Messeniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais qu'ils avoient échappé pour la plûpart aux ennemis, ils envoyerent d'abord leur principale noblesse, puis ils se mirent tous en marche pour aller joindre au mont Lycée les généreux fugitifs. Ils leur firent toutes sortes de bons traitemens, leur offrant de les distribuer dans leurs villes & de leur donner une partie de leurs terres [f]: ils donnerent même dès lors leurs filles en mariage à quelques jeunes Messeniens qui n'étoient point encore mariés.

Il n'étoit pas possible à Aristomene de demeurer tranquille après la ruine de sa patrie. Il fit choix de cinq cens Messeniens qu'il connoissoit pour gens déterminés à tout entreprendre, & qui comptoient leur vie pour rien lorsqu'il s'agissoit de se vanger. Ensuite il assembla les Arcadiens avec leur roi; car il ne le connoissoit pas encore pour un traître, & ne le soupçonnoit point d'autre crime que de lâcheté. Il demande à ses braves s'ils sont déterminés à mourir avec lui pour vanger leur patrie, & en présence des Arcadiens

[e] *Pauſ. Meſſen. c. 2.* [f] *Polyb. l. 4. c. 33.*

cadiens & d'Ariſtocrate, il leur fait part de ſon deſſein. « Actuellement, leur dit-il, les Lacédé-» moniens tout occupés de leur nouvelle con-» quête, ne penſent qu'à piller les richeſſes que » nous avons laiſſées à Ira. Profitons de l'occa-» ſion, & dès ce ſoir partons pour aller attaquer » Sparte ». Trois cens Arcadiens lui offrirent volontiers leur ſecours, & voulurent partager la gloire de l'entrepriſe ; mais on fut obligé de différer l'exécution, parce que les entrailles des victimes ne promettoient pas un heureux ſuccès. Pendant ce tems-là Ariſtocrate découvrit aux Lacédémoniens le deſſein d'Ariſtomene. Mais on reconnut bien-tôt ſa trahiſon ; car l'eſclave qu'il avoit dépêché à Sparte pour informer Anaxandre de ce qui ſe paſſoit, fut arrêté à ſon retour par les Arcadiens qui tenoient leur roi pour ſuſpect. On le fouilla & on lui trouva une lettre d'Anaxandre, qu'on fit lire & examiner dans une aſſemblée de la nation. Le roi de Sparte y remercioit le roi d'Arcadie des anciens ſervices qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, & l'aſſuroit qu'il pouvoit compter ſur leur reconnoiſſance pour le dernier ſervice qu'il venoit de leur rendre, auſſi bien que pour les bons offices qu'il leur avoit rendus auparavant. Il appuyoit beaucoup ſur l'importance de la derniere découverte, & parloit de la perfidie de ce malheureux prince dans les termes les plus clairs.

La juſtice des Arcadiens fut tout-à-fait promte & expéditive. Sans délibérer plus longtems, ils réſolurent de lapider leur roi, & exhorterent les Meſſeniens à ſe joindre à eux pour cette exécution. Ceux-ci ſe tournerent vers Ariſtomene, comme attendant ſes ordres. Mais les yeux baiſſés contre terre, il ſe contentoit de

verſer

verſer des larmes, & ne leur répondoit rien. Les Arcadiens furent donc eux-mêmes les exécuteurs de leur ſentence [g]; & après qu'ils eurent lapidé Ariſtocrate & jetté ſon corps hors de leurs terres ſans ſépulture, ils érigerent une colomne dans le temple de Jupiter Lycéen, avec cette inſcription :

« Les rois parjures [h] ſont punis tôt ou tard » avec l'aide de Jupiter. On a enfin découvert » la perfidie de celui qui a trahi Meſſene, tant » il eſt difficile à un homme parjure d'échapper » à la vengeance des dieux ! Grand Jupiter, » louanges & actions de graces vous ſoient ren- » dues : protégez l'Arcadie ».

Telle fut la fin malheureuſe d'Ariſtocrate ; & tels étoient les principes d'un peuple généreux, qui ne s'étoit point laiſſé corrompre par de fauſſes ſubtilités, qui n'obéiſſoit point en eſclave, & qui ignoroit toute autre puiſſance que celle qui étoit dirigée & limitée par les loix. Il faut avouer néanmoins que, ſi ce que rapporte Polybe eſt vrai, qui eſt que non content d'avoir lapidé Ariſtocrate, ils firent auſſi mourir toute ſa famille, la vengeance fut peut-être pouſſée un peu trop loin.

Sur la nouvelle de la priſe d'Ira, les habitans de Pylos, de Mothone, & de quelques autres ports de la mer de la Meſſenie [i], abandonnerent leur patrie ; & s'étant embarqués, ils paſſerent à Cyllene qui étoit un port des Eléens. De-là ils envoyerent prier leurs compatriotes qui étoient en Arcadie, de ſe joindre à eux pour aller

g Pluta qu., de ſerâ num. vindictâ, 8. Polyb. l. 4. c. 33.

h Pauſ. & Polyb.

i Pauſ. Meſſen. c. 23.

aller chercher de nouvelles terres, & conjurer Ariſtomene de vouloir bien être leur chef dans cette expédition. Ariſtomene leur fit réponſe qu'il étoit dans la réſolution d'employer le reſte de ſes jours à combattre contre les tyrans de ſa patrie, & qu'il eſpéroit faire encore bien de la peine à Sparte : mais il leur donna pour chef Manticlus, fils de Théoclus, jeune homme d'un grand courage & qui promettoit beaucoup, & Gorgus ſon fils. Vers ce tems-là, Evergetidas ſon beau-frere vint ſe joindre à lui. Quand il eut appris le deſſein qu'avoit eu Ariſtomene d'aller ſurprendre la ville de Sparte, & que la perfidie d'Ariſtocrate avoit fait échouer cette entrepriſe, il en eut beaucoup de chagrin. Il prit avec lui cinquante Meſſeniens, qui s'offrirent d'eux-mêmes à le ſuivre dans ſes expéditions ; il les mene à Ira ; il attaque les Lacédémoniens qui étoient toujours occupés à piller & ſaccager la ville, il en fait un horrible carnage, & meurt glorieuſement les armes à la main avec tous ſes compagnons. Le reſte des Meſſeniens allerent joindre leurs compatriotes à Cyllene. Là Ariſtomene remit toute ſon autorité entre les mains des nouveaux généraux qu'il leur avoit donnés. Il accorda en même tems une permiſſion générale à tous ſes ſoldats d'aller avec eux chercher un nouvel établiſſement, & la plûpart uſerent de cette permiſſion ; de ſorte qu'il n'en reſta preſque point en Arcadie, à la reſerve des vieillards & de quelques miſerables qui n'avoient pas de quoi faire les frais du voyage. Ainſi finit par la priſe d'Ira la ſeconde guerre des Meſſeniens avec les Spartiates, Antoſthene étant archonte à Athenes, la premiere année de la vingt-huitieme olympiade.

La

La flotte des Meſſéniens paſſa l'hiver à Cyllene ; & les Eléens leur fournirent généreuſement de l'argent avec toutes les proviſions néceſſaires. La belle ſaiſon du printems étant venue, il fut queſtion de ſavoir où l'on iroit. On tint conſeil là-deſſus, & les ſentimens des généraux furent partagés. Gorgus, héritier de la haine de ſon pere contre Sparte, étoit d'avis qu'on n'allât pas plus loin que Zacynthe : « Nous » y ſerons, diſoit-il, à portée d'inquiéter toute » la côte maritime de la Laconie ». Manticlus au contraire croyoit qu'il n'étoit plus tems de penſer à troubler les Lacédémoniens : « Il faut, » diſoit-il, oublier tous les maux qu'ils nous ont » faits ; nous ne ſommes plus en état de leur » nuire ; tout ce que nous pourrions entrepren- » dre contr'eux dans la ſuite, ſerviroit plûtôt à » rendre notre condition plus mauvaiſe, qu'à » cauſer quelque dommage à nos ennemis : al- » lons donc droit en Sardaigne ; c'eſt une belle » & grande iſle qui nous fournira abondamment » toutes les choſes néceſſaires de la vie ». Tandis que la diſpute duroit encore, & que chacun s'échauffoit pour faire valoir ſon avis, Anaxilas, monarque de Rhegium, dont les ancêtres étoient Meſſéniens, & s'étoient établis dans ce pays après que leur patrie eut été ruinée pour la premiere fois dans la premiere guerre de Sparte, les envoya prier de lui donner quelque ſecours. Il étoit en guerre avec les Zancléens, peuples établis dans cette partie de la Sicile qui étoit préciſément vis-à-vis du territoire qu'il occupoit. La guerre étoit très-ſanglante ; & comme il n'avoit point de flotte à lui, l'avantage n'étoit pas toujours de ſon côté. Il promit donc aux Meſſéniens qu'il leur céderoit tout ce qu'ils pour-

roient gagner sur les Zancléens, qu'il leur aideroit même à faire la conquête de leurs terres, & qu'il leur en feroit présent ; & pour les faire entrer plus efficacement dans ses vues, il leur envoya une description du pays qu'il s'agissoit de conquérir.

Les Messéniens accepterent la proposition d'Anaxilas, & furent d'avis d'entreprendre l'expédition. Ils firent voile à Rhegium, prirent ce monarque sur leur flotte avec toutes ses troupes, & les débarquerent en Sicile. Là il se donna plusieurs combats. Anaxilas défit les Zancléens sur mer, & les Messéniens les battirent sur terre. Bientôt après on les assiégea & par mer & par terre. Le siége fut poussé vivement ; & lorsqu'ils virent que l'ennemi avoit déjà abattu une grande partie de leurs murailles, ils se refugierent dans les temples & aux pieds des autels où ils se tinrent en qualité de supplians. Anaxilas étoit d'avis qu'on les passât au fil de l'épée, & qu'on vendit les autres à l'encan avec leurs femmes & leurs enfans. Mais les généraux des Messéniens s'opposerent à cette barbarie, & prierent Anaxilas de ne pas les obliger à traiter des Grecs comme les Lacédémoniens les avoient traités eux-mêmes. L'asyle fut donc respecté, on leur accorda la vie à tous ; & on fit un traité avec eux : on permit à tous ceux qui ne vouloient point quitter leur patrie, de rester dans la ville sous le gouvernement des vainqueurs ; mais Zancle changea de nom, & les Messéniens l'appellerent Messene [k], en mémoire de leur ancienne patrie.

Aristomene [l] après le départ de ses compatriotes,

[k] *Aujourd'hui* Messine. [l] *Pauſ. Meſſen. c.* 14.

[m] *Plin.*

triotes, maria ſa ſœur, & deux de ſes filles qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du pays où il demeuroit. Bientôt après, les dieux donnerent un mari à la troiſieme. Damagete, roi d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'iſle de Rhodes, alla en perſonne à Delphes, pour conſulter l'oracle ſur le choix d'une femme. La prêtreſſe lui ordonna d'épouſer la fille du plus brave homme, du plus noble & du plus diſtingué qu'il y eût dans la Grece. Ariſtomene étoit dans le même tems à Delphes pour ſes affaires particulieres. Le prince Rhodien qui avoit ouï parler de ſon rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas beſoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Grece qui fût comparable à Ariſtomene. Il lui demande ſa fille, & il l'obtient. Enſuite il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais Ariſtomene ne put pas y reſter long-tems. Il ſe diſpoſa à faire un voyage à Sardes, capitale de Lydie, qui étoit en ce tems-là gouvernée par Ardys fils de Gygès. Son deſſein étoit d'aller de là à Ecbatane, à la cour de Phraorte, roi de Médie. Mais une maladie dont il fut pris, & qui l'emporta en peu de tems, mit obſtacle à tous ſes deſſeins. Damagete ſon gendre lui érigea un ſuperbe monument, & les Rhodiens ne témoignerent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me ſemble que c'eſt là le récit le plus probable de la mort d'Ariſtomene. Mais il y en a un autre que nous trouvons dans pluſieurs auteurs [m], & qui eſt beaucoup plus commun. On dit

[m] *Plin. l. 11. c. 70. dit qu'on l'ouvrit tout vivant. Valer. Maxim. l. 1. c. 8. Steph. de Urb. V.* Ἀρδανία.

[n] *Steph.*

dit qu'après s'être plusieurs fois échappé miraculeusement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris & mis à mort, qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva son cœur tout velu. Quoique nous ne connoissions pas les premiers auteurs de ce récit, ou plûtôt de cette fable, & que nous n'en puissions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raisons qui nous empêchent de la croire. Ceux qui ont écrit le plus exactement l'histoire des guerres des Messéniens & la vie d'Aristomene, ne parlent point de ce fait : d'un autre côté, ceux qui en parlent, sont d'une réputation inférieure à celle des premiers, ils font des fautes intolérables dans ce qu'ils disent, & il semble qu'ils n'ont rapporté ce prétendu fait, que parce qu'il contient quelque chose d'extraordinaire & de singulier, sans se donner la peine d'en examiner la vérité ou la fausseté. Il est vrai que ceux qui le rapportent, citent des auteurs plus anciens [n] afin de lui donner quelqu'apparence de vérité. Mais il est certain que les anciens auteurs, sur le témoignage desquels ils prétendent s'appuyer, n'ont jamais rien écrit de semblable : & c'est ce qui nous donne lieu de croire que quelques-uns de ceux qui ont parlé de ce fait extraordinaire, sentoient eux-mêmes qu'ils rapportoient une fable.

Aristomene étoit brave de sa personne, bon soldat, excellent général, bien fait de corps, & d'un genie supérieur, propre à former les plus

[n] *Steph.* cite *Hérodote*, qui n'a jamais parlé d'*Aristomene*, & *Rhianus*, que *Pausanias* suit expressément, mais sans parler de cette fable. *Aristomene* étoit le héros du poëme *Rhianus*, & il n'est nullement croyable qu'il l'eût fait mourir si misérablement.

plus vaſtes projets & à exécuter les plus grandes entrepriſes ; il ſupportoit aiſément les fatigues, il étoit hardi & entreprenant, peut-être même téméraire ; mais la prodigieuſe inégalité de ſes forces, le mettoit dans la néceſſité de tout hazarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excuſable la hardieſſe avec laquelle il expoſoit ſi fort & ſi ſouvent une vie d'où dépendoient le ſuccès de la guerre & le ſalut de tant de citoyens. Cette raiſon ſeule eſt l'apologie de pluſieurs autres de ſes actions où il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de bas : par exemple, il faiſoit quelquefois la guerre à des femmes, il alloit en parti, il pilloit, il ravageoit le pays ennemi, parce que n'ayant pas aſſez de troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de réſiſter à une armée entiere. Mais il ne paroît pas avoir été fort religieux ; & quoiqu'on puiſſe dire qu'il eſt probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Meſſéniens qui ſous la forme de Caſtor & de Pollux allerent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus ſacrées, il eſt certain que l'on voit quelque choſe d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtreſſes dans le tems qu'elles étoient occupées au ſervice des déeſſes. Son amour pour la patrie, ſon zele pour la liberté qui étoit le mobile de toutes ſes actions, & qui ne l'abandonna jamais juſqu'aux derniers momens de ſa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits que nous avons de lui ne ſont pas extrêmement flattés, & ſi ce que les hiſtoriens rapportent de ces actions eſt bien vrai, on peut dire que ſi parmi les anciens héros il y en a pluſieurs qui aient mieux réuſſi dans les guerres qu'ils ont entrepriſes, il y en a peu qui

aient mérité de plus heureux ſuccès ; & ſi d'autres ont entrepris de délivrer leur patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un ſeul qui ait eu autant de difficultés à ſurmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame lors même qu'il ſuccomboit.

Sa mort aſſûra aux Lacédémoniens les conquêtes qui leur avoient tant couté [a]. Maîtres de la Meſſénie, ils en partagerent les terres entre eux, & pendant preſque trois ſiecles, ils traiterent comme des eſclaves publics le peu d'habitans qui y étoient reſtés. Après que les Thébains eurent remporté à Leuctres une grande & mémorable victoire ſur les Lacédémoniens, Epaminondas, héritier de la haine d'Ariſtomene contre Sparte, auſſi célebre par ſa valeur que ce généreux défenſeur de la patrie, mais plus heureux que lui dans ſes entrepriſes, réſolut de rétablir les Meſſéniens dans leur pays, & de les délivrer de l'eſclavage. Il envoya de tous côtés, en Italie, en Sicile, & même chez les Eveſpérites juſqu'au fond des deſerts de la Libye, pour inviter ces malheureux exilés à revenir dans le Peloponneſe. Il leur bâtit une ville qu'il appella Meſſene, & les y établit ſous d'heureux auſpices. On recouvra les gages ſacrés qu'Ariſtomene avoit cachés, & on les plaça dans la nouvelle ville. Ils conſiſtoient en des lames de plomb fort minces, qui formoient une eſpece de rouleau, & ſur leſquelles étoit écrit tout ce qui concernoit le culte & les cérémonies des grandes déeſſes. On dit que l'endroit où ils étoient cachés, fut découvert à Epaminondas dans un ſonge. Les os

[a] *Pauſ. Meſſen. c. 24. 25. 26. & 27. Diod. Sic. l. 25.*

os d'Ariſtomene [p] furent rapportés dans ſa patrie par un ordre de l'oracle de Delphes, & on les enterra dans la nouvelle ville. Les Meſſéniens lui ſacrifioient un taureau avec des cérémonies particulieres. Ils attachoient la victime à une colonne qui étoit auprès de ſon tombeau. Si à force de ſe débattre le taureau déplaçoit la colonne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure : ſi au contraire il laiſſoit la colonne en l'état où elle étoit, ſans la remuer & la déplacer, ils ſe croyoient menacés de quelque malheur.

Ce fut ainſi que les Meſſéniens revinrent dans le Péloponneſe, & qu'ils recouvrerent & leur patrie & leur liberté, deux cent quatre-vingt-dix-ſept ans après [q] la priſe d'Ira, Dyſcinete étant archonte à Athenes, la troiſieme année de la cent deuxieme Olympiade. Après cela ils y vêcurent en paix pendant pluſieurs années. Ils repouſſerent avec ſuccès les fréquentes attaques des Lacédémoniens ; ils échapperent à la ruine commune, & à l'échec que toute la Grece reçut dans la bataille de Cheronée ; ils ſe joignirent à la république des Achéens, qui les délivrerent de la tyrannie de Nabis le Spartiate qui avoit ſurpris la ville de Meſſene. Ils eurent un peu après une guerre aſſez malheureuſe avec les Achéens, firent priſonnier Philopœmen général de leurs ennemis, & le mirent à mort. Les auteurs de cette action ayant été punis, ils rentrerent dans l'alliance des Achéens, & bien-tôt après ils furent réduits avec eux & avec toute la Grece ſous la puiſſance des Romains.

[p] *Pauſ. Meſſen. c.* 32.
[q] *Pauſ. Meſſen. c.* 27. 28. & 29. *Plut. in Philop.*

Fin de la vie d'Ariſtomene.

TARQUIN L'ANCIEN.

L'HISTOIRE de Tarquin l'ancien eſt un exemple remarquable du pouvoir qu'on attribue ordinairement à la Fortune ſur les choſes humaines ; pouvoir dont elle ſe plaît ſouvent à donner des marques, en faiſant réuſſir certains événemens par les moyens qui paroiſſent les moins propres à les produire. Le banniſſement de ſon pere qui fut chaſſé d'une ville où il tenoit un des premiers rangs, les diſgraces qu'il eut dans le pays de ſa naiſſance, ſon excluſion de toutes les charges & dignités de ſa patrie, furent autant de pas qui le conduiſirent à la couronne. Mais d'un autre côté toute ſa grandeur & toute ſa prudence ne purent le garantir d'une fin auſſi imprévue & auſſi ſurprenante que l'avoit été ſon élévation.

Les Bacchiades dont ce roi deſcendoit, furent pendant pluſieurs ſiecles [a] la famille royale de Corinthe. A la fin ils devinrent ſi nombreux & ſi puiſſans, qu'à la mort d'un de leurs princes ils ſe trouverent en état de changer la monarchie en une eſpece d'ariſtocratie. Comme ils étoient plus de deux cent, ils retinrent pour eux toute l'autorité du gouvernement, & tous les ans ils éliſoient un magiſtrat ſouverain qu'ils prenoient toujours d'entr'eux. Sur-tout ils avoient grand ſoin de ne ſe jamais allier par les mariages que dans les familles les uns des autres. Mais après s'être aſſuré, à ce qu'ils croyoient, une tyrannie ſtable & perpétuelle [b], ils s'abandonnerent à l'oiſiveté,

[a] *Hérod. l. 5. Pauſ. Cor.* [b] *Ælian. V. Hiſt. l. 12. c. 29. Dion.*

veté, au luxe, à la débauche ; ce qui les conduisit enfin à leur ruine. Un des Bacchiades avoit une fille qui étoit très-difforme. Il la maria à un Corinthien d'une autre famille & d'une condition fort au-dessous de la sienne. Cypsele nâquit de ce mariage. Dans son enfance les parens de sa mere entreprirent sur sa vie : mais il leur échapa par une espece de miracle. Quand il fut grand, il résolut de se venger, & sut si bien conduire ses entrepriſes, qu'il se rendit maître de Corinthe. Ce fut un des meilleurs tyrans de l'antiquité. Il gouverna son peuple avec tant de douceur, que quelque tems après son avénement à la couroune, il se vit en état de se passer de gardes & de se maintenir par lui-même dans la puissance souveraine, sans rien craindre de la part de ses sujets.

Il fut néanmoins obligé au commencement de son regne d'user d'une grande sévérité envers les Bacchiades. Il ne pouvoit pas s'attendre à avoir ni repos, ni joye, ni sûreté, jusqu'à ce qu'il les eût entiérement extirpés ou chassés de la ville ; ce qu'il fit en effet par la mort de quelques-uns & par le banniſſement des autres, n'en laissant aucun à Corinthe, excepté ceux qui étoient dans le mépris, pauvres, & réduits à la derniere misere. Demarate fut du nombre des exilés [c]. C'étoit un gros marchand ; il faisoit son principal commerce sur les côtes de Toscane ; & comme il avoit un grand nombre de correspondans dans ce pays, ce fut là qu'il se retira. Ses richesses étoient considérables ; il avoit à sa suite un grand nombre d'esclaves, de domestiques, de cliens [d], & d'amis : il prit même avec lui plusieurs ouvriers & &

[c] *Dion. Halic. l. 3. p. 137. Liv. l. 1, c. 34.*
[d] *Strab. l. 5. p. 152.*

 [e] *Dion.*

& artiſans de Grece qu'il mena en Etrurie ; de ſorte qu'il fit fleurir en Italie quelques-uns des arts de ſon pays, qui auparavant n'y avoient été connus que très-imparfaitement.

Tarquinie étoit alors une des principales villes de la Toſcane. Demarate s'y établit, & peu de tems après il s'y maria fort avantageuſement. Il eut deux fils de ce mariage, auxquels il donna des noms Etruriens, à l'un le nom d'Aruns, & à l'autre celui de Lucumon. Il les maria tous deux dans les meilleures familles du pays. Mais l'aîné mourut quelque tems après, dans la fleur de ſon âge, laiſſant ſa femme enceinte. Demarate eut tant de chagrin de la mort de ſon fils aîné, qu'il en mourut. Il ne lui ſurvêcut pas même aſſez long-tems pour être certain de la groſſeſſe de ſa belle-fille ; de ſorte qu'il laiſſa Lucumon ſeul héritier de ſes biens. Le fils poſthume d'Aruns [e] nâquit donc ſans biens, ſans patrimoine, & dépourvû de toutes choſes ; ce qui lui fit donner le ſurnom d'Egerius, c'eſt-à-dire, pauvre.

Seul héritier de tant de biens, Lucumon ſe prévalut de ſa bonne fortune, & voulut faire une figure qui répondit à ſes richeſſes. Il avoit eu une très-bonne éducation, Demarate ayant eu ſoin de les faire inſtruire ſon frere & lui dans toutes les ſciences & de la Tyrrhénie où il s'étoit établi & de la Grece d'où il avoit été banni. Il croyoit avoir toutes les qualités néceſſaires pour remplir une des premieres charges de Tarquinie, & pour entrer dans le gouvernement de la république. Il les avoit en effet : mais ſes compatriotes au lieu de lui rendre juſtice, le rebuterent

[e] *Dion, Halic. l. 3. p. 139.*

I Liv.

terent indignement. Ils étoient ſi mauvais politiques, qu'ils ne pouvoient ſouffrir le mérite d'un homme qu'ils regardoient comme étranger. Ils affectoient même d'ignorer ou de mépriſer ſes excellentes qualités, & ils traitoient comme le dernier des hommes celui qui méritoit une des premieres places de la ville. Lucumon ſouffrit avec peine cet affront, & ſa femme le confirmoit dans ſes reſſentimens.

Tanaquil étoit d'une [f] des plus nobles familles de Tarquinie : mais ſon cœur étoit beaucoup au-deſſus de ſa naiſſance & de ſon ſexe ; la fierté & l'ambition faiſoient ſon caractere diſtinctif. Ces qualités néanmoins étoient accompagnées d'une prudence mâle, qui ſembloit lui aſſurer la fortune à laquelle elle aſpiroit. Une femme de ce caractere pouvoit-elle ſe réſoudre à mener une vie privée ? Elle avoit épouſé un homme riche, dans l'eſpérance que par ce mariage elle s'éleveroit encore au-deſſus de ſa condition ; & cependant elle ſe voyoit au-deſſous de l'état pour lequel elle étoit née. Le mérite de ſon mari étoit un obſtacle à ſon élévation : on l'avoit exclus de toutes les charges par jalouſie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais y parvenir. Lucumon devoit être aſſez diſpoſé par lui-même à ſortir de Tarquinie, & ſa femme naturellement ambitieuſe n'avoit garde de manquer de l'entretenir dans cette penſée. « Sortons, lui diſoit-elle, » de ce pays ingrat : abandonnons une ville qui » n'eſt plus digne de vous. Puiſque votre mérite » eſt ſi mal récompenſé à Tarquinie, je renonce » volontiers à l'amour que j'ai naturellement » pour le lieu de ma naiſſance. Je veux vous » accom-

[f] *Liv. l. 1. c. 34.*

[g] *Dion.*

» accompagner dans ce généreux exil. Je ſerai » pleinement récompenſée du ſacrifice que je » fais aujourd'hui, en partageant avec vous les » honneurs où vous ne pouvez manquer de parvenir. On reçoit à Rome tous les étrangers, » on leur accorde avec bonté le droit de bourgeoiſie, & la vertu y eſt honorée. Cette ville » floriſſante connoît trop bien ſes intérêts pour » ne pas récompenſer le mérite par-tout où il » ſe trouve. Les Romains ne cherchent qu'à » combler d'honneurs les hommes illuſtres qui » ſe retirent chez eux. Ils leur donnent le commandement de leurs armées, ils les reçoivent » dans le ſénat, le throne même leur eſt ouvert. » Numa dont la mémoire eſt reſpectée à Rome » au-deſſus de celle de tous leurs autres princes, » étoit un étranger ; & le roi qui les gouverne » aujourd'hui, n'eſt tout au plus qu'à moitié » Romain.

Lucumon l'écoutoit [g] avec plaiſir ; & comme il avoit beaucoup moins d'habitudes à Tarquinie & moins d'attachement pour cette ville que Tanaquil, dont toute la famille en étoit originaire, il ne fut pas long tems à ſe déterminer à en ſortir. Outre ſa femme, il prit avec lui quelques-uns de ſes amis, un grand nombre d'eſclaves, de domeſtiques, & tous ſes effets, & s'en alla droit à Rome. Quand il fut arrivé au Janicule, d'où l'on commence à appercevoir la ville de Rome en venant de Tyrrhénie, une aigle fondant tout d'un coup ſur ſa tête, lui enleva ſon chapeau, & après avoir voltigé autour du chariot où étoit Lucumon, elle s'élança ſi haut qu'on la perdit de vue. Un moment après elle

[g] *Diou. Halic. Liv.*

elle reparut, & lui remit ſon chapeau ſur la tête dans le même état où il étoit auparavant. Alors Tanaquil qui avoit été élevée dans la connoiſſance des auſpices, embraſſa ſon mari, & lui donna de bonnes eſpérances, en l'aſſurant qu'un jour il ſeroit aſſis ſur le throne de la ville où ils alloient entrer; que ſi les regles de l'art des augures qu'elle avoit appris dans ſon pays, étoient certaines, elle ne pouvoit pas ſe tromper; qu'au reſte c'étoit à lui de travailler à ſe rendre digne de la couronne, & qu'il ne devoit rien oublier pour mériter l'eſtime des Romains, afin qu'ils exécutaſſent en ſa faveur les ordres du deſtin, & qu'ils le forçaſſent pour ainſi dire à accepter la royauté. Ces heureux préſages le remplirent de joye, & fondé ſur les prédictions de Tanaquil, il penſa ſérieuſement à ſe rendre digne des honneurs qui lui étoient deſtinés. Il s'arrêta aux portes de la ville pour remercier les dieux des augures favorables qu'ils lui avoient envoyés, & après ces actions de graces il entra dans Rome avec une joye proportionnée à la grandeur de la dignité qui lui étoit promiſe.

Ancus Martius étoit alors roi de Rome. Il étoit petit-fils de Numa, marchoit ſur les traces de ſon ayeul, & lui reſſembloit de caractere. Sous le regne de ſon prédéceſſeur on avoit négligé les cérémonies religieuſes inſtituées par Numa, & la plûpart des Romains s'appliquant uniquement aux exercices de la guerre, n'avoient cherché qu'à s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ancus à ſon avénement à la couronne, aſſembla le peuple, & l'exhorta à reprendre les exercices de la religion comme du tems de Numa. Il étoit pieux comme ſon ayeul maternel, & aimoit la religion. Il n'aimoit pas moins la

paix,

paix, & ſes ſujets avoient conçu de grandes eſpérances de jouir ſous ſon regne de la même tranquillité dont ils avoient goûté les douceurs ſous celui de Numa dont la mémoire leur étoit chere. Les villes voiſines mirent obſtacle à ſes bonnes intentions, & trouverent des prétextes pour recommencer la guerre. Elles ſe promettoient un heureux ſuccès de toutes leurs entrepriſes, parce qu'elles ſavoient que Marcius n'étoit pas d'un caractere guerrier. Mais elles y furent trompées. Si Ancus aimoit la paix, il n'en étoit pas pour cela moins capable de faire la guerre quand il s'y voyoit contraint; d'ailleurs il avoit de bonnes troupes, bien diſciplinées par ſon prédéceſſeur, accoutumées à vaincre, & animées par une ſuite conſtante d'heureux ſuccès. Les Latins perſuadés que l'éloignement qu'il avoit pour la guerre, venoit d'un défaut de courage ou de peu d'expérience, firent le dégât ſur les terres des Romains. Il leur envoya une ambaſſade pour les ſommer de rendre tout ce qu'ils avoient enlevé; & ſur leur refus, il aſſiégea la ville de Politorie & en transfera les habitans à Rome. Il prit auſſi les villes de Tellène & de Fidene. Après la priſe de ces places, les Romains & les Latins ſe battirent en deux différentes occaſions. Dans la premiere, l'action dura long-tems ſans que la victoire ſe déclarât, & les deux armées ſe retirerent avec un égal avantage: mais dans la ſeconde les Romains gagnerent la bataille, & pourſuivirent les ennemis juſques dans leur camp. On continua dans la ſuite à faire des actes d'hoſtilité, & l'on en vint ſouvent à des eſcarmouches, où les Romains eurent preſque toujours l'avantage, parce qu'ils avoient poſté des troupes en embuſcade ſous le

commandement de Tarquin le Tyrrhénien. Ancus n'avoit d'abord pris les armes que pour ſe défendre. Mais quand il ſe vit victorieux, il pouſſa ſon avantage, & la fortune l'accompagna toujours; de ſorte qu'après les Latins, il fit ſentir ſa puiſſance aux Fidenates, aux Véiens & aux Sabins. Son regne fut donc troublé par de fréquentes guerres, mais il ne fut pas malheureux; & l'on peut dire que quoiqu'il ne procurât point à ſes ſujets autant de tranquillité & de repos qu'il le déſiroit, les troubles ne furent pas aſſez grands, ni leurs infortunes aſſez conſidérables pour les impatienter.

Ce fut ſous le regne de ce prince que Lucumon vint à Rome. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda à parler au roi; il lui dit qui il étoit, qu'il venoit à Rome pour y établir ſa demeure; qu'il apportoit avec lui toutes les richeſſes que ſon pere lui avoit laiſſées, & que comme ces biens étoient trop conſidérables pour un ſujet, il lui en faiſoit offre, tant pour ſes dépenſes particulieres que pour les beſoins de la république. Un pareil compliment ne pouvoit être que très-agréable. Marcius le reçut avec beaucoup d'amitié, lui & tous ceux de ſa ſuite; il lui permit de choiſir tel quartier de la ville qu'il lui plairoit pour y bâtir, & lui donna une portion conſidérable des terres du public. Lucumon pour ſe conformer aux manieres des Romains, changea ſon nom en celui de Lucius, & de la ville où il étoit né il prit le ſurnom de Tarquin. Dans la ſuite on l'appella toujours ce dernier nom; & dans les ſiecles ſuivans, pour le diſtinguer de ſon petit-fils, on lui donna le ſurnom de *Priſcus*, c'eſt-à-dire, l'*Ancien*. Il eſt aſſez probable que ſa femme changea auſſi ſon nom en celui de *Caia Cæcilia*.

Cæcilia. Mais ce fait eſt conteſté, & il eſt certain que les hiſtoriens l'appellent ordinairement *Tanaquil*.

On ſuppoſe ordinairement que Tarquin vint à Rome vers la huitieme année du regne d'Ancus, quoique quelques auteurs croyent qu'il y vint plûtôt. En effet, nous voyons dans l'hiſtoire, qu'immédiatement après la huitieme année de Marcius, il commandoit déjà quelques garniſons Romaines ſur les frontieres des Latins. Les Romains étoient alors en guerre avec les villes Latines. Tarquin qu'ils avoient mis à la tête d'une partie de leurs troupes, faiſoit de continuelles excurſions dans tout le pays des ennemis, & les tourmentoit beaucoup ; il avoit ſoin en même tems d'empêcher que les Latins ne fiſſent aucun dégât conſidérable ſur les terres Romaines. Ces belles actions lui acquirent une ſi grande réputation, que l'année ſuivante il fut fait général de la cavalerie dans la guerre contre les Sabins.

Marcius informé par ſes eſpions & par quelques deſerteurs, que les ennemis avoient envoyé la plus grande partie de leur armée dans les campagnes pour les ravager, & qu'il n'étoit reſté qu'une foible garniſon dans leur camp, ordonna à Tarquin d'aller avec la cavalerie attaquer les pillards. Pendant ce tems-là il courut lui-même à la tête de ſon infanterie au camp des Sabins, & le força dès la premiere attaque. Les Sabins voyant que la cavalerie Romaine venoit fondre ſur eux, abandonnerent tout leur butin, & ne penſerent qu'à ſe retirer en bon ordre dans leurs retranchemens. Quand ils y furent arrivés, l'ennemi s'en étant emparé, ils tâcherent de s'enfuir dans les bois & dans les montagnes. Mais Tarquin à la tête de ſa cavalerie légere, ne leur en

donna

donna pas le tems ; il les pourſuivit ſi vivement qu'il n'y en eut que très-peu qui échapperent. Cette déroute obligea les Sabins à envoyer une ambaſſade à Rome pour demander la paix, qu'on leur accorda ſans peine. Nous ne ſavons point d'autres particularités des actions que fit Tarquin dans la guerre avant ſon avénement à la couronne. L'hiſtoire nous apprend ſeulement en général, qu'il ſe diſtingua par ſes exploits dans toutes les occaſions.

Les hiſtoriens ont pris plus de plaiſir à nous informer de ſa conduite dans la ville. Il gagna bien-tôt les bonnes graces du roi par les ſecours d'argent qu'il lui fourniſſoit à propos, ſoit pour ſes dépenſes particulieres, ſoit pour les frais de la guerre. Marcius le fit patricien, ſénateur & enfin premier miniſtre. Mais la faveur dont le prince l'honoroit, ne diminuoit rien de l'eſtime & de l'affection de la nobleſſe & du peuple. Sa douceur, ſa politeſſe, ſes libéralités, ſes manieres prévenantes, & les bons offices qu'il rendoit volontiers à toutes ſortes de perſonnes, lui attachoient les grands & les petits. Jamais homme ne prit plus de plaiſir à faire du bien. Ses libéralités n'avoient point de bornes. Il prodiguoit ſon argent & pour les beſoins de l'état & pour ceux des particuliers. Il cherchoit toutes les occaſions de ſervir les citoyens, il les prévenoit même dans leurs beſoins, de ſorte qu'on lui avoit double obligation des bons offices qu'il rendoit. Un de ſes premiers ſoins étoit d'éviter toute apparence d'orgueil, de fierté, de hauteur ; plus il ſe voyoit élevé, plus il étoit modeſte, & tout le monde étoit perſuadé qu'il n'étoit le favori du roi, que parce qu'il n'avoit en vue que le bien public. Il gagnoit l'amitié des nobles &

des

des ſénateurs par ſes politeſſes, celle du ſimple peuple par des faveurs réelles, par ſa douceur, par ſon affabilité, & par ſes promeſſes obligeantes qu'il ne manquoit jamais d'exécuter. Il ne faut donc pas s'étonner ſi à la mort d'Ancus, qui ne laiſſoit que deux fils qui étoient en bas âge, il fut élû roi avec l'applaudiſſement de toute la ville.

Je ſai que l'hiſtorien Romain rapporte les moyens par leſquels Tarquin parvint à la couronne, d'une façon très-injurieuſe à ſa mémoire. Il dit qu'Ancus avoit nommé Tarquin pour tuteur de ſes enfans : mais que celui-ci abuſa du pouvoir qu'il avoit ſur eux ; qu'il les fit ſortir de la ville, ſous prétexte de les envoyer à la chaſſe, vers le tems que ſe devoient tenir les aſſemblées pour l'élection d'un roi ; qu'alors il fit un diſcours au peuple par lequel il lui demanda la couronne d'une maniere tout à-fait inſinuante, & qu'en effet il fut auſſi-tôt élu. Mais le ſilence de Denys d'Halicarnaſſe, hiſtorien exact & diligent, eſt pour moi d'un grand poids contre ce prétendu fait qui n'a par lui-même aucune probabilité. C'eſt faire injure à la ſageſſe de Tarquin & à celle des Romains, que de ſuppoſer ou que l'un craignit la concurrence de deux jeunes enfans, ou que les autres penſaſſent à les élire : un homme d'une réputation auſſi bien établie & d'une vertu auſſi connue, n'avoit pas beſoin de pareils artifices pour parvenir au throne.

La premiere action qu'il fit après ſon élection, étoit très juſte, & décéloit en même tems un grand politique. La ville de Rome avoit été aggrandie ſous chacun de ſes prédéceſſeurs, mais le nombre des ſénateurs éroit toujours le même que du tems de Romulus. Il n'étoit pas raiſon-

nable

nable qu'on ne fit point de changement dans le ſénat à proportion que le nombre des citoyens s'augmentoit, ni qu'une conſtitution faite dans les commencemens d'une ville encore foible & peu étendue, empêchât tant de gens de mérite d'avoir part à des honneurs qui ne leur étoient pas moins dûs qu'aux anciens patriciens, puiſqu'ils avoient contribué à les augmenter. C'eſt ce qui porte le roi à choiſir cent nouveaux ſénateurs parmi les Plébéiens qui s'étoient ſignalés ou par leur valeur dans la guerre, ou par leur prudence dans la paix. Mais outre les raiſons publiques qui l'engageoient à faire cette promotion, il y trouvoit auſſi ſon intérêt particulier. Par ce moyen le ſénat étoit augmenté d'un tiers, & l'autorité du roi en devenoit d'autant plus grande qu'il n'étoit pas probable que ceux qui lui avoient des obligations perſonnelles, vouluſſent s'oppoſer à ſes intentions. Nous ne voyons pas néanmoins qu'il ait abuſé de ſa puiſſance pour engager ſes ſujets dans des deſſeins & des entrepriſes injuſtes. On applaudit au choix qu'il avoit fait de ces nouveaux ſénateurs, & on les diſtingua des autres par le nom de *Patres Minorum Gentium*.

Il fit auſſi une autre action, qu'on peut appeller un acte de dévotion, & par laquelle il gagna de plus en plus l'affection du peuple. Les vierges Veſtales pour qui les Romains avoient une extrême vénération, ſe trouvoient trop fatiguées des cérémonies publiques & des ſacrifices qu'elles étoient obligées de faire. Pour rendre leur fardeau plus leger, Tarquin en ajouta deux aux quatre que Numa avoit inſtituées. Ce nombre parut ſuffiſant, & jamais on ne l'augmenta dans la ſuite. Il eut le chagrin de ſe voir

obligé

obligé d'en punir une. C'étoit Pinaria, fille de Publius ; elle ſe trouva coupable de quelque faute conſidérable contre la chaſteté, & fut enterrée toute vive. On dit que ce fut lui qui détermina ce genre de punition & toutes les formalités qu'on y obſervoit. Quelques hiſtoriens aſſurent qu'il en reçut des ordres exprès dans un ſonge, & il étoit très probable qu'il n'étoit pas fâché qu'on le crût ainſi.

Auſſi-tôt après ces différentes inſtitutions, il fut obligé de faire la guerre aux Apiolains. Apiole étoit une ville conſidérable dans le pays des Latins. Les habitans de cette ville, ſuivant une façon de penſer qui paroit n'avoir été que trop commune dans ce tems-là, ne ſe croyoient obligés à garder les traités qu'ils avoient faits avec les Romains, que tant que vivoit le prince avec lequel ils les avoient conclus. Sur ce principe, à la premiere nouvelle de la mort d'Ancus, ils entrerent ſur les terres des Romains, & en emporterent un gros butin. Comme il y avoit beaucoup d'apparence que pluſieurs autres villes ne manqueroient pas d'imiter leur conduite ſi elle demeuroit impunie, Tarquin réſolut de châtier cette inſolence avec la derniere ſévérité. Il leva une armée, entra dans leur pays, & le ravagea à ſon tour. Les Apiolains ayant enfin reçu quelques troupes auxiliaires des autres villes Latines, prirent le parti de hazarder une bataille : mais ils furent défaits. Ils en hazarderent enſuite une ſeconde, & n'y ayant pas eu un meilleur ſuccès que dans la premiere, ils furent contraints de ſe retirer dans leur ville, où Tarquin les aſſiégea. Il preſſa le ſiége avec une vigueur extraordinaire. Comme les forces des Romains étoient beaucoup plus nombreuſes que

celles

celles de la ville, elles donnoient des assauts continuels; & roulant tour à tour, elles avoient le tems de se reposer, tandis que les assiégés n'avoient aucun relâche ni jour ni nuit, étant obligés de combattre sans cesse pour repousser les assiégeans. La ville fut emportée d'assaut, & la plûpart des Apiolains périrent dans les combats. Quelques autres, mais en petit nombre, rendirent les armes, & on leur laissa la vie: mais on les mena tous à Rome avec leurs femmes & leurs enfans, & ils furent réduits en servitude ou vendus. La ville fut mise au pillage, puis réduite en cendres, & on en rasa les murailles jusqu'aux fondemens. Tarquin en punissant ces peuples avec tant de sévérité, de même que dans la suite il punit en pareil cas ceux de Cornicule, agissoit plûtôt comme un juge qui exécute une sentence contre des traîtres & des rebelles opiniâtres, que comme un prince engagé dans une guerre contre un ennemi qui a de l'honneur & qui se conduit selon les regles; & quelque dur que paroisse le traitement qu'il leur fit, on ne peut pas dire qu'il fût injuste. La conduite différente qu'il tint à l'égard des Crustumériens & d'autres peuples, dont le crime étoit le même, mais dont la soumission le désarma, fit assez voir que la cruauté n'avoit point eu de part à la punition exemplaire des Apiolains & des Corniculains.

Crustumerie étoit originairement une colonie des Latins, mais depuis le regne de Romulus, elle avoit toujours été soumise aux Romains. Tarquin étant parvenu à la couronne, les Crustumériens se révolterent, dans l'espérance d'être secourus par les Latins. Le roi leva une armée formidable, marcha contr'eux, & aucune des

villes

villes Latines ne leur ayant envoyé du ſecours ; ils furent obligés de ſe rendre à la merci des Romains. Quand l'armée approcha de leurs murailles, ils ouvrirent leurs portes, & envoyerent à Tarquin les plus vénérables de leurs citoyens pour lui rendre la ville & pour implorer ſa clémence. Tarquin les traita avec plus de douceur qu'ils n'avoient eſpéré ; il n'en mit pas un ſeul à mort, ſe contentant d'impoſer une amende à quelques-uns qui étoient notoirement les plus coupables & auteurs de la révolte ; quant aux autres, il les laiſſa dans leur premier état, ſans leur ôter aucun de leurs privileges. Mais pour empêcher qu'ils ne remuaſſent à l'avenir, il mit dans la ville une garniſon Romaine ; & par ce moyen il s'aſſura de leur fidélité. Les Nomentins eurent le même ſort. Se fiant ſur le ſecours des villes Latines, ils prirent les armes, & ſe mirent à ravager les terres des Romains. Tarquin marcha contre eux pour les faire rentrer dans leur devoir. Le ſecours qu'ils attendoient tardant trop à venir, & n'étant pas en état par eux-mêmes de réſiſter à l'armée Romaine, ils ſe ſoumirent comme avoient fait les Cruſtumériens, & furent traités avec la même douceur.

Les habitans de Collatie eurent auſſi la témérité de ſe ſoulever contre les Romains. Tarquin, après avoir réduit Nomente, marcha contr'eux. Ils comptoient tellement ſur leurs forces, qu'ils ſortirent à ſa rencontre. Mais ils furent punis de leur révolte, & ſans en venir à une action générale, Tarquin les défit dans pluſieurs eſcarmouches : de ſorte que convaincus de leur propre foibleſſe, ils ſe refugierent dans l'enceinte de leurs murs. Ils envoyerent demander des troupes aux villes Latines : mais comme ces ſecours tardoient

tardoient trop, & que le roi preſſoit vivement le ſiége, ils furent enfin obligés de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. L'hiſtorien Romain nous donne la formule dont on ſe ſervit en cette occaſion. Par cette formule les habitans de Collatie ſe donnent au roi & au peuple Romain, eux & leur ville, leurs terres, eaux, temples, & biens, & généralement toutes choſes, tant divines qu'humaines. Ils ne furent pas traités ſi doucement que les Nomentins & les Cruſtumeriens. Tarquin les déſarma tous; il leur impoſa une amende pécuniaire; & pour les contenir dans le devoir, il mit dans la ville une garniſon Romaine, ſous le commandement d'Egerius ſon neveu, auquel il donna la ſouveraineté de cette place pour toute ſa vie, ce qui lui tint lieu de la part de la ſucceſſion de ſon pere dont les circonſtances malheureuſes de ſa naiſſance l'avoient privé. Egerius établi à perpétuité gouverneur de Collatie, prit le ſurnom de Collatinus que ſes deſcendans porterent après lui.

Après la réduction de Collatie, Tarquin tourna ſes armes contre Cornicule, qui étoit une autre ville des Latins. Il commença par ravager les terres, ſans trouver d'oppoſition; & quand il vit qu'il ne venoit point de troupes pour défendre le pays, il s'approcha de la ville. Il fit d'abord pluſieurs tentatives pour engager les habitans à faire amitié avec lui à des conditions raiſonnables. Mais ils regarderent ces offres comme des marques de foibleſſe, & ne voulurent point entendre parler de paix. Leur ville étoit bien fortifiée, leurs affaires étoient en bon état, & ils comptoient ſur les ſecours qu'ils attendoient de toutes parts. C'eſt ce qui les détermina à rejetter toute oppoſition & à ſe laiſſer aſſiéger. Tar-

quin fit donc ranger ſon armée autour de la ville, & leur donna l'aſſaut. Il trouva d'abord une vigoureuſe réſiſtance, & perdit beaucoup de monde dans les fréquentes attaques. Les aſſiégés firent pluſieurs ſorties qui leur réuſſirent : mais leurs réuſſites mêmes les épuiſoient. Enfin accablés de fatigues, ils commencerent à ſe diviſer. Les uns vouloient qu'on ſe rendît, & les autres qu'on tînt ferme juſqu'à la derniere extrêmité ; & quoique ce dernier avis l'emportât, la diſcorde les mettoît de plus en plus hors d'état de ſe défendre. Tarquin ſut en profiter ; il redoubla les aſſauts, & la ville fut emportée de force. Cette conquête fut très-ſanglante. Tout ce qu'il y avoit de braves citoyens périt les armes à la main. Les lâches & la populace ſurvêcurent à la ruine de leur patrie, mais on les vendit comme eſclaves avec leurs femmes & leurs enfans. Leur ville fut pillée & réduite en cendres.

Les Latins irrités de la rigueur avec laquelle Tarquin avoit traité la ville de Cornicule, & étonnés du ſuccès de ſes armes, réſolurent de joindre toutes leurs forces contre un ſi dangereux voiſin. Dans ce deſſein ils leverent une nombreuſe armée ; ils ſe jetterent ſur les meilleures terres des Romains ; & après les avoir ravagées, ils ſe retirerent chargés de butin dans une fortereſſe qu'ils avoient bâtie pour leur ſûreté. Tarquin de ſon côté alla à leur rencontre avec ſes plus leſtes troupes, & n'ayant pû les attirer au combat, il fut obligé de ſe jetter ſur leurs terres pour leur rendre la pareille. Les différentes courſes qu'il y fit, eurent l'effet qu'il en attendoit, & les Latins ne reculerent plus. Il ſe donna une action générale auprès de Fidenes, où il périt beaucoup de monde de part & d'au-

tre. Les Romains cependant demeurerent maîtres du champ de bataille. La nuit les empêcha de remporter une victoire complette, & facilita aux ennemis les moyens d'abandonner leur camp pour ſe retirer dans leurs villes.

Après cette victoire, le roi envoya à toutes les villes ſéparément, pour leur offrir la paix à des conditions raiſonnables. Elles reçurent ſes envoyés bien différemment. Quelques-uns conſidérant le traitement qu'il avoit fait aux villes qui lui avoient reſiſté juſqu'à l'extrémité, & la clémence dont il avoit uſé envers celles qui s'étoient rendues par capitulation, crurent qu'il étoit dangereux d'irriter un conquérant que la victoire accompagnoit par-tout. Les Fidenates furent les premiers qui ſe ſoumirent; les habitans de Camérie firent la même choſe, & quelques autres villes moins conſidérables, avec pluſieurs châteaux, ſuivirent leur exemple. Les autres Latins voyant que la plûpart des villes avoient abandonné la cauſe commune, en furent fort allarmés; & pour empêcher que la contagion ne ſe répandît plus loin, ils convoquerent promptement une aſſemblée de la nation à Férente, pour délibérer ſur les moyens d'arrêter les conquêtes des Romains. Là il fut réſolu que chaque ville fourniroit autant de troupes qu'elle pourroit pour défendre la liberté de la patrie contre les entrepriſes de Rome, & qu'on enverroit des ambaſſadeurs aux peuples voiſins, particulierement aux Etruriens & aux Sabins, pour leur demander des ſecours. Les Sabins promirent que dès qu'ils ſauroient que les troupes Latines auroient commencé à ravager les terres des Romains, ils prendroient les armes de leur côté, & que pour faire diverſion ils

fourrageroient les terres voiſines. Quant aux Etruriens, ils furent partagés de ſentimens. La plûpart étoient d'avis de ne prendre aucune part à cette guerre. Il n'y eut que cinq de leurs villes qui s'engagerent à envoyer des troupes au ſecours des Latins, ſavoir Cluſium, Arezzo, Volaterre, Ruſſelle & Vétulone.

Ranimés par cette eſpérance, les Latins leverent dans toutes leurs villes autant de troupes qu'elles pouvoient leur en fournir; & s'étant joint à celles que les Etruriens leur avoient envoyées, ils fondirent ſur les terres de Rome. Dans le même tems les Sabins qui leur avoient promis leur ſecours, entrerent dans le pays voiſin pour y faire le dégât. Tarquin qui, pendant leurs préparatifs avoit levé une nombreuſe armée, étoit tout prêt à ſe remettre en campagne. Mais ayant fait réflexion que ce ſeroit affoiblir ſes troupes que de les partager en deux corps, il réſolut de laiſſer faire aux Sabins tout le mal qu'ils pourroient, & de marcher à la tête de toutes ſes forces contre les Latins & les Etruriens. Quand les deux armées furent en préſence, elles s'obſerverent pendant quelques jours ſans oſer haſarder une action générale. Mais de tems en tems la cavalerie légere ſe détachoit de part & d'autre, & livroit quelquefois des combats très-ſanglans. Les troupes enfin ſe laſſerent de ces eſcarmouches, & on en vint bien-tôt à une action générale. Les eſcarmoucheurs s'étant animés au combat, ceux qui étoient reſtés dans les retranchemens, en ſortirent d'abord en petit nombre pour ſecourir les leurs, & tous enfin ſe trouverent engagés dans une bataille. Les deux armées preſque égales en nombre, tant pour la cavalerie que pour l'infanterie, ſe

diſputerent

diſputerent la victoire avec une valeur incroyable; tous les ſoldats également exercés dans le métier de la guerre, & également animés les uns contre les autres, étoient perſuadés que cette journée devoit décider du ſalut & de la liberté des deux nations. L'action dura tout le reſte du jour, & la nuit étant venue, on ſe ſépara ſans ſavoir de quel côté étoit l'avantage. Mais le lendemain la différente contenance des deux armées fit aſſez voir pour qui la victoire s'étoit déclarée. Car Tarquin, pour montrer qu'il étoit prêt à livrer un ſecond combat, fit avancer ſes troupes dans la plaine, où il les retint quelque tems rangées en bataille. Les Latins au contraire n'oſoient remuer ni ſortir de leurs lignes. Quand il vit qu'ils ne faiſoient aucun mouvement, il fit enterrer honorablement ſes morts, & dépouiller ceux des ennemis; après quoi il rentra dans ſon camp avec un air triomphant.

Quelques jours après, les Latins ayant reçu des Etruriens un nouveau renfort, hazarderent une ſeconde bataille. Elle fut beaucoup plus ſanglante que la premiere. D'abord les Romains plierent, & leur aîle gauche fut miſe en deſordre. Mais Tarquin qui combattoit avec ſuccès à l'aîle droite, étant informé que ſes troupes avoient lâché pied, courut à leur ſecours avec les meilleurs eſcadrons de ſa cavalerie. Il attaque l'ennemi avec fureur, & jette la terreur par tous les rangs. En même tems l'infanterie Romaine revient de ſa premiere épouvante, elle ſe rallie, met à ſon tour les ennemis en déroute, & les taille en pieces ſans leur donner de quartier. Le roi laiſſe le corps de ſon armée pour achever la victoire, & ordonne cependant à ſon infanterie de le ſuivre au petit-pas en or-

dre de bataille. Il court lui-même à bride abattue au camp des Latins avec ſa cavalerie, il y arrive avant que les fuyards y aient porté la nouvelle de leur défaite, & le prend du premier aſſaut. D'un côté les fuyards y accourent en foule ; & de l'autre, la garniſon en ſort pour ſe jetter dans la plaine. Les Romains tombent ſur les uns & ſur les autres, & en font une ſanglante boucherie. Les uns meurent les armes à la main ; les autres, pouſſés & culbutés dans leurs lignes, périſſent miſérablement. Quelques-uns, mais en petit nombre, échappent à la mort & ſe rendent à la merci du vainqueur. De l'aveu de toutes les troupes, on fut redevable à Tarquin du ſuccès de cette journée. Il trouva de groſſes ſommes d'argent dans le camp des Latins, & quantité d'autres effets ; il s'en réſerva une partie & abandonna le reſte au pillage.

Après une expédition ſi glorieuſe, il marcha contre les villes des Latins, réſolu d'emporter de force celles qui refuſeroient de ſe ſoumettre. Mais il ne fut point obligé de les aſſiéger. Elles eurent toutes recours à ſa clémence ; & n'employant pour armes que les prieres, elles lui demanderent la paix à telles conditions qu'il voudroit, & lui ouvrirent leurs portes. Tarquin dans cette occaſion donna des marques de ſa modération & de ſa clémence. Il ne fit mourir perſonne ; il ne condamna aucun citoyen ni à l'exil, ni à l'amende ; il ne changea rien à leurs loix, à leur gouvernement, à leurs privileges ; & ſans leur faire payer de contributions, il leur laiſſa la jouiſſance entiere de leurs terres & autres biens. Il leur ordonna ſeulement de rendre aux Romains les transfuges & les priſonniers ſans

rançon,

rançon, de remettre à leurs maîtres tous les eſclaves qu'ils avoient enlevés dans leurs courſes, de reſtituer ou payer aux gens de la campagne ce qu'ils leur avoient emporté, en un mot de réparer tous les torts qu'ils avoient faits ſur les terres de la république, leur promettant que s'ils rempliſſoient exactement ces conditions, ils ſeroient toujours amis & alliés des Romains, pourvu que dans la ſuite ils les regardaſſent comme leurs protecteurs, qu'ils euſſent toujours une parfaite déférence pour leurs ordres, & que jamais ils n'entraſſent dans aucune intrigue contre leurs intérêts.

La guerre des Latins étant ſi heureuſement & ſi glorieuſement terminée, Tarquin revint à Rome, & y reçut les honneurs du triomphe. Il ajouta pluſieurs choſes aux ornemens & à la pompe de cette ſolemnité. L'hiſtoire nous apprend qu'il reçut les honneurs du triomphe en robe d'or; & quelques auteurs d'une autorité plus douteuſe, diſent qu'il les reçut dans un char d'or. Quoi qu'il en ſoit, il ajouta tant de nouveaux ornemens à la magnificence du triomphe, qu'il y a des auteurs qui diſent qu'il fut le premier qui inſtitua cette auguſte cérémonie. Il célébra auſſi des jeux avec une pompe & une dépenſe qui juſqu'alors avoient été inconnues à Rome. Les dépouilles qu'il avoit enlevées aux ennemis, étoient plus que ſuffiſantes pour fournir à toutes ces dépenſes. Ce fut à cette occaſion qu'il fit bâtir le grand cirque entre le mont Palatin & le mont Aventin. Avant ce tems-là, tous les ſpectateurs qui aſſiſtoient à ces ſortes de ſolemnités, étoient debout. Tarquin fut le premier qui fit faire autour de ce cirque des ſiéges couverts, qu'il partagea en trente parties, aſſi-

gnant à chaque curie ſes places particulieres, afin que tout le monde fût aſſis en ſon rang. Dans le tems que Denys d'Halicarnaſſe étoit à Rome, ce cirque avoit trois ſtades & demi de longueur ſur quatre plethres ou arpens de largeur, & il y tenoit 150000 hommes fort à l'aiſe. Mais il n'étoit pas ſi grand du tems de Tarquin; on l'avoit augmenté depuis ſon regne, & on y avoit ajouté beaucoup d'ornemens. Les jeux que ce prince fit célébrer pour le divertiſſement du peuple, conſiſtoient principalement en courſes de chevaux & en luteurs, qu'il avoit fait venir d'Etrurie. Depuis ce tems-là ces jeux ſe célébrerent tous les ans, & on les appella les jeux Romains, ou les grands jeux.

Tarquin fit en même tems orner le *forum Romanum*, c'eſt à-dire la place publique de Rome, où l'on rendoit la juſtice, où ſe faiſoient les aſſemblées, & où l'on traitoit des affaires; il fit bâtir des boutiques & pluſieurs autres édifices autour de cette place. Mais ce qu'il fit de plus important, c'eſt qu'il rétablit les murs de Rome, qui auparavant n'étoient que de pierres brutes, mal polies, poſées les unes ſur les autres ſans aucun art. Quelque fabuleux que ſoit ce que l'on dit de Rémus, ſavoir qu'il franchit d'un ſaut les murs dont ſon frere avoit fortifié ſa nouvelle ville, il eſt certain que ſes fortifications étoient peu de choſe. Quand on ajouta une nouvelle colline à la ville de Rome, on la fortifia de murailles. Mais ces murailles étoient faites à la hâte; de ſorte qu'elles n'étoient pas aſſez fortes pour mettre la ville en ſûreté; & d'ailleurs elles étoient ſi mal bâties, qu'elles ne ſervoient pas même d'ornement. Tarquin crut qu'il ne pouvoit mieux occuper le peuple qu'à fortifier toute

la

la ville de nouvelles murailles de pierres de taille quarrées. Mais à peine eut-il fait commencer l'ouvrage, qu'il fut obligé de l'interrompre à l'occaſion des excurſions que faiſoient les Sabins ſur les terres de la république.

Cette nation ſavoit combien elle avoit offenſé les Romains, & que Tarquin ne différoit à ſe venger que pour le faire plus sûrement. C'eſt pourquoi elle réſolut de le prévenir, & fit paſſer le Téveron à ſon armée avant que les Romains euſſent des troupes en campagne. Mais Tarquin avoit fait des préparatifs de loin; & quelque diligence que fiſſent les ennemis, il fut auſſi-tôt prêt qu'eux. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les frontieres, & en vinrent aux mains. Le combat fut très-ſanglant, & dura juſqu'à la nuit ſans que la victoire ſe déclarât. Les jours ſuivans ils ne ſortirent point de leurs lignes ni les uns ni les autres; au contraire ils reculerent leurs camps, & à la fin chacun ſe retira comme de concert, ſans piller le pays ennemi: car le général des Sabins & le roi des Romains avoient le même deſſein de mettre ſur pied une armée plus nombreuſe pour rentrer en campagne au commencement du printems.

Les deux nations ayant fait de nouveaux préparatifs, recommencerent leurs hoſtilités dès que la belle ſaiſon fut venue. Les Sabins qui avoient reçu des Etruriens un renfort conſidérable, parurent les premiers en campagne. Ils vinrent ſe poſter près de Fidenes, au confluent du Téveron & du Tibre, où ils établirent deux camps ſur une même ligne. Le lit commun des deux fleuves étoit entre deux. Mais ils y firent un pont de bois ſur des bateaux pour avoir communication de l'un à l'autre; de ſorte que

ce n'étoit, pour ainſi dire, qu'un ſeul & même camp. Sur la nouvelle de leur marche, Tarquin ſe mit auſſi en campagne avec ſon armée, & alla ſe camper auprès du Téveron, un peu au-deſſus des Sabins. Il ſe ſaiſit d'une colline où il n'étoit pas poſſible aux ennemis de l'attaquer; & à la faveur de ce poſte avantageux, il différa de livrer bataille juſqu'à ce qu'il fût sûr du ſuccès. Quelqu'envie qu'euſſent les deux armées d'en venir aux mains, il n'y eut cependant aucune action générale. Mais Tarquin, ſans donner bataille, ruina entiérement les affaires des Sabins par un ſtratagême, qui eſt un des plus remarquables de l'antiquité. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il jetta ſur le Téveron, auprès duquel il s'étoit campé, quantité de petits bateaux qu'il remplit de poix, de ſoufre, de bois ſec & d'autres matieres combuſtibles; & vers la quatrieme veille il y fit mettre le feu, & les laiſſa aller au courant de l'eau. Le vent favoriſant ſon deſſein, ces brûlots gagnerent bien-tôt le pont, & y cauſerent un grand embraſement. Les Sabins apperçoivent des tourbillons de flamme, ils accourent au pont, & font tous leurs efforts pour arrêter l'incendie. Pendant ce tems-là Tarquin fait marcher ſon armée en ordre de bataille, attaque un des deux camps qui étoit du même côté de la riviere que ſes troupes, & s'en empare d'autant plus facilement, que la plûpart des ennemis l'avoient abandonné pour courir au feu. Tandis que cela ſe paſſoit, un détachement de l'armée Romaine, que le roi avoit envoyé la nuit d'auparavant, & qui avoit paſſé le fleuve, partie ſur des bateaux, partie ſur des radeaux, ſortit de ſon embuſcade dès qu'il vit le pont en feu, & ſe rendit maître de l'autre camp avec la même.

même facilité. Les Sabins qui s'étoient mis en défense, furent taillés en pieces par les Romains; d'autres sauterent dans le fleuve pour se sauver à la nage; mais ne pouvant resister à la rapidité de son cours, ils furent engloutis, & la plûpart de ceux qui étoient allez éteindre l'incendie du pont, périrent misérablement par le feu. On fit aussi un grand nombre de prisonniers; & afin qu'il ne manquât rien à la gloire de cette journée, les Romains perdirent très-peu de monde.

On dit qu'on apprit à Rome cette importante victoire par les armes des ennemis qu'on vit flotter sur le fleuve, avant que personne pût y en porter la nouvelle. Le roi envoya à la ville les dépouilles qu'il avoit enlevées dans les deux camps. On les mit toutes en pile, & on en fit un sacrifice au dieu Vulcain, à qui Tarquin les avoit vouées en cas que ses entrepriſes eussent un heureux succès. Le roi profitant de sa victoire, continua à ravager les terres des ennemis, tandis que la terreur de ses armes étoit répandue parmi eux. Les Sabins qui avoient perdu leurs meilleures troupes dans la derniere action, mirent sur pied une nouvelle armée. Elle n'étoit composée que de soldats sans expérience & peu aguerris. Ils oserent néanmoins hazarder une bataille; mais ils eurent le succès qu'ils devoient attendre de l'inégalité de leurs forces. Après cette déroute, reconnoissant leur foiblesse & leur témérité, ils envoyerent des ambassadeurs à Rome, & demanderent une treve; on la leur accorda pour six ans.

Tarquin ayant terminé cette guerre, reçut les honneurs du triomphe: mais il ne jouit pas longtems de la paix. Dans les batailles précédentes on avoit fait un grand nombre de prisonniers sur

les Etruriens. Ils envoyerent des ambaſſadeurs à Rome pour demander qu'on les leur rendît. Tarquin ne jugea pas à-propos d'accorder cette faveur à une nation qui paroiſſoit toujours portée à ſe déclarer contre Rome. Sur ſon refus, il ſe tint une aſſemblée ſolemnelle des états du pays, où il fut réſolu que toutes les villes d'Etrurie s'uniroient enſemble pour faire la guerre à l'ennemi commun, & que ceux qui ne voudroient pas entrer dans cette ligue, ſeroient déclarés rebelles & déchus des droits de l'alliance. En vertu de cette ordonnance, ils prirent tous les armes, & on vit bien tôt une nombreuſe armée ſur pied. D'abord ils paſſerent le Tibre, & vinrent ſe camper à la vûe de Fidenes. Cette ville ne les arrêta pas long-tems. Elle étoit agitée d'une ſédition, & ils ſurent profiter de l'occaſion pour s'en rendre maîtres par intelligence. Enſuite ils pillerent les terres des Romains ſans trouver de réſiſtance. Ils en enleverent un grand nombre de priſonniers ; & laiſſant une forte garniſon dans Fidenes, ils s'en retournerent chargés de butin.

Tarquin attendit que les ennemis euſſent jetté leur premier feu, & laiſſa piller les terres des Romains. Mais l'année ſuivante il arma toutes ſes forces domeſtiques, fit venir des villes alliées autant de troupes qu'elles purent lui en fournir ; & dès le commencement du printems il ouvrit la campagne avant que les Etruriens puſſent s'aſſembler de toutes les villes. Comme ſon armée étoit très-nombreuſe, il la partagea en deux corps. Il ſe mit lui-même à la tête du premier, qui étoit compoſé de troupes Romaines, & marcha contre les villes des Tyrrhéniens. Le ſecond comprenoit les alliés, Latins pour la plûpart,

plûpart, dont il donna le commandement à Egérius ſon neveu, avec ordre d'aller bloquer Fidenes. Les alliés mirent donc le ſiége devant cette ville; mais comme ils ſe croyent ſupérieurs en nombre, & que pour cette raiſon ils mépriſoient les ennemis, ils ſe camperent dans un lieu peu sûr, & n'eurent pas aſſez de ſoin de ſe bien retrancher. Cette négligence leur couta cher, & peu s'en fallut qu'ils ne fuſſent défaits à plate couture; car la garniſon de Fidenes qui avoit fait venir ſecrettement des ſecours d'Etrurie, fit ſur eux une ſortie ſi à-propos, que du premier effort elle emporta leurs retranchemens qui étoient mal gardés, & que tombant ſur les fourrageurs, elle en fit un grand carnage.

Pendant ce tems-là, le roi, à la tête de l'armée Romaine, entra ſur les terres des Véiens, & y fit le dégât, juſqu'à ce que les Etruriens fuſſent venus à leur ſecours, & qu'il les eût attirés à un combat, dont le ſuccès fut entiérement à ſon avantage. Après ce combat, les Véiens s'étant retirés dans leurs murailles, les campagnes lui furent ouvertes; il les parcourut ſans trouver de réſiſtance, y fit un grand nombre de priſonniers; & avant la fin du printems il s'en retourna à Rome chargé de butin. Ce pays étant très-riche & très-abondant, il réſolut enfin d'en tirer ce qui lui étoit néceſſaire pour faire ſubſiſter & pour entretenir ſon armée. Il y fit trois courſes conſécutives, & déſola tellement les terres les plus fertiles, qu'il mit ces pauvres peuples hors d'état de recueillir ni bled, ni vin, ni fruits pendant trois ans. Il ravagea de la même maniere les campagnes de Céré, qui étoit une des plus grandes villes, des plus peuplées & des

plus

plus riches de l'Etrurie. Il en ſortit des troupes pour défendre les terres ; mais elles furent battues & obligées de ſe retirer ſous leurs murailles. Les Romains s'étant rendu maîtres de ces campagnes, qui fourniſſoient abondamment à toutes les néceſſités de la vie, y vêcurent pluſieurs jours aux dépens de l'ennemi ; & quand il fut tems de ſe retirer, ils en emporterent tout ce qu'ils purent. De ſi heureux ſuccès animerent Tarquin à pourſuivre ſes conquêtes. Il marcha vers Fidenes dans le deſſein d'en chaſſer la garniſon, & de punir ſéverement ceux qui avoient livré la ville aux Etruriens. La garniſon fit une ſortie pour l'empêcher d'en faire le ſiége. Mais les Romains la défirent dans un combat, & prirent la ville d'aſſaut. Quelques-uns des citoyens qui s'étoient diſtingués dans la révolte, furent décollés ; & d'autres moins coupables, furent ou bannis à perpétuité, ou condamnés à de groſſes amendes. Le roi donna tous les biens des coupables à ceux de l'ancienne colonie Romaine qui lui avoient toujours été fideles, ou il les diſtribua à la nouvelle garniſon qu'il y laiſſoit.

Nous n'avons pas beaucoup de particularités d'une guerre ſi glorieuſe & à Tarquin & à la ville de Rome. Nous ſavons ſeulement en général qu'elle fut très-fatale aux Etruriens, & qu'après avoir duré neuf ans, elle ſe termina par la bataille d'Erete dans le pays des Sabins. Les Etruriens avoient pris leur marche par cette ville, ſur la parole qu'on leur avoit donnée que les Sabins leur fourniroient quelques ſecours ; parce que la treve de ſix ans qu'ils avoient obtenue de Tarquin, étoit expirée, & qu'ils n'avoient rien tant à cœur que de réparer leurs pertes. Ils comptoient d'autant plus ſur ces ſecours, que

que les villes Sabines pouvoient leur donner une floriſſante jeuneſſe, qui avoit eu le tems de croître & de ſe fortifier pendant la treve. Mais leurs eſpérances s'évanouirent ; car il ne leur vint point de ſecours, excepté quelques volontaires, à qui ils donnoient une groſſe paie. D'ailleurs l'armée Romaine ayant fait prompte diligence, parut beaucoup plûtôt qu'ils ne s'y attendoient, & il fallut en venir aux mains. Les Romains remporterent en cette journée une victoire complette, qui leur coûta peu de monde. Les Etruriens au contraire y firent des pertes irréparables. La plûpart ſe défendirent juſqu'à l'extrémité, & reſterent ſur le champ de bataille ; les autres, cherchant à s'échapper par des routes inconnues, tomberent dans des défilés impraticables, où il ne leur reſtoit point d'autre reſſource que de ſe laiſſer tailler en pieces, ou de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur. Cette affreuſe déroute leur fit perdre toute eſpérance, ſurtout lorſqu'ils virent que d'une ſi nombreuſe armée, il ne revenoit preſque perſonne. Les chefs de la nation informés que Tarquin ſe préparoit à continuer la guerre, prirent un parti que la prudence ſeule pouvoit leur ſuggérer. Ils convoquerent les états généraux, & il fut réſolu qu'on demanderoit la paix. Auſſi-tôt on envoya à Rome une ambaſſade compoſée des perſonnes les plus diſtinguées de chaque ville, & par leur âge & par leur rang, avec plein pouvoir de conclure un traité aux conditions qu'il plairoit au roi.

La nouvelle de la victoire que Tarquin venoit de remporter, étant arrivée à Rome, le ſénat & le peuple, d'un commun conſentement, lui décernerent les honneurs du triomphe. Il étoit de retour, & avoit déjà fait ſon entrée

triomphante.

triomphante, lorſque les députés des villes d'Etrurie arriverent. Il les reçut avec beaucoup d'humanité; il écouta même avec patience un long diſcours, dans lequel ils s'étendirent ſur la modération & la clémence dont ils tâchoient de lui inſpirer les ſentimens, & ſur les anciennes alliances qui les uniſſoient avec les Romains. Quand ils eurent fini, il leur dit qu'il n'avoit qu'une queſtion à leur faire, ſavoir, s'ils venoient diſputer avec lui de l'égalité, & ſi les villes qui les avoient envoyés, ſe regardoient encore comme ſouveraines & indépendantes, ou ſi elles ſe reconnoiſſoient vaincues & vouloient ſe ſoumettre au vainqueur. Les ambaſſadeurs déclarerent hautement qu'ils venoient pour lui remettre leurs villes, & qu'ils ſe trouveroient trop heureux de recevoir la paix aux conditions qu'il voudroit. Tarquin ravi de les voir ſoumis: « Ecoutez maintenant, leur dit-il, » à quelles conditions je vous accorde la paix, » & de quelle maniere je veux récompenſer » votre ſoumiſſion. Mon deſſein n'eſt point de » faire mourir, ni d'exiler, ni de dépouiller de » ſes biens aucun des Etruriens. Je laiſſe à toutes vos villes la liberté de vivre ſelon leurs » loix, & de garder leur ancienne forme de » gouvernement, ſans les obliger ni à recevoir » garniſon, ni à payer aucun tribut. Pour récompenſe de toutes ces graces, je ne demande qu'une ſeule choſe, que je croi que vous » ne devez pas me refuſer, c'eſt que vous me » reconnoiſſiez pour votre ſouverain; je puis » bien l'être malgré vous, tant que je ſerai le » plus fort: mais j'aime mieux que vous m'accordiez ce titre de bonne grace, que de le » prendre ſans votre conſentement. Allez porter

cette

» cette nouvelle à vos villes, je vous promets
» une ſuſpenſion de tout acte d'hoſtilité juſqu'à
» ce que vous ſoyez de retour.

Sur ces promeſſes, les ambaſſadeurs partirent pour porter en Etrurie les propoſitions du roi. Quelques jours après, non-ſeulement ils lui rapporterent pour réponſe, que leurs villes le reconnoiſſoient pour leur ſouverain, mais ils lui préſenterent toutes les marques de ſouveraineté dont leurs rois étoient revêtus; elles conſiſtoient en une couronne d'or, un throne d'yvoire, un ſceptre au bout duquel il y avoit une aigle, & en de riches habits royaux, tels qu'en portoient les rois de Perſe & de Lydie. On croit auſſi généralement qu'ils lui préſenterent en même tems douze faiſceaux, avec autant de haches, dont chacune appartenoit au roi ou ſouverain magiſtrat de chaque ville, & qu'on donnoit toutes à un ſeul & même général d'armée, dans toutes les expéditions que les villes d'Etrurie entreprenoient en commun. Mais ce fait n'eſt pas ſi certain que les autres; car quelques auteurs diſent que long-tems avant le regne de Tarquin, on portoit douze haches devant les rois, & que dès le tems de la fondation de Rome, Romulus avoit pris cette coutume des Etruriens. Si nous en croyons les hiſtoriens Romains, Tarquin ne ſe ſervit pas de ces marques d'honneur auſſi-tôt qu'il les eut reçûes, quoiqu'elles convinſſent fort à ſon caractere. Il demanda auparavant au ſénat & au peuple s'il pouvoit en faire uſage, & ſur leur conſentement, il commença dès-lors & continua le reſte de ſa vie à porter une couronne d'or, un habit de pourpre, bigarré de diverſes couleurs, un ſceptre d'yvoire, à s'aſſeoir ſur un throne auſſi d'yvoire, &

à faire marcher devant lui douze licteurs avec des haches & des faiſceaux lorſqu'il paroiſſoit en public, ou qu'il rendoit la juſtice. Les rois qui lui ſuccéderent, ſe ſervirent des mêmes ornemens. Les conſuls qu'on créoit tous les ans, après qu'on eut chaſſé les rois, les conſerverent tous, excepté la couronne & la robe de diverſes couleurs, qu'on leur retrancha comme des ornemens odieux & contraires à la liberté. Cependant on ne leur ôta pas pour toujours ces deux dernieres marques de la puiſſance ſouveraine, puiſque, quand le ſénat leur avoit décerné les honneurs du triomphe pour quelque grande victoire remportée ſur les ennemis, ils paroiſſoient en public avec tout cet appareil de la royauté.

La guerre des Etruriens étant heureuſement terminée, il ne reſtoit plus que les Sabins qui diſputaſſent aux Romains la ſupériorité. C'étoit une nation belliqueuſe, riche, puiſſante, & fameuſe par ſa haine héréditaire contre Rome. Tarquin avoit envie de les réduire, comme il avoit réduit les autres peuples voiſins. Il ne lui fut pas difficile de trouver un prétexte pour leur déclarer la guerre. Il les ſomma de lui livrer ceux qui avoient engagé les Etruriens à entrer ſur les terres de Rome en leur promettant de faire ſoulever les villes Sabines en leur faveur. Les Sabins ne purent ſe réſoudre à livrer leurs meilleurs citoyens, car c'étoit les plus éminens de chaque ville qui avoient ainſi attiré les Etruriens ſur les terres des Romains; & pour ne pas donner à Tarquin le tems de les prévenir, ils ſe mirent au plus vîte en campagne. D'abord ils paſſerent le Téveron ſans trouver de réſiſtance, & ravagerent les campagnes en toute ſureté. Le roi mit ſur pied la fleur de la jeuneſſe

Romaine,

Romaine, & marcha à grandes journées pour attaquer les fourrageurs. Il les trouva diſperſés au pillage, en tua un grand nombre, & leur ayant enlevé leur butin, il alla ſe camper à la vûe de leurs lignes. Il laiſſa paſſer quelques jours, juſqu'à ce que le reſte de ſon armée & les troupes auxiliaires qui l'attendoient le vinſſent joindre ; après quoi il ſortit dans la plaine pour engager le combat. Les Sabins ſans s'étonner de l'ardeur que les Romains faiſoient paroître, ſortirent auſſi de leurs retranchemens. Ils ne cédoient à leurs ennemis ni en nombre ni en valeur. Ils ſe battirent avec un courage extraordinaire, tant qu'ils n'eurent à ſoutenir que ceux qui étoient rangés en bataille devant eux. Mais quand ils virent qu'un corps de troupes toutes fraîches venoit en bon ordre les charger en queue, ils abandonnerent leurs rangs & prirent la fuite. Ces nouvelles troupes étoient compoſées de la fleur de la cavalerie & de l'infanterie Romaine ; Tarquin la nuit précédente les avoit placés en embuſcade dans un poſte avantageux, avec ordre d'attaquer l'ennemi par derriere quand le combat ſeroit engagé. Les Sabins les voyant venir à eux, furent tellement ſaiſis d'épouvante, qu'ils perdirent courage & n'eurent plus la force de ſe défendre. Ils firent néanmoins quelques efforts pour s'enfuir ; mais la cavalerie Romaine leur ferma le paſſage & les inveſtit de toutes parts. Il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre qui ſe retirerent dans quelques villes voiſines ; les autres furent taillés en piéces, ou faits priſonniers. Ceux qui étoient reſtés dans le camp pour le garder, furent ſi conſternés de cette affreuſe déroute, que ſans oſer même ſe mettre-

en défenſe, ils ſe livrerent aux ennemis & leur abandonnerent leurs retranchemens.

Cette perte néanmoins les irrita beaucoup plus qu'elle ne les abattit. Perſuadés que la victoire qu'on avoit remportée ſur eux, étoit plûtôt l'effet de l'artifice que de la force & du courage, ils ſe flattoient de mieux réuſſir dans la ſuite & d'étonner les Romains par leur valeur. Dans cette eſpérance, ils leverent une armée plus nombreuſe que la premiere, & élurent un général d'une grande réputation & d'une expérience conſommée. Tarquin réſolut de les prévenir à ſon tour; il raſſembla ſes troupes en diligence, & paſſa le Téveron avant que les ennemis puſſent ſe joindre en un corps. Sur la nouvelle de ſa marche, le général des Sabins prend une partie de ſes troupes & va au-devant de lui. Comme il ſe ſentoit trop foible pour haſarder une bataille, il ſe campe à la vûe des Romains ſur une colline haute & eſcarpée, où il étoit preſque certain qu'on ne pourroit pas le forcer à combattre; de-là il envoyoit contiuellement des partis pour harceler les fourrageurs & pour empêcher les Romains de faire des courſes dans la campagne. Il y eut de fréquentes eſcarmouches de la cavalerie & de l'infanterie légere; mais le général des Sabins évita toujours une action générale, & quelque tentative qu'on fît, il ne fut pas poſſible de l'y attirer. Tarquin ennuyé de ces retardemens, réſolut de forcer le camp des ennemis. Il leur livra pluſieurs aſſauts; mais le poſte étant trop difficile à emporter, il prit le parti de leur couper les vivres afin de les réduire par la famine. Il mit des troupes dans toutes les avenues, pour les empêcher de ſortir

dans

dans la campagne, & d'aller chercher du bois, du fourrage, & autres proviſions néceſſaires; & par ce moyen il les réduiſit à la derniere extrêmité. Les Sabins ainſi réduits, prirent l'occaſion d'une nuit obſcure & orageuſe pour décamper honteuſement. Ils ſortirent de leur poſte ſans beaucoup de perte; mais ils furent obligés d'abandonner leurs malades, leurs bleſſés, leurs chevaux, leurs tentes, & toutes leurs munitions de guerre. Le lendemain les Romains pillerent le camp, enleverent les tentes, les bêtes de charge, l'argent & autres effets, & revinrent à Rome, ſuivis d'un grand nombre de priſonniers.

La guerre des Sabins dura cinq ans ſans diſcontinuer. Pendant ce tems-là on ne ceſſa de faire des courſes de part & d'autre pour ruiner le pays ennemi. Il ſe donna pluſieurs combats entre les deux nations; & la fortune ſe déclara tantôt pour les uns, tantôt pour les autres: mais ſi les Sabins remporterent quelquefois l'avantage dans les petits combats, les Romains gagnerent les plus grandes batailles & les victoires ſignalées. La derniere année les Sabins ayant réſolu de faire un dernier effort, armerent tout ce qu'ils avoient d'hommes en état de porter les armes. Les Romains de leur côté mirent en campagne toutes leurs troupes, celles des Etruriens, & généralement toutes les forces de leurs ſujets & de leurs alliés. Le général des Sabins diviſa ſon armée en deux corps qu'il poſta dans deux différens camps. Tarquin partagea la ſienne en trois: le roi en perſonne commandoit les Romains; Aruns ſon neveu conduiſoit les Etruriens; & Servius Tullius ſon gendre, homme courageux & d'une prudence conſommée, étoit

à la tête des Latins & des autres alliés. Tous les préparatifs étant faits de part & d'autre, on en vint aux mains. L'action commença du matin, & dura un jour entier; mais à la fin les Romains remporterent la victoire, & ayant fait un grand carnage, ils prirent plusieurs prisonniers, & se saisirent des deux camps. Maîtres de la campagne, ils ruinerent tout le pays par le fer & par le feu, & sur la fin de l'été ils revinrint à Rome avec de grandes richesses.

Tarquin reçut alors pour la troisieme fois les honneurs du triomphe. Au printems suivant il leva une nouvelle armée, & se mit en campagne. Son dessein étoit d'assiéger quelques villes des Sabins, mais ils le prévinrent par une prompte soumission. Leur courage étoit tellement abattu par leurs pertes précédentes, qu'ils ne pouvoient attendre d'une plus longue guerre que leur ruine entiere & une honteuse servitude. Dans une si fâcheuse situation, il ne leur restoit point d'autre parti que d'avoir recours à la clémence du vainqueur qui leur étoit connue; ils le firent, & ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Ils envoyerent les principaux de chaque ville à Tarquin pour se rendre à lui & pour le prier de leur accorder la paix à des conditions raisonnables. Le roi ravi de pouvoir réduire cette nation sans aucun danger, reçut favorablement l'ambassade; il leur accorda la paix aux mêmes conditions qu'il l'avoit accordée auparavant aux Etruriens; & pour cimenter la nouvelle, alliance il leur renvoya tous leurs prisonniers sans rançon.

Toutes les guerres étant terminées, Tarquin reprit les travaux qu'il avoit interrompus. Il y exerça les Romains avec autant de peine & de

fatigues qu'il les avoit exercés dans les travaux militaires, & le peuple ne fut pas plus en repos dans la paix qu'il l'avoit été dans la guerre. D'abord il fit achever les murs & les fortifications de Rome. Enſuite il commença les immenſes travaux de ces égouts par où les eaux & les immondices de la ville s'écoulent dans le fleuve, ouvrage qui dans le tems même de la plus grande ſplendeur de Rome, a toujours été regardé comme une des plus éclatantes preuves de ſa magnificence. Ne croiroit-on pas, comme remarque judicieuſement l'hiſtorien Romain, que ce prince prévoyoit dès-lors que Rome devoit être un jour la maîtreſſe du monde, & que ce fut dans cette vûe qu'il l'orna d'ouvrages ſi ſuperbes? On creuſa de vaſtes montagnes d'un bout à l'autre, & on détourna des rivieres de leurs lits pour faire des magnifiques égouts, qui étoient ſi larges qu'on pouvoit y aller preſque par-tout en bateau comme ſur un grand fleuve. Une quantité prodigieuſe de décombres & d'immondices, les maiſons qui étoient tombées, les incendies, les tremblemens de terre, ruinerent conſidérablement ces égouts dans l'eſpace de ſept cens ans; ils étoient bouchés en pluſieurs endroits, & les eaux ne pouvoient plus s'écouler. Agrippa étant édile, on les fit nettoyer & réparer, on y fit même entrer ſept nouvelles rivieres dont on détourna le cours, & la dépenſe de cet ouvrage ſeul monta à mille talens. De-là on peut juger qu'il en coûta prodigieuſement pour les faire d'abord, & que ce fut un travail immenſe. Nous voyons dans pluſieurs auteurs que ceux qu'on y employoit, étoient tellement ſaiſis d'horreur en conſidérant la difficulté de l'entrepriſe & les dangers qui en étoient inſéparables, qu'il y en eut

un

un grand nombre qui ſe tuerent eux-mêmes, & qu'on ne trouva point d'autre moyen pour arrêter une ſi pernicieuſe manie que de crucifier le corps de ceux qui s'étoient défaits, afin qu'ils ſerviſſent d'exemple aux autres. On ſuppoſe que cela arriva ſous le regne de Tarquin le jeune, qui continua les travaux que ſon ayeul avoit laiſſés imparfaits, & qui eſt noté d'infamie dans l'hiſtoire, comme un tyran qui ſe faiſoit un plaiſir de fatiguer & de conſumer le peuple par les travaux les plus ſerviles.

Vers le même tems, Tarquin entreprit un ouvrage d'une autre nature; ce fut de bâtir un temple à Jupiter, à Junon & à Minerve, comme il s'y étoit obligé par un vœu dans la derniere bataille contre les Sabins. L'entrepriſe étoit digne d'un prince ſi religieux. Comme il n'avoit point encore déſigné de place pour l'édifice, il aſſembla les augures & leur demanda leur avis. Ceux-ci conſulterent les regles de leur art, & lui dirent qu'ils ne voyoient point d'endroit qui pût être & plus agréable aux dieux & plus propre pour un temple, que le mont Tarpeïen qui commandoit ſur la place publique. Mais il y avoit deux difficultés qui paroiſſoient invincibles. La colline étoit roide, eſcarpée, & preſque inacceſſible. D'ailleurs il y avoit déjà pluſieurs autels & pluſieurs petites chapelles conſacrées aux dieux; il auroit fallu les ôter pour faire place au nouvel édifice, & s'expoſer à commettre un ſacrilége. Cette derniere difficulté n'étoit pas la plus grande; les augures la leverent facilement. Ils réſolurent de conſulter les dieux l'un après l'autre, & de ne point tranſporter leurs autels qu'ils ne donnaſſent des marques viſibles de leur conſentement. Tous les

autres

autres dieux ou génies leur permirent d'ôter leurs autels & de les mettre ailleurs. Il n'y eut que le dieu Terme & la Jeuneſſe qui furent ſourds à leurs prieres, & qui ne voulurent jamais céder leurs places, quelques inſtances qu'on leur fît. On fut donc obligé d'enfermer leurs autels dans l'enceinte du temple, l'un dans le veſtibule de Minerve, l'autre dans le temple même, proche le ſanctuaire. Les augures conjecturerent de là que jamais les bornes de Rome ne changeroient, & que cette ville ſeroit toujours floriſſante; prédictions qui ſe ſont vérifiées pendant une longue ſuite de ſiecles. L'autre difficulté étoit beaucoup plus importante. Le roi cependant en vint à bout. On pratiqua par des travaux immmenſes un chemin plus facile pour monter au haut de la colline; & rempliſſant les creux & applaniſſant les éminences, on fit ſur le mont Tarpeïen dont le ſommet étoit inégal & eſcarpé, une grande place aſſez unie pour y bâtir un vaſte & magnifique temple. Mais il n'eut pas le bonheur de jetter les fondemens de l'édifice; car il ne vécut que quatre ans après avoir terminé la guerre des Sabins, & tout ce tems-là fut employé à faire la place & les autres préparatifs.

De tous les augures que Tarquin conſulta ſur cette pieuſe entrepriſe, le principal & le plus célebre étoit Accius Névius; ce fut lui qui déſigna la place où l'on devoit bâtir le temple, & qui prédit à cette occaſion la durée de l'empire Romain. Névius étoit né en Etrurie, d'un homme de la campagne, qui gagnoit ſa vie à labourer un petit champ. Son pere l'envoya à la ville pour apprendre les lettres; & quand il fut ſuffiſamment inſtruit dans les ſciences communes,

il le mit ſous la diſcipline d'un docteur Etrurien, ſous lequel il fit de ſi grands progrès dans l'art de deviner, qu'il ſurpaſſa bien-tôt tous ſes collegues. Névius s'établit à Rome; & quoiqu'il ne fût pas membre du collége des augures Romains, il s'y acquit tant de réputation qu'il étoit continuellement conſulté, non ſeulement par le peuple, mais encore par les augures. De ſi heureux ſuccès lui inſpirerent la hardieſſe de s'oppoſer au roi même dans une entrepriſe très-innocente. Tarquin étant obligé dans la guerre des Sabins d'augmenter ſa cavalerie, avoit deſſein d'ajouter trois nouvelles centuries à celles que Romulus avoit établies d'abord, & vouloit leur faire porter ſon nom & ceux de deux de ſes amis. Accius s'y oppoſa fortement, & appuya ſon oppoſition de raiſons plauſibles: « Romulus, lui dit-il, a donné des » noms à ſes centuries, il en a fixé le nombre, » & cet établiſſement a été confirmé par des » augures; il ne vous eſt donc pas permis d'y » rien ajouter ni d'y rien changer ſans conſulter » les oiſeaux ».

Tarquin qui ne ſouffroit pas volontiers qu'on traverſât ſes deſſeins, ne pouvoit le pardonner à Névius; il ne cherchoit que l'occaſion de le décréditer & de faire voir qu'il n'y avoit rien de certain dans ſa ſcience. Un jour qu'il étoit ſur ſon tribunal, il fit venir Névius en préſence d'une nombreuſe aſſemblée, qu'il eut ſoin de prévenir ſur le piége qu'il alloit lui tendre pour faire voir la vanité de ſon art. Le devin vient; Tarquin le reçoit d'un air doux & honnête: « Voici, lui dit-il, l'occaſion de donner » des preuves de votre habileté dans l'art de » deviner. Je roule un grand deſſein dans mon

» eſprit,

» eſprit, & je voudrois ſavoir ſi je puis l'exé-
» cuter. Allez donc conſulter les oiſeaux, &
» revenez au plus vite ». Le devin part; il revient peu après; il dit au roi que les auſpices ſont favorables, & que ce qu'il médite peut s'exécuter. Sur cette réponſe Tarquin ſe prend à rire; & tirant de deſſous ſa robe un raſoir & une pierre à aiguiſer : « Vous voilà, lui dit-
» il, convaincu d'impoſture; il eſt clair que
» votre prétendue ſcience n'eſt que fourberie,
» dès que vous oſez aſſurer que je puis faire
» une choſe qui eſt évidemment impoſſible. Je
» voulois ſavoir ſi d'un coup de raſoir je pour-
» rois couper cette pierre en deux; les oiſeaux
» que vous avez conſultés, vous ont-ils montré
» que cela ſoit poſſible »? Toute l'aſſemblée applaudit par un éclat de rire, & ſe mocqua du devin. Névius ſans s'étonner du bruit : « Frap-
» pez, dit-il au roi, frappez ſur la pierre; vous la
» couperez en deux, ou je ſuis prêt à tout ſouf-
» frir ». Tarquin ſurpris de la confiance de l'augure, donne un coup ſur la pierre, & le raſoir la coupe en deux avec un morceau de la main qui la tenoit. Cette merveille étonne les ſpectateurs, il s'éleve un cri général, & on applaudit au devin.

Confus d'avoir éprouvé à ſes dépens la ſcience de l'augure, Tarquin abandonna ſon deſſein, & diſtribua ſa nouvelle cavalerie dans les anciens corps. Après cela il rendit à Névius les plus grands reſpects, & tâcha de le gagner par toutes ſortes de marques d'eſtime & d'amitié. Il lui érigea lui-même une ſtatue de bronze dans la place publique, vers l'endroit où s'étoit opéré le miracle, ou du moins il permit au peuple de la lui ériger. Cette ſtatue étoit devant la cham-

bre où ſe tenoient les aſſemblées du ſénat, où elle ſubſiſta pendant pluſieurs ſiecles; elle étoit au deſſous de la moyenne taille, & repréſentoit Névius la tête couverte du pan de ſa robe. On dit auſſi que la pierre & le raſoir furent enterrés ſous un autel, pas loin de la ſtatue; mais ce fait n'eſt appuyé que ſur une tradition aſſez incertaine. Quoi qu'il en ſoit, le bruit du prodige qui étoit arrivé ſe répandit par toute la ville. Névius devint en même tems le plus célebre & le plus illuſtre de tous les augures. Mais dans le plus haut degré de ſa gloire il diſparut tout d'un coup; & quelques recherches qu'on fît, on ne put jamais ni ſavoir ce qu'il étoit devenu, ni même retrouver ſon corps. Au reſte, je ne vois rien en cela de ſi extraordinaire. Dans des ſiecles moins fameux pour les miracles, combien d'illuſtres perſonnages qui avoient eu le malheur de déplaire aux princes, ont eu le même ſort? Dans le ſiecle même de Névius où les miracles étoient ſi communs, il y eut des incrédules qui chercherent des cauſes naturelles de ſa mort. On ſoupçonna avec raiſon ſes collegues de s'être défaits de lui par jalouſie. Le roi lui même fut accuſé par ſes ennemis d'avoir eu part à ſa mort, & il paroît que rien ne contribua plus à ſa perte que cette accuſation; bel exemple, qui fait voir combien il eſt dangereux d'être ſoupçonné d'avoir touché aux choſes ſacrées!

Tarquin étoit déjà dans un âge fort avancé, & par un malheur commun à cet âge, il avoit perdu ſon fils unique, jeune prince d'un rare mérite, qui avoit donné des preuves extraordinaires d'une valeur prématurée, & qui à treize ans ayant combattu ſeul à ſeul & tué un des ennemis, avoit mérité que le roi ſon pere lui

donnât

donnât la robe prétexte & la bulle, qui depuis ce tems-là furent les ornemens des enfans des Romains. Il eſt vrai que ce fils de Tarquin avoit laiſſé deux fils, mais ils étoient encore enfans. Le roi qui ne pouvoit pas raiſonnablement ſe flatter de vivre juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint l'âge viril, jetta les yeux ſur Servius Tullius ſon gendre pour en faire ſon ſucceſſeur, & commença à ſe ſervir de lui pour l'adminiſtration des affaires qu'il étoit hors d'état de gouverner lui ſeul. Les fils d'Ancus Marcius vivoient encore, & ſe flattoient toujours de ſuccéder à Tarquin. L'occaſion de la mort de l'augure qui avoit diſparu tout d'un coup, étoit trop favorable pour la laiſſer échapper. Ils ſurent en profiter contre Tarquin & Servius, & ils commencerent à accuſer le roi de l'avoir fait tuer. » Il eſt évident, » diſoient-ils, que dans le deſſein qu'il avoit d'in» troduire des nouveautés dans la république, » il a voulu ſe défaire d'un homme qui s'oppo» ſoit conſtamment à ſes procédés arbitraires. » Il n'a pris aucune part à la perte que faiſoit le » public, il n'a pas fait la moindre information, » & n'a point interpoſé ſon autorité pour déco» vrir les auteurs d'un crime ſi énorme; c'eſt » une preuve que nul autre que lui n'en eſt l'au» teur. Il vit cependant, il regne, & les mains » ſouillées du ſang du prophete, il offre aux » dieux des ſacrifices publics. N'eſt-il pas aſſez » honteux pour nous qu'une ville fondée par un » héros qui a été mis au rang des dieux, ſoit » maintenant gouvernée par un tel roi? Faut-il » encore qu'après un étranger les Romains » ayent pour monarque un homme inconnu, un » vil eſclave! N'en doutez point, Romains, » Tarquin veut laiſſer la couronne à Servius,

» il lui a déjà donné toute l'autorité, il ne lui » manque plus que le titre de roi ».

Ces diſcours ſemés artificieuſement par les partiſans de Marcius, gens habiles & capables d'en impoſer, firent quelque impreſſion. D'abord ils les débitoient tout bas ; enſuite devenus plus hardis & ſe croyant déjà aſſez forts pour parler ouvertement, ils les débiterent dans la place publique, & un jour ils voulurent chaſſer le roi de ſon tribunal ; mais la vérité fut plus forte que leurs calomnies, & jamais ils ne purent perſuader au plus grand nombre de le déthroner. Ils ne parloient pas moins contre Tullius que contre le roi. Mais le crédit de ce miniſtre étoit ſi bien établi, que tout ce qu'ils pouvoient dire ne faiſoit point d'impreſſion. Quant à Tarquin, il fit lui-même ſon apologie devant le peuple, & ſe juſtifia pleinement. Tullius ſon gendre ne lui fut pas inutile en cette occaſion. Il prouva l'injuſtice & la fauſſeté des accuſations qu'on faiſoit contre lui ; & comme il avoit beaucoup d'aſcendant ſur l'eſprit des Romains, il excita la compaſſion & l'indignation du plus grand nombre, couvrit de confuſion ceux qui calomnioient le roi, & les fit chaſſer de la place publique avec ignominie.

Les Marcius ayant échoué dans leur entrepriſe, employerent leurs amis pour ſe réconcilier. Tarquin ſacrifia volontiers ſes reſſentimens au ſouvenir des obligations qu'il avoit à leur pere : & les croyant aſſez punis de leur témérité par la confuſion qu'ils s'étoient attirée, il leur rendit ſon amitié. Cette feinte réconciliation dura trois ans, pendant leſquels ils continuerent comme auparavant à faire leur cour. Mais dès qu'ils trouverent l'occaſion de ſatisfaire leur haine

dont

dont ils conſervoient toujours le venin dans le cœur, ils ne la laiſſerent pas échapper. Ils délibérerent auparavant s'il falloit tuer le roi ou Servius. Ils voyoient bien que s'ils laiſſoient vivre le roi, ils ne pourroient échapper au ſupplice, & que ſon nom ſeul aſſureroit leur punition; ou qu'au moins il choiſiroit entre les principaux citoyens de Rome un autre gendre qui leur ôteroit toute eſpérance de parvenir à la couronne, au lieu que s'ils ſe défaiſoient de Tarquin, Servius, qui n'étoit qu'un homme privé, n'auroit jamais aſſez d'autorité pour les faire punir. Sur ces raiſons ils ſe déterminent à faire tuer le roi. Mais il n'étoit pas sûr pour eux de l'attaquer ouvertement : ils avoient déjà tenté cette voie, & elle leur avoit mal réuſſi. Il fallut donc agir ſous main, & tenter des voies ſecrettes. Cette réſolution priſe, ils aſſemblent les conjurés, ils en choiſiſſent deux des plus déterminés, les habillent en payſans, & les envoyent au palais en plein midi, armés de coignées & bien inſtruits de ce qu'ils doivent faire. Ceux-ci arrivent devant le palais en ſe querellant pour des torts prétendus; les termes les plus groſſiers ne ſont point épargnés; des injures ils paſſent bientôt aux coups, ils crient à pleine tête, & reclament la juſtice du roi : les autres conjurés, déguiſés auſſi en payſans, entrent dans leur querelle, & s'offrent à rendre témoignage. Quelques officiers du roi ſortent au bruit, & les menent devant lui. Il leur ordonne de parler, & leur demande quel eſt le ſujet de leur querelle. Il s'agit, lui dirent-ils, de nos chevres; & en même tems ils continuent à ſe quereller, criant à pleine tête, parlant tous deux enſemble, ſans rien dire qui revienne au ſujet de leur conteſta-

tion. Les ſpectateurs en rient, & perſonne n'a le moindre ſoupçon de leur deſſein. Les gardes du roi les obligent enfin à s'expliquer. Un des deux commence un ennuyeux diſcours ; & tandis que le roi l'écoute patiemment, l'autre lui décharge un coup de coignée ſur la tête ; celui qui parloit, lui donne en même tems un autre coup ; & profitant tous deux de la ſurpriſe où l'on étoit, ils trouvent moyen de s'échapper de la ſalle où ils avoient fait le coup.

Tanaquil, quoique troublée par ce coup imprévu, conſerva néanmoins aſſez de préſence d'eſprit pour envoyer les licteurs après les aſſaſſins, & pour faire fermer les portes du palais. On ſe ſaiſit de ces malheureux, on leur donna la queſtion, & par la force des tourmens on les obligea à déclarer les auteurs de la conjuration ; enſuite on les punit de mort. Cependant elle fit porter le roi dans ſa chambre : mais un moment après il expira, dans la trente-huitieme année de ſon regne, qui étoit la quatre-vingtieme de ſon âge ; prince né pour la grandeur, qui avoit un eſprit de roi, un eſprit de gouvernement dans un plus haut degré qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Il étoit d'un tempérament vigoureux, il avoit encore un eſprit actif & propre pour les affaires dans un âge très-avancé ; brave de ſa perſonne, mais plus célebre encore par ſes ſtratagêmes, que par les victoires qu'il remportoit en bataille rangée. Maître parfait dans l'art de la guerre, il ſavoit ſi bien profiter de ſes conquêtes, qu'elles tournoient toujours à l'avantage du public. Il employoit tantôt la clémence, tantôt la rigueur, & jamais il ne ſe trompoit dans l'uſage qu'il faiſoit de l'une ou de l'autre. Jaloux de ſa puiſſance, il aimoit la pompe, l'éclat, la

domi-

domination, la magnificence, peut-être même juſqu'à l'excès ; mais il n'entreprit jamais ſur la liberté de ſon peuple. S'il deſiroit des honneurs, il tâchoit d'y parvenir par des voies douces & honnêtes ; il les demandoit à ſes ſujets, & ne vouloit les tenir que d'eux, preſque toujours sûr de les obtenir, mais toujours diſpoſé à ſouffrir patiemment un refus. L'eſprit de politeſſe, de grandeur & de magnificence, qu'il introduiſit le premier à Rome, & qui lui acquit tant de réputation dans les ſiecles ſuivans, étoit le ſeul défaut qu'on trouvât en lui dans le ſiecle où il vivoit. Il eſt vrai que les ouvrages où il faiſoit travailler le peuple, n'étoient pas pour lui, mais pour l'ornement de Rome & pour l'avantage du public ; rare exemple, & trop peu ſuivi par les princes : mais ils étoient trop grands, trop vaſtes, trop ſuperbes pour la ville de Rome & pour ſes habitans. Ces travaux d'ailleurs étoient trop difficiles ; il y avoit trop de danger pour ceux qu'il y employoit, & il y employoit trop de monde : c'eſt ce qui excitoit de ſi grands murmures. Son ſucceſſeur, prince après Numa, le plus populaire qui jamais ait été ſur le throne de Rome, interrompit prudemment ces ſuperbes travaux, & les laiſſa imparfaits : mais ſon petit-fils les fit continuer ; & ce ne fut pas un des moindres crimes de ſon regne ſi déteſté, d'avoir forcé le peuple à reprendre un ouvrage ſi bas & ſi ſervile.

Tarquin ne laiſſa point d'enfans mâles. Il avoit eu un fils, qui étoit mort, & dont il lui reſtoit deux petits-fils. Le plus jeune fut dans la ſuite aſſaſſiné par ſon frere & par ſa femme. L'aîné ſuccéda à Servius : mais il ne parvint à la couronne que par le meurtre & par uſurpation ; cri-

mes juſqu'alors inconnus à Rome. Cependant tous les crimes & toute la tyrannie de ce prince n'empêcherent pas que, dans les ſiecles ſuivans, les Romains ne reſpectaſſent la mémoire de Tarquin l'ancien, ſur-tout lorſqu'ils reconnurent qu'ils lui devoient auſſi leur libérateur. Car il avoit deux filles, celle qu'il maria à Servius Tullius, & une autre qu'il donna à Junius, pere du grand Brutus. Les obligations que Rome avoit à ce généreux libérateur de la patrie, étoient plus que ſuffiſantes pour aſſûrer à Tarquin une vénération & une reconnoiſſance éternelles, quand même il n'auroit point eu d'autre mérite que d'être ſon grand-pere.

Tanaquil & Servius cacherent quelque tems la mort de Tarquin. On s'étoit ſaiſi des aſſaſſins, on les avoit mis à la torture, & ils avoient avoué dans les tourmens, que les Marcius les avoient engagés à aſſaſſiner le roi. Après qu'on eut fait une punition exemplaire de ces malheureux, Servius agiſſant au nom du roi, eſcorté de gardes & précédé des licteurs, parut dans la place publique au milieu d'une nombreuſe aſſemblée, & cita les Marcius par un héraut pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ceux-ci ayant refuſé de comparoître, il ne lui fut pas difficile de les faire condamner par contumace, eux & tous leurs adhérans, à un exil perpétuel, & de faire confiſquer tous leurs biens au profit du public. En vengeant ainſi la mort de ſon beau-pere, il mérita de lui ſuccéder. Il le fit enterrer honorablement, lui marquant après ſa mort, comme pendant ſa vie, une vive reconnoiſſance, & donnant dans toutes les occaſions les preuves les plus éclatantes de la plus profonde vénération pour ſa mémoire. Tullius avoit deux

filles,

filles, c'étoit tout ce qu'il avoit d'enfans; il les donna en mariage aux jeunes Tarquins. Prince malheureux dans ces dernieres marques de piété! Une alliance si funeste lui coûta la vie, & à Rome la liberté.

Fin de la vie de Tarquin l'Ancien.

L. JUNIUS BRUTUS.

DANS les vies des Hommes illuſtres qui ſe ſont diſtingués, en affranchiſſant leur patrie du joug de la ſervitude, il ne faut pas s'attendre à trouver de ces faits rares & frappans, qui ſont le plus grand agrément de l'hiſtoire. Ces héros ont été généralement perſécutés par la Fortune; leur vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs, ſouvent même une mort violente & précipitée a mis obſtacle à l'exécution de leurs deſſeins; & c'eſt ce qui fait que les hiſtoriens ne nous ont conſervé la mémoire que d'un petit nombre de leurs actions. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les vies des fameux conquérans, qui mettoient toute leur gloire à réduire les hommes ſous une dure ſervitude, ſont ordinairement des ſujets plus attirans. Elles ſont pleines de faits qui charment & le lecteur & l'hiſtorien, & qui aſſurent à l'auteur & à ſes écrits l'admiration d'une poſtérité peu capable de faire de ſérieuſes réflexions. Ce préjugé, quoique aſſez général, n'en eſt pas moins injuſte. Un Thraſybule exilé & errant de tous côtés, un Brutus qui ſous une folie apparente cache le plus grand rôle & les plus nobles deſſeins, ſont dans leur humiliation même infiniment au-deſſus d'un Philippe ou d'un Céſar, lorſque par mille actions mémorables ils cherchent à détruire la liberté que les autres ont acquiſe à leur patrie. Un homme qui eſtime la liberté, lorſqu'il conſidere les deſſeins du monarque & du conquérant,

doit

doit naturellement être en garde pour ne pas louer des actions qui conduiſent à une fin ſi odieuſe. Mais quand il s'agit de parler des généreux défenſeurs de la patrie, il lui eſt difficile de ne pas ſe perſuader que l'hiſtoire n'a point d'expreſſions aſſez énergiques pour les louer avec dignité ; il eſt violemment tenté de faire leur panégyrique au lieu d'écrire leurs vies ; il exagere leurs vertus ; il diminue leurs vices ; il ne croit pas même qu'ils en aient jamais eu aucun. Qu'il me ſoit permis de le dire, c'eſt une partialité que je ne puis excuſer dans un hiſtorien. Mais d'un autre côté je ne doute point que ceux qui aiment la liberté ne ſouhaitent, du-moins autant que moi, qu'un caractere auſſi aimable & auſſi eſtimable que celui d'un libérateur de la patrie, ſoit autant exempt de taches qu'il le peut être.

Du côté de la naiſſance & de la fortune, Lucius Junius Brutus [a] avoit tous les avantages qui peuvent ſe trouver réunis dans un ſujet. M. Junius ſon pere, qui deſcendoit en ligne droite d'un des compagnons d'Enée, faiſoit une figure conſidérable à Rome ſous le regne de Tarquin l'ancien, & étoit un des plus illuſtres de cette ville, tant par ſa vertu, que par ſes richeſſes ; Tarquin qui connoiſſoit parfaitement le vrai mérite, l'avoit uni par les nœuds du mariage avec Tarquinia ſa ſeconde fille, après avoir donné ſon aînée à Servius Tullius, qu'il déſignoit pour être ſon ſucceſſeur. Brutus reçut une bonne éducation, & fut inſtruit dans toutes les ſciences des Romains. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & qu'il ſe portoit au bien, il y fit de grands progrès.

[a] *Dion. Hal. l. 4. p. 195.*

[b] *Dion.*

grès. Tarquin le ſuperbe [b] étant monté ſur le throne par la mort de Tullius, qu'il avoit fait aſſaſſiner, crut que pour ſa ſûreté il devoit commencer ſon regne par ſe défaire des plus diſtingués d'entre les citoyens qui pouvoient le troubler dans la poſſeſſion d'une couronne dont il s'étoit emparé par des voies ſi criminelles. M. Junius étoit allié du feu roi ; il étoit riche, il avoit du crédit, & haïſſoit le vice ; il n'en falloit pas davantage pour lui faire perdre la vie. Le tyran néanmoins eut la précaution de le faire aſſaſſiner ſecrettement ; c'étoit le mari de ſa tante, & il ne vouloit pas paſſer pour auteur de ſa mort. Le fils aîné de Junius ſubit le même ſort : ce jeune Romain étoit plein de ſentimens ; il paroiſſoit trop bien né pour laiſſer impunie la mort de ſon pere ; il falloit qu'il mourût pour la ſûreté de l'uſurpateur.

L. Junius, lorſqu'il perdit ſon pere & ſon frere, étoit encore trop jeune [c] pour être formidable au tyran. Cependant il comprit qu'il ne pouvoit mettre ſa vie en ſûreté, qu'autant qu'il ne ſeroit point ſuſpect, & que Tarquin ne le croiroit point dangereux. Dans un âge où tout autre que lui eût à peine été capable de concevoir un pareil deſſein, & encore moins de l'exécuter avec ſuccès, il réſolut de contrefaire l'inſenſé, juſqu'à ce qu'il trouvât une occaſion favorable pour vanger ſa patrie & ſa famille. Il en affecta l'air, & en conſerva ſi parfaitement les manieres, que tout le monde le croyoit véritablement

[b] *Dion. Liv. l. 1. c. 56. Val. Maxim: 7. parag. 2. & Aurel. Victor. cap. 10. in Brut.* ne font mention que de la mort de ſon frere.

[c] *Dion. Liv. Aur. Vict. Ovid, Faſt, 11, 717.*

ritablement ſtupide. C'eſt ce qui lui fit donner, d'un conſentement général, le ſurnom de Brutus; ſurnom qui en ſoi-même étoit réellement le plus honteux qu'on pût imaginer, mais qui devint dans la ſuite le plus honorable & le plus glorieux de toute l'antiquité. Ce fut le ſeul rempart qu'il pût trouver contre les fureurs d'un tyran qui ſacrifioit à ſon ambition tout ce qu'il y avoit de gens de mérite.

Le vice qui diſtinguoit Tarquin, étoit l'ambition & l'envie de dominer. Il fit voir pendant toute ſa vie qu'il n'y avoit point de crime, quelque barbare qu'il fût, qu'il ſe fît ſcrupule de commettre pour acquérir une autorité abſolue, ou pour ſe maintenir dans celle qu'il avoit acquiſe. Quand il ne s'agiſſoit point de la puiſſance ſouveraine, il n'étoit pas exceſſivement cruel; il aimoit même aſſez à paroître débonnaire & à éviter les meurtres qu'il ne croyoit pas néceſſaires pour ſa ſûreté. Perſuadé que Brutus étoit véritablement hebêté & imbécille, il ſe contenta de s'emparer de ſes biens [a], ne lui en laiſſant qu'une très-petite partie pour ſon entretien. Il ſembloit que c'étoit une action de charité, de prendre ſoin du patrimoine d'un jeune homme qui étoit ſon proche parent, & qu'on regardoit comme incapable d'adminiſtrer ſes biens par lui-même. Après cela il lui permit de vivre à la cour avec ſes fils, non pas pour lui faire honneur en qualité de parent, comme il vouloit le perſuader à ceux qui l'approchoient, mais pour ſervir de jouet à ces jeunes princes qui prenoient plaiſir à mille extravagances qu'il affectoit devant eux. Enfin il étoit ſi convaincu de la réalité

[a] *Liv. l. 15. c. 56. & 59. Dion. l. 4. p. 195. & 197.*

Liv.

lité de ſa folie, qu'il le fit commandant de ſes gardes-du corps; preuve certaine qu'il ne l'appréhendoit pas, & qu'il ne le ſoupçonnoit d'aucun artifice.

Pluſieurs années après [e], Tarquin fut obligé d'envoyer deux de ſes fils, Aruns & Titus, pour conſulter l'oracle de Delphes. L'occaſion de ce voyage fut une maladie contagieuſe qui cauſoit d'étranges ravages, & enlevoit un nombre prodigieux de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe; elle attaquoit ſur tout les femmes enceintes, & elles tomboient mortes avec leur fruit, ſans que rien pût arrêter la violence du mal. On eſpéroit que les dieux découvriroient la cauſe d'un fléau ſi terrible, & qu'ils feroient connoître les remedes qu'on pouvoit y apporter. Titus & Aruns obtinrent du roi que Brutus allât avec eux pour leur ſervir de jouet & de divertiſſement parmi les fatigues d'un voyage ſi ennuyeux. Etant arrivés à Delphes, après avoir fait de magnifiques préſens au dieu, & reçu la réponſe de l'oracle ſur le ſujet qui les amenoit, ils plaiſanterent fort ſur Brutus qui n'avoit offert qu'un bâton: mais ce bâton étoit creux, & il y avoit enfermé une baguette d'or; image, dit Tite-Live [f], du caractere de celui qui faiſoit ce préſent. Quand ils ſe furent acquittés de leur commiſſion, il leur prit envie de ſavoir à qui l'empire des Romains étoit deſtiné. Le dieu leur répondit que c'étoit à celui qui baiſeroit ſa mere le premier. Les fils de Tarquin qui ne comprenoient pas le ſens de cette réponſe, convinrent entr'eux

[e] *Liv. l.* 1. *c.* 56. *Dion. Plin. l.* 15. *c.* 40. *Valer. l.* 4. *p.* 196. *Aurel. Vict. Max.* 7. 3. 2. *c.* 10. *Ovid. Faſt.* 11, 713. [f] *L.* 1.

entr'eux de baiſer leur mere tous deux en même tems, afin de regner auſſi tous deux enſemble. Mais Brutus conſidérant que les oracles en général étoient obſcurs, & que quand ils ſembloient préſenter un ſens clair & facile, ce ſens n'étoit preſque jamais le véritable, ſe laiſſa tomber exprès pour baiſer la terre qui eſt notre mere commune. Si cette hiſtoire eſt vraie, elle n'en paroît pas moins puérile; il ſemble même qu'elle ait été faite à plaiſir: mais les meilleurs hiſtoriens que Rome ou le monde entier aient jamais connus, n'ont pas cru qu'entre toutes les actions de Brutus il y en eût aucune qui fût trop peu importante pour trouver place dans leurs annales.

Cependant toute la prudence de Brutus auroit été inutile, & n'auroit ſervi qu'à lui conſerver la vie, qu'il n'eſtimoit qu'autant qu'elle pouvoit contribuer au bien de l'état, s'il ne ſe fût préſenté une occaſion favorable de déthroner le tyran. Quelque haï que fût Tarquin, il étoit encore plus craint. Il s'étoit défait des plus puiſſans d'entre les Romains, ou par la mort, ou par l'exil; & s'il en reſtoit encore quelques-uns, ils ſe tenoient cachés & ne ſe connoiſſoient pas les uns les autres. Affermi de plus en plus ſur le throne par les alliances qu'il avoit faites avec les Latins & autres nations voiſines, il regna en tyran l'eſpace de vingt-cinq ans, & probablement il fût mort roi, s'il n'eût pas eu Sextus pour fils. Ce prince étoit né avec un eſprit de tyrannie, mais d'une tyrannie qui étoit à peine connue dans ces premiers ſiecles de Rome, & que jamais les nations les plus accoutumées à la ſervitude n'auroient pu ſouffrir long-tems; ruſé, fourbe, diſſimulé, perfide, traitre dès ſa jeuneſſe, mais à un point où ne peuvent atteindre les plus grands ſcélérats,

fcélérats, lors même qu'ils ont blanchi dans le crime ; d'une ambition demeſurée, d'un naturel farouche, capable des plus grandes cruautés ; fougueux dans ſes paſſions, ſans foi & ſans loi.

Le tems marqué pour la délivrance de Rome étoit proche [g]. Tarquin cependant ſe croyoit paiſible poſſeſſeur de la couronne, & ne craignoit plus rien. Il faiſoit alors la guerre aux Rutules, ſous prétexte qu'ils avoient donné retraite aux Romains exilés ou fugitifs, & qu'ils s'employoient pour leur rétabliſſement. Mais la véritable raiſon qui le faiſoit agir, c'eſt que leur république étoit floriſſante, & qu'ils habitoient un pays riche & abondant en toutes choſes ; deux puiſſans motifs pour armer contr'eux un tyran inſatiable & dont l'ambition ne connoiſſoit point de bornes. On aſſiégeoit actuellement Ardée, la plus opulente ville de l'Italie. Tarquin s'étoit attendu à forcer cette place en peu de jours, mais il y fut trompé ; les aſſiégés défendirent opiniâtrément leur liberté, & le ſiége fut long. Leur vigoureuſe réſiſtance, la durée de cette guerre qui fatiguoit extrêmement les troupes, & les impôts exorbitans qu'il faiſoit payer aux Romains, avoient fort indiſpoſé les eſprits ; de ſorte qu'on étoit prêt à ſe révolter pour peu que quelqu'un commençât à lever l'étendard de la rebellion. Un ſoir [h], tandis que le ſiége duroit encore, les fils de Tarquin ſouperent avec Collatinus, jeune prince qui étoit leur parent, & qui deſcendoit d'Égérius, neveu de Tarquin l'ancien. Pendant le repas, la converſation

[g] *Dion. Liv lib. 1. cap. 57.*

[h] *Liv. l. 1. c. 57. Aurel. Vict. c. 9. Ovid. Faſt. l. 11. 721. 760. Dion. in Ext. Val. p. 574.*

ſation tomba ſur le ſexe ; chacun vanta ſa femme, & épuiſa toutes les expreſſions pour louer ſa beauté. Enfin la diſpute s'étant échauffée, Collatinus leur dit qu'une diſpute de cette nature ſe décideroit beaucoup mieux par les faits : « Nos femmes, ajouta-t-il, ne ſont pas loin » d'ici, montons à cheval, allons leur rendre » viſite, & voyons comment elles ſupportent » notre abſence ». Comme ils étoient tous échauffés de vin, ils accepterent la propoſition. Ils montent à cheval, & arrivent à Rome au commencement de la nuit. Les fils de Tarquin trouvent leurs femmes en bonne compagnie, dans les feſtins, dans les jeux & les divertiſſemens ; c'étoit ainſi qu'elles charmoient leurs ennuis, & que chacune ſe conſoloit de l'abſence de ſon mari. De-là, Collatin les mene à Collatie. La nuit étoit déjà fort avancée lorſqu'ils y arriverent. Ils trouvent Lucrece occupée à filer avec ſes femmes, ſans atours & ſans parure, mais d'une beauté charmante dans ſon négligé. Elle fut agréablement ſurpriſe de voir ſon mari ; elle le reçut avec beaucoup de tendreſſe, & les princes avec toute la politeſſe poſſible. Ils paſſerent le reſte de la nuit à Collatie, & le lendemain matin ils s'en retournerent au camp avec Collatinus, lui cédant la victoire & admirant ſon bonheur.

Sextus ne s'en tint pas-là [i]. Admirer les beautés de Lucrece, en être épris, & vouloir en jouir, ce fut en lui la même choſe. Quelques jours après il retourna à Collatie, n'ayant qu'un ſeul

[i] *Liv. l.* 1. *c.* 58. *Dion. Hal. l.* 4. *p.* 194. *Ov. Faſt.* 11. 761-812, *Diod. in Exc. Val. pag.* 253. *Dion. ibid. pag.* 574. 577. *Valer. Max.* 6. 1. 1.

ſeul domeſtique avec lui. Il y fut reçu & traité avec tout le reſpect qui étoit dû à un prince & à un parent. Comme il avoit conçu depuis quelque tems le deſſein criminel d'attenter à l'honneur de Lucrece, il crut alors avoir la plus belle occaſion de ſatisfaire ſes deſirs. S'étant retiré après le repas pour ſe coucher, tout occupé de ſon amour il paſſa une partie de la nuit ſans fermer l'œil. Lorſqu'il croit tout le monde endormi, il ſe leve, il entre l'épée à la main dans la chambre de Lucrece, ſans que ceux qui dormoient à la porte de l'appartement s'en apperçoivent; il va droit à ſon lit, elle s'éveille, elle demande qui c'eſt; Sextus ſe nomme, il lui défend ſous peine de la vie de parler & d'appeller à ſon ſecours. L'ayant intimidée par ſes menaces, il lui donna le choix, ou d'une mort ignominieuſe, ou d'une vie comblée de bonheur. « Si vous » voulez, lui dit-il, condeſcendre à mes deſirs, » je vous épouſerai; tant que mon pere vivra, » vous regnerez avec moi dans la ville qu'il m'a » donnée, & après ſa mort vous ſerez maîtreſſe » de Rome, du pays Latin, de l'Etrurie, & de » toutes les autres nations qui vivent ſous ſes » loix: je ſuis l'aîné de ſes fils; en cette qualité » ſa couronne m'eſt aſſûrée, & perſonne ne peut » me la diſputer. Que ſi trop jalouſe de votre » honneur vous oſez me réſiſter, je vous tue » dans le moment; & pour couvrir votre mort » d'une éternelle ignominie, je percerai de cette » même épée un de vos domeſtiques, je mettrai ſon corps auprès de vous, & je dirai partout que vous ayant ſurpris enſemble, j'ai » lavé dans votre ſang l'affront que vous faiſiez » à Collatinus mon couſin. Une mort ſi honteuſe » vous rendra éternellement infame; & privée

» de

» de la ſépulture, vous ſerez à jamais un objet » d'horreur ». Ces menaces mêlées de prieres, & confirmées par ſerment, ne laiſſerent à Lucrece aucune eſpérance de lui échapper; elle céda enfin à la violence, & le lendemain matin le raviſſeur triomphant s'en retourna au camp.

Auſſi-tôt qu'il fut parti [k], Lucrece envoya un exprès à Rome où ſon pere étoit gouverneur, & un autre au camp devant Ardée où étoit ſon mari, pour leur dire de ſe rendre en diligence à Collatie, qu'il étoit arrivé une aventure des plus tragiques, qui demandoit abſolument leur préſence, & qu'ils amenaſſent avec eux chacun un de leurs intimes amis. Collatinus prend avec lui Brutus, & Sp. Lucrétius prend P. Valérius; ils ſe rendent promptement chez Lucrece, ils la trouvent ſeule, plongée dans la douleur, baignée de larmes, & toute occupée de ſon deſeſpoir. Elle ſe jette aux pieds de ſon pere & de ſon mari, elle embraſſe leurs genoux & les arroſe de ſes pleurs ſans pouvoir dire une parole. Son pere la releve, il la preſſe, il la conjure de s'expliquer. « J'ai recours à vous, » leur dit-elle enfin, faites-moi juſtice du plus » cruel affront que vous puiſſiez vous imaginer, » vengez moi d'un outrage plus honteux & plus » inſupportable que la mort même ». Surpris de ce diſcours, ils lui demandent quel eſt donc cet outrage & qui en eſt l'auteur. Lucrece leur raconte ce qui s'étoit paſſé, & les conjure de s'armer à ſa défenſe. Ils lui promettent de la venger; ils l'exhortent à ne pas s'abandonner au deſeſpoir, mais à ſe conſoler ſur ſon innocence.

[k] *Dion. l. 4. pag. 194. & 195. Liv. Ovid. Faſt. 11. 813-834.*

cence. « Non, leur dit-elle, jamais femme ne » s'autorisera de mon exemple pour survivre à » son honneur : je sai que je suis innocente, mais » afin qu'on en soit persuadé, & que vous ren- » diez justice à ma mémoire, je veux me punir » moi-même comme si j'étois coupable ». En disant ces paroles, elle tire un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, elle se l'enfonce jusqu'au cœur, & tombe morte à leurs pieds.

Tandis que le pere & le mari de Lucrece [l], accablés de douleur, la tenoient entre leurs bras, Brutus tire de sa blessure le poignard tout fumant, & d'une voix plus qu'humaine : « Je » jure, dit-il, par ce sang le plus noble & le » plus chaste qui fût au monde avant que Sex- » tus, ce monstre abominable, digne fils du plus » cruel de tous les tyrans, l'eût deshonoré ; je » jure une éternelle inimitié contre Tarquin le » superbe, contre sa femme impie & toute leur » race maudite. Tant que j'aurai un souffle de » vie, je les poursuivrai à feu & à sang ; je fe- » rai usage de toute la force que m'inspire une » juste vengeance, je m'opposerai jusqu'au der- » nier soupir à la tyrannie, & jamais je ne souf- » frirai qu'aucun de cette maison, ni même que » qui que ce soit regne sur les Romains. Grand » Jupiter, Mars protecteur de Rome, & tous » les dieux, soyez témoins de mes sermens ! Si » jamais je deviens parjure, punissez-moi d'une » mort aussi violente que celle de Lucrece, mais » d'une mort aussi honteuse que la sienne est glo- » rieuse » Alors se tournant vers les autres que la surprise & la douleur avoient rendu muets : « Ba-

[l] *Liv. l. 1. c. 59. Dion. Vit. c. 9. & 10. Ovid. Fast. l. 4. pag. 156. & 197. Aur.* 11. 845-846.

[m] *Dion.*

» Balancez-vous encore, leur dit-il, à ſuivre » mon exemple ? Laiſſez aux femmes les cris, » les larmes, les gémiſſemens ; ſi vous êtes » hommes, ne penſez qu'à vous venger, & » cherchez les moyens les plus efficaces & les » plus prompts pour y parvenir ». Ayant parlé de la ſorte, il donne le poignard à Collatinus ; puis au pere de Lucrece & à Valérius ; il les exhorte à s'engager par les mêmes ſermens : ils le font ; & une plus noble paſſion leur faiſant oublier leurs douleurs, ils conjurent Brutus de leur ſervir de conſeil & de guide dans leurs entrepriſes contre le tyran, proteſtant qu'ils ne veulent ſe conduire que par lui, & que partout ils marcheront ſur ſes traces.

Brutus commence par leur rendre compte de ſa conduite [m] ; il les détrompe ſur la ſtupidité qu'il avoit affectée juſqu'alors ; il leur explique les raiſons qu'il a eues de contrefaire l'inſenſé ; il laiſſe, pour ainſi dire, tomber le maſque ; & ſe montrant à découvert, il leur fait voir que ſous une folie apparente il cachoit un fond infini de ſageſſe. Il leur dit que depuis long-tems il s'eſt principalement occupé à conſidérer quelle ſeroit la forme de gouvernement la plus propre à rendre la ville de Rome heureuſe, en cas qu'il ſe préſentât quelque occaſion de la délivrer de la tyrannie ſous laquelle elle gémiſſoit depuis tant d'années. « Pouvons-nous, dit-il, imaginer » une forme de gouvernement plus avantageuſe » que celle que Romulus, Numa & leurs ſuc- » ceſſeurs nous ont laiſſée ? C'eſt à la faveur de » leur ſage politique & de leurs loix que Rome » eſt devenue ſi floriſſante, & qu'elle a ſubjugué tant

[m] *Dion, Hal. l. 4. pag. 197. 198. 199.*

» tant de nations. Mais il faut remédier aux abus
» les plus ordinaires de la royauté ; abus qui la
» font ſouvent dégénérer en tyrannie, & qui la
» rendent preſque toujours odieuſe. Premiere-
» ment, ſi l'on ne conſidere que le nom des cho-
» ſes, on deſire quelquefois ce qui eſt nuiſible,
» & on rejette ce qui eſt utile. La monarchie
» eſt de cette nature ; elle eſt bonne & utile,
» mais le nom de roi eſt odieux. Si vous m'en
» croyez, nous exterminerons ce nom, & ceux
» qui ſeront revêtus de l'autorité ſouveraine,
» nous ne les appellerons plus ni monarques ni
» rois, mais nous leur donnerons un autre nom
» plus modeſte & plus populaire. En ſecond lieu,
» je croi qu'il n'eſt point expédient que toute
» la puiſſance réſide dans un ſeul, mais qu'il faut
» la partager entre deux perſonnes, à l'exem-
» ple des Lacédémoniens, qui en uſent ainſi
» depuis long-tems, & dont l'état eſt devenu
» par cette ſage politique le mieux reglé & le
» plus floriſſant de toute la Grece. L'autorité
» royale ainſi partagée également, les deux ma-
» giſtrats qu'on en fera dépoſitaires, ſeront
» moins en état d'en abuſer pour vexer leurs
» ſujets ; ils s'obſerveront mutuellement, ils au-
» ront un certain reſpect l'un pour l'autre, &
» l'égalité de leurs pouvoirs leur inſpirera une
» noble émulation pour la vertu. Mais toute
» puiſſance qui n'a point de bornes, devient en-
» fin inſupportable & dégénere en tyrannie. Je
» voudrois donc qu'on ne donnât l'autorité ſou-
» veraine que pour un an, comme font les Athé-
» niens. Pour retenir un eſprit hautain dans les
» bornes du devoir, il n'eſt point de moyen
» plus sûr que de ne lui point donner le tems
» de s'enivrer de ſa grandeur ; un magiſtrat eſt
» moins

» moins ſujet à abuſer de ſon autorité, quand il
» ſait que s'il commande aujourd'hui, il obéira
» demain : avec ce tempérament nous jouirons
» des avantages du gouvernement monarchique
» ſans en reſſentir les inconvéniens. Les marques
» d'honneur que nous avons accordées à nos
» rois, ſont en trop grand nombre ; il y en a
» même quelques-unes qui choquent le peuple.
» Je voudrois qu'on en diminuât le faſte, &
» qu'on en abolît une partie, ſur-tout ces ſcep-
» tres, ces couronnes d'or, ces robes de pour-
» pre chargées de broderie, qu'il ne faudroit
» permettre que dans certains jours de fêtes &
» dans les pompes triomphales ; dès qu'on ſe
» ſerviroit rarement de ces ornemens, ils ceſſe-
» roient d'être un objet odieux. Cependant pour
» ne pas abolir entiérement le nom de la puiſ-
» ſance royale introduit dans cette ville par des
» augures favorables, & confirmé par des ſignes
» de la volonté des dieux, nous pourrions avoir
» toujours un roi parmi nous, mais un roi ſeule-
» ment de nom, un roi des choſes ſacrées, qui
» ſeroit revêtu de cette dignité pour toute ſa
» vie, mais qui n'auroit point d'autre emploi
» que l'intendance des ſacrifices, ſans ſe mêler
» des affaires de la guerrre ou de l'état. Si vous
» approuvez ce projet en général, on pourra
» dans la ſuite vous l'expliquer plus en détail,
» & même y réformer quelque choſe. Mais il
» n'eſt pas tems maintenant de l'exécuter : il
» faut attendre que nous ayons ſecoué le joug
» des tyrans ; entrepriſe dont nous viendrons
» facilement à-bout, ſi vous voulez ſuivre mes
» conſeils.

Ce diſcours de Brutus fut approuvé avec ac-

clamation. On prit le corps de Lucrece [n] tout enſanglanté, & on le porta dans la place publique de Collatie ; il étoit ſuivi de ſon pere & de ſon mari. Lucrétius & Collatinus, avec toute l'éloquence naturelle que leur inſpiroit leur affliction, firent le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & tirerent les larmes des yeux de tout le peuple. Pendant ce tems-là, Brutus étouffant, pour ainſi dire, tout ſentiment de douleur & de triſteſſe, excitoit l'aſſemblée à de plus nobles ſentimens, & l'exhortoit à prendre les armes pour recouvrer la liberté & ſe venger des tyrans. Toute la jeuneſſe de Collatie promit de le ſuivre, & la plûpart coururent aux armes. On laiſſa quelques gardes aux portes de la ville, pour empêcher qu'il n'en ſortît perſonne qui pût donner avis au tyran de ce qui ſe paſſoit ; & le reſte, conduit par Brutus, accompagna le corps de Lucrece juſqu'à Rome.

Pendant que cette triſte pompe paſſoit par les rues [o], il s'aſſembla une foule de peuple, & Brutus envoya ſes hérauts par toute la ville pour convoquer le reſte à la place publique. Il fait expoſer le corps ſur un lieu élevé devant la porte du ſénat ; il monte ſur un tribunal, d'où l'on avoit coutume de haranguer, & d'où lui-même, comme capitaine des gardes, avoit ſouvent auparavant donné les ordres du tyran. Son air & ſes manieres le faiſoient [p] aſſez connoître, & il n'étoit pas néceſſaire qu'il avertît le peuple que ſa folie n'avoit été que feinte. Cependant il commença

[n] *Liv. l.* 1. *c.* 59.
[o] *Dion. l.* 4. *p.* 200. *Liv. l.* 1. *c.* 59. *Ov. Faſt.* 11. 847.
[p] *Dion. l.* 4. *p.* 200. 201, 202. 203,

commença par-là ; & après avoir expliqué en peu de mots ſa conduite paſſée, il s'étendit ſur celle de Tarquin. Il remonta juſqu'aux crimes de ſa vie privée ; il rappella le triſte ſouvenir de ſes actions les plus criantes, de ſes adulteres avec la femme de ſon frere, du meurtre de ſa propre femme, de celui de ſon frere : qu'auſſitôt après ce double parricide, impatient de jouir du fruit de ſes crimes, ſans même attendre que les bûchers qui avoient conſumé ces infortunées victimes de ſa cruauté fuſſent entiérement éteints, il avoit fait paſſer cette infame adultere au lit de ſa ſœur, exemple juſqu'alors inconnu dans Rome, & déteſté univerſellement de toutes les nations. « Quels crimes n'a-t-il pas commis à l'égard de ſon beau-pere & de ſa belle-mere ? le ſeul ſouvenir en fait horreur. Il fit maſſacrer ce bon roi, à qui il avoit de ſi grandes obligations, & aima mieux s'emparer du throne par la plus horrible barbarie, que d'attendre qu'il le pût poſſéder ſans crime par la mort de ce prince déjà fort avancé en âge. Il n'eut pas plus d'indulgence pour Tarquinie, femme de Tullius : ſans reſpecter en elle une belle-mere & une tante qui lui avoit ſervi de mere, il la fit impitoyablement étrangler lorſqu'elle avoit à peine rendu les derniers devoirs au roi ſon mari. Mais ſans m'arrêter à des crimes particuliers, comment eſt-il parvenu à la royauté ? C'eſt par les armes, par la violence, par la conſpiration d'une troupe de ſcélérats, comme un uſurpateur. Depuis qu'il occupe le throne, par quelque voie qu'il y ſoit monté, quelle conduite a-t-il tenue ? S'eſt-il comporté en roi ? Quels maux n'a-t-il pas fait ſouffrir aux Patriciens ? Les uns ont été aſſaſ-

 » ſinés,

» ſinés, les autres ont été bannis de Rome, ou
» ſe ſont condamnés eux-mêmes à l'exil pour
» éviter la cruauté du tyran; d'un grand nom-
» bre que nous étions, il n'en reſte aujourd'hui
» que très-peu; encore ſommes-nous dans l'hu-
» miliation, dans la pauvreté, dans l'abaiſſe-
» ment, de ſorte que nos ennemis mêmes en ſe-
» roient touchés. Et vous, Plébéiens, dans
» quelle ſituation êtes-vous? Que ſont devenues
» vos loix? Vous eſt-il permis de vous aſſem-
» bler? Le tyran vous traite-t-il avec plus de
» ménagement que de vils eſclaves? Ne vous
» a-t-il pas condamnés aux plus rudes travaux,
» à tailler des pierres, à ſcier du bois, à porter
» des fardeaux, à remuer les plus ſales immon-
» dices aux dépens de votre vie, ſans vous don-
» ner un moment de relâche? Ne verrons-nous
» donc jamais la fin de nos maux? Juſqu'à quel
» tems ſouffrirons-nous? Nos calamités, quel-
» que grandes qu'elles ſoient, ne ſeroient pas
» tout-à-fait intolérables, ſi nous avions eſpé-
» rance de les voir finir à la mort du tyran, qui
» n'eſt pas fort éloignée. Mais quel avantage peut
» nous apporter ſa mort, ou plûtôt ne ſerions-
» nous pas encore pis, puiſqu'au lieu d'un Tar-
» quin, nous en aurions trois, encore plus mé-
» chans que leur pere? Si de particulier il eſt de-
» venu tyran, s'il a exercé ſur nous toutes ſortes
» de cruautés, quoiqu'il n'ait commencé que
» tard à ſe livrer au crime, que devons-nous
» attendre de ſes enfans qui ont été élevés dans
» une cour où ils n'ont jamais eu aucun exemple
» de vertu, & où ils ſe ſont familiariſés avec la
» cruauté & la violence? Jugez par ce que vous
» voyez maintenant, de quoi ſeront capables
» ces dignes fils d'un pere qui eſt le plus cruel
» de

» de tous les tyrans, & d'une mere qui a fait » paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere. Les » ſacrés liens du mariage, les droits de l'hoſpi- » talité reſpectés par les nations les plus barba- » res, la qualité de fille de celui à qui le tyran » avoit confié le gouvernement de la ville en ſon » abſence, celle de femme d'un proche parent, » n'ont pu défendre Lucrece contre la paſſion » de Sextus : elle a été contrainte de ſe ſoumet- » tre comme une eſclave aux dernieres indigni- » tés ; & ne pouvant ſurvivre à ſon honneur, elle » s'eſt plongé le poignard dans le ſein.

En parlant de la mort de Lucrece, tranſporté d'une noble fureur : « O la plus généreuſe de » toutes les femmes, s'écria t-il, ô femme di- » gne de notre admiration & de nos louanges ! » Vous nous avez abandonnés, Lucrece, vous » vous êtes donné la mort. Ni la foibleſſe de vo- » tre ſexe, ni les douceurs de la vie, ni les agré- » mens de la jeuneſſe & de la beauté, ni les » prieres ni les larmes de vos plus chers amis, » n'ont pu vous faire reſoudre à ſurvivre à votre » honte. Après un ſi bel exemple, Romains, » nous qui ſommes des hommes, ſera-t-il dit » que nous aurons moins de cœur qu'une fem- » me ? Chaſte Lucrece, faites-nous part de vo- » tre courage. Vous n'avez éprouvé qu'une ſeule » nuit les rigueurs de la tyrannie par la violence » que Sextus a faite à votre chaſteté juſqu'alors » inviolable ; il n'en a pas fallu davantage pour » vous faire préférer la mort à tous les charmes » de la vie. Et nous qui gémiſſons depuis vingt- » cinq ans ſous la tyrannie de Tarquin, nous qui » avons perdu notre liberté ſans eſpérance de » jamais rompre nos liens, eſclaves, inſenſibles » à nos maux, nous ne profiterons pas d'un ſi

» bel exemple, nous ne nous réveillerons pas
» de cette profonde léthargie, nous n'aurons pas
» la fermeté de prendre les mêmes ſentimens !
» Quand nous vous voyons, illuſtre héroïne,
» nous eſt-il permis de nous appeller Romains ?
» nous eſt-il même permis de nous appeller
» hommes ? Pouvons-nous nous vanter de deſ-
» cendre de ces héros qui ont porté la terreur
» dans toutes les villes voiſines, de ces héros
» accoutumés à vaincre, faits aux dangers, &
» qui ne redoutoient rien tant que le deshon-
» neur, nous qui avons ſi long-tems traîné une
» malheureuſe vie dans une honteuſe ſervitude ?
» Livrons-nous, Romains, à une généreuſe
» confuſion, & que la honte de notre ſtupidité
» nous porte à oſer tout pour la réparer ! N'ê-
» tes-vous pas tous convaincus qu'une mort ho-
» norable eſt mille fois préférable à notre con-
» dition préſente? Mais ce n'eſt pas à la mort que
» je vous invite, c'eſt à la vie, c'eſt à la liberté,
» c'eſt à votre bonheur. Qu'avons-nous à crain-
» dre ? Le tyran eſt abſent, la ville eſt à nous,
» elle eſt fournie de tout, les plus illuſtres du
» ſénat ſont à notre tête. Quel fond ne devons-
» nous pas faire ſur nos propres forces, ſur notre
» grand nombre, ſur notre expérience ? Nos
» alliés d'ailleurs ne nous laiſſeront pas ſans ſe-
» cours : s'ils n'oſent ſe ſoûlever tant qu'ils ne
» voient aucun mouvement de notre part, dès
» que nous leverons l'étendard, ils viendront
» ſe joindre à nous ; la liberté a trop de char-
» mes pour ne pas trouver des défenſeurs.
» Quant à l'armée de Tarquin, nous ne de-
» vons point la craindre. Elle eſt pleine de ſol-
» dats qui ont ſouvent rougi d'employer leurs
» armes à rendre les autres auſſi miſérables
qu'eux-

» mêmes. Ils ne ſont pas moins ennemis de la ty-
» rannie que nous ; ils n'aſpirent pas moins à re-
» couvrer leur liberté ; pour peu qu'ils voient de
» jour à ſe tirer de la ſervitude où la néceſſité des
» tems les a réduits, ils profiteront de l'occaſion
» pour ſecouer le joug, & tourneront avec joie
» leurs armes contre le tyran : ſi vous les appel-
» lez au ſecours de la patrie par un decret, ni
» la crainte ni l'eſpérance ne pourront les retenir
» auprès des Tarquins. Que s'il s'en trouve quel-
» ques-uns qui par leur mauvais naturel, ou par
» le malheur de leur éducation, aient du pen-
» chant pour la tyrannie, ils ne ſont qu'en petit
» nombre ; & quelque méchans qu'ils ſoient,
» nous trouverons bien les moyens de les réduire
» à la raiſon. Nous avons entre les mains leurs
» femmes, leurs enfans, leurs peres, qui leur
» ſont plus chers que la vie même : en leur pro-
» mettant de leur rendre ces gages précieux,
» pourvu qu'ils abandonnent les tyrans, & en
» leur accordant, par un decret ſolemnel, une
» amniſtie générale, nous les attirerons infailli-
» blement dans notre parti. Sur-tout, Romains,
» mettons notre confiance dans les dieux im-
» mortels, vengeurs des meurtres, des ſacrilé-
» ges, des parricides ; irrités contre Tarquin
» qui a tant de fois ſouillé les ſacrifices, profané
» les temples & les autels, ils ſeront pour nous,
» & nous pouvons compter ſur leur ſecours.
» Nous vous invoquons, dieux tutelaires de
» Rome, nous vous invoquons avec une ferme
» aſſûrance que vous exaucerez nos juſtes prie-
» res : aidez-nous dans cette occaſion favorable
» que vous nous préſentez vous-mêmes ; faites
» que nous ſoyons les inſtrumens de votre juſ-
» tice ; donnez les plus viſibles marques de vo-

» tre faveur à une cauſe qui mérite votre pro-
» tection ; inſpirez-nous des ſentimens qui puiſ-
» ſent nous rendre dignes des bénédictions que
» vous nous avez préparées.

Le peuple écouta ce diſcours de Brutus dans des diſpoſitions qu'il eſt plus facile de concevoir que d'exprimer[1] ; la douleur, la colere, la rage, la honte, l'indignation, les deſirs ardens, l'eſpérance de ſe venger & de recouvrer la liberté, mais une eſpérance chancelante & mêlée de doutes, ſe ſuccédoient tour-à-tour. Il n'eut pas plûtôt ceſſé de parler, que réunis tous dans les mêmes ſentimens, ils s'écrierent d'une commune voix qu'il leur mît les armes à la main, & qu'il les menât contre le tyran. Brutus, au comble de ſa joie, « J'approuve, leur dit-il, votre » généreuſe réſolution. Mais avant que de l'exé-» cuter, il faut que vous confirmiez par vos ſuf-» frages le decret du ſénat dont je vais vous faire » part : ce decret bannit de Rome & de toutes » les terres de la république, les Tarquins, leur » famille, & toute leur poſtérité, avec défenſe » ſous peine de la vie, d'entreprendre & même » de parler de les rétablir. Si vous êtes prêts » d'y ſouſcrire, retirez vous chacun dans vos » curies pour donner vos ſuffrages, & que ce » droit que nous vous rendons aujourd'hui, ſoit » comme les prémices de votre liberté ». Le peuple ſe retira auſſi tôt ; on recueillit les voix, & toutes les curies opinerent à chaſſer les tyrans. Alors Brutus propoſa une nouvelle forme de gouvernement, qui fut généralement approuvée. Sp. Lucrétius fut fait entre-roi. Il renvoya le peuple, avec ordre de ſe rendre inceſſamment

[1] *Dion. l. 4. p. 203. & 204. Liv. l. 1. c. 59. & 60.*

[1] *Liv.*

ment ſous les armes dans le champ de Mars où ſe tenoient ordinairement les comices. Dans cette aſſemblée ſolemnelle, il nomma Brutus & Collatinus, pour exercer l'autorité ſouveraine ſous le nom de *conſuls*, titre qu'on étoit convenu de donner aux nouveaux magiſtrats, comme étant chargés du ſoin des affaires publiques. Leur élection fut confirmée dans les mêmes comices par les ſuffrages de chaque centurie.

Pendant ce tems-là, Tarquin [r] reçut avis par des couriers qui étoient ſortis de la ville avant qu'on eût fermé les portes, que Brutus haranguoit le peuple & ſollicitoit les Romains à ſe mettre en liberté. Il part auſſi-tôt du camp ſans en dire rien à perſonne, excepté ſes fils & ſes amis les plus aſſidés. Il court à toute bride, & arrive à Rome avec un petit nombre d'amis qui le ſuivoient. Il trouve les portes fermées, & les remparts garnis de troupes, qui lui refuſent l'entrée, & qui lui annoncent l'arrêt par lequel le peuple l'a condamné à un banniſſement perpétuel. Plein de rage & de deſeſpoir, il rebrouſſe vers le camp plus vite qu'il n'étoit venu : mais il y trouve toutes choſes en auſſi mauvais état qu'à la ville. Brutus s'y étoit tranſporté pendant qu'il étoit abſent ; on l'y avoit reçu avec joie, & il n'avoit pas eu grand peine à engager les troupes dans la cauſe commune de la liberté. Tarquin exclus de toutes parts, ſe retira à Gabies avec ſes fils qu'on avoit chaſſés du camp par le conſeil de Brutus ; c'étoit dans cette ville qu'il avoit établi roi Sextus [s], ſon fils aîné. L'impie Tullia étoit pour lors à Rome : après cette ſurprenante révolution,

[r] *Liv. l.* 1 *c.* 60. *Dion. l.* 4. *p.* 204. & 205.
[s] *Liv. l.* 1. *c.* 59.

révolution, elle sortit de son palais pour s'enfuir; le peuple la suivoit en foule par toutes les rues, la chargeant d'imprécations, & invoquant les Furies de ses parens contre cette fille dénaturée qui avoit mérité les plus cruels tourmens.

Brutus s'étant rendu maître [t] du camp, fit une treve de quinze ans avec les Ardéates, & ramena les troupes à Rome. Peu de jours après, les deux consuls convoquerent une nouvelle assemblée du peuple. Brutus fit un discours sur la concorde, & par un second decret il confirma l'arrêt qui condamnoit les Tarquins à un exil perpétuel. Ce decret étant passé avec la même unanimité que le précédent, les consuls jurerent devant les autels, avec les plus grandes solemnités, tant pour eux que pour leurs enfans & toute leur parenté, que jamais ils ne rappelleroient le roi, ni ses enfans, ni leur postérité, qu'ils n'établiroient point de rois à Rome, & qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à tous ceux qui entreprendroient de rétablir l'autorité royale. Le peuple suivit leur exemple, & s'engagea avec joie par les mêmes sermens.

En établissant une nouvelle forme de gouvernement, les libérateurs de la patrie [u] commencerent par la religion. Comme les rois, prédécesseurs de Tarquin, avoient procuré de grands avantages à l'état, on étoit convenu de conserver dans Rome quelque image de la royauté. Il fut donc ordonné aux pontifes & aux augures de choisir parmi les anciens celui qu'ils jugeroient le plus digne pour présider seulement aux sacrifices

[t] *Dion. l. 4. & 5. p. 205. Liv. l. 2. c. 1. Plutarque in Pop.*

[u] *Dion. l. 5. p. 205. Liv. l. 2. c. 1.*

ſacrifices & aux cérémonies du culte divin. On régla qu'il porteroit le nom de roi des choſes ſacrées, mais qu'il borneroit ſes ſoins à la religion, ſans ſe mêler ni des affaires civiles, ni du gouvernement, ni des affaires militaires. Manius Papirius, de famille Patricienne, homme d'un mérite diſtingué & reſpectable par ſon âge, fut le premier qu'on éleva à cette dignité. Quant aux affaires civiles, les conſuls crurent qu'ils ne pouvoient faire un plus grand plaiſir au peuple, que de rétablir les loix équitables de Servius, dont la plûpart avoient été abolies par Tarquin. Ils firent revivre celles qui regardoient les contrats que les Plébéiens étoient obligés de paſſer avec la nobleſſe. Ils ordonnerent qu'on renouvelleroit, tant à la ville qu'à la campagne, l'uſage des ſacrifices, où tous ceux d'une même tribu ou d'un même canton avoient coutume de ſe trouver; ſacrifices inſtitués pour entretenir l'amitié & l'union entre tous les membres de la république. Enfin ils rendirent aux Plébéiens le droit de tenir des aſſemblées pour les affaires les plus importantes, la liberté d'y donner leurs ſuffrages, & toute l'autorité que Servius leur avoit accordée. Tandis qu'ils employoient ainſi la puiſſance royale à rendre le peuple heureux, afin que cette puiſſance fût moins odieuſe, ils firent un autre réglement, par lequel il fut arrêté que l'un des conſuls feroit porter devant lui les douze haches, & que l'autre ſeroit précédé de douze licteurs qui porteroient des faiſceaux ſans haches; enſorte néanmoins que pour éviter toute ſupériorité, ils auroient les haches tour-à-tour & chacun ſon mois. Une conduite ſi modérée étoit d'autant plus agréable aux Romains, qu'après de longues épreuves d'une rigoureuſe ſer-

vitude, ils jouiſſoient des douceurs de leur ancienne liberté. Il s'en trouva néanmoins, même parmi les plus diſtingués, qui par des motifs d'avarice ou d'ambition, ſe liguerent pour trahir la ville, pour rappeller les tyrans, & pour ſe défaire des conſuls.

Tarquin * chaſſé de ſes états, demeura quelque tems à Gabies, où pluſieurs Romains moins ſenſibles aux douceurs de la liberté qu'aux avantages qu'ils ſe promettoient de la tyrannie, allerent ſe joindre à lui & groſſir ſa faction. Du lieu de ſa retraite il envoya des ambaſſadeurs aux villes des Latins pour les faire entrer dans ſes intérêts : mais ces peuples inflexibles à ſes vives ſollicitations, ne purent ſe reſoudre à entreprendre pour l'amour d'un tyran une guerre injuſte contre les Romains. Deſeſpérant de réuſſir de ce côté-là, il alla à Tarquinie, ville où avoit autrefois demeuré ſon grand-pere, & il y fut bien reçu. A force de préſens qu'il répandit à pleines mains, il gagna les citoyens, qui le préſenterent à toute la nation. Il les fit ſouvenir des bienfaits dont ſon aïeul avoit comblé toutes les villes d'Etrurie, & de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui : de-là paſſant à ſes malheurs, il leur fit une vive peinture de l'étrange revers de ſa fortune ; il les conjura de ne ſe pas rendre inſenſibles à l'état d'un ſouverain qui étoit tombé en un ſeul jour du faîte de la grandeur, ſans appui, ſans ſecours, errant avec ſes trois fils, obligé d'implorer la protection de ceux qui avoient été autrefois ſes ſujets. Par ces diſcours, accompagnés de larmes, il engagea les Etruriens à envoyer des ambaſſadeurs à Rome. On choiſit pour cette ambaſſade ceux qu'il nomma lui-

* *Dion. l. 5. p. 206.*

lui-même : il les inſtruiſit de tout ce qu'ils avoient à dire & de ce qu'ils devoient faire ; il leur donna même de grandes ſommes d'argent pour faciliter la réuſſite de leur négociation, & quelques lettres que les compagnons de ſon exil écrivoient à leurs parens & à leurs amis, pour les prier de travailler à leur rappel.

Les ambaſſadeurs [y] étant arrivés à Rome, le ſénat leur donna audience. Ils demanderent un ſauf-conduit pour le roi, par lequel il lui fut permis de venir juſtifier ſa conduite devant les ſénateurs, & de paroître enſuite ſous leur bon plaiſir dans une aſſemblée des Plébéiens, afin que s'il pouvoit les convaincre qu'il n'avoit rien fait qui méritât l'exil, ils le reconnuſſent pour leur roi aux conditions qu'ils jugeroient à-propos ; ou que, s'ils avoient réſolu d'abolir pour toujours la puiſſance royale, il paſſât du-moins le reſte de ſa vie avec ſa famille, dans le lieu de ſa naiſſance, en ſimple particulier, & ſans ſe mêler des affaires. Après s'être acquittés de leur commiſſion, ils ajouterent que la ville de Tarquinie demandoit cela aux Romains comme une choſe qu'ils lui devoient en conſidération de leur ancienne alliance avec elle ; que le droit des gens ne permettoit pas de condamner perſonne ſans l'entendre ; que Tarquin les reconnoiſſoit pour juges, & qu'ils ne hazarderoient rien en lui accordant la permiſſion de venir lui-même défendre ſa cauſe. Brutus les écoutoit avec une extrême impatience. Quand ils eurent fini leurs remontrances, il leur répondit en peu de mots, qu'il étoit inutile de ſolliciter le rappel des Tarquins, que les Romains les avoient déjà condamnés

[y] *Dion. l. 5. pag. 206. 207. & 208. Plut. Vic. Pop. Liv. l. 2. c. 4.*

damnés par plusieurs decrets à un exil perpétuel, qu'ils avoient fait serment de ne jamais les rappeller, & qu'ils ne souffriroient jamais qu'on les rétablît ; qu'en vain les Tarquiniens feroient de plus vives instances, & qu'ils n'obtiendroient point de grace pour les tyrans ; qu'au reste s'ils demandoient quelqu'autre chose qu'on pût leur accorder sans violer les loix & les engagemens qu'on avoit pris, ils trouveroient toujours la ville de Rome disposée à leur faire plaisir.

Les Tarquiniens affecterent de paroître surpris de cette réponse, à laquelle néanmoins ils s'étoient attendus. « Il est étonnant, dirent-ils, » qu'étant venus vous présenter les soumissions » de votre roi qui veut vous rendre compte de » sa conduite, & que demandant comme une » grace ce qui est du droit des gens, nous ne » puissions rien obtenir. Mais puisque vous avez » pris votre parti, nous n'insisterons pas davan- » tage sur son rappel. Cependant nous avons or- » dre de notre ville de vous faire une autre » priere, que ni vos loix ni vos sermens ne peu- » vent vous dispenser d'écouter. C'est de rendre » à votre prince les biens que possédoit son » aïeul avant que de monter sur le throne. Ces » biens ne vous appartiennent point. Tarquin » l'ancien ne les avoit point acquis parmi vous, » & vous ne pouvez pas dire qu'ils soient le » fruit de la violence & de l'injustice. Rendez- » les donc à votre roi, puisqu'ils lui appartien- » nent. Tarquin dans son malheur se contentera » de son patrimoine ; & pour ne pas vous être » à charge, il ira s'établir dans quelque autre » pays, où il pourra goûter les douceurs d'une » vie tranquille ». Après ce discours ils se retirerent, & on délibéra sur leur demande.

Brutus parla avec force contre cette requête. Il dit qu'il étoit d'avis qu'on retint les biens des Tarquins pour dédommager en quelque façon la république des maux qu'elle avoit soufferts sous une si longue tyrannie ; que les Tarquins ne se contenteroient jamais d'une vie privée, qu'ils se serviroient infailliblement des richesses qu'on leur restitueroit pour ruiner la patrie, & que c'étoit le comble de la folie de vouloir fournir des armes à un tyran. Mais Collatinus, l'autre consul, fut d'un sentiment tout contraire : c'étoit un homme foible, élevé à la cour, & qui ne connoissoit pas assez le prix de la liberté ; on l'avoit élu consul contre le sentiment de Brutus ; il n'avoit pour tout mérite que la qualité de mari de Lucrece ; & malgré l'affront que Sextus lui avoit fait, il n'étoit pas encore des plus déclarés ennemis des Tarquins. Il représenta que si les Romains retenoient les biens du roi, ils feroient deshonneur à leur cause ; qu'on croiroit qu'ils n'auroient banni les tyrans, que pour s'emparer de leurs richesses ; qu'ils fourniroient aux Tarquins un prétexte légitime de prendre les armes pour rentrer en possession de leurs biens, & que par ce moyen ils leur procuroient peut-être de puissans secours pour remonter sur le throne : qu'au contraire si Tarquin vouloit leur faire la guerre après qu'on lui auroit rendu son patrimoine, il lui seroit difficile de trouver des alliés dans une si injuste entreprise.

Le sénat délibéra pendant plusieurs jours sur la proposition des ambassadeurs. On tint différentes séances sur cette affaire, sans savoir à quoi se déterminer ; & à la fin on résolut d'en remettre la décision au jugement du peuple. Le peuple assemblé, chaque consul exposa ses rai-

sons,

ſons, & ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de force. L'avis de Brutus étoit le plus conforme à la raiſon, & le plus utile pour le bien public. Mais pluſieurs trouvoient celui de Collatinus plus équitable, & en même rems plus honorable : ils ſe flattoient même qu'en le ſuivant, ils préviendroient une guerre qui les menaçoit. On balança long-tems la déciſion : enfin les curies donnerent leurs ſuffrages, & on trouva que celles qui opinoient à rendre les biens aux Tarquins, l'emportoient d'une voix ſur celles qui étoient d'avis qu'on les retînt.

On annonça cette déciſion [a] du peuple aux ambaſſadeurs. Ils firent de grands éloges des Romains ſur ce qu'ils avoient préféré la juſtice à leurs intérêts, & ſur le champ ils écrivirent à Tarquin qu'il envoyât des perſonnes sûres à qui on pût remettre les richeſſes qui lui appartenoient. Cependant ils reſtoient toujours à Rome, ſous prétexte qu'ils attendoient des voitures pour les tranſporter : mais c'étoit en effet pour examiner la ſituation des affaires, pour rendre les lettres des exilés à leurs amis, & pour ménager des intrigues en faveur du tyran. Ils ſonderent artificieuſement les eſprits, & n'oublierent rien pour les ſéduire, les uns par l'eſpérance d'une meilleure deſtinée, les autres à force d'argent. Ils trouverent que le roi avoit à Rome un grand nombre d'amis qui n'attendoient que l'occaſion pour ſe déclarer hautement. Pluſieurs jeunes gens, particulierement des plus nobles familles, ne pouvoient ſouffrir la ſévérité du gouvernement. Sous un prince abſolu, les graces s'obtenoient plus aiſément, les requêtes étoient plûtôt répondues.

[a] *Dion. l. 5. p. 298. Plut. Vit. Pop. Liv. l. 2. c. 3.*

[b] *Liv.*

dues. Un roi connoiſſoit mieux dans quel cas il falloit uſer de ſévérité, dans quelle occaſion il falloit pardonner ; il ſavoit diſtinguer à-propos entre un ami & un ennemi ; il pouvoit, quand il lui plaiſoit, impoſer ſilence à la juſtice, ou lui donner un tour favorable. Les loix étoient ſourdes & inexorables, plus avantageuſes aux pauvres qu'aux riches. Il n'étoit ni agréable ni sûr de vivre ſous un gouvernement qui, ſans avoir égard à la fragilité humaine, ne pardonnoit aucun dérangement, & ſous lequel ceux même de la premiere condition ne trouvoient de protection que dans leur innocence. Tel étoit le ſujet de leurs entretiens ordinaires, depuis que Rome avoit ſecoué le joug de la tyrannie. Ces favorables conjonctures faciliterent aux ambaſſadeurs les moyens de former une conſpiration. Les chefs des conjurés étoient les Vitellius dont la ſœur avoit épouſé Brutus, & les Aquilius, neveux de Collatinus : ils avoient communiqué leur deſſein à pluſieurs autres jeunes gens des premieres familles, du nombre deſquels étoient Titus & Tibérius fils de Brutus, qui s'étoient auſſi engagés dans la conſpiration.

Les conjurés s'aſſembloient [a] ordinairement chez les Aquilius, dont le pere étoit mort ; leur maiſon étoit retirée, & propre par conſéquent à tenir ces aſſemblées ſecrettes. Les ambaſſadeurs donnerent avis à Tarquin des meſures qu'ils avoient priſes pour ménager ſon rétabliſſement. Il leur manda qu'il ſouhaitoit que les chefs de la conſpiration lui écriviſſent en détail le nombre des conjurés, leurs vûes, leurs noms, leurs qualités, & qu'ils ſignaſſent leurs lettres, afin

[a] *Liv. l. 2. c. 4. Dion. l. 5. p. 208. & 209. Plut. Vit. Pop.*

afin que ſachant à qui il avoit obligation, il pût reconnoître leurs ſervices quand il ſeroit remonté ſur le throne. Jamais la Providence, à laquelle les Romains ont été redevables de leurs prodigieux accroiſſemens, ne veilla plus viſiblement à leur conſervation que dans cette occaſion. Les chefs des conjurés furent aſſez dépourvus de ſens pour conſentir à tout ce que Tarquin leur demandoit. Un ſoir ils s'aſſemblerent au rendez-vous ordinaire pour lui donner ſatisfaction. Après le repas ils firent retirer les domeſtiques de la ſalle où ils avoient mangé. Là, ſe croyant ſans témoins, ils parlerent ouvertement de leurs projets, & écrivirent de leurs mains une lettre à Tarquin, que les Aquilius furent chargés de remettre aux ambaſſadeurs. Un de leurs gens, nommé Vindicius, qui avoit été fait eſclave à la priſe de Cénine, & qui leur ſervoit d'échanſon, eut quelque ſoupçon que ces fréquentes aſſemblées ſe tenoient pour de mauvais deſſeins. Lorſqu'ils eurent renvoyé leurs domeſtiques, il ſe cacha dans un endroit d'où il pouvoit entendre leurs délibérations : il fut témoin de la réſolution qu'ils avoient priſe de faire tuer les conſuls & de rétablir le roi ; réſolution qu'ils avoient confirmée par ſerment, & même, ſelon quelques auteurs, par la plus horrible de toutes les cérémonies, qui conſiſtoit à boire du ſang d'un homme, & à toucher ſes entrailles. Dès qu'il leur eut vû ſigner la lettre du roi, il ſortit de la maiſon pour en avertir. Il n'oſe cependant s'adreſſer aux conſuls, de peur que pour étouffer la conjuration où pluſieurs perſonnes de leurs parens étoient impliqués, ils ne fiſſent mourir le dénonciateur. Il va droit chez P. Valérius, qui étoit un des

quatre

quatre qui avoient le plus contribué à délivrer Rome de la tyrannie, & lui dit tout ce qu'il a vû & entendu. Valérius s'assûre de cet esclave, & le fait garder; il prend avec lui quelques-uns de ses gens & de ses amis, il se transporte dès le grand matin chez les Aquilius, il y entre sans peine, il se saisit de la lettre, & fait prendre les conjurés.

Pendant ce tems-là les consuls informés de ce qui s'étoit passé [b], montent sur leur tribunal, & ordonnent qu'on leur amene les coupables. On les leur présente pieds & mains liés; on fait la lecture de leur lettre, & on examine l'esclave. Tous les coupables étoient des meilleures familles de Rome. Cependant le peuple n'avoit les yeux que sur les fils du consul. Leur sort, quelque malheureux qu'il fût, ne méritoit point de compassion. L'assemblée n'avoit aucun sentiment de tendresse pour des traitres, pour des ingrats envers la patrie, pour des enfans indignes d'un tel pere; il n'y avoit point de supplice assez grand pour eux. Mais si l'on n'étoit touché de compassion pour ces jeunes gens, on gémissoit sur le sort du consul. Tout le peuple joignit ses larmes à celles des coupables, les uns vouloient qu'on leur pardonnât, les plus séveres ne les condamnoient qu'à un banniſſement. Brutus ayant fait faire silence, demanda à ses enfans s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense: il leur demanda la même chose jusqu'à trois fois; & voyant qu'ils ne répondoient rien, il prononça lui même leur sentence. Ensuite se tournant vers ses officiers: « Licteurs, dit-il, faites votre » devoir ».

[b] *Liv. l. 2. c. 5. Dion. Vit. Pop. Aur. Vict. c. 10. l. 5. p. 209. & 210. Plut. Flor. l. 1.*

[c] *Dion.*

» devoir ». Il fut témoin lui-même de l'exécution, il les vit battre de verges, il vit tomber leurs têtes ſous les coups ; ſeul inſenſible au ſupplice de ſes enfans !

Après cette ſanglante exécution [c], on fit venir les Aquilius, & on leur permit de ſe juſtifier. N'ayant rien à dire pour leur défenſe, ſoit de leur propre mouvement, ſoit par le conſeil de leurs amis, ils ſe jetterent aux pieds de leur oncle, dans l'eſpérance d'obtenir la grace. Brutus donne ordre aux licteurs de les mener au ſupplice. Collatinus arrête les licteurs, & leur défend de paſſer outre ; il s'approche de ſon collégue, il le prend en particulier, il le prie d'avoir compaſſion de ſes neveux, il lui repréſente leur faute comme l'effet d'une jeuneſſe inconſidérée, il le conjure d'épargner leurs vies & de ſouffrir qu'en cela ſeul il lui faſſe violence, réſolu de ſouſcrire dans la ſuite à toutes ſes déciſions. Brutus étonné de ſon empreſſement à ſauver des traitres, refuſe non ſeulement de leur pardonner ou de commuer la peine, mais encore de différer l'exécution. Collatinus voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir : « Et moi, lui dit-» il d'un ton de maitre, puiſque vous êtes ſi dur » & ſi inexorable, j'abſous les coupables par le » pouvoir qui m'eſt commun avec vous. Il n'en » ſera pas ainſi, reprit Brutus tout en colere : ne » vous y trompez pas, Collatinus ; jamais de » mon vivant vous n'aurez le pouvoir d'accorder » l'impunité à des traitres ; & vous-même avant » qu'il ſoit peu, vous payerez la peine que mé-» rite un pareil attentat.

Ayant ainſi parlé [d], il donne des gardes aux Aquilius,

[c] *Dion. l. 5. p. 210.* [d] *Dion. l. 5. p. 210, 211, & 212.*

Aquilius, & convoque une assemblée générale. En un instant la place publique est remplie d'un nombre infini de citoyens que la nouvelle du supplice des fils du consul y avoit attirés de tous les quartiers de la ville. Brutus accompagné des principaux sénateurs, se leve au milieu de l'assemblée, & leur parle en ces termes: « Ro-» mains, votre trop grande facilité à consentir » qu'on rendit aux tyrans les biens qu'ils possé-» doient autrefois, a donné occasion à la plus » dangereuse conspiration. Mes deux fils, les » freres de ma femme, & d'autres jeunes gens » des meilleures familles, s'étoient assemblés » chez les Aquilius, & avoient fait complot » de m'assassiner & de rappeller Tarquin. Quel-» que dieu favorable nous a découvert leur per-» nicieuse entreprise par cet esclave que vous » voyez, & on a arrêté les complices. Pour » moi j'ai fait le devoir de consul, j'ai ordonné » qu'on punît mes deux fils du dernier supplice, » j'ai été moi-même spectateur de l'exécution, » & j'ai fait voir que je n'ai rien de plus cher » que le salut de la patrie. Mais mon collegue » arrête le cours de la justice, il m'enleve les » Aquilius ses neveux, & il ose dire qu'il ne » souffrira jamais qu'ils subissent le même châti-» ment que mes enfans, quoiqu'ils ne soient pas » moins coupables. En voulant sauver les Aqui-» lius, n'accorde-t-il pas, autant qu'il en est lui, » l'impunité au reste des conjurés? Sous quel » prétexte en effet pourroit-on les condamner » au supplice, si l'on pardonnoit à ceux-ci qui » ont trempé dans le même crime? Que pensez-» vous, Romains, de son procédé? Sont-ce là » des actions d'un consul dévoué à la patrie, ou » d'une ame vendue aux tyrans? Est-ce là gar-

» der

» der les ſermens qu'il a faits, ou ſe rendre cou-
» pable de la plus noire perfidie ? S'il inſiſta ſi
» fort il y a quelques jours pour faire rendre les
» biens aux Tarquins, c'eſt qu'il aimeroit mieux
» qu'ils puſſent s'en ſervir pour nous faire la
» guerre, que de nous les laiſſer pour les com-
» battre par leurs propres armes. Que prétend-
» il aujourd'hui en voulant abſoudre ceux qui
» ſe ſont ligués pour rappeller les tyrans, ſinon
» de gagner leurs bonnes graces par cette tra-
» hiſon, afin que rétablis un jour ſur le throne,
» ils lui accordent tout ce qui peut flatter ſon
» ambition ? Allez, Collatinus, allez vous join-
» dre aux Tarquins, vous qui n'êtes ici que de
» corps, perfide conſul, toujours uni d'eſprit à
» nos plus mortels ennemis. Eſpérez-vous donc
» que je vous épargnerai, moi qui n'ai pas épar-
» gné mes propres enfans ? Non, je n'aurai ja-
» mais aucun ménagement pour vous ; & afin de
» nous mettre à couvert de vos pernicieuſes in-
» trigues, je vous dépoſe dès-à-préſent. C'eſt à
» vous, Romains, à voir maintenant ce que vous
» voulez faire de cet indigne magiſtrat ; c'eſt à
» vous à voir ſi vous voulez confirmer l'arrêt que
» j'ai prononcé : je vais vous aſſembler par centu-
» ries, afin que vous donniez vos ſuffrages. Je
» ne ſai pas quel ſera le réſultat de vos délibé-
» rations : mais je vous avertis d'avance que ja-
» mais vous n'aurez pour conſuls Brutus & Col-
» latinus enſemble ; voyez lequel des deux vous
» voulez conſerver.

Collatinus voulut ſe juſtifier des crimes dont on l'accuſoit ; tantôt il reprochoit à ſon collegue de tendre des piéges à ſon innocence, tantôt il demandoit grace pour ſes neveux, tantôt il empêchoit qu'on n'allât aux voix. Mais plus il ſe

donnoit

donnoit de mouvement, plus il aigriſſoit les eſprits, & plus le peuple étoit impatient de donner ſes ſuffrages pour le bannir. Dans la diſpoſition où paroiſſoit l'aſſemblée, Sp. Lucrétius, homme populaire, craignit qu'on ne chaſsât honteuſement ſon gendre. Comme il avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du peuple, il demanda la permiſſion de parler, & elle lui fut accordée. Il s'adreſſe d'abord à Collatinus : il lui conſeille de ne point s'entêter à conſerver malgré les citoyens une dignité qu'il ne tenoit que d'eux ; que puiſqu'ils la lui redemandoient, c'étoit à lui à s'en démettre de bonne grace ; qu'il falloit céder à la néceſſité, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de prévenir un decret de banniſſement en ſe retirant dans une autre ville juſqu'à ce que les troubles fuſſent appaiſés. Enſuite ſe tournant vers Brutus, il le conjura de ne point augmenter le malheur de ſon collegue, de lui épargner l'infamie d'une dépoſition forcée & d'un exil involontaire, de lui donner le tems de tranſporter ſes meubles & ſes effets, & de lui faire préſent de quelque ſomme du tréſor public, afin que cette libéralité lui ſervît de conſolation dans ſa diſgrace.

Les deux conſuls & toute l'aſſemblée applaudirent à ces ſages conſeils. Collatinus ſe démit du conſulat, & promit de ſortir inceſſamment de Rome. Brutus ne put lui refuſer des marques publiques de ſon eſtime. Il lui parla avec douceur, il loua la généreuſe réſolution qu'il avoit priſe de ſacrifier ſes intérêts à ceux de la république : il l'exhorta à regarder ſon exil, non comme un banniſſement forcé, mais comme une abſence volontaire que l'état préſent des affaires demandoit abſolument de lui ; que tout éloigné

qu'il

qu'il ſeroit de Rome, il devoit toujours l'aimer comme ſa patrie, ſans jamais entrer dans aucune liaiſon avec ceux qui cherchoient ſa ruine ; & qu'enfin on ſe flattoit que quoique uni de corps avec ceux qui lui accorderoient l'hoſpitalité, il ne ceſſeroit d'être d'eſprit & de cœur avec ſes citoyens : que dans cette aſſurance & pour reconnoître les obligations que la république lui avoit, il lui promettoit au nom des Romains un préſent de vingt talens, auxquels il en ajoutoit cinq autres de ſon bien. Le peuple approuva le diſcours du conſul ; & Collatinus, ſans différer plus long tems, ſe retira à Lavinium, où il paſſa tranquillement le reſte de ſes jours, & mourut dans une extrême vieilleſſe.

Après cela, Brutus [e] qui ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher de n'avoir dépoſé ſon collegue que pour gouverner lui ſeul, convoqua une nouvelle aſſemblée du peuple dans le champ de Mars. Valérius y fut élu conſul. Il étoit Sabin d'origine ; c'étoit un homme recommandable par mille belles qualités, mais admirable ſurtout par ſa frugalité ; il avoit un fond de ſageſſe dont il donna des preuves dans pluſieurs occaſions : ſon zele pour le bien public le rendoit digne de la magiſtrature. Son élection fit plaiſir à Brutus, qui avoit toujours deſiré de l'avoir pour collegue. Etant parfaitement d'accord avec le nouveau conſul, Brutus fit punir de mort le reſte des conjurés. L'eſclave [f] qui avoit découvert la conſpiration, fut récompenſé de cet important ſervice ; les conſuls lui accorderent la liberté, il fut mis au nombre des citoyens Romains,

[e] *Dion. l. 5. pag. 212. Plut. Vit. Pop.*

[f] *Liv. l. 2. c. 5. Plut. in Pop. Dion. l. 5. p. 212.*

[g] *Liv.*

mains, & reçut pour gratification une ſomme conſidérable du tréſor public ; il s'appelloit *Vindicius* ou *Vindex* ; & c'eſt, dit-on, de ſon nom que la cérémonie par laquelle on tiroit un eſclave de l'état de ſervitude, fut dans la ſuite appellée *Vindicta*. Par reſpect pour le droit des gens on renvoya les ambaſſadeurs [g] des Tarquiniens ſans leur faire aucun mal, quoique par leur trahiſon ils euſſent perdu leur qualité ſacrée, & par conſéquent tout droit de franchiſe.

Le premier acte public que firent les nouveaux conſuls, fut d'augmenter le ſénat [h], qui avoit été preſque entiérement épuiſé par les ſanglantes & tyranniques exécutions de Tarquin ; ils remplirent l'ancien nombre de trois cent ſénateurs, en incorporant les principaux d'entre les Plébéiens dans l'ordre des Patriciens. Les biens du roi furent partagés entre le petit peuple, ou ſelon d'autres, on les lui abandonna à piller, & chacun en prit ce qu'il voulut. On détruiſit auſſi le palais. La récolte d'un champ qui avoit été conſacré à Mars, mais dont le tyran s'étoit emparé par une uſurpation ſacrilége, & qu'il avoit fait ſemer cette année, fut jettée dans le Tibre ; les conſuls avoient défendu qu'on l'emportât dans les greniers, ou qu'on en reſervât la moindre portion ; c'étoit un grain impur, un fruit digne d'horreur, un objet de l'exécration publique. Comme l'eau étoit alors très-baſſe, le grain, les gerbes & la paille qu'on y avoit jettés, s'amaſſerent enſemble, & formerent avec la vaſe & le limon une petite iſle appellée *Inſula ſacra* : cette iſle s'étant aggrandie dans la ſuite, on y fit pluſieurs

[g] *Liv. l. 2. c. 4.*
[h] *Liv. l. 2. c. 1. Dion. l. 5. p. 113. Plut. in Pop.*

ſieurs beaux édifices, & entr'autres de ſuperbes temples. Les conſuls après cela publierent un ordre, par lequel ils accordoient une amniſtie générale à tous les citoyens qui avoient ſuivi le roi : on leur donnoit vingt jours pour ſe rendre à Rome, s'ils vouloient obtenir le pardon de leurs crimes ; & faute d'y revenir dans le tems marqué, on les condamnoit à un banniſſement perpétuel, & leurs biens étoient déclarés confiſcables au profit de la république.

Pendant ce tems-là on eut avis [i] que les Tarquiniens & les Véiens s'étoient déclarés ouvertement pour le roi, qu'ils levoient une nombreuſe armée pour le rétablir par la force ; que la plûpart des villes d'Etrurie le favoriſoient ſecrettement, qu'elles avoient permis à leurs ſujets de s'enrôler ſous ſes étendards ; & qu'un grand nombre de volontaires attirés par les amis des Tarquins, ou par l'appât d'une groſſe paie, ſe rangeoient ſous ſes enſeignes. Sur cette nouvelle, les conſuls ayant levé autant de troupes qu'ils en purent trouver, les exerçoient tous les jours hors de la ville ; & quand ils apprirent que les ennemis étoient en campagne, ils marcherent à leur rencontre. Les deux armées étoient à-peu-près égales en nombre ; elles avoient l'une & l'autre la même ardeur pour le combat. Dès qu'elles furent en préſence, avant même que l'infanterie eût pris ſon quartier dans le camp, il y eut une legere eſcarmouche. Peu de tems après on ſe rangea en bataille dans le même ordre. Valérius commandoit l'aile droite des Romains, & étoit oppoſé aux Véiens ; Brutus, à la

[i] *Liv. l. 2. c. 6. Dion. l. 5, pag. 213. & 214. Plutarq. in Pop.*

la tête de l'aîle gauche, étoit posté contre les Tarquiniens commandés par Aruns, fils du roi Tarquin. Lorsqu'on fut prêt d'en venir aux mains, ce jeune prince appercevant Brutus, poussa son cheval à-travers les escadrons, & s'approcha si près des Romains, qu'on pouvoit aisément le reconnoître & l'entendre : là il vomit mille injures contre le consul ; il le traite de bête féroce, de bourreau souillé de sang de ses propres fils, de lâche, de timide, & sort enfin des rangs pour l'attaquer. Brutus pousse son cheval à toutes jambes, & va, malgré les remontrances de ses amis, se jetter entre les bras d'une mort certaine. Tous deux transportés de rage, ils n'enviſagent que la vengeance, sans penser au péril ; ils se jettent l'un sur l'autre, ils se percent mutuellement de leurs lances ; leurs chevaux s'entrechoquent, se cabrent, & les renversent sur la poussiere ; le sang coule de leurs blessures, & leurs ames trouvant un libre passage, abandonnent leurs corps.

Ainsi finit Brutus, le second & le principal fondateur de Rome. Si l'on en excepte sa derniere action dans laquelle il s'exposa trop témérairement, toute sa vie est le plus parfait modele qu'un bon citoyen, un magistrat, un zélé défenseur de la patrie, puissent se proposer à imiter. Il étoit à l'épreuve de tout, il osoit tout, il entreprenoit tout, il sacrifioit tout pour sa patrie. Une des preuves les plus convaincantes de sa prudence admirable, c'est que Rome fut longtems libre, grande & floriſſante sous le gouvernement dont il jetta les fondemens ; & on ne peut pas douter raisonnablement que si les changemens des siecles suivans se fussent faits avec autant de jugement, la liberté Romaine n'eût

duré beaucoup plus long-tems, ou que du-moins elle n'eût pas été ſi facilement détruite. Dans le caractere de Brutus on remarque au ſouverain degré cette dureté, cette rudeſſe qui étoit ſi naturelle aux anciens Romains. Il étoit rigide & ſévere, mais il n'exerça ſa ſévérité que ſur les ennemis de la république & de la liberté. Ses paſſions étoient naturellement violentes, mais il ſavoit leur lâcher la bride, ou les modérer ſelon que l'intérêt de la patrie le demandoit. Lorſque changé en autre homme & tranſporté, pour ainſi dire, hors de lui-même, il harangue le peuple, qu'il lui rend compte de cette glorieuſe folie ſous laquelle il avoit ſi long-tems caché la plus rare prudence, & qu'il l'exhorte à recouvrer ſa liberté; lorſqu'il paroît ſi véhément, ſi emporté, ſi acharné à la ruine d'un indigne collegue pour prévenir celle de la république: il n'eſt pas moins grand que quand il ſouffre avec une extrême patience les railleries & les inſultes d'un tyran qui avoit fait aſſaſſiner ſon pere & ſon frere, juſqu'à ce qu'il trouve une occaſion favorable pour ſe venger lui-même & pour venger Rome en même tems; ou lorſque maître des mouvemens de ſon cœur, renonçant aux ſentimens de la nature & à la tendreſſe paternelle, il prononce la ſentence de mort contre ſes deux fils, l'unique reſſource de ſa maiſon, & qu'il eſt lui-même témoin & ſpectateur de l'exécution.

Il eſt fâcheux qu'il ſe trouve aujourd'hui des perſonnes qui condamnent comme féroce la derniere action dont je viens de parler. Pour moi je croi qu'elle n'a pas beſoin d'apologie, & qu'elle mérite au contraire les plus grands éloges. Il eſt certain que l'intérêt de la patrie & toutes

toutes les regles de la bonne politique, demandoient de Brutus cette généreuſe exécution. Il étoit de la derniere conſéquence, pour maintenir & pour affermir la nouvelle forme du gouvernement, de convaincre le peuple par un exemple ſi éclatant & par une ſi ſévere punition, que les crimes odieux, dès qu'ils étoient contre la patrie, ne pouvoient échapper aux plus rigoureux châtimens, & qu'on n'avoit aucun égard à la condition des coupables. Si l'on eût épargné les Junius, les Romains n'auroient ils pas eu raiſon de croire qu'ils n'avoient fait que changer de tyrans? Un pardon accordé mal-à-propos, une compaſſion mal placée, une grace hors de ſaiſon, auroient attiré de nouvelles conſpirations, & Brutus auroit fait dans l'hiſtoire le même perſonnage qu'y fait aujourd'hui ſon collegue.

Ce n'eſt que depuis que le monde a appris ce que c'eſt que la ſervitude, qu'on a diſputé ſur le mérite de cette action. Tandis que Rome conſerva la liberté que Brutus lui avoit acquiſe, la mémoire de ce héros fut toujours reſpectée & toujours inviolable. Dans ces heureux tems jamais poëte [k] n'oſa ſuppoſer que la vaine gloire, l'oſtentation, l'envie de s'attirer des louanges, euſſent eu part à la punition exemplaire qu'il fit faire de tous les coupables ſans en excepter ſes propres

[k] *Virg. Æneid. 6. v.* 822.

Infelix! utcumque ferent ea fata nepotes,
Vincet amor patriæ, laudumque immenſa cupido.

Pere infortuné! pour maintenir la liberté il mettra à mort ſes deux fils, ſans ſe mettre en peine que la poſtérité blâme cette conduite, pourvu que l'amour de la patrie l'emporte dans ſon cœur, & qu'il ſe procure par-là une gloire immortelle.

propres fils : jamais philoſophe ne douta [l] que l'action la plus vantée dans l'hiſtoire, & qui a toujours été regardée comme la preuve la plus éclatante qu'un magiſtrat puiſſe donner de ſon amour pour la patrie, ne vînt plûtôt d'un courage héroïque, d'un cœur tout dévoué aux intérêts de l'état, & d'une ame toute divine, que d'un cœur brutal, d'un naturel ſauvage, & d'une ame féroce. Ceux qui vêcurent immédiatement après l'établiſſement de la nouvelle forme de gouvernement, & qui eurent le bonheur d'en goûter les douceurs, crurent qu'ils ne pouvoient jamais trop honorer leur libérateur.

Les deux armées voyant leurs chefs ſans vie, jettent un cri effroyable ; le combat s'engage, & on fait de part & d'autre des prodiges de valeur. D'un côté l'aîle droite des Romains, commandée par le conſul Valérius, enfonce les Véiens, & les repouſſe juſques dans leur camp avec un horrible carnage. De l'autre, les Etruriens animés par Titus & Sextus fils de Tarquin, ébranlent l'aîle gauche de l'armée Romaine, la mettent en deſordre, & la menent battant juſques dans ſes lignes ; ils oſent même attaquer le camp, mais le corps de reſerve fait une vigoureuſe réſiſtance, & les oblige de ſe réfugier dans leurs retranchemens avec beaucoup de perte. L'armée ennemie s'étant retirée pendant la nuit [m], Valérius retourna à Rome & y fit ſon entrée en triomphe. Les plus diſtingués d'entre les chevaliers portoient devant lui le corps de Brutus ſur leurs épaules, orné de couronnes qui étoient autant de trophées de ſa valeur.

[l] *Plutarque* dans la vie de *Publius Valérius.*

[m] *Liv. l. 2. c. 7. Plutarq. Vit. Pop. Dion, l. 5. p. 215.*

[n] *Plut.*

leur. Le ſénat & le peuple allerent au-devant de l'armée, fondant en larmes, & portant néanmoins toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour les troupes. Le lendemain on célébra les funérailles de Brutus avec beaucoup d'appareil & de pompe; & le conſul ayant aſſemblé le peuple, fit du haut de la tribune l'oraiſon funebre de ſon collegue. Les dames Romaines porterent le deuil du vengeur de leur honneur un an entier, comme pour un pere. Peu de tems après on lui érigea [n] une ſtatue dans le capitole, avec un poignard à la main.

On prétend que Brutus ne laiſſa [o] point d'enfans, ni garçons, ni filles. Les meilleurs hiſtoriens conviennent en effet qu'il n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il fit décoller. Il eſt vrai qu'il y avoit à Rome une famille qu'on appelloit les Junius, qui ſe diſoient deſcendus de ce Brutus. Mais ce qui prouve la vanité de leurs prétentions, c'eſt qu'ils étoient de famille Plébéienne, & qu'ils n'eurent point d'autres charges que celles d'édile & de tribun, les ſeules que les loix permiſſent au peuple d'exercer, le conſulat n'étant que pour les Patriciens. Brutus le jeune, qui délivra Rome avec autant de valeur & de courage que le premier, quoiqu'avec un ſuccès bien différent, étoit de cette derniere maiſon. Digne héritier de l'eſprit de l'ancien Brutus dont il portoit le nom, il n'avoit pas beſoin de le compter au nombre de ſes ancêtres: il ſe rendit aſſez illuſtre d'ailleurs, & fut ſi grand par lui-même, que l'honneur de deſcendre du premier Brutus, qui auroit été ſi avantageux à tout autre, n'auroit fait que la moindre partie de ſon éloge.

[n] *Plut. in Marc. Brut.* [o] *Dion. l. 5. p. 216.*

Fin de la vie de L. Junius Brutus.

GELON.

A PEINE trouvons-nous, non-seulement parmi les Grecs, mais encore parmi les Barbares, un seul exemple d'une nation qui ait autant de fois perdu sa liberté, & souffert autant de maux que les Siciliens sous leurs tyrans. Ils secouerent souvent le joug de la servitude; & quand ils n'étoient pas en état de le faire par eux-mêmes, ils en furent plus d'une fois délivrés par les nations voisines. Mais leur liberté ne manquoit jamais d'être accompagnée de factions & de divisions. Ainsi il étoit toujours facile à un homme artificieux & plein d'ambition, de ruiner les uns & les autres, & de les réduire sous l'esclavage, en se mettant à la tête d'un des deux partis; & comme il y avoit toujours parmi eux des esprits remuans & entreprenans, à qui il ne manquoit ni le pouvoir ni la volonté de profiter de leur foiblesse, il ne faut pas s'étonner si toute leur histoire n'est qu'une suite de longues tyrannies, où l'on ne voit que de très-courts intervalles de liberté.

Rien ne peut excuser la stupidité de ces peuples. S'ils ne furent pas toujours aussi malheureux qu'ils le méritoient, s'ils furent gouvernés par quelques tyrans d'un grand mérite, & à qui ils avoient d'assez grandes obligations pour leur faire oublier presque sans crime la perte de leur liberté, il est certain néanmoins que la plûpart de ceux à qui ils se soumettoient si lâchement, étoient des hommes du plus noir caractere, & que les avantages que leur procuroient les premiers,

miers, n'étoient pas comparables aux maux qu'ils ſouffroient ſous ces grands ſcélérats, dont les regnes furent ſi durs & ſi cruels, que dans tous les ſiecles la tyrannie Sicilienne a paſſé en proverbe. C'eſt une choſe reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernerent la Sicile, il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de ſujet de ſe repentir de leur ſoumiſſion, que Gelon, tyran de Syracuſe. Jamais prince ne répandit du haut du throne plus de graces ſur ſon peuple; jamais prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ſes ſujets les voies irrégulieres par leſquelles il étoit parvenu à la couronne; & jamais tyran, après s'être emparé de la puiſſance ſouveraine par des moyens illégitimes, ne ſut mieux réparer ſa faute lorſqu'il en fut en poſſeſſion, puiſqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît ſur le throne & le choisît pour ſon roi.

Gelon deſcendoit d'une famille originaire de l'iſle de Telos. Ses ancêtres paſſerent en Sicile, lorſque la ville de Gela [a] fut fondée par une colonie qui étoit venue de Rhodes. Telinès, un de leurs deſcendans, étoit prêtre des divinités infernales. On dit que c'étoit un homme naturellement mou & peu capable de grands deſſeins. Cependant quelques citoyens de Gela, qui dans une ſédition avoient été chaſſés de la ville, l'ayant mis dans leurs intérêts; quoiqu'il n'eût point de troupes, il entreprit de les rétablir dans leur patrie, & il y réuſſit par la ſeule autorité que lui donnoit ſa qualité de ſacrificateur. En reconnoiſſance d'un ſervice ſi important, on lui confirma la dignité de miniſtre des dieux,

[a] *Hérod. l. 7. c. 153.*

 [b] *Plu-*

dieux, & on la rendit héréditaire dans sa maison.

Dinomenes avoit quatre fils, Gelon, Hiéron, Thrasybule, & Polyzele. Si l'histoire qui suit est véritable, & qu'elle n'ait pas été inventée après les événemens qui y sont prédits, il paroît que c'étoit un homme qui avoit des sentimens élevés, & qu'il n'eut point de part aux crimes de ses enfans. On dit qu'il consulta l'oracle [b] sur la fortune de ses fils, & que l'oracle lui ayant répondu qu'il y en avoit trois qui deviendroient tyrans, il s'écria dans un noble transport : *Grands dieux! s'ils doivent être un jour si criminels, puissent-ils être aussi malheureux qu'ils seront élevés!* Que l'oracle l'assûra qu'ils auroient assez de traverses & de maux à souffrir pour rendre très-imparfaite la jouissance de leur grandeur; & que la prédiction fut réellement accomplie par les continuelles maladies de deux d'entr'eux, & par le bannissement du troisieme, après un regne difficile & de courte durée.

Il paroît que Gelon, qui étoit le second des fils de Dinomenes, n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se piqua jamais de politesse, & que tant qu'il vécut, il eut quelque chose de rude dans ses manieres. Il n'avoit ni science ni érudition, & même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifférent pour les arts les plus estimés des personnes polies. Un jour [c] qu'il étoit à un festin, on apporta une lyre, & selon l'usage de ce tems-là, on la présenta de main en main à tous les conviés; on la présenta aussi à Gelon à son tour, mais il la refusa :

[b] *Plut. de Pit. Or. pag.* 403.

[c] *Plutarq. Apophth. pag.* 175.

refuſa : en même tems il demanda ſon cheval qu'il avoit fait venir, monta deſſus, & le mania avec beaucoup d'adreſſe & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertiſſemens de l'aſſemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

Gelon [d] trouva bien-tôt une occaſion favorable pour faire paroître ſon mérite. Hippocrate, tyran de Gela, étoit un prince qui avoit pluſieurs bonnes qualités, mais la valeur & l'ambition faiſoient ſur-tout ſon caractere. Il augmenta conſidérablement l'empire que ſon frere lui avoit laiſſé, & en peu de tems il ſe rendit maître des plus grandes villes de la Sicile, excepté Syracuſe. Les habitans de cette ville mirent obſtacle à ſes conquêtes, & en arrêterent le cours pour quelque tems, mais à la fin ils en augmenterent le nombre. D'abord Hippocrate défit leur armée : & les Corinthiens leur ayant envoyé des ſecours, il fit la paix avec eux ; mais il ne la fit qu'en obligeant les Syracuſains à lui abandonner la ville de Camarine, qu'ils avoient défendue quelque tems contre lui. Gelon ſuivit toujours ce prince dans ſes expéditions ; il étoit auprès de ſa perſonne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ſes conquêtes.

Le tyran [e] ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville d'Hybla. Il laiſſa deux fils, Euclide & Cléandre, qui voulurent ſuccéder à leur pere, & firent tous leurs efforts pour monter ſur le throne. Mais les habitans de Gela, qui ſe croyoient en état

[d] *Hérod. l. 7. c. 153.* [e] *Hérod. l. 7. c. 155.*

état de ſecouer le joug, & qui trouvoient l'occaſion de recouvrer leur liberté, refuſerent de les reconnoître. Gelon ſe mit à la tête de quelques troupes, & réduiſit bien tôt les citoyens à la ſoumiſſion. Mais cette réuſſite lui ayant fait connoître ſon pouvoir, il réſolut de ne pas laiſſer ſa conquête à d'autres ; & par une ingratitude qu'on ne peut excuſer, il dépoſſéda les fils de ſon bienfaiteur, & ſe mit en poſſeſſion de la tyrannie.

Ce n'étoit-là que le commencement de la bonne fortune [f] de Gelon. Il ſe préſenta bientôt d'heureuſes circonſtances, qui lui fournirent une occaſion favorable pour augmenter ſans crime la puiſſance dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracuſains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple & de pluſieurs de leurs eſclaves. Ils s'adreſſerent à Gelon, & le prierent de les rétablir. Le tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ſes troupes il alla ſe préſenter devant Syracuſe. Mais il n'eut pas la peine de l'aſſiéger. Le peuple ſortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il ſe ſoumit à ſa puiſſance. Auſſi-tôt Gelon entra dans Syracuſe ; & préférant cette ville à Gela, il y établit le ſiége de ſon empire.

Quand il ſe vit en poſſeſſion de Syracuſe, il négligea [g] le reſte de ſes états, & s'appliqua uniquement à aggrandir, embellir & fortifier cette importante place. Quant à Gela, qui étoit ſa patrie, il la céda à Hiéron ſon frere : mais auparavant il en fit ſortir plus de la moitié des habitans pour les tranſporter dans ſa nouvelle conquête.

[f] *Hérod. ibid.*

[g] *Hérod. ibid. c.* 156. [h] *Thucyd.*

quête. La ville de Camarine eut un sort bien différent ; il la fit entiérement raser, & donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant citoyens de Syracuse.

Gelon, dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vûes, qui étoient d'aggrandir cette ville, & de lui procurer toutes sorres d'avantages. Les Mégariens s'étoient imprudemment soulevés contre Gelon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne & puissante colonie de Mégare, ville de l'Attique [h], mais il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour lui résister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiégea leur ville, & les força bien-tôt à se rendre. Dès qu'il fut maître de Mégare [i], il voulut engager les citoyens à aller demeurer à Syracuse, & fit les plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transférer ; mais voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville, il imposa un tribut excessif à Diognete leur prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans : mais ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme, ou bien ils ne vouloient pas la payer ; de sorte qu'ils accepterent les propositions qu'il leur avoit faites d'abord.

Je croi que c'est-là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gelon fit aux Mégariens. Hérodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance, il traita avec une extrême douceur les plus puissans & les plus riches citoyens, qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, & que pour comble de bienfaits,

[h] *Thucyd. l. 6. p. 198.* [i] *Polyæn. l. 27.*

[k] *Plut.*

faits il les établit avantageuſement à Syracuſe : que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, & qui par conſéquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuſe, mais qu'enſuite il fut vendu, réduit ſous l'eſclavage, & tranſporté hors de Sicile. Hérodote ajoute que Gelon traita de la même maniere la nobleſſe & le peuple d'Eubée. Il attribue la raiſon d'une injuſtice ſi manifeſte à une certaine haine que Gelon avoit naturellement contre le peuple, étant perſuadé qu'il n'eſt pas facile à un tyran de vivre tranquille au milieu d'une populace toujours inquiete, toujours prête à remuer, toujours prête à troubler le bon ordre. Cette raiſon qui s'accorde ſi peu avec le caractere de Gelon, qui vouloit paſſer pour populaire, & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des tyrans de l'antiquité, ſuffit pour rendre ſuſpects des faits de cette nature, ſur-tout quand ils viennent d'un auteur qui a coutume de parler deſavantageuſement de ce prince.

Quoique Gelon, par les moyens que nous avons dit, eût prodigieuſement accru & aggrandi la ville de Syracuſe, elle lui eut encore de plus grandes obligations du ſoin qu'il prit de réformer les mœurs de ſes habitans. Les Syracuſains étoient naturellement pareſſeux [k], & aimoient l'oiſiveté ; ils paſſoient leur tems dans de petits divertiſſemens, où la demangeaiſon de parler & de railler produiſoit ſouvent des effets très-fâcheux. Gelon corrigea tous ces vices, du-moins pour ſon tems. Pendant la plus grande partie de ſon regne, il eut aſſez de guerres pour tenir

[k] *Plut. Apopht. p.* 175. *&c. De iis qui ſerò à numine puniuntur, p.* 551. & 552.

[l] *Plut.*

tenir ſes ſujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ſes ennemis lui laiſſoient quelque repos, il faiſoit ſortir les Syracuſains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer & fumer les terres. Par ce moyen il prévenoit les pernicieuſes ſuites de l'oiſiveté, & rendoit ſon peuple auſſi remarquable par ſa conduite modeſte, par ſon induſtrie, par ſon application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems il faiſoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des ſoins pour devenir le plus fertile qui fût au monde; de ſorte qu'il ſe vit bien-tôt [l] en état de faire aux Romains un généreux préſent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit preſque ruinée par la famine & par les ſéditions qui en ſont une ſuite inévitable.

Une ſi grande attention à procurer le bien de ſes ſujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient aſſez d'eſprit pour connoître leurs véritables intérêts; & cette attention [m] jointe à quelques autres actions de ſon regne, le fit regarder comme un prince populaire, comme un prince uniquement appliqué à rendre ſon royaume floriſſant & ſon peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut beſoin d'une plus grande ſomme d'argent que les Syracuſains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurerent; & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire ſentir le poids de ſon autorité, il les pria

[l] *Plut. in Coriol. Dion. Halic. l.* 8

[m] *Plut. Apopht. p.* 175.

* *Schol.*

pria ſeulement d'être plus traitables ; que ſon intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit auſſi-tôt que la guerre ſeroit terminée. Il tint parole ; & ayant heureuſement exécuté ſon entrepriſe, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

Cependant, tout bien conſidéré, il crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de ſe rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple qui n'avoit pas grande réputation du côté de la conſtance. Il lui parut qu'une alliance ſtable avec un puiſſant voiſin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître abſolu de ſes ſujets, & à lui procurer les sûretés dont il avoit beſoin. Théron *, tyran d'Agrigente, étoit un prince d'une grande valeur & d'un mérite diſtingué. Il n'étoit gueres moins puiſſant que le tyran de Syracuſe, qui étoit ſans contredit le plus puiſſant de toute la Sicile. Gelon fit avec lui une étroite alliance ; & pour la confirmer il épouſa Damarete ſa fille, & lui fit épouſer la fille de Polyzele, ſon frere cadet. Par ce moyen, il étoit plus en état de diſpoſer de toutes les forces de la Sicile ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques auteurs l'appellent non-ſeulement le tyran de Syracuſe, mais encore celui de toute l'iſle.

Aux premiers jeux olympiques † qui ſe célébrerent après qu'il ſe fut rendu maître de Syracuſe, c'eſt-à-dire la troiſieme année de ſon regne, il remporta le prix à la courſe du chariot ; honneur que les tyrans de ce tems-là ne rougiſſoient point de diſputer ; honneur dont jouirent auſſi Théron ſon beau pere, & Hiéron ſon

* *Schol. Pind. Olymp. 2. init.*
† *Pauſ. l. 7. p. 699.*

‡ *Hérod.*

ſon frere. Pluſieurs ſiecles après on voyoit encore à Olympie ſon chariot & ſa ſtatue, ouvrages de Glaucias, avec cette inſcription, *Le préſent de Gelon, fils de Dinomenes, de la ville de Gela.* Il eſt tout-à-fait ſurprenant que l'auteur qui parle de ce préſent & de cette inſcription, ait mieux aimé ſuppoſer qu'il y avoit un autre Gelon du même ſiecle & du même pays, dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du tyran, que de croire que le préſent fût de lui; & cela ſur la ſeule ſuppoſition que le tyran ſe ſeroit appellé Syracuſain, du nom de la ville où il avoit établi le ſiége de ſa tyrannie. L'autre inſcription étoit en effet & plus juſte & plus modeſte. L'uſage étoit que les conquérans ſe fiſſent connoître par le nom de la ville où ils étoient nés: il n'y avoit point de raiſon qui pût obliger Gelon à paſſer par-deſſus cette regle, & à rappeller dans l'eſprit des Grecs l'idée de ſa tyrannie; idée qui dans ce tems-là n'étoit pas ſi agréable qu'elle le fut dans la ſuite.

Peu de tems après ce que je viens de dire, Gelon [p] demanda du ſecours aux Grecs dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois qui étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puiſſans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il deſiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus, prince Lacédémonien, ſur les Egeſtains qui l'avoient aſſaſſiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent ſans effet. Les Grecs qui croyoient Gelon déjà aſſez grand, &

[p] *Hérod. l. 7. c. 158.*

[q] *Hérod.*

& qui ne vouloient point contribuer à augmenter ſa puiſſance, reçurent aſſez mal ſes ambaſſadeurs, ſans leur donner ni troupes ni aucune eſpérance. Mais Gelon n'eut pas beſoin de leur ſecours; il ſe trouva aſſez fort par lui-même pour réſiſter à ſes ennemis, & eut un heureux ſuccès dans tout ce qu'il entreprit.

Les Grecs furent bientôt [q] obligés de demander à Gelon la même grace qu'ils lui avoient refuſée, & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès, roi de Perſe, avoit mis ſur pied une armée innombrable : l'ambition qui lui étoit ſi naturelle, & l'impatience de venger la honte que ſon pere & toute la nation avoient reçûe à la bataille de Marathon, la lui avoient fait lever. Déjà il étoit en marche à la tête de cette prodigieuſe multitude, & venoit fondre ſur la Grece pour s'en emparer, & pour la réduire ſous une honteuſe ſervitude. Toutes les forces que les Grecs pouvoient lever, n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une néceſſité pour eux, ou de ſe laiſſer écraſer, ou de chercher des ſecours de toutes parts. Il n'y avoit point de prince plus en état de les ſecourir, que Gelon; il étoit même le ſeul qui pût leur aider à repouſſer un ennemi ſi puiſſant. Les Lacédémoniens, les Athéniens & les autres Grecs confédérés, lui envoyerent des ambaſſadeurs pour l'informer du triſte état où ils étoient, pour lui demander un puiſſant ſecours, & pour le conjurer par ſa gloire & par ſon propre intérêt, de délivrer un pays qu'il devoit regarder comme ſa patrie, & dont la ruine ne pouvoit manquer d'entraîner celle de ſon

[q] *Hérod. ibid. c. 157.*

[r] *Hérod.*

ſon royaume, ou du-moins d'y préparer les voies.

Ils devoient bien s'attendre [r] que Gelon leur feroit quelques reproches ſur la façon dont ils en avoient auparavant uſé à ſon égard; il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes, qui pour lors appréhendoient ſi fort l'invaſion des Barbares, avoient refuſé de le ſecourir contre ces mêmes Barbares. « Grecs, leur dit-il, il n'a pas tenu à vous » que tout ce que je poſſede aujourd'hui, n'ait » paſſé il y a long-tems entre les mains des Per» ſes; & maintenant qu'ils portent la guerre juſ» que dans votre pays, & qu'ils s'adreſſent di» rectement à vous, vous vous ſouvenez de » Gelon. Mais je ne veux pas imiter une con» duite qui m'a paru en vous ſi criminelle. En» fin, ajouta-t il, je ſuis prêt de vous envoyer » deux cent vaiſſeaux, vingt mille hommes de » pied, deux mille chevaux, & autant de che» vaux legers, outre deux mille frondeurs & » archers; je veux même vous les mener en » perſonne. Mais je croi qu'il n'eſt que trop juſte » qu'en conſidération d'un ſi puiſſant ſecours, je » ſois déclaré général de la Grece.

L'ambaſſadeur de Sparte qui avoit eu bien de la peine à l'écouter juſqu'au bout [s], l'aſſûra que les Lacédémoniens, bien loin de demander ſon ſecours aux conditions qu'il propoſoit, ne pourroient jamais ſe réſoudre à l'accepter, à-moins qu'on ne reconnût leur ſupériorité, dont ils avoient toujours été en poſſeſſion dans les expéditions que les Grecs avoient entrepriſes. « Ne nous parlez donc plus, ajoûta-t-il, » de

[r] *Hérod. ib. c.* 158.

[s] *Hérod. ib. c.* 159. & 160.

» de vous céder le commandement. Si vous » avez envie de ſecourir la Grece, il faut vous » réſoudre à ſervir ſous nos enſeignes: ou ſi » vous ne voulez pas avoir les Lacédémoniens » pour commandans, nous ne voulons point de » votre ſecours ». Le Lacédémonien ayant parlé de la ſorte avec chaleur, Gelon qui voyoit bien qu'on étoit fort éloigné de lui accorder ſa demande, prit doucement la parole, & fit une autre propoſition. « Commandez, dit-il, La- » cédémoniens, puiſque vous voulez abſolu- » ment commander. Il me ſemble que j'ai beau- » coup plus de troupes & de vaiſſeaux que » vous : mais je veux bien relâcher quelque » choſe de mes droits pour vous faire plaiſir. » Je conſens donc que vous commandiez ſur » terre, pourvû que vous me cédiez le com- » mandement de l'armée navale ; ou ſi vous ai- » mez mieux commander ſur mer, je comman- » derai ſur terre. C'eſt tout ce que je puis faire » que de vous laiſſer le choix. Optez, ou ne » comptez pas de m'avoir pour allié.

» Ne vous y trompez pas, reprit l'ambaſſa- » deur d'Athenes[t] tranſporté de colere : jamais » les Athéniens ne conſentiront à l'alternative » que vous propoſez. Ils ont toujours été les » plus puiſſans de toute la Grece ſur mer ; & » s'ils ont reconnu les Lacédémoniens pour leurs » ſupérieurs dans quelques guerres où tous les » Grecs étoient intéreſſés, ils ne céderont ja- » mais le droit de commander ſur mer, ſi les » Lacédémoniens ſe déſiſtent de leurs préten- » tions ». A ces paroles Gelon ſourit, & dit aux ambaſſadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient

[t] *Hérod. ibid. c.* 161.

[u] *Hérod.*

avoient assez de commandans, mais qu'il craignoit qu'ils ne fussent en danger de manquer de soldats.

C'est ainsi qu'Hérodote raconte ce qui se passa dans l'ambassade des Grecs vers le tyran de Syracuse; & si l'on peut compter sur ce récit, il est certain que le zele avec lequel les ambassadeurs soutinrent l'honneur & la prééminence de leur patrie, zele très-louable par lui-même, les porta à des excès qui tenoient un peu de l'insolence; Gelon n'auroit pas mérité beaucoup de blâme, s'il eût refusé de s'intéresser à la fortune d'un peuple qui ne l'auroit pas traité avec honnêteté & politesse, dans le tems même qu'il lui demandoit du secours. Le même historien ajoûte que quand Xerxès eut passé l'Hellespont, Gelon donna [a] à un certain Cadmus trois vaisseaux avec de grosses sommes d'or & d'argent, & qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, & d'observer cependant quel seroit l'événement du combat, afin que si le roi de Perse remportoit la victoire, il lui présentât les trésors dont ses galeres étoient chargées, & qu'il lui rendît hommage au nom de son prince; & qu'au contraire si les Grecs avoient le dessus, il revînt en Sicile avec ses trésors, comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval, & que Xerxès se fut retiré. Hérodote reconnoît cependant que les historiens de Sicile contredisent ces dernieres particularités; que, si on les croit, Gelon malgré la répugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacédémoniens pour chefs dans la guerre contre les Perses, promit de donner des secours aux

[a] *Hérod. ibid. c. 163. & 164.*

[a] *Ephe*

aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ſes états, guerre auſſi dangereuſe dans ſes commencemens que celle que les Grecs avoient avec le Perſe, guerre enfin qui dans l'événement fut auſſi glorieuſe pour lui que la leur le devint dans la ſuite. Il y a pluſieurs raiſons de croire que ce que diſent les Siciliens eſt plus vrai que ce que rapporte Hérodote, qui n'a été ſuivi en cela par aucun auteur dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous.

Ainſi, ſelon ces auteurs, vers le même tems que Gelon reçut l'ambaſſade des Grecs & qu'il promit de leur envoyer un puiſſant ſecours, les Carthaginois reçurent auſſi [x] des ambaſſadeurs de Perſe & de Phénicie. Ces ambaſſadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers; premierement, qu'ils partiſſent inceſſamment avec la plus puiſſante flotte qu'ils pourroient mettre en mer eux & leurs alliés, pour attaquer les Grecs en Sicile; ſecondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette iſle, qu'on ſuppoſoit qu'ils ne ſeroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuſe, ils fiſſent voile vers le Péloponneſe pour joindre la flotte des Perſes. Les Carthaginois reçurent avec joie des ordres ſi conformes à leur ambition & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyerent de tous côtés pour lever des troupes; ils demanderent même du ſecours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Hérodote [y] dit auſſi que les iſles de Sardaigne & de Corſe, les Phéniciens,

[x] *Ephor. apud. Schol. Pind. Pyth. 1. ad γ. ἐλλαχὼν Diod. Sic. Olymp.* 75. 1. *pag.* 252. *Edit. H. Steph.*

[y] *Hérod. ibid. c.* 165.

[z] *Hérod.*

niciens, les Ibériens : & pluſieurs autres nations leur fournirent une partie des forces dont ils avoient beſoin.

D'ailleurs ils étoient aſsûrés d'un parti dans la Sicile même. Théron, qui étoit tyran d'Agrigente, ayant chaſſé Térille, tyran d'Himere, de ſes états, celui-ci ſe réfugia à Carthage ; & pour engager les Carthaginois dans ſa cauſe, il leur promit non-ſeulement qu'il les aideroit de tout le crédit & de toute la puiſſance qu'il avoit en Sicile, mais encore qu'il leur procureroit un ſecours conſidérable de la part d'Anaxilas, tyran de Rhégium, qui étoit ſon gendre. Anaxilas pour convaincre les Carthaginois qu'il approuvoit & ratifioit tout ce que ſon beau-pere leur avoit promis en ſon nom, donna ſes deux fils à Amilcar pour ôtages. Amilcar étoit un prince qui avoit dans Carthage la réputation d'un grand général ; c'étoit outre cela le plus propre pour commander dans cette expédition [z], parce que ſa mere étoit Sicilienne, & qu'il ne pouvoit manquer de trouver un grand nombre d'amis en Sicile.

Amilcar ſe mit donc à la tête d'une armée de terre de trois cent mille [a] hommes, de deux mille vaiſſeaux longs, & de plus de trois mille vaiſſeaux de moindre grandeur, qui portoient des munitions & des vivres. Auſſi-tôt qu'il fut ſorti de la mer de Libye, il s'éleva une violente tempête, dans laquelle il perdit la plûpart des vaiſſeaux qui portoient ſa cavalerie & ſes chariots. Enſuite il aborda à Panorme ſans qu'il lui arrivât d'autre perte, & en trois jours de tems il débarqua toute ſon armée. Le débarquement

[z] *Hérod. ibid. p. 166.* [a] *Diod. Sic. p. 253.*

quement fait, il harangua ſes ſoldats, & leur dit que la guerre étoit déjà finie ; qu'il avoit extrêmement appréhendé que la mer ſe déclarant en faveur des Siciliens, ne combattit pour eux, & qu'elle ne les ſauvât par cette voie qui étoit la ſeule qui fût poſſible. Il y fit un court ſéjour, juſqu'à ce qu'il eut réparé les pertes que ſa flotte avoit ſouffertes ; après quoi il ſe mit en marche pour aller à Himere, & ſa flotte y fit voile en même tems.

Théron s'étoit jetté dans cette place avec un gros corps de troupes. Auſſi-tôt que les Carthaginois s'en furent approchés, il fit une ſortie, & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens ne réuſſirent point dans cette ſortie, ils furent repouſſés avec beaucoup de perte, & Amilcar aſſiégea la ville dans les regles. Il avoit deux camps, l'un pour ſon armée de terre, l'autre pour ſes grands vaiſſeaux qu'il avoit fait tirer à terre. Le camp où il avoit fait retirer ſa flotte, étoit environné d'un foſſé & d'un mur de bois; celui de ſes troupes de terre joignoit ce mur; de-là il s'étendoit juſqu'à quelques collines qui étoient proche, & du côté de la ville il étoit fortifié de retranchemens. Le général Carthaginois fit après cela décharger tous les petits vaiſſeaux, & en envoya la plus grande partie chercher de nouvelles troupes en Libye & en Sardaigne. Alors il preſſa le ſiége avec une extrême vigueur, défit la garniſon dans toutes les ſorties qu'elle oſoit tenter, & réduiſit bien-tôt les Himeriens au deſeſpoir. Théron lui-même, lorſqu'il vit ſes troupes dans un ſi pitoyable état, perdit entierement courage, & envoya à Syracuſe les lettres les plus preſſantes pour demander à ſon gendre un prompt ſecours.

Gelon avoit déja fait de grands préparatifs pour donner à ſon beau-pere les ſecours dont il avoit beſoin. Les lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit auſſi tôt à la tête de ſon armée. On eſt partagé ſur le nombre de ſes troupes, & les auteurs en parlent avec une grande variété. Ceux qui les font monter le plus haut, diſent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pied [b] & cinq mille chevaux; de ſorte que quand on conſidere & la grande ſupériorité des ennemis & l'heureux ſuccès qu'eut Gelon, on eſt porté à croire qu'il n'étoit pas poſſible qu'il réuſsît ſi bien avec ſi peu de troupes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-vraiſemblable que ceux qui ne lui donnent tout-au-plus que la troiſieme ou quatrieme partie de ce nombre, ſe ſont trompés groſſiérement. Il fit marcher ſon armée avec toute la diligence poſſible; & quand il fut arrivé à Himere, ſa préſence inſpira aux aſſiégés un nouveau courage.

Gelon ne fruſtra pas leurs eſpérances. Il ſe campa auprès de la ville dans un poſte avantageux; & ayant fortifié ſon camp de maniere qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute ſa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoient alors occupés à piller le pays. Il étoit facile à des troupes Siciliennes qui connoiſſoient parfaitement les lieux, de ſurprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui ne s'étoient nullement préparés à faire reſiſtance. Gelon en fit un grand carnage, avec peu de perte de ſon côté. Mais outre ceux qui furent tués, ſa cavalerie fit dix mille priſonniers, qu'elle conduiſit à Himere.

Ces

[b] *Diod. Sic.*

Ces troupes qu'il défit si facilement, étoient sans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoise ; & je ne vois pas qu'on puisse rapporter à une autre occasion qu'à celle-ci, ce que l'histoire nous apprend, qui est que Gelon ayant fait un grand nombre de prisonniers, en choisit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plûpart hâlés & basanés, & d'une mine très-mépriſable [c], & les exposa tout nuds devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

Il est certain que par ces heureux succès les habitans d'Himere [d] revinrent entiérement de leur premiere frayeur, & qu'ils commencerent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gelon profitant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Théron, dans la premiere épouvante du peuple, avoit été obligé de faire condamner : il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pouvoit avoir besoin. Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gelon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si supérieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa cavalerie qu'il continuoit toujours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courier des Sélinuntins, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il demandoit, précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué.

[c] Frontin, l. 11. [d] Diod. Sic. [e] Diod.

Gelon apprit auſſi, par la même voie, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec ſa flotte à faire des ſacrifices ſolemnels à Neptune. Il ne fut pas long-tems ſans ſe déterminer en conſéquence à uſer d'un ſtratagême dont il ſe promettoit un heureux ſuccès, par la connoiſſance & l'occaſion que lui donnoient ces lettres interceptées.

Il envoya de bon matin [e] ſa cavalerie pour courir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Sélinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçût, d'aller droit au quartier où le général étoit occupé à faire des ſacrifices, pour le tuer, & mettre le feu aux vaiſſeaux. Gelon fit mettre toutes ſes troupes ſous les armes, & plaça dans certains poſtes des eſpions qui devoient lui donner un ſignal auſſi-tôt qu'ils verroient la cavalerie Sicilienne reçue dans le camp des ennemis. Ce projet lui réuſſit ſelon ſon eſpérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte à ſoleil levant, les ſentinelles l'y reçurent comme venant de la part des ailliés; elle alla en diligence trouver le général qui étoit déjà occupé aux ſacrifices, elle le tua; & dans la confuſion qu'excita par tout le camp un coup ſi hardi, elle mit le feu aux vaiſſeaux ſans aucune difficulté.

Pendant ce tems-là Gelon averti par le ſignal que lui donnerent ſes eſpions, que la cavalerie étoit dans le camp de la flotte, fit ſortir le reſte de ſes troupes, & y courut promptement. Les Phéniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord, ſortirent de leurs lignes & vinrent à ſa rencontre. Comme ils ne ſavoient

[e] *Diod. Sic. p. 254.*

[f] *Diod.*

ſavoient point encore qu'on avoit tué Amilcar, & mis le feu à la flotte, ils combattirent avec tant de courage, que le ſuccès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais bien-tôt après, la flamme que jettoient les vaiſſeaux embraſés, paroiſſant tout-à-coup, & quelques couriers étant venus avertir les Phéniciens de la mort de leur général, la face du combat changea ſubitement, & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtés. Gelon ne cherchoit pas tant à répandre le ſang qu'à remporter la victoire. Mais conſidérant que les ennemis étoient en ſi grand nombre, que s'ils revenoient de leur premiere terreur & qu'ils euſſent le tems de ſe rallier, il pourroit bien lui-même ſuccomber ſous les derniers efforts d'une ſi prodigieuſe multitude, il commanda aux ſiens de ne faire aucun quartier.

Il périt dans ce combat au-moins cent cinquante mille hommes. Le reſte s'échappa ſur une éminence, où ils ſe défendirent avec tant de valeur, que les Siciliens ne purent les forcer. Mais ne trouvant point d'eau ſur cette colline, bien-tôt ils furent obligés d'en deſcendre pour ſe livrer eux-mêmes à la diſcrétion des vainqueurs.

Jamais il n'y eut de déroute plus complette, & jamais [f] juſqu'alors aucun général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour, ou fait tant de priſonniers. Si l'on compare cette action avec celles de Platée & de Salamine, comme on l'a en effet comparée, on trouvera que la victoire de l'une ou de l'autre de ces deux journées ne fut jamais ſi complette. Les Siciliens croient qu'on peut à juſte titre mettre les ſtratagêmes

[f] *Diod. Sic.*

[g] *Hérod.*

tagêmes de leur monarque en parallele avec ceux de Thémiſtocle, & ſa valeur avec celle de Pauſanias ; & qu'à bien examiner les caracteres de ces généraux, le mérite de Gelon étoit de beaucoup ſupérieur à celui de chacun des deux autres, & ſa fortune à celle de tous les deux.

Ce qu'il y a de remarquable dans la déroute des Carthaginois, c'eſt que le même jour que Gelon remporta ſur eux une ſi grande victoire, les Grecs défirent auſſi les Perſes. Mais il eſt un peu ſurprenant qu'on ne puiſſe pas ſavoir au juſte ſi la bataille d'Himere ſe donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles ; & Hérodote [a], au même jour que le combat de Salamine. S'il falloit abſolument ſe déterminer à ſuivre l'un de ces deux ſentimens, on ſe déclareroit ſans doute pour celui des Siciliens. Hérodote eſt le plus ancien hiſtorien que nous ayons ; il a dû être mieux informé que tout autre de ce qui s'étoit paſſé preſque de ſon tems. Mais il eſt manifeſte par les fautes qu'il a faites dans cette hiſtoire, fautes que ſes contemporains ont corrigées eux-mêmes ; il eſt manifeſte, dis-je, qu'il ne croyoit pas qu'il fût néceſſaire de s'informer plus exactement de la vérité, ni que la choſe en valût la peine, ou, ce qui eſt beaucoup plus blâmable, qu'il ne cherchoit pas à ſavoir la vérité, & qu'il s'embarraſſoit peu de la ſuivre. Le récit des Siciliens a du-moins cet avantage, que Gelon paroît avoir plus long-tems ignoré le ſuccès des Grecs à Salamine, qu'on ne peut

[a] *Hérod. l. 7. c. 166.*

[b] *Dicd.*

peut ſuppoſer qu'il l'eût ignoré s'il fût arrivé le même jour qu'il avoit vaincu les Carthaginois à Himere.

De tous les grands vaiſſeaux avec leſquels les Carthaginois avoient fait voile en Sicile, [a] il n'y en eut que vingt qui échapperent à l'incendie. Ils ſervirent de retraite à un grand nombre de ſoldats qui s'étoient échappés du combat : mais étant trop chargés, ils périrent preſque tous dans une tempête ; quelques-uns des vaincus, mais en petit nombre, ſe jetterent dans un long bateau, & arriverent à bon port à Carthage avec la triſte nouvelle de la défaite de leur armée. Un revers de fortune ſi peu attendu, déconcerta entiérement les Carthaginois : la colere, l'indignation, & la peur ſe ſuccédoient dans leurs cœurs : hors d'état de réſiſter à Gelon, s'il eût entrepris de faire voile en Afrique, ils trembloient pour la ville de Carthage, & toutes les nuits ils faiſoient la garde aux portes avec autant de ſoin que ſi le vainqueur eût déjà été devant la ville.

Après avoir récompenſé la cavalerie qui avoit tué Amilcar, & les autres ſoldats qui s'étoient diſtingués dans la bataille, Gelon reſerva les plus riches dépouilles pour les placer dans quelques-uns des temples de Syracuſe ; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere, & le reſte il le partagea à ſes troupes & à celles de ſes alliés, à proportion de leur nombre. Par cette diſtribution, toute la Sicile profita des eſclaves ; on les occupa tous à des travaux publics, & particulierement à bâtir. Les Agrigentins en eurent le plus ; car outre la part qu'ils devoient avoir

[a] *Diod. Sic.*

[i] *Diod.*

avoir au butin commun, ils firent priſonniers pluſieurs ſoldats, qui ayant pris la fuite après la perte de la bataille, s'étoient retirés ſur leurs terres. Les hiſtoriens aſſurent que quelques particuliers eurent pour leur part juſqu'à cinq cent eſclaves. Leur ville s'en reſſentit, auſſi-bien que tout le pays des environs; car ils y firent ajoûter quantité de bâtimens & d'ornemens de toute eſpece par les mains de leurs ennemis.

Gelon ayant congédié ſes alliés, s'en retourna à Syracuſe [i] avec ſes troupes & les priſonniers qui lui étoient échûs en partage. Il y fut ſuivi par des ambaſſadeurs de pluſieurs villes & de pluſieurs princes de Sicile, qui ayant embraſſé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime, & promettre pour l'avenir une parfaite obéiſſance à Gelon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un prince qui méritoit toute ſa bonne fortune par la modération & par la douceur, avec leſquelles il uſoit de ſes victoires. Bien-tôt après il trouva une occaſion de faire paroître ces vertus dans tout leur luſtre, lorſqu'il lui vint de Carthage une ambaſſade ſolemnelle.

Les ambaſſadeurs Carthaginois s'adreſſerent à lui avec la plus parfaite ſoumiſſion, verſant des torrens de larmes, lui demandant la paix, & le conjurant de ne pas abuſer de ſon pouvoir pour achever la ruine d'une ville infortunée, qui n'étoit plus en état de ſe défendre. Il ne tenoit qu'à lui de pourſuivre ſa vengeance; il ne manquoit pas de raiſons pour la juſtifier. Cependant il n'en uſa point, au contraire il ne fit paroître que de la compaſſion pour les Carthaginois. La ſeule réparation

[i] *Diod. Sic. p. 256.*

[k] *Plut.*

ration qu'il leur demanda, fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre, qui montoient à deux mille talens, & qu'ils bâtissent deux chapelles pour y mettre le traité. A ces articles il en ajoûta un autre [k], qu'il regardoit comme aussi important qu'aucun des deux premiers : cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares sacrifices de jeunes gens, qu'ils avoient accoutumé d'offrir à Saturne au-moins une fois par an ; bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui seul mérite toutes les louanges que la postérité a si justement rendues à sa mémoire !

Les Carthaginois qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent surpris de la douceur des conditions qu'il leur imposoit, & firent toute la diligence possible pour exécuter le traité. On crut que la reine n'avoit pas peu contribué à inspirer à Gelon la pensée de faire un usage si modéré de sa victoire. Les ambassadeurs qui en étoient persuadés, lui apporterent pour présent une couronne d'or de cent talens. Elle en fit faire une nouvelle monnoie, qui de son nom fut appellée *Damaretion*.

Après avoir reglé si heureusement toutes choses dans ses états, Gelon se disposa à mettre une flotte en mer pour secourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des vaisseaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perses avoient été défaits à Salamine, & que leur roi étoit sorti de l'Europe avec la plûpart des troupes qui lui restoient. Ces nouvelles arrêterent l'exécution de son dessein. Mais avant que

[k] *Plut. Apophth.* 175, & *de his qui sero à num. puniuntur*, *p.* 552.

[l] *Diod.*

que de congédier ſes troupes, il les convoqua toutes à une aſſemblée, avec ordre de s'y trouver ſous les armes.

Quand elles furent ainſi aſſemblées [1], Gelon parut au milieu, non-ſeulement ſans armes, mais encore ſans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante & ſans ceinture. Le peuple étant ſurpris de le voir en cet état, il leur fit un long diſcours, dans lequel il leur rendit compte de toute ſa vie, & particulierement de la conduite qu'il avoit tenue envers les Syracuſains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ſes actions; qu'il étoit venu ſans armes & ſans défenſe dans cette aſſemblée pour ſubir le plus rigoureux examen; qu'il ſe livroit entre les mains de ſes ſujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puiſſance dont il avoit joui juſqu'alors; qu'il ne ſouhaitoit pas même de jouir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que ſa dépoſition pût leur procurer quelque avantage.

Pour moi je croi que c'eſt-là ce qu'il y a de plus vrai dans l'hiſtoire de Gelon, que les auteurs rapportent avec quelque variété. Ce noble & généreux artifice eut tout le ſuccès que le tyran en pouvoit attendre. Le peuple revenu de ſon étonnement, fit une acclamation générale: il l'appella ſon bienfaiteur, ſon ſauveur, ſon libérateur, ſon roi, & le conjura de punir tous ſes ennemis comme il jugeroit à-propos; liberté

[1] *Diod. Sic. p.* 256. voyez *Polyæn. Strat. l.* 27. *Ælian.* 13. 37. & 6. 11.

de faire des loix pour réprimer la magnificence & les dépenſes exceſſives des funérailles parmi les Syracuſains. Il donna lui même l'exemple de ce qu'il avoit preſcrit à ſes ſujets, en ordonnant qu'on fît ſes funérailles conformément aux nouveaux réglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropiſie ; & quand il vit qu'il approchoit de ſa derniere heure, il fit Hiéron, ſon frere aîné, ſon ſucceſſeur.

Son corps fut enterré dans un champ de ſa femme, qu'on appella dans la ſuite *les neuf Tours*, parce qu'on y bâtit neuf tours d'une grandeur conſidérable. Ce champ étoit à deux cent ſtades de Syracuſe. Toute la ville y ſuivit le corps de Gelon, & chacun voulut rendre ſes derniers devoirs à la mémoire d'un prince ſi généralement aimé. On lui érigea un ſuperbe tombeau, & il fut honoré comme un héros. Dans la ſuite les Carthaginois, par une baſſe vengeance, détruiſirent le tombeau de leur vainqueur ; & Agathocle lui enviant des vertus qu'il n'étoit pas diſpoſé à imiter, fit raſer les tours qu'on lui avoit érigées. Mais les Siciliens n'avoient pas beſoin de ces monumens pour conſerver des ſentimens de reconnoiſſance des obligations infinies qu'ils avoient à Gelon. Ils en donnerent des marques éclatantes dans le tems que Timoléon les délivra [a] de la tyrannie de Denys le jeune. Quoique les maux que leurs princes leur avoient fait ſouffrir fuſſent encore tout recens, & qu'ils n'euſſent jamais mieux connu le prix de la liberté, ils abattirent les ſtatues de tous leurs autres tyrans, & ne conſerverent que celle de Gelon.

Timée

[a] *Plut. in Timol.*

 [a] *Apud.*

Timée nous apprend [q] que Gelon laiſſa ſa femme Damarete à Polyzele ſon frere. Je ne ſai ſi le ſilence de Diodore de Sicile n'eſt pas une plus forte preuve contre ce fait, que l'autorité de Timée n'eſt capable de l'établir. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que Polyzele étoit un homme du premier mérite ; que de tous les freres de Gelon il n'y en avoit aucun qui lui reſſemblât plus que lui, & qu'il étoit tellement aimé à Syracuſe, qu'Hiéron ne pouvoit ſe croire en sûreté tandis qu'il vivoit. C'eſt pourquoi celui-ci lui donna une commiſſion, après avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour qu'elle lui fût fatale. Mais Polyzele découvrit ſon deſſein, & ſe réfugia auprès de Théron, qui le protégea généreuſement, & entreprit même à cette occaſion une guerre contre le tyran. Cette guerre ne fut pas de longue durée, car les deux freres ſe réconcilierent bien-tôt.

Hiéron étoit un prince d'une grande réputation. Il fit la guerre en Sicile & en Italie avec beaucoup de ſuccès. Il remporta pluſieurs fois la victoire aux jeux Olympiques & aux jeux Iſthmiens. Mais ce qui le diſtingua plus particulierement des autres tyrans, fut ſon amour pour les ſciences & la protection dont il honora les ſavans. Sa cour fut toujours la retraite de tout ce qu'il y avoit de grands eſprits ; & tant qu'on connoîtra les noms de Pindare & de Simonide, Hiéron ſera connu comme le plus généreux protecteur des Muſes. Pindare ne ſe laſſe jamais de le louer ; & ſi les éloges qu'il fait de ce

[q] *Apud Schol. in Pind. Olymp.* 2. *v.* τῶν δὲ πραγμάτων. *Diod. Sic. Olymp.* 76. *an.* 1. *p.* 267.

[r] *Diod.*

ce tyran étoient moins ſuſpects, il faudroit avouer qu'Hiéron fut un plus grand & un meilleur prince, non-ſeulement que ſon frere, mais encore que la plûpart des rois de l'antiquité. L'hiſtoire moins partiale à l'égard du mérite, rend juſtice à ſes freres, & nous apprend que Hiéron étoit autant inférieur à Gelon en toute autre choſe, qu'il lui étoit ſupérieur en politeſſe [r]. Libéral envers les auteurs, parce qu'il ſe flattoit que leurs plumes lui acquerroient de la réputation, & qu'il ſeroit immortaliſé par leurs écrits, dans toute autre choſe il ſe livroit à l'avarice qui lui étoit naturelle. Ce vice lui fit commettre pluſieurs actions où l'injuſtice & la violence n'étoient que trop viſibles : les Syracuſains penſerent ſouvent à s'en venger, & ce ne fut que le reſpect qu'ils avoient pour la mémoire de Gelon, qui conſerva ſon frere ſur le throne.

Cependant, quelque vénération qu'eût le peuple pour la mémoire de Gelon [s], elle ne put tenir contre la tyrannie de Thraſybule, frere & ſucceſſeur d'Hiéron, qui n'avoit point d'autre qualité ſupportable qu'une valeur brutale & féroce. Thraſybule commença ſon regne par faire mourir & exiler quelques-uns des principaux citoyens de Syracuſe, dont il confiſqua les biens à ſon profit, & prit à ſa ſolde un corps conſidérable d'étrangers pour lui ſervir de gardes. D'abord on le chaſſa de la ville, & après quelques foibles efforts, il ſe vit obligé de ſortir de l'iſle même avant que d'avoir achevé la premiere année de ſon regne.

La

[r] *Diod. Sic. p. 276. Olymp. 78. an. 3.*
[s] *Diod. Sic. p. 277.*

CYRUS.

CEux qui ſont portés à croire qu'il y a très-peu de faits certains dans l'hiſtoire, ne peuvent jamais trouver un exemple plus propre à les confirmer dans leur ſentiment que la vie de Cyrus. Les actions de cet illuſtre conquérant ſont une matiere ſi abondante, elles fourniſſent aux écrivains un ſi beau champ pour exercer leur art, & ſes ſucceſſeurs eurent tant de part aux affaires de la Grece, dans le tems même qu'elle abondoit en excellens hiſtoriens, qu'à peine on peut croire qu'il nous manque une hiſtoire de ce héros auſſi complette que certaine. Il eſt vrai que les anciens ne nous ont pas laiſſés dans une entiere ignorance de ſes conquêtes : mais l'ordre, le tems, les motifs de ſes actions, ſa naiſſance, ſa famille, ſa parenté & ſa mort, ſont preſque auſſi incertaines que celles des héros les plus fabuleux. Hérodote, Xénophon & Ctéſias qui vivoient tout au-plus cent ans après la mort de Cyrus, nous ont donné chacun une ample hiſtoire de ſa vie & de ſes actions : mais il eſt étonnant combien ils ſont différens l'un de l'autre. Ceux qui ſont venus après, ont ſuivi l'un ou l'autre de ces auteurs, mais il paroît qu'ils ſe ſont conduits en cela plûtôt par leur inclination que par la raiſon, & que dans une ſi grande obſcurité ils ont cru que leur fantaiſie étoit pour eux un guide ſuffiſant.

Hérodote qui écrivoit un peu avant les deux autres, ſemble n'avoir eu en vûe que l'hiſtoire

de Perſe. S'il parle des autres nations, ce n'eſt que par digreſſion & pour mettre dans un plus grand jour ce qu'il dit des Perſes. Court ſur tout autre ſujet, lorſqu'il s'agit des princes qui ont gouverné le vaſte empire de la Perſe, il deſcend dans le détail le plus particulier & le plus exact. Malheureuſement pour nous, toute ſon hiſtoire eſt écrite d'une façon qui ne nous fournit que trop de raiſons de douter de ſa ſincérité. Hérodote n'eſt pas ſeulement le pere des hiſtoriens, il eſt auſſi le pere des romans & des fables; & dans tous les ſiecles on l'a accuſé avec juſtice d'avoir employé les ornemens du plus beau ſtyle & de la plus agréable maniere d'écrire, à embellir & à orner la fauſſeté. Il abandonne continuellement le vrai pour s'attacher au merveilleux; & ſi les accuſations de Plutarque [a] ſont bien fondées, dans ſes derniers livres même, qui roulent ſur des choſes qu'il ne pouvoit ignorer, il s'eſt donné une liberté qui ne peut jamais être excuſée. L'hiſtoire de la naiſſance & de l'education de Cyrus en particulier, eſt entiérement romaneſque dans quelques-unes de ſes parties, & celle de ſa mort n'eſt pas plus vraiſemblable. La ſingularité des fables qui auroit dû les rendre ſuſpectes, a été juſtement la cauſe pourquoi les hiſtoriens des ſiecles ſuivans les ont ſi généralement rapportées. Ces ſortes d'hiſtoires fabuleuſes ont je ne ſai quoi de merveilleux qui flatte également la foibleſſe du lecteur & celle de l'auteur; l'un prend plaiſir à lire des choſes qui le ſurprennent, l'autre eſt charmé de pouvoir exciter l'admiration dans l'eſprit du lecteur.

Xénophon

[a] *Dans ſon traité* de la malignité d'*Hérodote*.

Xénophon étoit beaucoup plus à portée que Hérodote de ſavoir les affaires des Perſes. La part qu'il eut dans l'expédition du jeune Cyrus, & la glorieuſe retraite des dix mille Grecs qu'il conduiſit avec tant de réputation à-travers le royaume des Perſes, ne pouvoient manquer de l'inſtruire de pluſieurs particularités, ou entiérement inconnues aux autres hiſtoriens, ou que ceux-ci ne connoiſſoient qu'imparfaitement. D'ailleurs l'hiſtoire fut un peu réformée dans le long eſpace de tems qui s'écoula entre le ſiecle où Hérodote écrivoit, & celui où vivoit Xénophon. Thucydide fit voir qu'une relation pouvoit être agréable ſans être fauſſe, & ſur la lecture de ſes écrits on fut pleinement convaincu que la vérité étoit une qualité néceſſaire dans un hiſtorien. Xénophon lui-même, dans la continuation qu'il fit des ouvrages de cet excellent auteur, s'attacha inviolablement à la vérité, & jamais aucune hiſtoire n'a été écrite avec plus de fidélité apparente que les faits qu'il rapporte dans ſon hiſtoire de Grece & dans ſa retraite des dix mille. S'il eût écrit la vie de Cyrus avec une fidélité auſſi viſible, la poſtérité auroit eu une parfaite connoiſſance des actions de ce fameux conquérant, & il ne lui reſteroit rien à deſirer. Mais outre qu'il fait continuellement l'éloge de ſon héros, il deſcend dans un trop grand détail, &, ſi j'oſe le dire, il eſt un peu ennuyeux dans les longues converſations & dans les longs entretiens qu'il lui fait faire. C'eſt pour cette raiſon qu'on a cru preſque généralement que ſon intention n'étoit pas tant d'écrire une hiſtoire véritable [b], que de donner dans le portrait

[b] Voyez *Cic. ad Q. Frat. l. 1. Ep. 1. par. 8.*

trait de Cyrus qui eſt fait d'imagination, & auquel il ne manque rien, un parfait modele pour tous les princes des ſiecles ſuivans.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ni Xénophon ni Hérodote n'avoient pas la moitié des avantages qu'avoit Ctéſias. C'étoit un medecin qui avoit ſuivi Cyrus le jeune dans ſon expédition, auſſi-bien que Xénophon. Ayant été fait priſonnier dans la bataille où ſon maître perdit la vie & la couronne, il employa ſon art & ſa ſcience à guérir une plaie d'Artaxerxès, roi de Perſe. Il y réuſſit, & ce ſuccès lui valut un établiſſement honorable à la cour de Perſe, où il demeura dix-ſept ans auprès de la perſonne du prince. Ce fut pendant ce tems-là qu'il écrivit l'hiſtoire de Perſe. Soit que ſon long ſéjour dans l'Orient lui eût gâté le goût & qu'il fût devenu admirateur des fables qui y étoient ſi fort à la mode, ſoit qu'il aimât naturellement le faux, il eſt certain que les fables elles mêmes ne furent jamais la moitié ſi fabuleuſes que ſes hiſtoires. Il ſemble qu'il n'ait ſuivi dans ſes écrits d'autre guide que le merveilleux ; s'il trouve quelque choſe d'extraordinaire ou de contraire à ce qu'ont dit les autres hiſtoriens, il ne manque jamais de le rapporter. C'eſt ce qui fait qu'on le ſuit ſi peu dans ſon hiſtoire de Perſe. Mais il paroît un peu étrange que dans ce qui regarde les Medes & les Aſſyriens, dont l'hiſtoire eſt plus ancienne, & où il pouvoit donner plus de liberté à ſon génie, il ait été ſi généralement ſuivi, & qu'on ait regardé comme un crime, en fait d'hiſtoire, de ne pas ajouter foi à ce qu'il dit, & comme une infidélité inexcuſable de douter des faits que rapporte un ſi fidele hiſtorien.

C'eſt donc principalement d'Hérodote & de

Xénophon

Xénophon que nous devons recueillir ce que nous avons à dire de Cyrus. Ce ſont les ſeuls auteurs ſur leſquels on puiſſe s'appuyer, lorſqu'il s'agit de l'hiſtoire de ce héros. Quand ils s'accordent enſemble ſur un fait, comme il leur arrive ſouvent, il n'y a aucune raiſon de douter de ce qu'ils rapportent. Quand ils ne s'accordent pas, ſi c'eſt dans des choſes purement indifférentes, & qui ne tendent en aucune mnniere à faire l'éloge de Cyrus, la raiſon veut qu'on ſuive plûtôt Xénophon qu'Hérodote, puiſqu'on eſt sûr qu'il a été plus à portée de s'inſtruire de l'hiſtoire de Perſe, & que ce qu'il en dit, approche moins du fabuleux. C'eſt de ce même auteur qu'il faut prendre l'ordre des guerres de Cyrus, qui paroit évidemment négligé dans Hérodote; c'eſt dans ſes écrits qu'il faut chercher certaines additions néceſſaires à la vie de ce conquérant, dont les autres auteurs n'ont pas prétendu donner une hiſtoire complette. Quoiqu'il ne ſoit gueres poſſible de diſtinguer avec certitude, dans les écrits de Xénophon, tout ce qu'il a ajouté pour embellir le portrait de ſon héros, d'avec ce qu'il avoit trouvé dans l'hiſtoire, il n'eſt pas difficile néanmoins de le diſtinguer avec quelque probabilité; & ſi une vie écrite de cette façon n'eſt pas abſolument vraie dans tous ſes points, elle eſt dumoins la plus vrai-ſemblable qu'on puiſſe attendre lorſqu'il s'agit d'un héros qui vivoit dans un ſiecle ſi éloigné.

Tous les auteurs qui méritent quelque créance, conviennent [c] qu'Aſtyage, roi des Medes, étoit

[c] *Xénophon Cyrop. l. 1. c. 2. Cteſias Exc. Ph.* dit cependant le contraire.

[d] *Hé-*

étoit l'aïeul de Cyrus le grand. Ce prince marie sa fille Mandane à Cambyſe, roi de Perſe. Il paroît que Cambyſe, quoique roi, étoit ſoumis au roi des Medes, & qu'il rendoit quelque hommage à ce prince qui étoit beaucoup plus puiſſant que lui. Mais ſa nobleſſe étoit aſſez conſidérable pour faire deſirer ſon alliance. Il étoit deſcendu d'Achemene, comme nous l'apprennent les hiſtoriens [a] de Perſe ; les Grecs, au contraire, pour ſe faire honneur à eux-mêmes, diſent qu'il deſcendoit de Perſée. Cyrus étoit [e] né de ce mariage, & fut élevé d'une maniere convenable à ſa naiſſance. L'éducation qu'on donnoit en Perſe aux jeunes gens, étoit tout-à-fait propre à former des héros. Les Perſes, du tems de Cyrus, étoient auſſi célebres par leur ſobriété, qu'ils furent fameux par les vices contraires, lorſqu'après avoir ajouté à leur domination le royaume des Medes & ces vaſtes monarchies que conquirent Cyrus & ſes ſucceſſeurs, ils s'abandonnerent à un luxe effréné. Les Spartiates n'étoient pas plus ſéveres ni plus réguliers qu'eux. Il y avoit même beaucoup de reſſemblance dans les conſtitutions de ces deux nations. Mais dans la ſuite les Perſes changerent entiérement, & jamais on n'a vû une plus énorme différence entre deux peuples, quant aux mœurs & à la maniere de vivre, qu'il y en eut entre eux & les Lacédémoniens.

Les Perſes étoient partagés en quatre claſſes, ſavoir la claſſe des enfans, celles des jeunes gens, des hommes faits, & des vieillards. Ils avoient une place publique [f], diviſée auſſi en quatre

[a] *Hérodote.* *in Exc Peireſc. p* 237. & 238.
[e] *Xénophon ib. Diod. Sic.* [f] *Xénop. l.* 1. *c.* 2.

quatre parties pour les quatre différentes classes, & ils étoient obligés de s'y assembler dans certains jours & à certaines heures marquées. Chaque classe avoit douze gouverneurs. Ceux qui présidoient entre les enfans, étoient choisis d'entre les vieillards, & les gouverneurs de la classe des jeunes gens étoient pris ordinairement de celle des hommes faits. Ces derniers, de même que les vieillards, avoient des présidens de leur propre classe. On enseignoit aux enfans, non pas les regles de la grammaire, quoiqu'on ne les négligeât pas entiérement, mais les regles les plus exactes de la justice. Leurs gouverneurs employoient la plûpart de leur tems à décider leurs petites querelles. Ils examinoient & jugeoient ceux qui étoient accusés de vol, de violence, de fraude, de calomnie, & leur imposoient des peines proportionnées à la nature de leurs crimes. Les punitions qu'ils imposoient aux faux accusateurs, n'étoient pas les plus legeres. Ils abhorroient sur-tout le vice de l'ingratitude; c'étoit le crime le plus odieux chez les Perses: on accoutumoit les enfans dès leurs premieres années à regarder les ingrats comme des hommes qui ne se soucioient ni des dieux, ni de leur patrie, ni de leurs amis, ni de leurs parens. Par ce moyen les jeunes Perses se rendoient familiers les principes de la morale la plus exacte, que les hommes chez les autres nations apprennent avec tant de difficulté dans un âge avancé, & qu'ils ont tant de peine à pratiquer lorsqu'ils ont contracté des habitudes entiérement contraires; ces principes leur devenoient pour ainsi dire naturels, & ils ne s'en écartoient presque jamais. En même tems qu'on leur donnoit de si bons préceptes de morale, on s'appliquoit à les

rendre modeſtes & tempérans, à leur apprendre la ſoumiſſion aux magiſtrats, & la ſobriété dans le boire & le manger : l'exemple de leurs gouverneurs n'y contribuoit pas moins que les préceptes : du pain, quelques herbes, & un peu d'eau faiſoient tous les délices de leurs repas. Leurs principaux exercices conſiſtoient à tirer de l'arc & à lancer des dards. Telle étoit leur vie juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; après quoi ils paſſoient dans la claſſe des jeunes hommes, où ils reſtoient dix ans, à compter du jour qu'ils ſortoient de l'enfance. Les jeunes hommes étoient occupés le jour à ſuivre & à ſervir les magiſtrats ou le roi, à exécuter leurs ordres, à chercher les criminels, à arrêter les voleurs, & à d'autres ſemblables emplois qui demandoient de la force & de l'expédition. La nuit ils couchoient autour du palais & dans les places publiques, & faiſoient la garde dans la ville. Quand le roi alloit à la chaſſe, ce qui arrivoit ordinairement une fois le mois, il y étoit ſuivi de la moitié des jeunes hommes. Pendant tout ce tems-là ils vivoient durement, & s'accoutumoient de bonne heure à ſoutenir les fatigues de la guerre, la chaſſe étant un exercice très propre pour y former les jeunes gens. Dans la ville ils continuoient leurs exercices ordinaires, qui conſiſtoient à tirer de l'arc & à lancer des dards ; ils avoient même de tems en tems des jeux publics, où l'on propoſoit des prix pour les vainqueurs. Tels étoient leurs exercices pendant dix ans. Au bout des dix ans on les mettoit dans la claſſe des hommes faits. Ils continuoient dans cette claſſe à ſervir les magiſtrats & à exécuter leurs ordres. Mais s'ils avoient les qualités néceſſaires, ils devenoient bien-tôt magiſtrats ou gouverneurs des

autres.

autres. S'il falloit aller à la guerre, ils quittoient les arcs & les javelots, & prenoient des armes propres à combattre de près. Ils demeuroient vingt-cinq ans dans cette classe, toujours occupés à des exercices honorables, mais laborieux. Leurs vingt-cinq ans faits, & lorsqu'ils avoient plus de cinquante ans, ils passoient au rang des vieillards. Après cela ils n'alloient plus à la guerre, & ne sortoient plus de leur pays, mais ils demeuroient chez eux, & passoient le reste de leur vie dans un repos honorable. Ils ne laissoient pas néanmoins de s'occuper à des exercices convenables à leur âge. Ils étoient juges dans les causes, tant civiles que criminelles, & instruisoient les jeunes gens. Si quelqu'un, non seulement de la classe des jeunes gens, mais encore des hommes faits, étoit accusé devant eux par les chefs des tribus, ils examinoient mûrement l'affaire; & s'ils le condamnoient, il étoit pour toute sa vie exclus des charges & dignités. C'étoit aussi à eux qu'il appartenoit d'élire les magistrats. Ils étoient principalement attentifs à s'attirer & à se conserver les respects qui sont si justement dûs à la vieillesse, mais qu'on lui rend si rarement. Le nombre des Perses du tems de Cyrus, ne passoit pas six-vingt mille. Nul n'étoit exclus des honneurs & des charges publiques, même des plus élevées, excepté ceux qui ne s'étoient pas fait instruire par les maîtres & par les gouverneurs publics, ou qui ne s'étoient pas bien acquittés de leur devoir dans les différentes classes par où ils avoient passé.

Cyrus fut élevé [a] selon ces excellentes regles jusqu'à l'âge de douze ans. Il surpassoit tous les autres

[a] *Xénoph. l. 1. c. 3. parag. 1.*

[b] *Xenoph.*

autres enfans, ſoit par la facilité avec laquelle il comprenoit & retenoit tout ce que les gouverneurs lui montroient, ſoit par ſon adreſſe à faire les exercices. Quand il eut atteint ſa douzieme année, Aſtyage, ſon grand-pere, voulut voir ſa fille, & lui manda de le venir trouver avec ſon fils. Elle le fit [h]; & après avoir demeuré quelque tems à la cour d'Aſtyage, elle s'en retourna auprès de Cambyſe, laiſſant Cyrus en Médie. L'hiſtoire nous a conſervé peu de choſe des premieres années de la vie de Cyrus. Elle nous apprend ſeulement qu'il témoignoit nne grande indifférence & un grand mépris pour le luxe & la magnificence de la cour de Médie [i], & que de tous les divertiſſemens qui y étoient en uſage, il n'y avoit que la chaſſe qui lui fit plaiſir. Il s'y occupoit; & ce fut dans un ſi noble exercice qu'il donna les premieres preuves de cette valeur héroïque qu'il employa dans la ſuite à conquérir tout l'orient.

A l'âge de quinze ou ſeize ans, Cyrus commença à faire voir de quoi il étoit capable. Le fils du roi d'Aſſyrie [k] étant ſur le point de ſe marier, eut beſoin d'un certain nombre de victimes pour les ſacrifices qu'il étoit obligé de faire à la ſolemnité de ſes nôces. Ce jeune prince apprit qu'il y avoit quantité de bêtes ſur les frontieres d'Aſſyrie & de Médie, parce qu'on avoit longtems négligé de leur donner la chaſſe à cauſe des guerres trop fréquentes entre les deux nations; il réſolut d'y aller & d'y reſter quelque tems pour ſon plaiſir. Dans ce deſſein il aſſembla ſes amis, & les engagea à être de la partie. Mais afin de s'aſſûrer

[h] *Xénophon, l. 1, c. 4, parag. 1.*
[i] *Id. ib. parag. 6. &c.*
[k] *Id. ib. parag. 16. & 17.*
[l] *Id.*

s'assûrer contre toutes sortes de dangers, il prit aussi avec lui une nombreuse suite de gens de cheval & de gens de pied, tous bien équipés; de sorte qu'il se vit à la tête d'une petite armée. Quand il fut arrivé sur les frontieres où étoient ses fortereſſes & ses garnisons, il y soupa & prit un peu de repos afin de commencer sa chasse le lendemain. On lui envoya de la ville la plus proche quelques détachemens de cavalerie & d'infanterie pour relever ses sentinelles. Renforcé de ces nouvelles troupes, il fit réflexion qu'il se feroit beaucoup plus d'honneur, si au lieu de s'amuser à la chasse des bêtes, il profitoit de l'occasion favorable pour ravager les frontieres des Medes & en enlever quelque butin. Il laissa ses gens de pied rangés en bataille sur les frontieres, & s'avança avec sa cavalerie vers les forts & les garnisons des Medes. Il garda auprès de lui la meilleure & la plus grande partie de ses troupes pour tenir les ennemis en échec & pour les empêcher de troubler ses divertissemens par leurs sorties, & envoya des détachemens de sa cavalerie dans le pays ennemi, avec ordre de piller & de lui amener tout ce qu'on trouveroit.

Aussi-tôt qu'Astyage [1] fut informé que les Assyriens étoient entrés sur ses terres, il se mit à la tête de tout ce qu'il avoit de troupes autour de lui, & courut sur ses frontieres pour repousser les pillards. Il prit avec lui Cyrus qui n'avoit pas encore dix-sept ans, & qui fit en cette occasion son premier essai. Quand les Medes furent en présence des ennemis, ils les trouverent rangés en si bon ordre, qu'ils ne parurent pas

[1] *Id. ibid. parag.* 18-24.

pas fort empreſſés pour les attaquer. Cyrus voyant leur ardeur rallentie, demanda au roi, ſon aïeul, la permiſſion de prendre un détachement de la cavalerie pour fondre ſur les pillards, tandis qu'Aſtyage, avec le reſte, feroit face aux troupes ennemies qui étoient rangées en bataille, & qu'il les empêcheroit de ſortir de leur poſte pour ſecourir celles qui étoient diſperſées au pillage. Le roi y conſentit, & Cyrus courut auſſi-tôt attaquer les pillards, qui ne ſe ſentant pas en état de reſiſter, prirent la fuite & abandonnerent leur butin. Cyrus les pourſuivit juſqu'au corps de cavalerie que le prince Aſſyrien commandoit en perſonne. Ces troupes, qui étoient rangées en bon ordre, commencerent à s'ébranler pour ſecourir les leurs, & pour arrêter ceux qui les pourſuivoient. Mais Cyrus, animé par ſon premier ſuccès, continua toujours à les mener battant; & quoique ſon détachement ſe fût débandé dans la pourſuite précipitée, les fugitifs s'étant jettés au milieu de leur cavalerie qui s'étoit ébranlée pour les ſecourir, il réſolut de charger auſſi les troupes qui marchoient en rang & ſerrées. Il les enfonça avec une facilité incroyable. Aſtyage s'ébranla en même tems, & ne perdit point les ennemis de vûe, étant toujours prêt à ſecourir ſon petit-fils par-tout où il auroit beſoin de lui. Les Aſſyriens preſſés de toutes parts, prirent la fuite, & ne ſongerent plus à ſe défendre. Cyrus les pourſuivit juſqu'à ce qu'ils euſſent rejoint leur infanterie qu'ils avoient laiſſée ſur les frontieres, & en fit un grand carnage. Il n'étoit pas en état d'attaquer un corps de troupes ſi conſidérable, & n'oſa paſſer outre de peur de tomber dans quelque embuſcade. Il en avoit aſſez fait pour humilier

milier les ennemis & pour déconcerter leurs projets.

Cambyſe [m] apprit avec une joie extrême la nouvelle de la valeur prématurée de ſon fils, & ne put ſouffrir plus long-tems ſon abſence. Il écrivit à Aſtyage pour le prier de le lui renvoyer, afin qu'il ſe perfectionnât dans la connoiſſance des loix des Perſes. Aſtyage ne pouvoit le lui refuſer, quelque envie qu'il eût de le retenir encore quelque tems auprès de lui. Cyrus étant retourné en Perſe, paſſa encore un an dans la claſſe de ſes compagnons, c'eſt-à-dire dans la claſſe des enfans ; il ſe ſoumit à toute leur diſcipline, & reprit ſes anciens exercices, dont il n'avoit jamais perdu le goût. Après cela il fut admis dans la claſſe [n] des jeunes gens ; il y reſta dix ans ſelon la coutume, & ſe diſtingua dans toutes les occaſions. Il étoit entré [o] dans celle des hommes faits, lorſqu'il fut envoyé par ſon oncle à la guerre contre les Aſſyriens, qui ſe termina par la conquête de toute l'Aſie.

Aſtyage étant mort [p], Cyaxare, ſon fils unique, frere de Mandane, mere de Cyrus, lui ſuccéda ſur le throne des Medes. Dès le commencement de ſon regne il fut menacé d'une longue guerre par les Aſſyriens. Le roi d'Aſſyrie étoit un prince également puiſſant & ambitieux. Il avoit déjà conquis toute la Syrie ; les rois des Arabes & des Hyrcaniens étoient ſes tributaires ; il faiſoit la guerre aux Bactriens, & il s'en promettoit un ſuccès fatal à la liberté de tous ſes voiſins, ſi les Medes ne mettoient point d'obſtacle à l'exécution de ſes deſſeins. Pour

[m] *Id. ib. parag.* 25.
[n] *Xénop. l.* 1. *c.* 5. *par.* 1.
[o] *Id. ib. parag.* 4.
[p] *Ib. parag.* 2.

Pour rendre [q] tous leurs efforts inutiles, il envoya des ambaſſadeurs à Créſus, roi de Lydie, dans la Carie, dans la Paphlagonie, dans la Cilicie, dans la Phrygie, & dans l'Inde même, afin d'engager les puiſſances de tous ces pays dans une guerre contre les Medes & les Perſes. Les ambaſſadeurs avoient ordre de leur repréſenter que ces deux nations, très-puiſſantes par elles-mêmes, étoient unies par les mariages & par les plus étroites alliances; que cette union ne pouvoit manquer d'être pernicieuſe à tous leurs voiſins, ſi on ne penſoit de bonne heure à les affoiblir; qu'elles étoient déjà trop fortes pour qu'un des princes voiſins pût ſeul s'oppoſer à leurs entrepriſes; qu'enfin il étoit néceſſaire que pluſieurs puiſſances fiſſent enſemble une alliance étroite pour leur reſiſter, & que c'étoit l'unique moyen de diminuer leurs forces & de détourner le péril dont on étoit menacé.

L'événement fit voir que les ordres dont on avoit chargé ces ambaſſadeurs, étoient fondés ſur la vérité & ſur la juſtice. Pour rendre leurs raiſons plus efficaces, ils portoient avec eux des préſens qui gagnerent les princes les plus opiniâtres, & les convainquirent de la néceſſité d'entrer dans l'alliance. Les Indiens furent les ſeuls qui ne voulurent point y accéder, & qui parurent n'y prendre aucun intérêt. Tous les autres princes & toutes les autres nations chez qui on envoya, entrerent dans la ligue & firent de ſi belles promeſſes, qu'il n'y auroit pas eu lieu de douter du ſuccès ſi ces promeſſes euſſent été accomplies. Cyaxare [r] ayant appris qu'on formoit contre lui une puiſſante ligue, en fut épouvanté.

[q] *Ib. parag.* 3. [r] *Id. ib. parag.* 4.

[s] *Ib.*

épouvanté. Il envoya à Cambyſe ſon beau-frere pour le prier de le ſecourir de toutes ſes forces dans une guerre où il étoit lui-même ſi fort intéreſſé. Il écrivit en même tems une lettre à Cyrus, par laquelle il le conjuroit de s'employer pour être à la tête de toutes les forces que le conſeil des Perſes jugeroit à-propos de lui envoyer. Cyrus le fit, & le conſeil le nomma général des troupes qui devoient marcher au ſecours de la Médie [s]. Pour lever cette armée, on lui permit de choiſir deux cent hommes d'entre les homotimes, c'eſt-à-dire d'entre les gentilshommes qui étoient tous égaux. Chacun de ces gentilshommes en choiſit quatre autres du même ordre, & on leur ordonna à tous de choiſir parmi le peuple dix hommes armés de boucliers, dix frondeurs, & autant d'archers; ce qui fit un corps de trente mille hommes, ſans compter les mille gentilshommes. Cette armée n'étoit pas fort nombreuſe, mais c'étoient tous hommes d'élite, qui valoient beaucoup mieux qu'un plus grand nombre de ſoldats communs.

Cyrus trouva ſon oncle [t] déjà en campagne à la tête de ſon armée, qui, quoique très-nombreuſe, étoit de beaucoup inférieure à celle qu'on diſoit que ſes ennemis amenoient contre lui. Sur le bruit qui ſe répandit que les Aſſyriens avoient mis ſur pied une armée formidable [u], le roi d'Arménie, qui étoit obligé de payer tribut & d'envoyer des troupes aux Medes, ne fit ni l'un ni l'autre. Cyrus crut qu'il étoit important de ne pas laiſſer impunie une trahiſon ſi manifeſte. Les ennemis n'étoient point encore aſſemblés,

[s] *Ib. parag.* 5.
[t] *Xénop. l.* 2. *c.* 1. *par.* 2. 3.
[u] *Xénophon, c.* 4. *parag.* *Ib.*

blés, & il falloit un tems considérable pour réunir les forces de différentes nations éloignées. Il résolut de profiter de ce tems-là, & de commencer la guerre par un acte de justice exemplaire. Les Arméniens [x] n'avoient point de places fortes, mais ils avoient des montagnes presque inaccessibles. Ils pouvoient aisément s'y retirer à la premiere nouvelle d'une invasion, & il étoit impossible de les y forcer en aussi peu de tems qu'il en falloit pour que les troupes des alliés s'assemblassent. Cyrus [y] fit publier qu'il vouloit faire une grande chasse sur les frontieres d'Arménie, tandis que Cyaxare s'avançoit lentement derriere lui avec son armée, comme s'il n'eût eu d'autre intention que de visiter ses garnisons vers les frontieres d'Assyrie. Il prit avec lui un petit corps de cavalerie, chassa pendant deux jours, & s'approcha de plus en plus des montagnes. Alors ayant appris que l'armée de Cyaxare n'étoit pas loin de lui, il découvrit son dessein aux officiers, & ordonna à un corps de troupes de marcher à petit bruit pour s'emparer des passages des montagnes. Ensuite [z] il envoya un héraut au roi d'Arménie, pour le sommer de payer le tribut & de fournir les troupes qu'il étoit obligé de donner; & pendant ce tems-là il fit avancer son armée. Le roi [a] ayant appris que Cyrus en personne s'avançoit contre lui, envoya ses enfans & ses trésors dans les montagnes, tandis qu'il levoit des troupes pour les suivre & pour les défendre. Mais ils tomberent tous entre les mains des ennemis, & pas un n'échappa.

[x] *Ib. parag.* 9.
[y] *Ib. parag.* 13.
[z] *Ib. parag.* 18. & 19.
[a] *Xénophon, l. 4. ch. 1. parag.* 1. & 2.
[b] *Ib.*

n'échappa. Le roi ſurpris de cette nouvelle, & ne ſçachant que faire, gagna vite une montagne où il fut auſſi-tôt inveſti. Les troupes que Cyrus avoit envoyées dans les avenues des montagnes, étoient revenues ſe joindre à lui, après avoir exécuté les ordres qu'il leur avoit donnés.

Après avoir raſſemblé toutes ſes forces dans la plaine [b], il envoya un héraut pour ſommer le roi ou de combattre ou de ſe rendre. L'Arménien comprit qu'il n'étoit pas en état de reſiſter. Il deſcendit de la montagne, mit bas les armes & ſe rendit à la diſcrétion du vainqueur. Cyrus n'abuſa point de la confiance de ce prince [c]; il ſe contenta de le condamner à payer le double du tribut qu'il payoit auparavant, & lui emprunta cent talens. Les Arméniens avoient alors une guerre dangereuſe avec les Chaldéens leurs ennemis héréditaires. Cyrus ayant appris cette nouvelle, ne leur demanda que la moitié de leur armée, perſuadé que le reſte leur ſuffiroit pour défendre leur pays. En même tems il renvoya ſans rançon la famille royale & tous ſes autres priſonniers. Le roi d'Arménie fut ſurpris d'un traitement ſi généreux; il leva avec toute la diligence poſſible les forces que le vainqueur lui avoit demandées, & lui envoya le double de l'argent qu'il ſouhaitoit, avec de riches préſens, tant pour Cyrus, que pour ſon armée.

Les Chaldéens [d] habitoient les pays montagneux de l'Arménie. C'étoient des peuples naturellement courageux, mais groſſiers & mal diſciplinés. Leur maniere de faire la guerre étoit

[b] *Ib. parag.* 3.
[c] *Ib. parag.* 19.
[d] *Ibid. chap.* 2. *paragr.* 1.

[e] *Ib.*

étoit de descendre de leurs montagnes dans les tems où les Arméniens se croyoient le plus en sûreté, pour piller & ravager le plat pays; & quand ils étoient fatigués de courir & de faire le dégât, ou en danger d'être forcés à combattre, ils se retiroient avec leur butin dans leurs fortereſſes naturelles, que les Arméniens avoient toujours trouvées imprenables. Cyrus s'étant informé de toutes ces choſes [e], conſidéra que s'il pouvoit ſe ſaiſir de quelque important paſſage des montagnes où ſe retiroient les Chaldéens, & y bâtir une fortereſſe, il tiendroit en échec les Chaldéens & les Arméniens, en y laiſſant une bonne garniſon. Dans ce deſſein, dès que les troupes Arméniennes furent arrivées, il marcha droit aux Chaldéens [f], & attaqua une de leurs plus fortes montagnes. Les ennemis n'y avoient laiſſé que peu de troupes. Ils avoient cru qu'il ſuffiſoit de donner ordre à la garniſon d'envoyer avertir dans les autres places ſi on l'attaquoit, & de ſe défendre courageuſement juſqu'à ce qu'il lui vînt du ſecours. La garniſon ſuivit les ordres qu'elle avoit reçûs. Elle envoya dans les autres places pour avertir qu'on venoit l'attaquer, & fit une ſortie ſur les Arméniens, qu'elle mépriſoit comme trop foibles pour lui reſiſter, & dont elle regardoit les dépouilles comme une proie aſſûrée. Les Chaldéens, ſelon leur coutume, mirent les Arméniens en fuite, & les pourſuivirent juſqu'à ce qu'ils euſſent rejoint les Perſes. Ceux ci ayant Cyrus à leur tête, reçurent les ennemis en bon ordre, ſoutinrent leur choc, & les ébranlerent à leur tour; ils en tuerent un grand nombre, & firent

[e] *Ib. parag.* 2. [f] *Ib. parag.* 3. 4. & 5.

firent prisonniers la plûpart de ceux qui avoient échappé au carnage. Il leur fut facile après cela de se saisir des montagnes. Aussi-tôt que Cyrus y eût trouvé une place propre à bâtir, il commença [g] à la fortifier. Il traita les prisonniers avec beaucoup de douceur, & les envoya offrir la paix à leurs compatriotes. Les Chaldéens apprenant que les ennemis s'étoient emparé des plus fortes avenues de leurs montagnes, & qu'ils les fortifioient contre eux, consentirent à faire un traité. Les conditions en furent très-raisonnables. Cyrus leur proposa de payer le même tribut que les Arméniens; il mit ces deux nations de niveau en toutes choses, & les unit par la plus étroite alliance. La paix étant conclue, ils lui aiderent les uns & les autres à achever sa fortereſſe, & il en prit un grand nombre à sa solde. Il laissa un Mede [h] pour gouverneur de la garnison, & s'en retourna vers Cyaxare [i] avec ses nouvelles forces & ses trésors. Après avoir donné un peu de repos à ses troupes, il fit irruption sur les terres d'Assyrie.

Cyrus marcha doucement & à petites journées avec le corps de son armée [k], ayant envoyé sa cavalerie de tous côtés pour ravager le pays. Peu de tems après, il eut avis que les Assyriens & leurs alliés venoient à lui. Quand il fut arrivé proche l'armée ennemie, il la trouva retirée dans un camp fortifié de retranchemens. Il fit marcher ses troupes en ordre de bataille pour en venir aux mains. Les Assyriens [l] n'attendirent pas qu'on les attaquât. Ils sortirent de

g Ib. parag. 6-11.
h Xénophon, l. 3. *ch.* 3. *parag.* 1.
i Id. ib. parag. 9-11.
k Parag. 12.
l Ibi parag. 26-30.

de leurs lignes, & commencerent le combat avec furie. Les Perſes les laiſſerent tirer leurs fleches ſans s'ébranler, mais les Aſſyriens tiroient de trop loin, & leur firent peu de mal. Les ennemis ayant jetté leur premier feu, Cyrus commanda à ſes troupes d'avancer pour combattre de plus près. Les Perſes obéirent, & commencerent l'action avec tant de chaleur, qu'ils eurent bientôt enfoncé les ennemis. Ils les pourſuivent juſques dans leurs retranchemens; ils y firent même une breche, & pluſieurs y entrerent avec les fuyards. Le trouble & la confuſion ſe répandirent bien-tôt par-tout le camp. Mais les princes qui commandoient l'armée, ayant peu-à-peu rallié leurs troupes, & s'étant mis à leur tête, Cyrus vit qu'il n'étoit pas à-propos de tenter un ſecond combat; & content de l'avantage qu'il avoit remporté, il fit ſonner la retraite.

Cyrus [m] tint quelque tems ſes troupes en ordre de bataille, pour voir ſi les ennemis oſeroient ſe haſarder à ſortir de leurs lignes. Mais ils avoient fait une perte trop conſidérable pour penſer à livrer un autre combat; ils avoient perdu dans la bataille pluſieurs officiers généraux, & toutes les nuits il deſertoit un grand nombre de ſoldats. Dans de ſi fâcheuſes conjonctures, ils tinrent un conſeil de guerre de tous les princes alliés, & ils réſolurent de ne pas demeurer plus long-tems expoſés à une ſeconde attaque, perſuadés que dans l'abattement général où étoient leurs troupes, elle ne pouvoit manquer de leur être fatale. Leur réſolution priſe, cette même nuit ils abandonnerent le camp. Cyrus informé de

[m] *Xinophon, l. 4. c. 1. parag. 1-3.*

[n] *Ib.*

de leur marche, y entra le lendemain matin. Il y trouva [n] une grande quantité de provisions, & une infinité de richesses. Il prit une partie de sa cavalerie & quelques deserteurs Hyrcaniens, & poursuivit [o] les fuyards. Sur le bruit de sa marche ils précipiterent leur retraite, & fuirent en desordre. Cyrus les pressa de près & augmenta le desordre & la confusion par l'horrible carnage qu'il en fit.

Après une si heureuse réussite, tout le pays ennemi lui fut [p] ouvert, & il y trouva un libre passage. Il resta long tems en Assyrie sans qu'il se présentât personne pour le repousser. Un grand nombre d'Assyriens des premieres familles, ravis de trouver l'occasion de se venger de leur prince qui les avoit beaucoup fait souffrir par sa dureté & par son humeur hautaine & cruelle, vinrent le trouver & se joignirent à lui. Il prit plusieurs châteaux dans le pays ennemi, & marcha enfin vers Babylone même. Il défia [q] le roi d'Assyrie à un combat singulier [r]; mais ce prince loin d'accepter le défi, laissa son pays à la merci [s] des ennemis; & prenant avec lui de grandes sommes d'argent, & ce qu'il y avoit de plus précieux parmi ses trésors, il se retira à la cour de Crésus, roi de Lydie. Cyrus prévit les suites que pouvoit avoir cette démarche, il en sentit les conséquences; & étant certain que l'Assyrien n'avoit envie que de lui susciter des ennemis plus formidables, au lieu de fatiguer ses troupes au siége de la capitale, il retourna vers les frontieres de Médie, d'où il étoit parti d'abord

[n] *Ib. parag.* 4.
[o] *Ib. c.* 2.
[p] *Xénoph. l.* 4. & 5.
[q] *Xén. l.* 5. *c.* 3. *parag.* 4.
[r] *Ib. l.* 6. *c.* 1. *parag.* 15.
[s] *Hérod. l.* 1. *c.* 26.

d'abord pour attaquer l'Assyrie. Là il discipline son armée, augmenta sa cavalerie, & attendit que ses espions l'instruisissent des mouvemens des ennemis.

L'Assyrien ne pouvoit trouver un allié plus puissant que Crésus. A un vaste empire que ses ancêtres lui avoient laissé, le Lydien avoit ajouté de grandes conquêtes qu'il avoit faites par la force de ses armes. Il s'étoit rendu maître de toutes les villes que les Grecs avoient fondées en Asie ; il avoit conquis la Cilicie & la Phrygie, & se voyoit souverain de presque toute l'Asie mineure. Il étoit prodigieusement riche, & également ambitieux. C'étoit aussi un prince très-religieux. Il consulta tous les oracles des pays voisins qui avoient quelque réputation ; & comme celui de Delphes étoit le plus renommé, il y envoya des présens d'une valeur inestimable. L'oracle ne fut pas méconnoissant ; il fit des réponses favorables aux demandes de Crésus, mais des réponses générales qui étoient susceptibles d'une double interprétation, & qui pouvoient mettre à couvert le crédit & l'autorité du dieu, s'il arrivoit que le prince fût malheureux dans ses entreprises. Crésus n'avoit souffert de perte considérable dans la derniere ligue, que par rapport à sa réputation. Il vouloit s'en venger, & cette disposition facilita au roi d'Assyrie les moyens de l'engager à faire une nouvelle alliance plus forte que la premiere, contre celui qui l'avoit vaincu.

Crésus, avant que de s'engager dans l'alliance du roi d'Assyrie, consulta son oracle favori. Le dieu lui répondit que quand il auroit passé le fleuve du Halys, qui séparoit ses terres de la Cappadoce, il détruiroit un vaste empire. Sur

ces

ces assûrances, il se promettoit un succès infaillible, dont l'étendue de sa puissance sembloit lui répondre autant que les prédictions du dieu de Delphes. Il fit entrer dans sa ligue tous les Grecs [t] de son obéissance ; il envoya même à Sparte pour demander du secours. Les Egyptiens lui fournirent aussi environ six-vingt mille hommes. Il se mit donc à la tête d'une nombreuse armée [u]. Après avoir passé le fleuve du Halys, il alla se camper à Ptérie, & de-là il ravagea toutes les provinces voisines.

Au bruit de la marche des ennemis, les troupes de Cyrus furent [x] d'abord un peu découragées ; mais il les ranima par une harangue, où il leur fit voir qu'elles marchoient contre un ennemi qui étoit à moitié défait, puisqu'il leur avoit tourné le dos dans la premiere bataille. Les richesses de Lydie étoient un puissant motif pour exciter leur valeur ; & quand elles considéroient d'un côté qu'elles ne hazardoient rien & qu'elles n'avoient pour ainsi dire rien à perdre, & que de l'autre elles envisageoient ce qu'elles pouvoient gagner si elles remportoient la victoire, leur courage renaissoit, & elles témoignoient une extrême impatience de marcher aux ennemis. Cyrus laissa la troisieme partie des Medes à Cyaxare, & se mit en marche avec le reste de ses troupes. Il envoya des exprès aux Ioniens pour les solliciter à se révolter contre leur vainqueur [y] ; mais ils furent mal reçus ; les forces de Crésus étoient si grandes, que les Ioniens n'osoient faire aucune tentative pour recouvrer

[t] *Xénophon, l. 6. c. 2. parag. 5.*
[u] *Hérod. l. 1. c. 75.*
[x] *Xénoph. ib. parag. 6.*
[y] *Hérodote,*

recouvrer leur liberté, dans un tems où tous leurs efforts n'auroient fait que tourner à leur honte, & qu'appesantir le joug de leur servitude.

Dans la disposition où étoient les deux armées, elles ne pouvoient différer long-tems à en venir aux mains. La cavalerie Lydienne étoit [z] très-nombreuse; mais Cyrus fut assez heureux pour faire servir ce grand nombre à son avantage. Il avoit plusieurs chameaux dans son armée: il ordonna qu'on les rangeât contre la cavalerie ennemie. Aussi-tôt que les chevaux des Lydiens virent ces chameaux à une certaine distance, ils rompirent leurs rangs, entrerent en fureur, renverserent les cavaliers & les foulerent aux pieds, & répandirent par toute l'armée une affreuse confusion, que Cyrus augmentoit encore en portant la terreur de ses armes partout où le desordre étoit le plus grand. L'armée des Lydiens fut entiérement défaite en peu de tems. Il n'y eut que les Egyptiens [a] qui se défendirent avec un noble courage. Abandonnés par leurs amis, ils se réunirent en un corps, & soutinrent toute la fureur des vainqueurs. Cyrus fut touché de voir de si braves troupes dévouées à la mort; il leur envoya offrir des conditions honorables, s'ils vouloient mettre les armes bas & se rendre. Ils demanderent seulement qu'on ne les obligeât jamais à combattre contre Crésus, & promirent de servir les Perses contre tout

[z] *Xénoph. l. 7. c. 1. Hérodote* dit que le succès du premier combat fut douteux, & donne une description de la seconde bataille très-semblable à celle que *Xénophon* fait de celle-ci, *l. 1. c. 20. Polyæn. l. 7. c. 6. parag. 7.*

[a] *Xénoph. l. 7. c. 1. parag. 16-21.*

[b] *Xénoph.*

tout autre ennemi. Cyrus consentit à ces conditions, & les prit tous à son service. Dans la suite ils s'établirent en Perse, où le roi leur donna plusieurs villes, dont leur postérité demeura en possession après eux.

Crésus rassembla les débris de son armée [b], & se retira à Sardis. La plûpart des troupes des autres nations s'en retournerent dans leur pays, le roi leur en ayant donné la permission après leur avoir fait promettre qu'elles reviendroient à son secours dans cinq mois. Le prince Lydien fut extrêmement surpris lorsque Cyrus, au lieu de faire reposer ses troupes après la bataille, se mit en marche pour l'assiéger dans sa capitale. Il arma en diligence tout ce qu'il put lever de troupes dans les terres de son obéissance, & alla au-devant des Perses. Mais il fut défait sans beaucoup de résistance ; & immédiatement après, le vainqueur mit le siége devant la ville. Crésus envoya des ambassadeurs à ses alliés pour leur demander un prompt secours [c]. Mais la ville de Sardis fut prise le quatorzieme jour du siége, avant que ses alliés pussent la secourir. Cyrus voyant que cette place [d] étoit très-forte, l'attaqua par un endroit qu'on regardoit comme inaccessible, & où l'on n'avoit presque point mis de troupes pour le défendre. Un soldat Perse vit un des soldats de la garnison qui, ayant laissé tomber son casque, descendit, quoique avec quelque difficulté, par cet endroit pour le ramasser, & remonta par le même chemin. Le lendemain il profita de cette découverte, il monta par le même endroit, & fut suivi d'abord par

[b] *Xénoph. l. 7. c. 2. parag. 1. Hérod. l. 1. c. 77.*

[c] *Hérod.* l. 1. *c.* 81.

[d] *Hérod. l. 1. c.* 85.

[e] *Hérod*

par quelques Perſes, enſuite par un plus grand nombre. Ainſi fut priſe la ville de Sardis. Cyrus avoit défendu de la piller. Mais nonobſtant ſes ordres, les ſoldats avides du butin coururent d'abord au pillage.

L'infortuné prince [e] fut pris dans ſa capitale. Il étoit ſi fort abattu de triſteſſe, qu'il ſe ſoucioit peu de la vie, & ne penſoit nullement à ſe mettre en ſûreté. Un ſoldat alloit le tuer ſans le connoître, lorſqu'un de ſes fils, qui juſqu'alors avoit été muet, fit un ſi grand effort, que, ſa langue ſe déliant dans le moment, il cria au Perſe de ne pas tuer le roi. Ces paroles ſauverent la vie à Créſus; on ſe ſaiſit de lui, & on le mena à Cyrus. Xénophon dit que Cyrus le reçut d'abord avec beaucoup d'humanité. Mais le plus grand nombre des hiſtoriens rapportent, ſur l'autorité d'Hérodote, qu'il ordonna qu'il fût brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens, ſoit pour les offrir, comme les prémices de ſa victoire, à quelque dieu à qui il eût fait vœu de les ſacrifier par une religion barbare qui étoit peu en uſage parmi les anciens; ou peut-être, comme ajoute Hérodote, pour voir s'il ſe préſenteroit quelque dieu pour délivrer un prince qui étoit ſi célebre par ſa piété. Quand Créſus [f] fut ſur le bûcher, quoiqu'il dût être tout occupé de ſon malheur, il ſe ſouvint du ſage Athénien qui lui avoit dit qu'il n'y avoit point d'homme qu'on pût appeller heureux pendant qu'il vivoit, & par trois fois il appella Solon à haute voix. Cyrus, qui l'avoit entendu, ordonna à ſes interpretes de lui demander

[e] *Hérod. l. 1. c. 86. Aul. Gell. l. 5. Valer. Max. l. 5. c. 4. Ex. 6.*

[f] *Hérod. Plut. in Solone. Cic. de Fin. l. 3. c. 22.*

der qui étoit celui qu'il appelloit. Ils s'approcherent du bûcher pour lui parler, mais Créſus garda d'abord un profond ſilence. Enfin les interpretes le preſſant de répondre : « J'appelle, dit-il, » un homme pour qui j'ai une grande vénéra-» tion, un ſage que je voudrois que tous les rois » puſſent avoir toujours auprès d'eux pour s'in-» ſtruire par ſa converſation, & dont je préfé-» rerois la compagnie à tous les tréſors du mon-» de. Solon, philoſophe d'Athenes, vint autre-» fois à ma cour. Il vit ma gloire, mes richeſſes » & ma puiſſance, dans le tems que j'étois au » comble de la proſpérité. Il en fit peu de cas ; » & avec une généreuſe liberté, il me fit voir la » vanité & l'incertitude de tous les biens qu'on » peut poſſéder ici bas. Je comprens maintenant » ce que me diſoit ce grand philoſophe, & je » l'éprouve par moi-même ». Tandis qu'il parloit de la ſorte, le feu étoit déjà allumé. Cyrus ayant appris de ſes interpretes ce que Créſus leur avoit dit, ſe ſouvint qu'il étoit homme. La crainte d'être un jour puni de la rigueur avec laquelle il traitoit cet infortuné prince, lui inſpira des ſentimens plus modérés. Il commanda qu'on éteignît le feu, & qu'on deſcendît du bûcher Créſus & les jeunes Lydiens. Le feu étoit déjà trop allumé, & on fit de vains efforts pour en arrêter la violence. Mais le ciel qui étoit ſerain, ſe couvrit tout d'un-coup d'un nuage épais, & il tomba une groſſe pluie qui fit ce que les Perſes n'avoient pu faire. Cyrus demanda au roi des Lydiens les raiſons qui l'avoient engagé à déclarer la guerre aux Perſes qui ne lui avoient jamais fait aucune injure. Créſus en rejetta tout le blâme ſur ſa malheureuſe deſtinée, & ſur le dieu des Grecs qui l'avoit précipité dans ſa ruine.

lorſqu'il ne s'attendoit à rien moins. Cyrus prit cette réponſe en bonne part ; il ordonna qu'on lui ôtât ſes fers, il le fit aſſeoir auprès de lui, & depuis ce tems-là il eut toujours une grande vénération pour ſon priſonnier, lui demandant avis, & ſuivant ſes conſeils dans les affaires les plus importantes & les plus difficiles.

Créſus, peu de tems après la priſe de Sardis, lui donna un avis [a] dont il ſe trouva bien. Voyant les troupes de Cyrus empreſſées à piller la villle, il lui demanda la permiſſion de parler, & Cyrus lui ordonna de dire librement ce qu'il penſoit. « Seigneur, lui dit Créſus, qne veut donc cette » multitude de gens de guerre, & pourquoi » manquent-ils tant d'empreſſement ? Ils ruinent » votre ville, lui répondit Cyrus, & pillent vos » tréſors. Non, ſeigneur, reprit Créſus, ce n'eſt » pas ma ville qu'ils ruinent, puiſque je n'y ai » plus rien ; dites plûtôt qu'ils pillent, empor- » tent, & diſſipent ce qui eſt à vous. Les Per- » ſes ſont naturellement fiers, mais ils ſont pau- » vres. Si vous leur abandonnez cette ville, & » que vous leur laiſſiez piller les tréſors qu'elle » renferme, vous devez vous attendre que plus » ils auront amaſſé de richeſſes, plus ils ſeront » diſpoſés à ſe révolter. Mettez donc des gar- » des à toutes les portes, pour empêcher vos » troupes d'emporter un ſi riche butin. Ces tré- » ſors, ſi vous voulez les conſerver, ſont un » fonds ſûr qui vous ſera d'un grand ſecours le » reſte de votre regne. Si, au contraire, vous » ſouffrez qu'on ruine entiérement la ville de » Sardis, vous y perdrez vous ſeul, & vous » ſentirez un jour la grandeur de cette perte ». Cyrus

[a] *Hérod. l. 1. c. 88. & 89.*

[b] *Hérod.*

Cyrus écouta ce discours avec joie, il approuva l'avis que Créſus lui donnoit, il lui en témoigna même ſa reconnoiſſance, & fit ceſſer le pillage. Pour recouvrer une partie du butin que ſes troupes avoient déjà enlevé, il plaça, ſuivant l'avis de Créſus, quelques gardes aux portes, qui empêcherent les ſoldats d'emporter hors de la ville ce qu'ils avoient pris, afin d'en conſacrer la dixieme partie à quelque dieu.

Auſſi-tôt que les Ioniens & les Eoliens [h] eurent appris que Cyrus avoit conquis la Lydie, ils lui envoyerent des ambaſſadeurs pour le prier de les recevoir au nombre de ſes ſujets, aux mêmes conditions que Créſus leur avoit accordées. Mais comme ils avoient auparavant refuſé ſes offres, il ne ſe crut pas obligé d'accepter les leurs. Il fit ſeulement une exception en faveur des Miléſiens. Les autres Ioniens s'aſſemblerent pour lever des troupes, afin d'être en état de ſe défendre ſi on les attaquoit. Ils députerent même à Sparte pour demander du ſecours. Mais les Lacédémoniens [i] ne purent ſe reſoudre à entreprendre une guerre contre un prince ſi puiſſant. Ils lui envoyerent, ſeulement pour la forme, un ambaſſadeur, pour lui dire de leur part de ne pas faire de mal à aucune ville Grecque, que Sparte ne le ſouffriroit point, & qu'elle regarderoit l'injure qu'il feroit à toute autre ville Grecque, comme faite à elle-même. Cyrus fut ſurpris du diſcours que lui tint l'ambaſſadeur; il mépriſa ſa fierté inſolente, & lui dit que ſi les dieux lui conſervoient la vie, & qu'il eût le tems, il donneroit aux Lacédémoniens matiere à

[h] *Herod. l. 1. c. 141.*
[i] *Herod. l. 1. c. 152. & 153.*

[h] *Herod.*

à parler, non des maux de leurs alliés, mais de leurs propres malheurs. Regardant la conquête des Ioniens comme une entrepriſe trop peu conſidérable pour l'occuper lui-même, il en laiſſa le ſoin au gouverneur qu'il avoit établi à Sardis, & ſe mit en marche avec ſon armée pour retourner en Orient.

Il n'étoit pas encore loin de Sardis [k] lorſque les Lydiens ſe révolterent. Pactyas, qui étoit d'une des premieres familles de Lydie, étoit à leur tête. Cyrus lui avoit confié la garde des tréſors qu'il avoit trouvés dans cette ville opulente. Ces tréſors contenoient des richeſſes immenſes. Pactyas en employa une partie à ſoudoyer des troupes auxiliaires, outre les Lydiens à qui il avoit fait prendre les armes; & avec ce ſecours il aſſiégea le gouverneur dans la capitale. Cyrus fut extrêmement irrité lorſqu'il apprit que les Lydiens avoient abuſé de ſa clémence. Sa colere eût ſans doute été fatale à toute la nation, ſi Créſus ne ſe fût trouvé auprès de lui pour l'appaiſer. « Seigneur, lui dit cet illuſtre priſonnier, » tournez toute votre vengeance contre » ceux qui ont été les premiers auteurs de la ré» volte. Pactyas, à qui vous avez confié la garde » des tréſors, eſt la cauſe des troubles qui vous » irritent ſi juſtement; il a commis le crime, » qu'il en reçoive la punition. Quant aux Ly» diens, contentez vous de les mettre hors d'é» tat de ſe ſoulever à l'avenir. Envoyez quel» qu'un pour leur défendre d'avoir des armes, » & pour leur ordonner de porter des habits » magnifiques & ſans ceinture, de chauſſer des » brodequins, de faire apprendre à leurs enfans » à

[k] *Hérod. ib. c. 154-156.*

[l] *Hérod.*

» à jouer des instrumens, à chanter, & à se li-
» vrer à toutes sortes de débauches. Vous ver-
» rez bien-tôt des hommes changés en femmes,
» & vous n'aurez plus à craindre, ni vous ni vos
» successeurs, qu'ils ne se révoltent dans la sui-
» te ». Cyrus, naturellement porté à la clémence, suivit volontiers le conseil de Crésus. Il fit venir Mazarès, & l'envoya en Lydie, avec de nouvelles troupes, pour exécuter ses ordres. Quand Pactyas vit que ces troupes approchoient de Sardis, il prit l'épouvante, & son armée se dispersa bien-tôt. Mazarès fit savoir aux Lydiens les ordres de Cyrus. Ils furent obligés de se soumettre à tout [l], & en peu de tems ils se plongerent tellement dans la molleſſe, que jamais ils ne s'en releverent ; de sorte qu'on peut dire qu'ils se rendirent plus remarquables par leur vie efféminée, qu'ils n'avoient jamais été par leur grandeur.

Mazarès fit la guerre aux peuples des côtes maritimes qui avoient aidé Pactyas dans sa révolte ; il fit des courses dans toute la vaste plaine qu'arrose le Méandre, & subjugua les Priéniens [m] & les Magnésiens. Mais il tomba malade au commencement de cette guerre, & mourut sans la pouvoir terminer. Il eut pour successeur le fameux Harpage [n], qui continua son entreprise, & qui acheva en peu de tems la conquête de l'Ionie. Les Cariens furent aussi subjugués sans beaucoup de résistance. Les forces que Cyrus envoya contre eux, les trouverent divisés en plusieurs

[l] *Hérodot. l. 1. c. 157. Polyæn. l. 7. c. 6. parag. 4. Justin. l. 1. c. 7.*

[m] *Herod. l. 1. c. 60.*

[n] Voyez dans *Hérodote* les particularités de cette guerre ; *Xénoph. l. 7. c. 4. parag. 1-4.*

plusieurs factions, & acharnés les uns contre les autres. Au lieu de s'unir tous ensemble contre l'ennemi commun, chaque faction en particulier envoya solliciter l'armée des Perses de lui donner du secours pour réduire ses adversaires. Le général leur donna à tous de bonnes espérances. Quand ils l'eurent reçu dans leur ville, il ne fit usage de sa puissance que pour leur avantage commun, en mettant fin à leur division. Il se fit même tellement aimer de tous, que lorsque Cyrus lui envoya demander s'il avoit besoin d'un plus grand nombre de gens de guerre pour achever ou pour assûrer sa conquête, il fit réponse qu'il n'avoit pas même besoin des troupes qu'il avoit actuellement; & lorsqu'il fut rappellé de Carie, les habitans du pays envoyerent demander en grace à Cyrus de le continuer dans son gouvernement.

Pendant ce tems-là Cyrus, après avoir subjugué le royaume de Phrygie par ses lieutenans [o], continua en personne la conquête de la haute Asie. Il prit avec lui des troupes des différentes nations qu'il avoit réduites sous son obéissance, non pas de toutes, mais seulement de celles dont il avoit sujet de croire qu'elles ne lui étoient soumises que par contrainte, & qu'elles profiteroient volontiers de l'occasion de se révolter, si elle se présentoit, & il eut soin de ne leur donner pour armes que des frondes. Avec ces troupes [p], il conquit la Phrygie supérieure, la Cappadoce & l'Arabie. Nous n'avons point de relation particuliere de ce qui se passa dans cette guerre. Le grand nombre des victoires de Cyrus a fait négliger aux historiens de rapporter les plus

[o] *Xénoph. l. 7. c. 4. parag. 5.* [p] *Ib. parag. 9.*
[q] *Hérod.*

plus aiſées ; Hérodote [q] dit expreſſément que c'eſt pour cette raiſon qu'il les a paſſées ſous ſilence. Il n'y a que celles qui lui coûterent plus de peines, & qui furent accompagnées de circonſtances plus conſidérables, qui ont été rapportées un peu plus au long. Cyrus arma quarante mille cavaliers Perſes avec les armes des nations qu'il avoit ſubjuguées, & de la cavalerie qu'il prit ſur elles, il augmenta conſidérablement ſes anciennes troupes. Après cela il marcha contre Babylone avec une armée preſque innombrable.

Herodote [r] parle d'une action de Cyrus, qui ne lui fait pas d'honneur ſi elle eſt vraie. En marchant vers Babylone, lorſqu'il fut arrivé à la riviere de Gyndes, il fit de vains efforts pour la paſſer, elle n'étoit point guéable. Tandis qu'il attendoit quelques bateaux, un de ces chevaux blancs, qu'on appelle ſacrés, ſauta bruſquement à l'eau pour gagner l'autre côté ; mais la rapidité du fleuve l'emporta, & il fut englouti dans les eaux. Cyrus fut ſi irrité de cette perte, qu'il dit publiquement qu'il le rendroit ſi petit, que dans la ſuite on le pourroit paſſer ſans ſe mouiller les genoux. Pour effectuer cette importante menace, il occupa toute ſon armée pendant tout l'été à faire trois cent ſoixante canaux pour partager le fleuve en autant de lits, & le printems ſuivant il continua ſa marche vers Babylone. Les plus grands hommes ſont [s] capables des actions les plus petites ; & quoique celle ci s'accorde peu avec le reſte de la vie de Cyrus, nous n'aurions aucun prétexte pour la révoquer en

[q] *Hérod. l. 1. c. 177.*
[r] *Ibid. c. 189.*
[s] Voyez *Senec. de Ira, l. 3. c. 21.*
[t] *Hérod.*

en doute, si elle étoit rapportée par un auteur plus digne de foi qu'Hérodote, d'après qui tous les autres l'ont copiée.

Les Babyloniens avoient mis une armée en campagne [t] pour aller au-devant de Cyrus. Mais après un combat qui ne dura pas long-tems, ils se retirerent dans leur ville. Comme ils savoient depuis long tems que le roi des Perses ne pouvoit demeurer en repos, & qu'il attaquoit également toutes les nations l'une après l'autre, ils avoient fait des provisions de vivres pour plusieurs années. Ainsi ils se croyoient en sûreté dans leurs murailles, & un siége ne les épouvantoit pas. La description que les anciens nous donnent de cette ville, ressemble si fort à un roman, qu'il n'y a que leur accord dans la plûpart des circonstances de cette description, qui puisse nous porter à la croire. Il est certain que la grandeur & la force de Babylone, aussi bien que la hauteur & l'épaisseur de ses murailles, sont extrêmement surprenantes, & que le fleuve de l'Euphrate sur lequel elle étoit bâtie, étoit si profond & si large, qu'il faisoit sa principale sûreté. En effet ce fleuve avoit deux stades de [u] largeur. D'ailleurs, comme nous avons déjà dit, les Babyloniens avoient eu le tems de faire toutes sortes de provisions; l'histoire nous apprend qu'ils en avoient pour vingt ans. [x] Par ce moyen ils s'étoient mis hors de danger d'être obligés par la famine de se rendre. C'étoit néanmoins, à ce qu'ils croyoient, le seul moyen de prendre Babylone.

Quand Cyrus eut visité les murailles & les for-

[t] *Hérod. l. 1. c. 190.*
[u] *Xén. l. 7. c. 5. parag. 5.*
[x] *Id. ib. parag. 7.*

z *Ib.*

fortifications [y] de Babylone, il fut convaincu qu'il n'étoit pas poſſible de réduire cette ville par la force des armes ; il comprit en même tems qu'il n'y avoit pas plus d'eſpérance de la réduire par la famine. On dit qu'il ſe trouva alors dans une grande perplexité, & qu'il ne ſavoit quel parti prendre. Mais la honte d'abandonner ſon entrepriſe, & l'envie d'augmenter le nombre de ſes victoires, le firent réſoudre à continuer le ſiége. Son eſprit, dont la pénétration répondoit à l'étendue de ſes projets, lui fournit enfin un ſtratagême qui fut fatal aux aſſiégés. Il inveſtit la ville, & fit faire autour des murs une large & profonde tranchée. Il en fit jetter la terre ſur le bord, du côté de Babylone [z] ; il y bâtit des tours, & y mit des ſentinelles. Tandis que les Perſes s'occupoient à ces travaux, les aſſiégés paroiſſoient ſur leurs remparts & ſe mocquoient de leurs efforts. Cyrus ſouffroit patiemment leurs railleries & leurs inſultes, juſqu'à ce qu'il trouvât l'occaſion de s'en venger. Enfin il apprit que les Babyloniens ſe diſpoſoient à célébrer une fête [a] ſolemnelle, & qu'ils devoient paſſer toute la nuit dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens. L'occaſion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Dès que le ſoir fut venu, il ordonna à une partie de ſes troupes d'ouvrir des foſſés depuis la tranchée juſqu'au fleuve. L'eau entra dans ces foſſés, & le fleuve qui couloit au-travers de la ville, & qui auparavant étoit plus profond que la hauteur de deux hommes, devint en peu de tems guéable.

Cyrus [b] envoya un détachement de cavalerie & &

[y] *Ib. parag.* 4. [z] *Ib. parag.* 6 [a] *Dan.* 5.
[b] *Xén. ib. parag.* 8. & 11. *Polyæn. l.* 7. *c.* 6. *parag.* 6.

& d'infanterie pour en examiner la profondeur ; & voyant que les eaux étoient assez basses, il entra dans la ville à la tête de ses troupes. Il n'y trouva pas la moindre résistance. On étoit accoutumé à entendre du bruit cette nuit-là, parce qu'on ne pensoit qu'à se réjouir. Ainsi on ne distinguoit point le bruit que faisoient les Perses en entrant, d'avec celui des assiégés qui se divertissoient. D'ailleurs Cyrus avoit ordonné à ses troupes d'imiter autant qu'ils pourroient les cris des Babyloniens, & le bruit qu'ils faisoient au milieu de leurs réjouissances. Il fit marcher les Perses droit au palais du roi. Les portes en étoient déjà fermées. Il y avoit encore quelques gardes, mais ils ne pensoient qu'à se réjouir, & n'étoient pas en état de faire résistance. Le roi qui étoit dans son palais, ayant entendu quelque tumulte, ordonna qu'on ouvrît les portes pour voir ce que c'étoit. Sans savoir ce qu'il faisoit, il sortit lui-même, le cimeterre à la main, & se mit à la tête de ses gardes ; mais il ne résista pas long-tems : il fut tué tout d'abord avec la plûpart de ceux qui combattoient auprès de lui, & le reste fut bien-tôt dispersé. Cyrus étant maître du palais, envoya des troupes par la ville, avec ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'elles trouveroient dans les rues, & fit publier que tous les Babyloniens eussent à rester dans leurs maisons sur peine de la vie. La ville étoit si grande [f], que ceux qui en habitoient les extrémités, étoient déjà pris, pendant que ceux qui demeuroient au milieu ignoroient que les ennemis s'en fussent rendus maîtres. Quand le jour fut venu, & que ceux qui

[f] *Hérod. l. 1. c. 191.*

gardoient les remparts eurent appris que le roi avoit été tué [d], & que les Perſes s'étoient emparés & du palais & de la ville, ils mirent tous armes bas, & ſe rendirent à la diſcrétion du vainqueur.

La conquête de Babylone fut également glorieuſe & avantageuſe à Cyrus ; elle lui aſſûra l'empire de l'Orient ſans aucune oppoſition. Il deſarma tous les citoyens, & fit mettre leurs armes dans les fortereſſes ; de ſorte qu'on ſavoit où les trouver au beſoin. La plus grande partie des dépouilles de cette ville opulente, furent employées à bâtir des temples & à établir des revenus pour le ſervice des dieux. Cyrus ordonna aux Babyloniens de s'occuper [e] à labourer la terre & de payer des tributs. Ces tributs étoient ſi conſidérables, à cauſe de la fertilité du pays où étoit ſituée [f] Babylone, que dans la diviſion de l'empire des Perſes en provinces qui devoient fournir au roi & à ſes armées tout ce qui leur étoit néceſſaire, Babylone & le pays d'alentour le leur fourniſſoient quatre mois de l'année, & le reſte de l'Aſie pour les huit autres mois.

Xénophon [g] nous apprend qu'après la conquête de Babylone, Cyrus commença à prendre un air de majeſté, à avoir une cour, & des gardes, appareil néceſſaire dans une ſi grande ville, qui n'avoit pas encore goûté le gouvernement de ce nouveau maître, & dont la fidélité n'étoit pas encore sûre. Ses premiers gardes étoient des eunuques [h], mais outre cela il avoit dix

[d] *Xénophon, l. 7. c. 5. parag. 12.*
[e] *Ib. l. 3.*
[f] *Hérod. l. 1. c. 192.*
[g] *Xénop. l. 7. parag. 20.*
[h] *Ib. parag. 24.*

[i] *Pa-*

dix milles Perſes qui veilloient continuellement dans ſon palais. Pour empêcher que le reſte des Perſes, qui étoit la partie la plus conſidérable de ſon armée, quoique la moins nombreuſe, ne s'abandonnaſſent à l'oiſiveté & à la pareſſe, qui n'eſt que trop ordinaire à ceux qui ont fait de grandes conquêtes, il voulut que les Perſes des premieres familles fuſſent auprès de lui & le ſuiviſſent tous les jours. « Par ce moyen, leur dit-il, » vous ſerez témoins de la conduite de votre » prince [i]. Vous verrez ſi je m'applique avec » ſoin à regler les affaires, ou ſi je me rends » coupable de quelque négligence; & tandis » que vous remarquerez que je ferai mon de- » voir, vous ne manquerez point au vôtre. Le » bien que vous ferez ne ſera point ſans récom- » penſe. J'honorerai ceux qui rempliront bien » leurs devoirs, je leur donnerai des marques » de mon affection, & les récompenſerai ſelon » leur mérite; quant à ceux qui ſont d'un rang » inférieur, je les encouragerai auſſi à bien em- » ployer leur tems, & à s'appliquer aux devoirs » de leur état, & ils n'auront pas ſujet de ſe re- » pentir d'avoir bien fait. Appliquons-nous auſſi » à bien élever les enfans qui nous naîtront dans » ce pays, mais ſur-tout à leur donner bon exem- » ple. Notre poſtérité édifiée par notre con- » duite, deviendra infailliblement vertueuſe, » elle renoncera au vice, reprimera ſes mauvai- » ſes inclinations, & ne cherchera qu'à ſe diſtin- » guer dans les plus nobles exercices, qui ſont » l'unique moyen de s'avancer ». C'eſt ainſi que Xénophon fait parler fort à-propos ce ſage conquérant.

Suivant

[i] *Parag.* 26.

Suivant ces réglemens, tandis que Cyrus vécut, la nobleſſe Perſane ſe rendoit tous les jours auprès de lui à cheval & armée de lances; elle le ſuivoit par-tout, & attendoit qu'il l'employât à quelque choſe, ou qu'il la renvoyât. Rien ne pouvoit avoir de plus heureuſes ſuites pour la poſtérité, ſi les ſucceſſeurs de Cyrus euſſent été comme lui. Mais quoique les rois ſuivans euſſent ſoin d'obſerver une coutume qui leur faiſoit tant d'honneur, & qu'ils obligeaſſent toujours les nobles à venir prendre l'ordre chaque jour, & à les accompagner par-tout, cependant lorſque le prince ne donna plus lui-même de bons exemples, & qu'il n'eut plus ſoin de récompenſer ceux qui le méritoient, les nobles devinrent bien-tôt négligens à remplir leurs devoirs; cette négligence ſe communiqua à ceux qui étoient au-deſſous d'eux, & elle cauſa peu-à-peu la ruine de l'empire des Perſes.

Une ſi longue ſuite de proſpérités ne fit point oublier à Cyrus ce qu'il devoit aux dieux; au contraire, ſa piété augmentoit à proportion de ſon [k] bonheur. Les mages étoient un ordre de prêtres fort conſidérable dans l'Orient. Si ce ne fut pas Cyrus [l] qui les établit dans l'empire de Perſe, où nous voyons en effet qu'ils étoient établis avant ſon regne, il eſt certain au-moins qu'il les mit ſur un meilleur pied. Il fit des conſtitutions & des réglemens pour eux: il leur ordonna de chanter les hymnes tous les matins, & d'offrir tous les jours des ſacrifices aux dieux qu'ils jugeroient à-propos d'adorer. Les ſujets imitant la piété de leur prince, l'autorité des mages

[k] *Xénophon, l.* 8. *c.* 1. *parag.* 8.

[l] Voyez *Hérod. l.* 1 *c.* 140. *Cic. de Divin. l.* 1. *c.* 23. *Xé-*

mages devint très-grande ; mais par une noire ingratitude ils abuſerent de leur pouvoir pour ſe ſoulever contre le fils de leur bienfaiteur, & pour mettre un impoſteur de leur ordre ſur le throne. Cette entrepriſe leur fut fatale, leur fourberie fut découverte, & ils tomberent dans un mépris général, d'où la ſainteté de leur caractere ne put jamais les relever.

Cyrus ne réuſſit pas de même dans l'établiſſement d'une autre coutume [m] qu'il introduiſit à ſa cour. Il prit lui-même l'habit Mede, & ordonna à la nobleſſe Perſane qui fréquentoit la cour, de le porter comme lui. L'habit des Medes avoit beaucoup plus de grace que celui des Perſes ; il cachoit parfaitement les défauts du corps, & la hauteur de leur chauſſure donnoit une certaine majeſté, qu'on regardoit dans tout l'Orient comme eſſentielle à la grandeur. C'étoit en impoſer à la multitude, qui a ordinairement une grande vénération pour une certaine pompe extérieure, & qui ſe laiſſe prendre à un beau dehors ; c'étoit un moyen court & certain pour mettre les ſupérieurs à couvert du mépris du peuple. Ce fut dans cette même vûe qu'il permit à ceux qui n'avoient pas d'aſſez beaux traits, ni un air aſſez majeſtueux pour s'attirer les reſpects du peuple, de chercher des ornemens extérieurs, & de ſe peindre pour paroître plus vénérables. Quoiqu'il lui fût facile de prévenir pendant ſa vie les mauvaiſes ſuites que pouvoient avoir ces dangereuſes coutumes, on ne peut nier qu'elles ne tendiſſent à rendre les princes & les nobles, ſinon trop hauts & trop fiers à l'égard de leurs inférieurs, du-moins trop efféminés & luxurieux.

On

[m] *Xénophon, l. 8. c. 1. parag. 14.*

[n] *Xé-*

On ſait aſſez qu'elles produiſirent ces triſtes effets dans un degré éminent. Le luxe & la molleſſe ſont un poiſon qui ſe communique avec autant de ſubtilité que de promptitude, & on ne peut en éviter trop ſoigneuſement les premieres approches.

Cyrus fit un fort long ſéjour à Babylone [n]. Quand il vit qu'il s'étoit ſuffiſamment aſſûré cette importante conquête, il réſolut de faire un voyage en Perſe. Ses troupes s'étant rendues vers les frontieres, il partit pour aller trouver Cyaxare ſon oncle [o], & lui fit pluſieurs préſens. Cyaxare le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui offrir en mariage ſa fille unique, héritiere de l'empire de Médie. Cyrus accepta ces offres avec reconnoiſſance. Mais comme ſon pere & ſa mere étoient encore vivans, il pria ſon oncle de lui permettre d'attendre leur conſentement, qu'il étoit sûr d'obtenir [p] dès qu'il le demanderoit. Qui pourroit exprimer quelle fut la joie de ſon pere lorſqu'il le revit après une ſi longue abſence? Cambyſe fit auſſi-tôt convoquer une aſſemblée de la nation [q]. Il exhorta ſon fils, qui étoit alors à la tête d'un vaſte empire, à faire une alliance ſolemnelle avec les Perſes, par laquelle il s'engageroit à les défendre contre quiconque viendroit les attaquer, ou feroit quelque entrepriſe ſur leur liberté, les Perſes s'engageant de leur côté à ſecourir Cyrus contre tous ſes ennemis, ſoit étrangers, ſoit domeſtiques: à condition que Cyrus, lorſqu'il auroit ſuccédé à la couronne de Perſe par la mort de ſon pere, feroit toujours des ſacrifices pour ſon peuple, tandis qu'il demeureroit

[n] *Xenop. l.* 8. *c.* 5. *par.* 1. [p] *Parag.* 11.
[o] *Ib. parag.* 9. [q] *Parag.* 12. & 13.

meureroit en Perſe, & que quand il ſeroit abſent dans quelque autre partie de ſon empire, quelqu'un de la famille royale feroit ces ſacrifices à ſa place & en ſon nom. Les gouverneurs, magiſtrats & principaux officiers de Perſe, conſentirent à ces conditions; ils confirmerent le traité par des ſermens ſolemnels, & Xénophon dit que ce traité s'obſervoit encore inviolablement de ſon tems.

Cyrus ne fit pas un long ſéjour en Perſe. Dès qu'il eut obtenu le conſentement [r] de ſes parens pour ſon mariage, il s'en retourna en Médie pour le célébrer. On dit que la fille de Cyaxare qu'il épouſa, étoit une princeſſe d'une admirable beauté. Il ne demeura pas plus de tems dans cette province qu'il n'en falloit pour la ſolemnité de ſes nôces; & auſſi-tôt après la célébration de ſon mariage, il mena ſa nouvelle épouſe avec lui à Babylone. Il avoit deſſein de faire de cette ville le ſiége de ſon empire tandis que ſon pere & ſon oncle vivroient; ils étoient l'un & l'autre fort avancés en âge lorſqu'il ſe maria.

Pour affermir ſes ſujets dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée [s], il crut qu'il étoit néceſſaire d'envoyer des gouverneurs avec des troupes dans les provinces qu'il avoit conquiſes. Il avoit déjà mis des gouverneurs dans pluſieurs villes fortifiées; il les y continua, & leur laiſſa toujours la même autorité; de ſorte qu'ils dépendoient de lui immédiatement, & n'étoient comptables de leur conduite qu'à lui ſeul. Ces officiers étoient un puiſſant moyen pour prévenir les

[r] *Ib. parag.* 13.
[s] *Xénophon, l.* 8. *c.* 6. *parag.* 1. & 5.

les révoltes des gouverneurs de provinces, dont le pouvoir, d'ailleurs très-grand, étoit limité par celui des gouverneurs des villes, qui pouvoient mettre obſtacle à leurs pernicieux deſſeins; & s'ils oſoient ſe ſoulever & prendre les armes, ceux-ci avoient des troupes toutes prêtes pour leur oppoſer. Les ſucceſſeurs de Cyrus [t] eurent ſoin d'obſerver la même choſe, & eurent toujours des gouverneurs de villes indépendans de ceux des provinces. Ils avoient ſoin auſſi d'envoyer tous les ans dans les provinces quelques-uns de leurs parens ou des premiers de leur cour, pour éclairer la conduite des gouverneurs [u], & pour punir par la dépoſition ceux qui ſe trouvoient en faute. La Cilicie, la Chypre & la Paphlagonie, étant des provinces qui de leur propre mouvement s'étoient jointes à Cyrus contre les Babyloniens, furent exemptes d'avoir des gouverneurs Perſes; le roi leur impoſoit ſeulement un tribut modéré.

Une autre invention de Cyrus [x] qui ne contribua pas peu à affermir ſa puiſſance, fut l'établiſſement des poſtes dans toute l'étendue de ſon empire. Les princes moins puiſſans, & les républiques moins étendues, n'avoient beſoin que de couriers ordinaires; & s'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire dans leurs états, il ſuffiſoit que leurs couriers fiſſent un peu plus prompte diligence que de coutume. Mais l'étendue des états de Cyrus étoit ſi grande, qu'il lui étoit important de prendre des meſures pour être promptement informé de ce qui ſe paſſoit dans les provinces les plus éloignées. C'eſt pourquoi conſidérant combien de chemin un bon cheval

[t] *Ib. parag.* 8. [u] *Ib. parag.* 4. [x] *Ib. parag.* 9.

val pouvoit faire en un jour ſans ſe trop fatiguer, il fit bâtir des écuries à égale diſtance, c'eſt-à-dire à la diſtance du chemin que pouvoit faire un cheval en un jour, & dans chaque écurie il entretenoit des chevaux, & un maitre de poſte qui recevoit les lettres & les faiſoit tenir à la poſte ſuivante. Chaque maître de poſte fourniſſoit des chevaux frais aux couriers; & s'il s'agiſſoit de quelque affaire qui demandât une prompte expédition, les couriers marchoient jour & nuit. Cette excellente invention, inconnue juſqu'alors, fut admirée de tout le monde, & fit autant d'honneur à Cyrus qu'elle lui fut avantageuſe.

Quand Cyrus envoya[1] les principaux d'entre les nobles & ſes amis dans les gouvernemens des différentes provinces de ſon empire, ce fut à condition qu'ils reviendroient l'année ſuivante à Babylone avec les troupes qu'ils avoient. Ils s'y rendirent au bout de l'an ſelon ſes ordres, & il mit ſur pied une armée de ſix-vingt mille chevaux, de deux mille chariots armés de faulx, & de ſix cent mille hommes d'infanterie. Avec cette armée il ſubjugua toutes les nations depuis la Syrie juſqu'à la mer rouge. L'hiſtoire ne nous apprend point les particularités de cette guerre, & il n'eſt guere vrai-ſemblable qu'il s'y ſoit fait aucune action mémorable. La terreur du nom de Cyrus, & de ſi prodigieuſes forces, étoient plus que ſuffiſantes, ou pour empêcher les nations qu'il attaquoit de lui reſiſter, ou pour rendre tous leurs efforts inutiles. A la vaſte étendue de pays qu'il conquit dans cette expédition, il ajouta bien tôt après l'empire de la Perſe & celui

[1] *Ib. parag.* 10.

P. 22

lui de la Médie, par la mort de ſon pere & par celle de ſon oncle, qu'on croit être morts tous deux vers ce tems-là dans un âge fort avancé.

Une des premieres choſes que fit Cyrus au commencement de ſon regne [z], fut une action fort généreuſe. Les Juifs, qui étoient un peuple très-ancien & le plus puiſſant de la Paleſtine de Syrie, avoient été ſubjugués par le dernier roi des Aſſyriens, qui les avoit traités avec barbarie. Leur capitale étoit ruinée; leur temple, qui étoit un édifice également riche & ſuperbe, avoit été d'abord pillé, enſuite brûlé; & on avoit transféré tout le peuple à Babylone & dans les pays voiſins. Les Juifs avoient dans les livres de leur religion certaines prophéties, écrites long-tems avant la naiſſance de Cyrus; ce monarque y étoit nommé par ſon nom, l'écriture en faiſoit un portrait magnifique, & le leur repréſentoit comme le futur libérateur de leur nation opprimée. Il n'eſt peut-être pas certain qu'on eût fait voir ces prophéties à Cyrus la premiere année de ſon empire. Mais on ſait que dès cette premiere année il publia un édit ſolemnel, par lequel il permit aux Juifs de retourner à Jéruſalem & de rebâtir leur temple. Les peuples de chaque pays par où ils devoient paſſer, avoient ordre de leur rendre toutes ſortes de bons offices, & de contribuer autant qu'ils pourroient à fournir ce qui leur étoit néceſſaire pour leur retour & pour l'édifice qu'ils vouloient rétablir. Pour ſurcroît de bonté, Cyrus fit rendre aux Juifs tous les vaſes du temple que les rois d'Aſſyrie avoient placés dans quelques-uns des temples de Babylone. Selon les auteurs de cette

[z] 2. *Paralipp.* 36. *Eſd.* 1.

cette nation, c'étoient des vaſes d'un prix immenſe & preſque incroyable : le préſent étoit ſi conſidérable, qu'entre tous les princes il ne pouvoit y avoir que Cyrus qui eût une ame aſſez grande pour le faire.

On dit qu'après cela Cyrus marcha contre l'Egypte [a], & qu'il ajouta ce vaſte royaume à ſon empire. Nous ne ſavons point les particularités de cette expédition. Mais comme nous voyons qu'Amaſis étoit roi de cette nation avant ce tems-là, & qu'il reſta ſur le throne juſqu'après la mort de Cyrus, il eſt très-vrai-ſemblable que ce prince ſe ſoumit d'abord au vainqueur, & que par ce moyen il obtint de ſa clémence d'être continué ſur le throne, en ſe reconnoiſſant dépendant, & en payant un tribut. Quoi qu'il en ſoit, ce fait n'eſt appuyé que ſur des conjectures : mais il eſt certain que ce prince, par une fauſſe politique, donna occaſion au ſucceſſeur de Cyrus de ſubjuguer toute l'Egypte, & qu'il fut cauſe de la ruine totale de ſa propre famille.

Amaſis avoit une fille d'une rare beauté [b]. Cyrus en entendit parler, & envoya la demander. Le roi d'Egypte ne pouvoit ſe réſoudre à envoyer en Perſe cette princeſſe qu'il aimoit tendrement, ſur tout étant bien informé que Cyrus ne la demandoit que pour augmenter le nombre de ſes concubines. Mais, d'un autre côté, il craignoit d'encourir par un refus l'indignation d'un ſi puiſſant monarque. Il avoit à ſa cour une fille

[a] *Xénophon, l. 8. c. 6. parag. 10.*

[b] *Polyæn. l. 8. c. 29. Hérodote, l. 3. c. 1.* raconte ce fait de *Cambyſe*, mais il reconnoît que les *Egyptiens* le rapportoient à *Cyrus*.

fille d'Apriès ſon prédéceſſeur, contre lequel il s'étoit révolté, & à qui il avoit enlevé la couronne. Cette princeſſe s'appelloit Nitétis, ſa beauté n'étoit point au deſſous de celle de la fille du roi. Amaſis la préſenta aux ambaſſadeurs de Perſe comme étant celle qu'ils demandoient, & l'envoya en cette qualité à Cyrus. Le roi de Perſe l'aima beaucoup, & elle fut mere de Cambyſe. Elle ſe ſervit du crédit qu'elle avoit à la cour pour ſe venger d'Amaſis; elle découvrit la fourberie dont il avoit uſé, quoiqu'elle eût tourné entiérement à ſon avantage, & inſpira à ſon fils tant de haine contre l'Egyptien, qu'auſſi-tôt qu'il ſe vit ſur le throne de Perſe, il entreprit une expédition contre l'Egypte, & vengea l'injure de ſa mere par la deſtruction de toute la poſtérité d'Amaſis.

L'empire de Cyrus[a], qui après cela ne fut plus augmenté, avoit pour bornes, du côté de l'orient, la mer rouge; au ſeptentrion, le Pont-Euxin; à l'occident, l'iſle de Chypre & l'Egypte; & au midi, l'Ethiopie. Les extrémités de ce vaſte empire étoient preſque inhabitables pour différentes raiſons; les unes par la chaleur exceſſive; les autres par le trop grand froid; d'autres enfin par la ſéchereſſe ou par la trop grande quantité d'eaux. Cyrus vêcut preſque toujours dans les provinces qui étoient au milieu de ſon royaume. Il paſſoit ordinairement l'hyver & l'automne à Babylone, qui étoit dans un pays chaud; il y demeuroit ſept mois de l'année. Les trois mois du printems il les paſſoit à Suſe, & les deux mois les plus chauds de l'année, à Ecbatane. Par ce moyen toute l'année étoit pour lui

[a] *Xénophon, l. 8. c. 6. parag. 11.*

lui un printems perpétuel, il jouiſſoit toujours de l'agréable température de la chaleur & du froid modéré qui regnent dans cette belle ſaiſon, & ne reſſentoit jamais les incommodités ni d'un froid exceſſif, ni des chaleurs brûlantes. Mais quoiqu'il ne viſitât que très-rarement les provinces de ſon empire les plus éloignées, il jouiſſoit néanmoins de tout ce qu'elles produiſoient de plus beau & de plus délicieux : charmés du bonheur qu'ils goûtoient ſous le gouvernement d'un ſi bon prince, les peuples de toutes les provinces de ſon empire ſe faiſoient un plaiſir de lui marquer leur vive reconnoiſſance, en lui envoyant tout ce que leur pays produiſoit de plus beau & de plus exquis, & ſe trouvoient trop heureux, lorſque ce prince vouloit bien accepter leurs préſens.

La plûpart des auteurs qui ont parlé des exploits de Cyrus, mettent au nombre de ces exploits une guerre contre les peuples de la Scythie. Mais ils conviennent généralement que cette guerre lui réuſſit très-mal, ou du-moins ils conviennent qu'elle ne ſe termina pas auſſi heureuſement que les autres par l'entiere conquête de la nation, contre laquelle il l'avoit entrepriſe. C'eſt peut-être pour cette raiſon que Xénophon n'a point parlé de cette expédition également dangereuſe & téméraire ; expédition d'ailleurs dont l'hiſtoire ne nous apprend aucune circonſtance particuliere, ſur laquelle nous puiſſions abſolument compter, ſinon que Cyrus en entreprit une de cette nature. Les hiſtoriens parlent de la ſituation du pays & des noms de ſes habitans, avec une différence tout-à-fait ſurprenante ; ils ne s'accordent point ſur le nom du prince contre lequel il fit cette guerre, on ne

ſait

ſait pas même bien sûrement ſi c'étoit un roi ou une reine ; le tems, les événemens, & la fin de cette expédition ſont rapportés par les auteurs avec la même diverſité.

Dans toute l'hiſtoire de cette guerre, je ne ſai qu'un ſeul fait ſur lequel on puiſſe compter, parce qu'il eſt rapporté par des auteurs qui ne s'accordent point dans les autres circonſtances, & qu'il eſt ſi conforme au caractere de Cyrus, qu'il paroît vrai-ſemblable par lui-même. Le général des Barbares s'étant avancé avec une nombreuſe armée, Cyrus ſe retira avec une précipitation qui ſembloit marquer qu'il avoit peur ; il ſortit de ſon camp qui étoit fourni de toutes ſortes de proviſions, & l'abandonna [d] à la merci des ennemis. Les Scythes s'en emparerent auſſitôt, & ce fut là la cauſe de leur perte ; car ſe voyant maîtres d'un camp ſi riche, ils ne penſerent qu'à le piller & à profiter de l'occaſion pour ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere ; de ſorte que Cyrus revenant ſur ſes pas. les ſurprit enſevelis dans la débauche, les défit entiérement, & les fit paſſer preſque tous au fil de l'épée.

Quelqu'incertains que nous ſoyons de ce qui arriva de fâcheux à Cyrus dans une guerre qu'il avoit ſi heureuſement commencée, je ne vois pas qu'on puiſſe beaucoup compter ſur le témoignage d'Hérodote [e], qui dit qu'elle ſe termina par ſa mort. L'hiſtoire, vraie ou fauſſe, eſt aſſez connue. Une bataille des plus ſanglantes dont on ait jamais ouï parler, Cyrus tué dans cette bataille, & toute ſon armée taillée en pieces ; la reine (car pour mettre le comble à la honte de Cyrus,

[d] *Juſtin. l.* 1. *c.* 8. *Strabon, l.* 11. *p.* 253.
[e] *Hérodote, l.* 1. *c.* 214.

[f] Voyez

Cyrus, Hérodote veut qu'il ait été vaincu par une femme), la reine, dis-je, qui le fait chercher parmi les morts, qui lui fait couper la tête, qui la plonge dans une grande outre remplie de sang humain, & qui insulte barbarement à ce monarque après sa mort, en disant qu'elle veut le saouler de sang dont il a été insatiable : ce sont des faits si connus, qu'il ne peut y avoir de raison de les rapporter dans un plus grand détail, à moins qu'on ne soit un peu plus certain de leur vérité. Mais quand on considere le génie d'Hérodote, quand on fait réflexion sur la fable qu'il rapporte touchant la naissance de Cyrus, fable qui sembloit demander que sa mort eût aussi quelque chose de surprenant, on est assez bien fondé pour rejetter un conte qui manque de vrai-semblance, quand même le consentement unanime des historiens de Perse & celui de plusieurs auteurs Grecs, ne fourniroient pas des preuves invincibles de sa fausseté [f]. On sait en effet combien ceux qui ont suivi Hérodote ont fait de changemens dans son histoire, & en général on est porté à croire que ces mêmes auteurs l'ont regardée comme un roman, qu'ils pouvoient changer & embellir comme il leur plaisoit.

Selon Xénophon & plusieurs autres Grecs, qui se sont appuyés sur l'autorité des annales des Perses, Cyrus [g] mourut en paix dans sa patrie, c'est-à-dire dans la Perse, qu'il visitoit alors pour la septieme fois depuis qu'il en étoit roi. Il mourut dans une heureuse vieillesse. Ceux qui lui donnent le moins d'années, disent qu'il avoit alors

[f] Voyez *Val. Max. l.* 9. *c.* 10. *Just. l.* 1. *c.* 8.

[g] *Xén. l.* 8. *c.* 7. *parag.* 1. Voyez *Lucian. de Macrob.* [k] *Cic.*

alors ſoixante & dix ans; d'autres le font beaucoup plus âgé. On dit que ſa mort lui avoit été prédite d'abord dans [h] un ſonge trente ans auparavant, & qu'une viſion [i] qu'il eut peu de jours avant ſa maladie, qui ne fut pas longue, le prépara à ſa derniere fin. Quelque foi qu'on ajoute à ces ſortes de prédictions, il y a quelque apparence que la conduite de Cambyſe, ſon fils aîné, qui donnoit déjà des marques de ſon caractere [k] farouche, qui oſoit, même du vivant de ſon pere, mettre à mort quelques-uns de ſes meilleurs amis, & qui faiſoit le tyran avant que d'être ſur le throne, ne contribua pas peu à avancer ſa mort.

Il eſt certain en effet que de toutes les vertus & bonnes qualités de Cyrus, ce prince n'hérita que de ſa valeur, mais d'une valeur mêlée d'une certaine brutalité qui lui faiſoit perdre tout ſon mérite. Au commencement de ſon regne il ſubjugua l'Egypte, & vengea la querelle de ſa mere contre la famille d'Amaſis, qu'il détruiſit entiérement. Il avoit un jeune frere nommé Smerdis, prince d'un grand mérite, & plus digne de ſon pere. Cambyſe devint jaloux de la réputation de Smerdis, & le fit tuer ſecrettement. Les mages, dont le pouvoir étoit déjà très-conſidérable en Perſe, avoient parmi eux un certain Smerdis qui reſſembloit parfaitement au prince que Cambyſe avoit fait tuer. Ils leverent l'étendard de la révolte au nom de cet impoſteur, & mirent le mage Smerdis ſur le throne. Cambyſe étoit à Ecbatane [l] lorſqu'il apprit

[h] *Cic. de Divin. liv.* 1. *c.* 24.
[i] *Xénoph. l.* 8.
[k] *Lucian.*
[l] *Hérod. l.* 3. *c.* 62.

[m] *Arrian.*

apprit cette nouvelle. Il ſe mit en marche pour réduire les rebelles ; mais, en montant à cheval, ſon cimeterre ſortant du fourreau le bleſſa mortellement à la cuiſſe, & il mourut en chemin. Cependant les plus diſtingués d'entre les Perſes ayant découvert la fourberie du mage, conſpirerent pour délivrer leur patrie, le faux Smerdis fut tué, & un nombre infini de prêtres furent ſacrifiés à la vengeance du peuple.

Outre ces deux princes, Cyrus avoit une fille nommée Atoſſe. Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui ſuccéda au faux Smerdis ; l'épouſa auſſitôt après ſon élection, & le fils qu'il eut de cette princeſſe fut préféré à ſon frere aîné, qui étoit fils d'une premiere femme de Darius ; de ſorte que le ſang de Cyrus remonta ſur le throne, & ſa poſtérité fut toujours en poſſeſſion de la couronne juſqu'à la ruine de la monarchie. Ce ne fut que peu d'années avant l'invaſion d'Alexandre le grand, que la famille de Cyrus étant éteinte, on élut un roi d'une autre maiſon. Il ſemble que ce prince ne monta ſur le throne que pour perdre la couronne, & afin que ce malheur ne tombât point ſur les deſcendans de celui qui avoit conquis un ſi vaſte empire.

Cyrus fut enterré à Paſargade [m], ville de Perſe. On orna ſon tombeau de richeſſes immenſes. Son fils en confia la garde à des mages, qui furent continués par ſes ſucceſſeurs : tous les mois ils ſacrifioient un cheval à ſa mémoire. Il y avoit ſur ſon tombeau une inſcription qui étoit

[m] *Arrian. l. 6. p. 144. & 145. Ed. H. Steph. ex Ariſtobulo. Strabon, l. 5. p. 502.* après le même auteur, mais avec quelque différence. *Q. Curtius* rapporte auſſi la même choſe, mais un peu différemment.

étoit conçue en ces termes: *Je ſuis Cyrus, fils de Cambyſe, le fondateur de l'empire de Perſe, le maître de l'Aſie; ne m'envie point ce monument où repoſent mes os.* Dans la conquête de Perſe par Alexandre, ce ſuperbe tombeau fut pillé & détruit; on en ôta tous les ornemens; on enleva auſſi le cercueil qui étoit d'or maſſif, & on jetta le corps de Cyrus à la voirie. Le cercueil étoit trop lourd pour qu'on pût l'emporter. Les voleurs firent tous leurs efforts pour le mettre en pieces; ils en détacherent quelques morceaux; mais ne pouvant le rompre, ils furent obligés de le laiſſer. Alexandre eut la curioſité d'aller voir le tombeau de Cyrus. Il le trouva en très-mauvais état, & en fut extrêmement irrité. Il fit prendre les mages qui étoient prépoſés pour garder ce monument, & les fit mettre à la torture pour découvrir les auteurs d'un ſi horrible ſacrilege. Au milieu des tourmens, ils proteſterent toujours qu'ils n'avoient point eu de part à ce crime, & qu'ils n'en connoiſſoient point les auteurs; de ſorte qu'on fut enfin obligé de les relâcher ſans avoir pu rien découvrir. L'hiſtorien Ariſtobule qui étoit auprès d'Alexandre dans cette expédition, eut ordre de réparer le tombeau, d'y remettre le corps, de faire murer la porte, & d'y appoſer le ſceau du roi. C'eſt de lui que nous tenons toutes ces circonſtances, qui ſont plus croyables que les circonſtances différentes que rapportent quelques autres hiſtoriens qui ne pouvoient pas être ſi bien informés.

Il n'eſt pas poſſible de rien concevoir de plus noble ou de plus accompli que le caractere de Cyrus. Il avoit de la valeur dans un degré éminent: cette valeur ne conſiſtoit pas dans une

eſpece de fougue & de témérité, ou dans un feu paſſager ; elle étoit toujours accompagnée d'une certaine prudence qui le mettoit en garde contre toutes les fautes qu'il auroit pu commettre par trop d'ardeur, & qui ne laiſſoit à la fortune que la moindre part dans la gloire de ſes heureux ſuccès. Il conſerva ſes conquêtes avec autant de facilité qu'il les avoit faites. De toutes les provinces de ſon empire, il n'y en eut qu'une ſeule qui ſe révolta contre lui ; mais bien-tôt après il la fit rentrer dans l'obéiſſance. L'ambition qui le portoit à faire des conquêtes étoit autant excuſable que le peut être une paſſion de cette nature ; & ſi le deſir d'acquérir une puiſſance ſans bornes, n'étoit pas eſſentiellement un vice, on pourroit preſque le regarder comme une vertu dans un prince qui ſembloit être né pour un empire auſſi vaſte que ſes deſirs. Ce ſeroit faire une grande injure à Cyrus, que de le comparer aux autres conquérans de l'antiquité. Ces princes, pour la plûpart, étoient des peſtes publiques : Cyrus au contraire ſembloit être né pour le bonheur de tout le genre humain ; il n'avoit en vûe que le bien de tous les peuples de ſon empire ; tant qu'il vêcut, il le leur procura, & prit toutes les meſures que ſa prudence lui ſuggéra pour aſſûrer leur félicité, même après ſa mort. Les nations qu'il réduiſit ſous ſon obéiſſance, étoient eſclaves auparavant ; il ne fit que changer leur ſervitude en une dépendance infiniment plus douce. Il trouva ſes ſujets libres, & il les laiſſa libres. Il avoit pour ſon peuple cette tendre affection & cet amour paternel, qui font la partie la plus brillante du caractere d'un monarque. Il vouloit connoître le mérite, il l'aimoit, & ne manquoit jamais de le récompenſer

avec

avec cette libéralité royale qui lui étoit naturelle, & à laquelle il se livroit tellement, qu'il sembloit donner dans la profusion. A ces belles qualités de l'ame [n], il joignoit une constitution robuste & vigoureuse, un air noble, un abord gracieux, une conversation agréable, un cœur bienfaisant, des manieres obligeantes. Un prince si accompli ne pouvoit manquer de s'attirer l'affection de ses sujets. Tandis qu'il vêcut [o] ils l'appelloient leur pere. Après sa mort ils continuerent à le louer, & sa mémoire fut toujours en bénédiction parmi eux. Quoique plusieurs de ses successeurs fussent très-puissans, & qu'ils aimassent à être flattés, jamais cependant ils n'oserent se comparer à ce monarque; & le compliment le plus outré qu'un Perse ait jamais fait à un Perse, étoit de lui dire qu'il étoit le plus grand de son pays après Cyrus.

Dans le tems que Cyrus étoit au comble [p] de sa gloire, les Perses ses sujets le prierent de leur permetre de sortir de leur pays pour aller s'établir dans une terre plus fertile, lui représentant qu'il n'étoit pas juste qu'une nation qui avoit conquis l'Asie, habitât une province presque stérile & peu étendue; qu'il y avoit plusieurs belles provinces qui n'étoient pas loin de la Perse, & que leur roi en possédoit une infinité d'autres qui étoient plus éloignées; qu'ils pouvoient les y transférer, qu'ils y trouveroient toutes les commodités de la vie, & que par ce moyen il les rendroit plus redoutables aux autres nations.

Cyrus

[n] *Val. Max. l. 8. c. 7.* dit qu'il savoit les noms de tous ses soldats.

[o] *Xénoph. l. 8. c. 8. par. 1. Pausan. l. 8. c. 43. Hér. l. 3. c. 89. & 160.*

[p] *Hérod. l. 9. c. 122.*

Cyrus les écouta tranquillement, & leur répondit qu'il ne vouloit ni s'oppoſer à leurs deſſeins, ni leur rien refuſer, mais qu'il les exhortoit à faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qu'ils demandoient. « Croyez-moi, Perſes, leur dit-il, vous » changerez de condition en changeant de pays. » Il faut donc vous préparer à obéir, au lieu de » commander : un climat plus doux & une vie » plus délicieuſe, amolliront infailliblement vos » cœurs, cette valeur auſtere diſparoîtra bien- » tôt, & de maîtres que vous êtes, vous de- » viendrez les plus vils eſclaves. Sachez, ajouta- » t-il, que les dieux ne ſont pas prodigues de » leurs dons, & que les pays les plus fertiles en » fruits n'ont jamais produit de grands hom- » mes ». Ce diſcours fit impreſſion ſur les Perſes, ils ſuivirent le conſeil de Cyrus ; & condamnant eux-mêmes leur premiere réſolution, ils aimerent mieux reſter dans leur pays où ils commandoient aux autres, que d'aller s'établir dans des provinces fertiles & abondantes pour y être aſſujettis à une domination étrangere. Les rois ſes ſucceſſeurs ne ſuivirent pas les regles qu'il avoit ſi ſagement établies. Ils affoiblirent le courage de leurs ſujets, en les portant par leur exemple à la molleſſe & à la débauche, & par ce moyen ils préparerent les voies aux Macédoniens pour conquérir la Perſe. Mais la ſervitude des Perſes ne fut pas de longue durée. Tandis que les autres provinces qui avoient été ſoumiſes à Cyrus & à ſes ſucceſſeurs, reſtoient ſous la domination des Grecs juſqu'à ce qu'elles changeaſſent de maîtres, & qu'elles fuſſent aſſujetties aux Romains, les anciens habitans de Perſe ſe révolterent contre les Macédoniens leurs tyrans, & érigerent l'empire des Parthes.

Cet empire devint bien-tôt formidable aux nations voiſines : lorſque le reſte de l'Orient fut ſubjugué, ſes forces furent aſſez conſidérables pour tenir contre Rome, & même pour remporter des victoires importantes ſur quelques-uns de ſes plus grands généraux, dans un tems où la puiſſance de cette ville étoit la plus redoutable de l'univers. Il eſt vrai que les Parthes éprouverent à leur tour quelques caprices de la fortune ; mais ordinairement le ſort des armes ſe déclaroit pour eux, & les Romains n'eurent que trop de ſujet de ſe repentir de les avoir attaqués. Du tems d'Auguſte on recouvra les enſeignes qu'ils avoient enlevées dans la défaite de Craſſus, & ce bonheur fut vanté entre les plus glorieux événemens du regne de ce prince. Quoique les Romains n'ignoraſſent pas qu'ils devoient cette reſtitution à la tyrannie du prince des Parthes, qui rechercha des ſecours étrangers contre ſes propres ſujets, cette réparation de leur honneur qui leur coutoit ſi peu, leur fit un grand plaiſir, & ils la regarderent comme un bonheur égal à celui de leurs plus grandes conquêtes.

Fin de la vie de Cyrus.

JASON.

DANS les premiers siecles de l'histoire Grecque, il est parlé des Thessaliens comme d'une nation qui faisoit dès lors une figure considérable. Ils avoient peuplé ou conquis la plûpart des provinces de la Grece : ils avoient même donné un nom aux Grecs *, qui étoit originairement le nom d'un peuple de Thessalie, mais qui dans la suite devint commun à tous les peuples de la Grece ; preuve convaincante de la réputation de ceux qui l'avoient eu d'abord. D'ailleurs tout le monde sait que le grand Achille & le chef des Argonautes étoient nés en Thessalie.

Tandis qu'Athenes & Sparte s'éleverent, & qu'elles devinrent de puissantes républiques, la Thessalie tomba en décadence. Lorsque ces deux célebres villes, à la tête de toute la Grece, resisterent courageusement aux Perses, qu'elles combattirent en desespérées pour la conservation de leur liberté, & qu'elles mériterent les plus grands éloges par les victoires qu'elles remportoient en défendant une cause si glorieuse, les Thessaliens sacrifierent lâchement leur liberté à un injuste usurpateur dès qu'il les eut fait sommer de se rendre ; & pendant une si longue suite d'années que ces deux nations se disputoient l'empire de toute la Grece dans une sanglante guerre qui se termina par la prise d'Athenes, les Thessaliens jouoient un si petit rôle, qu'ils n'étoient regardés ni comme des ennemis dont on

* *Hellenes.*

on dût craindre la puiſſance, ni comme des alliés dont l'amitié fût de quelque ſecours.

Il n'y avoit qu'un ſeul homme qui pût tirer les Theſſaliens d'un état ſi miſérable, & les rétablir dans leur ancienne grandeur. La Theſſalie, en donnant la naiſſance à Jaſon le Phéréen, recouvra par degrés cette puiſſance dont elle étoit déchûe depuis ſi long-tems; elle devint même formidable aux peuples voiſins, & les autres provinces de la Grece commencerent à craindre qu'elle n'entreprît ſur leur liberté. Si une mort précipitée ne l'eût pas enlevé, il auroit prévenu Philippe, la Grece ſe ſeroit ſoumiſe à un des plus grands hommes qu'elle eût produits juſqu'alors, & à un peuple qui, dans les ſiecles précédens, avoit été ſon appui & ſon ornement, & elle auroit évité le malheur d'être réduite en ſervitude par des Barbares qui n'auroient fait qu'une très-petite partie des conquêtes de Jaſon.

Jaſon étoit né à Pheres, qui étoit dans ce tems-là une des principales villes de la Theſſalie. Il étoit d'une des meilleures maiſons de cette ville, puiſſamment riche & également ambitieux. Son ambition lui inſpira bien-tôt le deſſein de faire uſage de ſes grands biens pour ſortir d'une condition privée qui ne rempliſſoit pas ſes deſirs. Il regardoit la ſoumiſſion comme un joug inſupportable, & diſoit publiquement qu'il aſpiroit à la puiſſance ſouveraine [b]. Outre les avantages de la naiſſance, qui ne ſont qu'un effet du hazard, il avoit toutes les qualités perſonnelles qui ſont néceſſaires pour parvenir aux premieres dignités [c], une conſtitution robuſte &

[b] *Ariſtot. Polit. l. 3. c. 3.* [c] *Xénop. Hellen. l. 6. c. 1.*

& à l'épreuve des fatigues, une adreſſe, un courage, une réſolution capables de tout entreprendre, & un mépris naturel pour les plaiſirs; il poſſédoit à fond l'art de la guerre; ſa prudence égaloit ſa hardieſſe; il prenoit toujours les meſures les plus juſtes pour l'exécution de ſes deſſeins. Falloit-il de la force pour venir à bout de ſes entrepriſes, il ſavoit l'employer à ſon avantage. Quand il n'étoit pas encore tems [d] d'agir, il entendoit parfaitement à cacher ſes projets, à diſſimuler, à tromper les ennemis, à leur inſpirer une certaine ſécurité, & à profiter de leur négligence, pour les ruiner entiérement. Mais s'il étoit capable d'exécuter les plus grands deſſeins & les plus nobles entrepriſes, il n'étoit pas moins propre à deſcendre dans les plus petites choſes; il employoit même les artifices les plus bas, lorſqu'ils lui paroiſſoient néceſſaires pour l'exécution de ſes deſſeins; il étoit extrêmement inſinuant, & poſſédoit l'éloquence populaire au ſouverain degré. Il avoit une étroite liaiſon avec [e] Iſocrate, mais l'hiſtoire nous apprend qu'il mettoit Gorgias de Léonte [f] au-deſſus de tous les orateurs de ſon tems. L'éloquence de Gorgias, ſi Platon n'a point cherché à le rabaiſſer dans le portrait qu'il en fait, n'étoit pas toujours juſte, mais elle étoit fort admirée, & ne manquoit preſque jamais de produire ſon effet. Ainſi, dans les vûes qu'avoit Jaſon, il ne pouvoit ſe former ſur un meilleur modele.

Jaſon employa tout ſon crédit & tous ſes biens à lever un corps de troupes mercenaires. Mais

[d] *Cic. Offic. l. 1.*
[e] *Iſocrat. Ep. ad Joſonis filios.*
[f] *Pauſanias, liv. 6. ch. 18.*
[g] *Po-*

Mais ſes tréſors, quelque grands qu'ils fuſſent, ne ſuffiſoient pas pour les payer. Il avoit des parens très-riches, mais ils ne ſe piquoient pas de libéralité. Il fut donc obligé d'uſer de pluſieurs artifices pour obtenir d'eux les ſecours dont il avoit beſoin. Un jour [g] ſes ſoldats étant prêts à ſe révolter pour leur paye, qu'il n'étoit pas en état de leur donner, il dit à deux ou trois de ces mutins de le pourſuivre juſques dans la chambre de ſa mere; elle en fut ſi épouvantée que, pour ſauver la vie à ſon fils, elle leur donna ſur le champ tout l'argent qu'ils demanderent. Une autre fois, après avoir remporté une victoire ſignalée, il dit à ſa mere que Caſtor & Pollux en perſonne l'avoient ſecouru dans le combat, & qu'il avoit fait vœu de les traiter s'il gagnoit la bataille. Il invita donc tous ſes officiers à un feſtin avec les dieux, & la pria de lui aider à leur donner un magnifique repas. Sa mere crut ce qu'il diſoit; elle fut même fort contente de la piété de ſon fils, & lui envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux, vaſes, tables, vaiſſelle d'or & d'argent, & ſes meubles les plus riches: Jaſon convertit auſſi-tôt toutes ces richeſſes en monnoie pour payer ſes troupes. Dans une autre occaſion, étant entré chez ſa mere, il lui dit qu'il venoit la conſulter ſur des choſes qui regardoient l'état: elles avoit avec elle un grand nombre de femmes qui travailloient ſous ſes yeux; il la pria de les faire retirer, afin qu'il pût lui parler en ſecret; pendant ce tems-là une troupe de ſatellites qu'il avoit apoſtés, les enleverent, & il ne les rendit à ſa mere qu'après lui avoir fait payer une groſſe ſomme pour leur rançon. Il

[g] *Polyæn. Stratag. 6. parag. 2. 3. 4. & 5.*

Il en uſoit à-peu-près de même à l'égard de ſes freres [h]. Il lui étoit né un fils, il s'agiſſoit de lui donner un nom. Il invita chez lui les principaux de la Theſſalie pour être préſens à la cérémonie. Merionès ſon frere, qui étoit très-riche, mais avare, ſe trouva à cette aſſemblée. Jaſon le pria de faire les honneurs de la maiſon, ſous prétexte qu'il étoit obligé d'aller à la chaſſe pour faire une partie des proviſions dont il avoit beſoin. Tandis que ſon frere étoit occupé à recevoir les conviés, Jaſon accompagné d'une troupe de gens de cheval, alla droit à Pagaſe, entra dans ſa maiſon, y prit vingt talens, revint avec un viſage gai & content à la fête qui ſe célébroit chez lui, & pria ſon frere de faire les ſacrifices accoutumés, & de donner un nom à ſon fils. Merionès pendant ce tems là fut informé de ce que Jaſon avoit fait, & pour s'en venger il nomma ſon fils *Porthaon*, mot grec qui veut dire *le Pillard*.

Un jour Jaſon étant avec Polydore, ſon frere, dans le tems [i] qu'il prenoit le bain, il le pria familierement de le frotter. Polydore le fit. Il avoit un anneau à ſon doigt. Jaſon lui dit que cet anneau l'incommodoit, & qu'il le prioit de l'ôter. Polydore par complaiſance le tira de ſon doigt, & le donna à garder à quelqu'un qui étoit avec eux. C'étoit un des gens de Jaſon qui étoit venu exprès pour jouer le tour. Cet homme reçut l'anneau; & pour exécuter les ordres que Jaſon lui avoit donnés, il courut en diligence à la maiſon de Polydore. Il y trouva ſa femme, lui montra l'anneau, & lui dit qu'il venoit lui demander dix talens d'or de la part de ſon mari.

Cette

[h] *Polyæn. ib. parag. 6.* [i] *Idem. ib. parag. 7.*

[k] *Plu-*

Cette femme voyant l'anneau, ne douta point que l'envoyé ne vînt de la part de Polydore, & lui donna la ſomme qu'il demandoit. Quand Jaſon vit que ſon homme étoit de retour, & qu'il avoit réuſſi, il dit à ſon frere qu'il devoit être las de cet exercice qu'il continuoit depuis ſi long-tems, & qu'il pouvoit finir.

Dans les commencemens de ſon élévation, il fut obligé d'avoir recours à de ſi bas artifices pour ſe ſoutenir. Il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui traitoit ainſi ſes amis, pût garder quelques meſures avec des étrangers. Quand on lui reprochoit ces petits tours d'adreſſe, il ne ſe faiſoit point de ſcrupule de dire [k] ouvertement qu'il croyoit qu'il étoit quelquefois très-permis de commettre de petites injuſtices, lorſqu'elles pouvoient ſervir de moyen pour parvenir à de grandes fins, & pour exécuter des deſſeins importans.

En peu de tems Jaſon ſe vit [l] à la tête d'une puiſſante armée; elle n'étoit pas nombreuſe, mais c'étoient tous hommes forts, courageux, & dont chacun en valoit pluſieurs autres. Il avoit coutume d'exercer tous les jours ſes troupes: il congédioit ceux qui ne lui paroiſſoient pas propres à ſoutenir les fatigues de la guerre: ceux au contraire qu'il voyoit ſe comporter en gens de cœur dans quelque occaſion que ce fût, il les récompenſoit auſſi-tôt par une double paye; & ſi quelqu'un de ſes ſoldats ſe diſtinguoit au-deſſus des autres par un mérite extraordinaire & par quelque grand exploit, il lui donnoit la paye

[k] *Plutarch. Polit. p.* 817. & 818. & *de San. tuendâ, parag.* 4. *p.* 135. [l] *Xénophon, l.* 6. *c.* 1.

 [m] *Po-*

paye de trois & même de quatre. Sa maxime conſtante étoit qu'un général doit diſtribuer à ſes troupes ces ſortes d'honneurs & de récompenſes militaires qui coûtent peu, & dont cependant les ſoldats font un grand cas. Il s'appliquoit outre çela à connoître le caractere de ceux qui ſervoient ſous lui, & leur donnoit les récompenſes qu'il croyoit les plus conformes à leurs inclinations. Les malades & les bleſſés faiſoient l'objet le plus particulier de ſes ſoins. Il donnoit la ſépulture à ceux qui mouroient à ſon ſervice, avec des marques de diſtinction qui inſpiroient aux vivans une nouvelle ardeur.

Comme le ſuccès de ſes entrepriſes dépendoit beaucoup de l'expédition, il accoutumoit ſes ſoldats à marcher en diligence, & à être prêts à toute heure, tant de nuit que de jour. Ses troupes avoient honte de ſe plaindre des fatigues, quand elles voyoient que leur général en prenoit ſa part, & qu'il ne s'expoſoit pas moins que le ſimple ſoldat aux plus grands périls, renonçant même aux plaiſirs, & ſe refuſant le repos néceſſaire lorſqu'il avoit quelque grand deſſein en vûe, ne s'arrêtant point pour prendre ſes repas, mais mangeant & marchant en même tems.

On dit qu'il excella ſur-tout dans l'art de la ſurpriſe. En voici [m] un exemple remarquable. Ayant deſſein de ſe ſaiſir d'une ville de Theſſalie, il ordonna à ſes troupes de s'aſſembler bien armées & bien équipées, afin qu'il en fît la revûe, & qu'il leur donnât en même tems les arrérages de leur paye. Tandis qu'elles étoient au milieu de leurs exercices, on lui vint annoncer que

[m] *Polyæn. l. 6. c. 1. parag. 1.*

[n] *Stra-*

que quelques ennemis ravageoient le pays, & qu'ils étoient à la même distance que la ville qu'il avoit dessein de prendre. Les soldats animés par cette nouvelle, prierent leur général de les mener contre eux dans le moment pour punir leur insolence. Jason les prit au mot, & les fit marcher droit à la ville qui ne s'attendoit à rien moins ; elle fut forcée de se rendre dès la premiere attaque, tandis que les vainqueurs savoient à peine ce qu'ils faisoient, & qu'ils n'étoient pas moins surpris que les vaincus.

Jason employoit tour-à-tour les artifices & la valeur, souvent même il se servoit de ces deux moyens tout-à-la-fois ; il étoit presque toujours sûr du succès, & rarement il fut ce que c'étoit que d'échouer dans ses entrepriſes. Après avoir vaincu la plûpart des villes de Thessalie sans beaucoup de difficulté, il fit la guerre aux Dolopes & aux Maraques. Ces deux peuples habitoient des provinces voisines de la Thessalie, au midi du Pinde. Ils étoient Grecs d'origine [n], & dans les siecles précédens ils avoient été soumis aux Thessaliens ; mais depuis quelque tems ils avoient secoué le joug ; Jason [o] les fit bientôt rentrer dans l'obéissance. L'Epire étoit alors gouvernée par Alcétas. C'étoit un homme puissant, il faisoit une figure considérable dans la Grece, & étoit allié de la ville d'Athenes ; mais toute sa grandeur ne servit qu'à relever l'éclat des victoires que Jason remporta sur lui.

Dans une des batailles que livra Jason [p], il lui arriva une aventure qui a toujours été regardée

[n] *Strabon*, *l.* 8. *p.* 299. où il cite *Homere. Ilia l.* 8.

[o] *Xénophon*, *l.* 6.

[p] *Cic. de Nat. Deor. l.* 3. *c.* 28. *Plin. l.* 7. *c.* 51.

dée comme une des merveilles les plus remarquables de l'antiquité. Il avoit été long-tems tourmenté d'un mal, qui, après avoir resisté à tous les remedes imaginables, étoit enfin regardé comme incurable, lorsqu'un coup qu'il reçut dans le combat, lui fit une large blessure, perça l'abscès, & lui procura dans le moment beaucoup de soulagement, & ensuite une prompte guérison. D'autres auteurs disent que ce fut d'un assassin [q] particulier, & non dans une bataille, qu'il reçut cet heureux coup qui le guérit entiérement.

Jason n'estimoit tous ces avantages qu'autant qu'ils pouvoient lui servir de moyens pour parvenir à d'autres infiniment plus grands. Comme il avoit besoin d'alliances étrangeres pour l'exécution de ses desseins, il fit une ligue avec Amyntas [r], roi de Macédoine, le plus puissant de tous les Barbares, qui étoient voisins de la Thessalie. Entre toutes les villes de la Grece il n'y en avoit aucune dont les Thessaliens eussent pris plus vivement le parti que celle de Sparte. Nous voyons même que le pere de Jason en particulier avoit entiérement épousé les intérêts de cette ville. Mais les Lacédémoniens étoient alors le plus puissant peuple de toute la Grece, & il étoit beaucoup plus de l'intérêt de Jason d'affoiblir autant qu'il pouvoit cette trop grande puissance, que de la soutenir. C'est pourquoi il rompit avec eux, & fit une étroite alliance avec les Thébains qui étoient alors en guerre avec Sparte, s'obligeant à les secourir par-tout où ils auroient besoin de ses forces.

Il

[q] *Val. Max.*
[r] *Diod. Sic. Olymp.* 102. *an.* 3. *p.* 488.

[s] *Po-*

Il étoit auſſi allié des Athéniens. Mais ſi l'on peut compter ſur ce que diſent quelques [a] auteurs, le traité d'alliance ne ſe fit pas de bonne foi, & il paroît qu'il étoit extrêmement deſavantageux à Jaſon. On dit qu'Iphicratès, général des troupes Athéniennes en Theſſalie, & Jaſon, ſe firent des propoſitions de paix, & qu'ils ſe trouverent deſarmés au rendez-vous où devoit ſe faire le traité ; que les conditions étant arrêtées, on fit un ſacrifice, afin que les deux généraux juraſſent ſur les entrailles de la victime qu'ils obſerveroient inviolablement tous les articles dont on étoit convenu ; que tandis que Jaſon étoit occupé à égorger la victime, Iphicratès lui arracha le couteau, qu'il le lui préſenta à la gorge, & que par ce moyen il le força à accepter de nouveaux articles qu'il fit inſérer dans le traité ; que Jaſon, pour éviter la mort dont il le menaçoit, fut obligé d'y conſentir, & qu'il fit tout ce qu'Iphicratès voulut. Mais je croi que cette hiſtoire n'eſt qu'un conte fait à plaiſir : elle n'eſt rapportée que par un auteur qui fait mille fautes ; il la raconte d'une maniere fort embrouillée ; & d'ailleurs elle paroît ſuffiſamment refutée par le ſilence de pluſieurs autres hiſtoriens qui ont plus d'autorité, & qui en nous donnant l'hiſtoire de ce tems-là, ne diſent point qu'il y eût guerre entre Athenes & la Theſſalie. Quoi qu'il en ſoit, l'alliance de Jaſon avec les Athéniens eſt très-certaine.

Jaſon étoit alors maître de toutes les villes conſidérables [b] de la Theſſalie, excepté Pharſale. Polydamas étoit gouverneur de la citadelle de

[a] *Polyæn. l. 3. c. 9. parag. 40.*
[b] *Xénophon, l. 6. c. 1. 2. 3. & 4.*

de cette ville & de tout le pays qui en dépendoit. C'étoit un homme d'une grande réputation, aimé des petits & des grands, à cauſe de ſa magnificence, de ſa douceur, de ſon caractere bienfaiſant, & de la bonté avec laquelle il recevoit chez lui ſes amis, & même les étrangers. Son intégrité & ſon zele pour la patrie étoient ſes deux vertus les plus éminentes. C'étoit lui qui recevoit tout l'argent du tréſor public & qui en diſpoſoit; tous les ans il rendoit ſes comptes avec la derniere exactitude: loin de profiter de l'argent qui paſſoit par ſes mains & d'en détourner la moindre partie à ſon profit, ſouvent il dépenſoit une partie de ſon bien qui étoit très conſidérable, lorſque les beſoins de l'état le demandoient; & jamais il ne prenoit ſur les revenus de la ville ce qui lui étoit dû, que lorſqu'il le pouvoit faire ſans porter le moindre préjudice au public.

Polydamas s'étoit toujours oppoſé à la puiſſance de Jaſon; avec les forces de la ville dont il étoit gouverneur, & celles de quelques places moins importantes qui en dépendoient, il avoit ſouvent retardé ſes conquêtes, quoiqu'il ne pût pas les arrêter entiérement. Jaſon ne ſouhaitoit rien tant que de gagner un homme de ce caractere: il fit d'abord une treve avec Polydamas; enſuite il alla lui-même à Pharſale pour tâcher de le mettre dans ſes intérêts. Il lui dit qu'il venoit pour conclure une alliance avec lui; & le priant de faire attention à ſes conquêtes & à ſa puiſſance: « Vous voyez, ajouta-t-il, que j'ai obligé » les plus puiſſantes villes de la Theſſalie à s'al- » lier avec moi. Vos armes ſe ſont oppoſées à » mes deſſeins: mais vous devez être convaincu » par le ſuccès qu'ont eu tous vos efforts joints

» enſemble,

» enſemble, que vos forces ſeules ne ſont pas
» capables de m'épouvanter. J'ai ſix mille mer-
» cenaires qui ſervent ſous mes étendards. Il ne
» vous ſeroit peut-être pas impoſſible d'en lever
» autant dans les villes qui dépendent de votre
» gouvernement. Mais croyez-vous que vos
» troupes ſans expérience, ſans diſcipline, tou-
» tes compoſées de vieux ſoldats qui ont ou-
» blié le métier de la guerre, puiſſent tenir
» contre les miennes, qui ſont les plus braves,
» les plus hardies, & les mieux diſciplinées de
» toute la Grece? Si j'avois affaire à un ennemi,
» je ne demanderois pas une plus grande ſupé-
» riorité de forces. Mais, Polydamas, je veux
» être votre ami, & je veux que vous ſoyez le
» mien. Je préfere une alliance faite librement,
» à tous les avantages que peuvent me donner
» mes conquêtes. Je ſais que votre patrie vous
» eſtime, je ſais les juſtes égards qu'elle a pour
» vous. Si vous voulez employer votre crédit
» en ma faveur, vous ſerez après moi le plus
» grand homme de la Grece; ce n'eſt qu'à ces
» conditions que je recherche votre amitié. Au
» reſte, il n'y a rien d'impoſſible dans la pro-
» meſſe que je vous fais. Si vous me rendez
» maître de votre ville & des places qui en dé-
» pendent, il ne me ſera pas difficile de me faire
» général de toute la Theſſalie, & ce caractere
» me mettra à la tête d'une puiſſante armée. Vos
» compatriotes ſont forts & vigoureux; ils ont
» naturellement de la valeur, il ne leur manque
» que d'être diſciplinés. Repoſez-vous ſur moi
» du ſoin de les former; je les accoutumerai à
» la fatigue & à une exacte diſcipline; après
» cela ils ne craindront plus aucun ennemi.
» N'appréhendez rien de la part des peuples

» voiſins, ils ne ſeront pas en état de nous reſiſ-
» ter. Les villes de Grece qui font la guerre
» aux Lacédémoniens, ſont mes alliées; elles
» ne demanderont pas mieux que de ſervir ſous
» moi, je ſerai en état de les venger & de leur
» aſsûrer la victoire. Quand la puiſſance de
» Sparte ſera ruinée ou affoiblie, il n'y aura
» plus de troupes en campagne qui puiſſent s'op-
» poſer à mes armes. Les Athéniens même qui
» prétendent à l'empire de la mer, nous trou-
» veront bien-tôt leurs ſupérieurs: lorſque nous
» ſerons maîtres de la Macédoine, comme il
» nous eſt facile de le devenir quand il nous
» plaira, le bois qu'elle fournit aux Athéniens
» ſera en notre diſpoſition; nous pourrons faire
» bâtir un plus grand nombre de vaiſſeaux qu'ils
» n'en peuvent mettre en mer; nos eſclaves rem-
» pliront ces vaiſſeaux, quelque grands que nous
» les puiſſions faire; vous ſavez que nous en
» avons plus qu'il ne nous en faut. Quant aux
» proviſions, pouvons-nous en manquer, nous
» qui faiſons porter une ſi grande quantité de
» bled dans les pays voiſins? Quel avantage
» n'aurons-nous pas ſur ceux qui ſont obligés
» d'en acheter? Les tributs que nous levons ſur
» les peuples de la terre ferme, viennent plus
» aiſément dans nos coffres que ceux que levent
» les Athéniens ſur un grand nombre de petites
» iſles diſperſées. Nous avons donc une infinité
» d'avantages ſur les Grecs. D'un autre côté, ſi
» nous voulons tourner nos armes contre la Per-
» ſe, la conquête en ſera beaucoup plus facile
» que celle de la Grece. Les Perſes ſont des
» peuples eſclaves; leur cœur répond à la baſ-
» ſeſſe de leur condition; ils ignorent ce que
» c'eſt que le courage & la valeur. Comment

» pourront-

» pourront-ils reſiſter à des forces comme les » nôtres ? Jugez-en par les Grecs qui accom- » pagnerent autrefois Cyrus & Agéſilaüs ; ils » en ſont une preuve ſuffiſante.

Polydamas n'avoit rien à répondre à ce diſcours, il ne pouvoit alléguer que l'alliance que ſa patrie avoit faite avec Sparte, & l'injuſtice qu'il y auroit eu à ſe joindre aux ennemis de cette ville qui ne lui avoit donné aucun ſujet de plainte. Jaſon ayant entendu ces raiſons, lui dit qu'il approuvoit la généroſité de ſes ſentimens, & qu'il en avoit d'autant plus d'envie de devenir ſon ami. Il le pria d'aller à Sparte pour voir quels ſecours il en pouvoit attendre. « Si vous » trouvez, ajouta-t-il, que les Lacédémoniens » puiſſent vous accorder des ſecours aſſez grands » pour me reſiſter, au nom de tous les dieux, » Polydamas, acceptez-les ; pour moi je ſaurai » ce que j'aurai à faire, & je ſuis préparé à tous » les événemens de la guerre. Mais avant que » d'accepter le ſecours qu'ils vous offriront, » examinez bien ſi avec ce renfort vous ſerez en » état de vous ſoutenir contre moi. Car ſi vous » expoſez ſans aucune néceſſité votre ville aux » malheurs d'une guerre inégale, notre patrie » ne peut manquer d'en ſouffrir, & vous ferez » à votre réputation une tache ineffaçable.

Jaſon ne hazardoit pas beaucoup en faiſant cette propoſition à Polydamas. Il connoiſſoit aſſez l'état des affaires de Sparte * pour être perſuadé que cette ville n'enverroit aucun ſecours qui méritât d'être accepté par Polydamas, ou qui pût l'inquiéter lui-même. Cependant Polydamas ſuivit l'avis de Jaſon, il alla droit

* *Xénophon, l. 6, c. 1, parag. 2 & 5.*

* Xé-

droit à Sparte, & rendit au conseil de cette ville un fidele compte des propositions qui lui avoient été faites. Il dit aux Lacédémoniens que s'ils pouvoient lui fournir un corps de troupes assez considérable pour résister avec vigueur aux entrepriſes de Jason, il étoit persuadé que plusieurs villes de Thessalie profiteroient de l'occasion pour se révolter contre lui ; mais que s'ils n'avoient que des soldats sans expérience, ou des esclaves à demi-armés à lui donner, ils s'exposeroient eux-mêmes à la honte d'être vaincus, & ne feroient qu'avancer les projets & les triomphes de Jason. Les Lacédémoniens ayant mûrement examiné l'état de leurs affaires, répondirent enfin à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner les secours qu'il demandoit, & qu'il eût à prendre les mesures qu'il jugeroit convenables, tant pour le bien de la patrie que pour son intérêt particulier.

Polydamas * étant de retour en Thessalie, conjura Jason de ne le pas forcer à lui livrer la citadelle de Pharsale, mais de lui permettre de la conserver à ceux qui lui en avoient donné le gouvernement. Il lui promit en même tems d'employer tout son crédit & toute son autorité pour engager les Pharsaliens à faire alliance avec lui, & à donner leur consentement pour qu'il fût élu général de toute la Thessalie ; il lui donna même ses fils en ôtage, afin de l'assûrer de sa fidélité. Jason lui accorda sa demande ; il fit un traité de paix avec les Pharsaliens : & bien-tôt après, par une loi que toutes les villes confirmerent, il fut déclaré général de la Thessalie.

Ce titre de général, quelque modeste qu'il parût,

* *Xénophon, ibid.*

, Xé-

parût, renfermoit en effet toute la puiſſance qui eſt attachée à la royauté [y], & Jaſon eſt ordinairement appellé tyran ou monarque de Theſſalie. Pour premier acte de ſa puiſſance, il ordonna à toutes les villes de Theſſalie de lui fournir chacune autant de ſoldats qu'elles pourroient enlever. Par ce moyen il ſe vit bien-tôt à la tête d'une armée de huit mille chevaux & de vingt mille hommes de pied peſamment armés, outre un nombreux corps de frondeurs. Il impoſa auſſi aux nations voiſines les mêmes tributs qu'elles avoient payés dans le tems que la Theſſalie étoit dans ſa plus grande puiſſance. Les troupes qu'il commandoit firent promptement exécuter ſes ordres.

Une des premieres choſes que fit Jaſon après qu'il fut établi dans ſon gouvernement [z], fut une action très-généreuſe. Timothée, fils de Conon, qui étoit dans ce tems-là amiral d'Athenes, étoit ſon intime ami. On l'avoit envoyé au ſecours des Corcyréens, alors aſſiégés par les Lacédémoniens, & réduits aux dernieres extrémités. Le decret par lequel il fut fait amiral, lui ordonnoit d'équiper ſoixante vaiſſeaux, mais il n'y en avoit pas un ſi grand nombre au port d'Athenes; de ſorte que Timothée n'oſant ſe meſurer avec un ennemi dont la flotte étoit beaucoup plus nombreuſe que la ſienne, fit voile vers les iſles pour fournir le nombre de vaiſſeaux qu'il avoit ordre d'équiper. Ses ennemis en prirent occaſion de l'accuſer de négligence: les Athéniens qui voyoient qu'il laiſſoit écouler le tems propre

[y] *Xénophon, ibid.* *Nepos in Tim. c. 4. Xénop. l. 6. c. 2. parag. 7. & 8.*
[z] *Démoſth. in Timoth. p. 1074. & 1075. Cornel.*

a Cor-

propre à la navigation, commencerent à craindre que ce délai n'eût de mauvaiſes ſuites; & ſans examiner davantage les raiſons qui l'obligeoient à temporiſer, ils le rappellerent & mirent Iphicratès à ſa place. Timothée étant retourné à Athenes, fut pourſuivi en juſtice avec beaucoup d'animoſité; la condamnation & l'exécution d'un officier qui étoit ſon ami, & qui n'avoit rien fait que par ſes ordres, étoit un triſte préſage du jugement auquel il devoit s'attendre. Tous ſes amis comparurent pour lui & prirent ſa défenſe, afin de le tirer d'un ſi preſſant danger. Jaſon fut un des principaux: il vint à Athenes ſans gardes & ſans eſcorte; & dans un tems où il étoit le tyran le plus puiſſant de toute la Grece, il intercéda pour ſon ami comme ſimple particulier & en qualité de ſuppliant. Il falloit à Timothée une auſſi puiſſante interceſſion pour le tirer d'affaire; il fut enfin déclaré innocent, & il ne vêcut que pour rendre de grands ſervices à ſa patrie. Quelques auteurs [a] diſent que dans la ſuite il fit la guerre à Jaſon, & mettent cette prétendue guerre au nombre des ſervices qu'il rendit à la république. Mais ils ſe trompent lourdement. Timothée étoit un aſſez zélé défenſeur de la patrie pour ne pas lui refuſer ſes ſervices contre tous, & par-tout où elle avoit beſoin de lui; & ſi Jaſon eût fait quelque entrepriſe injurieuſe à la ville d'Athenes, il l'auroit ſans doute défendue, quoiqu'avec regret, même contre celui à qui il devoit la vie: mais il n'eut jamais le malheur d'être réduit à une ſi dure néceſſité.

Jaſon alla auſſi à Thebes [b] mais pour une affaire

[a] *Cornélius Nepos.* *pag.* 153. & *de Gen. Socr.*
[b] *Plutarque in Apohtheg.* *pag.* 486.

[c] *Xé-*

affaire bien différente ; c'étoit pour offrir deux mille pieces d'or à Epaminondas, afin de le mettre dans ſes intérêts. Il ſuffit de connoître un peu le caractere d'Epaminondas pour prévoir la réponſe qu'il lui fit. Quoiqu'il fût réduit à une extrême pauvreté, il refuſa l'or que Jaſon lui offroit, & lui dit qu'il regardoit les offres comme une injure atroce. Un procédé ſi généreux, loin de diminuer l'eſtime que Jaſon avoit pour lui, ne fit que l'augmenter. Jaſon eut toujours une haute idée de lui, mais il avoit une liaiſon plus étroite avec Pélopidas, l'autre général des Thébains, qui étoit un homme d'une vertu plus ſociable.

Quand les Thébains eurent remporté à Leuctres une victoire complette [c] ſur les Lacédémoniens, ils envoyerent auſſi tôt vers Jaſon, pour le prier de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jaſon étoit alors occupé à repouſſer les Phocéens qui étoient entrés ſur ſes terres ſans lui avoir déclaré la guerre. Mais il les mépriſoit trop pour différer, à cauſe d'eux, de marcher au ſecours de ſes alliés. Il ordonna qu'on équipât quelques galeres, comme s'il eût eu deſſein d'aller par mer au ſecours des Thébains, & preſque dans le même tems il ſe mit en marche par terre à la tête du petit nombre de troupes qu'il avoit alors, qui ne montoient pas, dit-on, à plus de quinze cens hommes de pied & cinq cent chevaux. Il fit une ſi prompte diligence, qu'il arriva à quelques villes avant même qu'on sût qu'il en eût pris la route ; de ſorte que les peuples

[c] *Xénophon, l. 6. c. 4. parag. 21. Diod. Sic. Olymp. 102. an. 2. p. 486.*

[d] *Xé-*

peuples qui avoient intérêt de s'oppoſer à ſon paſſage, n'avoient pas encore raſſemblé leurs troupes pour l'arrêter, dans le tems qu'il étoit déjà bien loin au-delà de leur territoire.

Par ce moyen il arriva au camp des Thébains [a] ſans difficulté & ſans la moindre perte. Il n'y avoit pas long-tems qu'il y étoit, lorſque les Thébains croyant qu'il ſe préſentoit une occaſion favorable pour attaquer l'ennemi, lui donnerent les ordres néceſſaires pour livrer bataille. Mais Jaſon qui étoit dans la réſolution de ne point agir; leur conſeilla de ne pas livrer bataille. « Les avantages que vous avez déjà rem-» portés, leur dit-il, ſont aſſez conſidérables; » il ne faut pas vous expoſer au danger de les » perdre, pour vouloir pourſuivre avec trop » d'ardeur vos nouvelles conquêtes. Ne voyez-» vous pas que vos victoires n'ont commencé » que dans le tems que vous avez été réduits aux » dernieres extrémités? Songez qu'il peut arri-» ver la même choſe aux Lacédémoniens. Si » vous les pouſſez à-bout, vous avez tout à » craindre de leur valeur; forcez à défendre » leurs vies, ils raſſembleront toutes leurs trou-» pes, ils feront leurs derniers efforts, & com-» battront en deſeſpérés. Il ſemble que les dieux » prennent plaiſir à rabaiſſer ceux qui s'élevent » avec inſolence, & à relever ceux qui ſont » accablés ſous leurs ruines.

Cette maniere de raiſonner n'étoit pas la plus juſte du monde, & Jaſon étoit fort éloigné de croire la belle morale qu'il prêchoit à ſes alliés. Mais il étoit perſuadé qu'un nouveau combat acheveroit la ruine des Lacédémoniens, & il ne

[a] *Xénophon, l. 6. c. 4. parag. 22. & 23.*

[e] *Xé-*

ne vouloit pas les perdre entiérement. Il voyoit bien que tandis que Thebes & Lacédémone ſeroient rivales, elles s'occuperoient à ſe diſputer la ſupériorité, & que pendant ce tems-là il pourroit ſuivre à loiſir l'exécution de ſes projets ; au lieu que ſi l'une de ces deux villes devenoit maîtreſſe de l'autre, elle ſeroit en état d'arrêter ſes conquêtes. Peut-être les Thébains ſentoient-ils bien les véritables raiſons qui le portoient à leur donner de ſemblables conſeils ; peut-être ſe repentoient-ils de s'être tant preſſés de l'appeller à leur ſecours, dans le tems qu'ils auroient pu ſoutenir la guerre par eux-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, dans les conjonctures où ils étoient, ils crurent qu'il valoit mieux ſuivre les conſeils d'un allié qui étoit en état de ſe faire obéir.

Après avoir détourné les Thébains de livrer bataille à leurs [e] ennemis, Jaſon s'adreſſa aux Lacédémoniens. Il leur dit que ſon pere avoit eu de grandes obligations à la ville de Sparte, que lui-même il ne leur en avoit pas moins, & qu'il leur étoit toujours attaché d'une façon particuliere ; que c'étoit dans cet eſprit qu'il prenoit leurs intérêts, & qu'il veilloit à leur conſervation : qu'il leur conſeilloit de faire réflexion que leurs troupes découragées par leur défaite, n'étoient pas en état de combattre contre une armée enflée de ſa victoire : qu'il pouvoit les aſſûrer que quelques uns de leurs alliés penſoient à les abandonner, qu'ils communiquoient déjà avec leurs ennemis, & qu'inceſſamment ils ſe rangeroient de leur côté : qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de ſalut pour eux que dans une treve ; qu'il ne leur ſeroit pas difficile de l'obtenir, &

[e] *Xénophon, ib. parag.* 24. 25, & 26.

f Xé-

& qu'il s'employeroit lui-même à la leur faire accorder, parce qu'il s'intéreſſoit à leur conſervation : qu'avec le tems ils pourroient oublier leur défaite, recouvrer leur ancienne puiſſance, & qu'enfin ils ceſſeroient de regarder les Thébains comme invincibles.

Telles furent les raiſons dont ſe ſervit Jaſon pour engager les Lacédémoniens à demander une treve. Ils ne jugerent pas à-propos d'examiner les motifs qui pouvoient le porter à leur donner ce conſeil. Convaincus que c'étoit le meilleur parti qu'ils puſſent prendre, ils le remercierent de l'avis qu'il leur donnoit, & le prierent de s'employer auprès de ſes alliés pour leur obtenir la treve qu'il leur avoit propoſée. Les Thébains, déjà préparés par Jaſon, conſentirent ſi facilement à ce qu'on leur demandoit, que les Lacédémoniens étonnés de ce que leurs affaires alloient ſi bien, commencerent à craindre que l'ennemi ne cachât quelque mauvais deſſein, en leur accordant une ſi grande faveur avec ſi peu de précaution. Dans cette crainte ils réſolurent de prendre quelques meſures pour ſe mettre en ſûreté, & ne ſe fierent nullement à la treve : ils firent ſortir toutes leurs forces en une nuit, & après une prompte marche ils ſe poſterent à une grande diſtance des Thébains, afin que ſi ceux-ci avoient deſſein de tomber ſur eux pendant la treve, ou qu'ils ſe repentiſſent d'y avoir conſenti ſi facilement, ils ne puſſent les attaquer ſubitement.

Jaſon en retournant en Theſſalie pour la Phocide, prit [f] les fauxbourgs d'Hyampolis, ravagea les terres de cette ville, & tua un grand nombre

[f] *Xénophon, ib. parag.* 27.

[g] Xé-

nombre de ſes citoyens. Il paroit que les habitans d'Hyampolis avoient eu plus de part que d'autres dans l'irruption des peuples de la Phocide en Theſſalie ; car après en avoir fait un exemple, il traverſa le reſte de la Phocide ſans aucun acte d'hoſtilité.

L'année ſuivante [g] Jaſon fit irruption dans la Locride, & aſſiégea Héraclée en Thrachinie. C'étoit une ville très-forte ; & par ſa ſituation auprès des Thermopyles, c'étoit une des clefs de la Grece du côté de Theſſalie. Jaſon connoiſſoit trop la grandeur de ſa puiſſance pour craindre que ceux qui étoient ou ſeroient en poſſeſſion de cette ville, ne penſaſſent à l'attaquer de ce côté-là ; mais il appréhendoit que Héraclée ne tombât en d'autres mains, & qu'il ne trouvât plus un paſſage ſi facile pour entrer dans la Grece. Dans cette crainte, lorſqu'on lui eut livré la ville, il jugea à-propos d'en raſer les fortifications, & donna toutes les terres d'alentour aux Oetéens & aux Méliens. Il alla de là en Perrhébie, & ſe rendit maître des villes de cette province, partie par la force de ſes armes, partie par l'art de la perſuaſion.

Jaſon devint alors le plus grand prince [h] de toute la Grece. Quand il fut de retour en Theſſalie, ſa réputation ſe répandit par-tout, tant parce qu'il fut reconnu par les états pour ſeigneur du pays, que parce qu'il avoit toujours ſur pied pluſieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie, compoſées de gens endurcis au travail, hardis, diſciplinés, & capables de tout entre-

[g] *Xénoph. ib. Diod. Sic. Ol.* 102. & 103. *p.* 487.
[h] *Xénoph. l.* 6. *Diodor. Sic. Iſoc. ad Phil. p.* 252. *Valer. Max. liv.* 9. *c.* 10. *parag.* 3.

i Xé-

entreprendre. On recherchoit ſon alliance de toutes parts, & ceux qui étoient aſſez heureux pour l'obtenir, faiſoient voir par le reſpect & par les honneurs qu'ils lui rendoient, combien ils eſtimoient la faveur qu'il leur avoit accordée. Il eut, comme le remarque Xénophon, un bonheur qui ne lui fut commun avec aucun prince de ſon tems; ce bonheur conſiſtoit en ce que jamais perſonne ne le mépriſa & ne chercha à le blâmer. Sa modération, ſon caractere populaire, la juſtice & l'équité dont il obſervoit généralement les regles dans toutes ſes actions, le faiſoient aimer de ceux à qui il commandoit. Pendant qu'il flattoit l'ambition de ſes compatriotes, en leur faiſant eſpérer par les mêmes raiſons dont il s'étoit ſervi pour gagner Polydamas, qu'un jour ils pourroient devenir maîtres de la Grece, il donnoit à entendre au reſte des villes Grecques, qu'il avoit deſſein de faire une expédition contre les Perſes. Toute la Grece applaudiſſoit à ce projet; elle élevoit juſqu'au ciel la généroſité de l'entrepriſe, & louoit les deſſeins de Jaſon d'une maniere très-propre à lui faire perdre la penſée de réduire ſa patrie en ſervitude dans le tems qu'il pouvoit la venger avec tant de gloire.

Jaſon étoit dans la quatrieme année de ſon regne [i], lorſque la fête des jeux Pythiens étant proche il ordonna aux villes de ſon obéiſſance d'engraiſſer des bœufs, des agneaux, des moutons & des porcs, & de ſe préparer pour la ſolemnité des ſacrifices. Xénophon [k] dit qu'il ſeroit difficile de faire l'énumération de toutes les villes

[i] *Xénop. l. 6. c. 4. parag. 29, & 30.*

[k] *Xénoph. l. 6. c. 1. parag. 7.*

l Xé-

villes qui lui obéiſſoient : il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, puiſqu'on voit par le même auteur que, quoique la taxe qu'il avoit impoſée à chaque ville fût fort médiocre, on ne lui fournit pas moins de mille bœufs & plus de dix mille pieces d'autre bétail. Il avoit fait publier par un héraut qu'il donneroit une couronne d'or pour récompenſe à la ville qui auroit fait engraiſſer le plus beau bœuf pour le ſacrifice. Il ordonna auſſi à tous les Theſſaliens de ſe tenir prêts dans le même tems pour l'accompagner dans ſon voyage, ayant intention, comme le bruit s'en répandit alors, de préſider en perſonne à l'aſſemblée & aux jeux Pythiens.

Les Delphiens & les habitans des environs de Delphes [l] n'approuvoient pas trop la dévotion de Jaſon ; ils le ſoupçonnoient même de vouloir enlever les tréſors de leur dieu. On publia comme un fait certain, qu'ayant demandé à l'oracle quelles meſures ils devoient prendre, ſi Jaſon touchoit aux ſacrés tréſors, le dieu leur avoit répondu qu'il y pourvoiroit lui-même. Il y a toute apparence qu'on fit cet oracle après la mort de Jaſon.

Ce grand homme fut aſſaſſiné [m] au milieu de ſes vaſtes entrepriſes, d'où dépendoit le ſort de la Grece ou de l'Aſie. Tandis qu'il étoit occupé à faire la revûe de la cavalerie Phéréenne, s'étant aſſis dans un endroit commode pour donner audience, ſept jeunes hommes s'approcherent de lui ſous prétexte de ſe ſoumettre à ſa déciſion au ſujet d'un différend qu'ils feignoient d'avoir enſemble ; & quand ils furent autour de lui, ils l'attaquerent tous à-la-fois, le percerent de pluſieurs

[l] *Xénoph. ib. parag.* 30. [m] *Xénoph. ib. parag.* 31.

pluſieurs coups, & le mirent preſqu'en pieces.

On ne ſait pas bien ce qui porta ces aſſaſſins à un ſi noir [n] attentat. Quelques auteurs diſent qu'un maître d'école s'étant plaint à Jaſon d'avoir été maltraité & battu par quelques jeunes gens, il lui permit ou de leur faire payer une amende de trente drachmes, ou de leur donner à chacun dix coups de bâton; que le maître d'école choiſit cette derniere punition, & que les jeunes gens irrités d'un traitement ſi indigne, s'en vengerent par la mort de Jaſon, qui avoit permis à un pédant de les traiter de la ſorte. D'autres prétendent [o] que les aſſaſſins ne commirent cette action que dans la vûe de s'immortaliſer en délivrant la Grece d'un homme qu'elle redoutoit, & dont la puiſſance étoit plus grande que ſon mérite.

Il eſt certain que les Grecs en uſerent envers les aſſaſſins comme s'ils leur euſſent eu les plus grandes obligations. Les gardes de Jaſon étant accourus [p] à ſon ſecours, percerent d'un coup de lance un des ſept jeunes gens, pendant qu'il étoit encore à poignarder leur maître. Un autre qui s'étoit déjà fait jour à-travers les rangs, fut arrêté & criblé de coups comme il montoit à cheval. Les cinq autres qui avoient leurs chevaux tout prêts, s'échapperent par différentes routes, & chercherent un aſyle chez les Grecs. Non-ſeulement ils y furent bien reçus, mais on leur rendit de grands honneurs, dont ils ne furent redevables qu'aux exceſſives frayeurs que la vûe de la tyrannie de Jaſon avoit jettées parmi un peuple qui avoit une ſi juſte idée de la liberté, &

[n] *Valér. Max. l. 9, c. 10. parag. 2.*

[o] *Diod. Sic.*

[p] *Xénoph. ib. parag. 32.*

[q] *Xé-*

& qui en connoiſſoit ſi bien le prix, qu'il ne pouvoit enviſager les chaînes comme un objet agréable, ni ſe réſoudre à obéir à un tyran, quelque doux que fût le joug de ſa domination.

Polydore [q] & Polyphron, freres de Jaſon, lui ſuccéderent au gouvernement de Theſſalie par le choix des Theſſaliens. Ils ne regnerent pas long-tems enſemble. Dans un voyage qu'ils faiſoient à Lariſſe, Polydore fut trouvé mort le matin, après avoir bien paſſé la nuit précédente. Polyphron ſon frere fut ſoupçonné de l'avoir étranglé dans ſon lit. Quelques crimes qu'il commit pendant qu'il régna ſeul, confirmerent ce ſoupçon. Il fit aſſaſſiner Polydamas dont Jaſon avoit recherché l'amitié avec tant d'empreſſement; huit des principaux citoyens de Pharſale furent auſſi égorgés par ſon ordre. Il bannit pluſieurs citoyens de Lariſſe, & ſe préparoit à exercer ſa tyannie d'une façon plus cruelle, lorſqu'après avoir régné un an, il fut aſſaſſiné lui-même par Alexandre de Pheres, que les Theſſaliens éleverent ſur le throne par reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu en les délivrant d'un tyran ſi cruel.

Alexandre de Pheres [r] étoit gendre de Jaſon, ayant épouſé Thebé ſa fille. C'étoit un prince très-courageux: il fit la guerre contre les Thébains & les Athéniens, & tua Pélopidas, général des Thébains. Sous ſon regne, la puiſſance de la Theſſalie fut toujours formidable par mer & par terre. Il fut auſſi héritier de la plûpart des ruſes de Jaſon, ſon prédéceſſeur; mais il n'eut

[q] *Xénoph. ib. parag* 33. & 34. *Diod. Sic. Ol.* 102. an. 4. *p.* 489. [r] *Xénoph. ib. parag.* 37. *Plutarq. in Pelop.*

n'eut aucune autre de ſes qualités. Son avarice & ſa cruauté furent également exceſſives : de ſorte qu'il n'y eut pas une des onze années de ſon regne qui ne fût ſouillée des crimes les plus noirs. Les Theſſaliens porterent le joug de ſa tyrannie ſans jamais pouvoir le ſecouer par eux-mêmes. Ils en furent enfin délivrés par une femme ; ce fut par la femme même du tyran. Il n'étoit pas naturel qu'ils attendiſſent leur délivrance d'une perſonne qui lui étoit ſi proche.

L'énormité [s] des crimes d'Alexandre lui rendoit ſuſpects tous ceux qui l'approchoient. Quoiqu'il aimât paſſionnément ſa femme, elle ne lui étoit pas moins ſuſpecte que toute autre perſonne. Il faiſoit marcher devant elle un eſclave, avec une épée nue, lorſqu'elle entroit dans ſa chambre, & commandoit à quelques-uns de ſes gardes de viſiter par-tout, de peur qu'elle ne portât des armes cachées ſous ſes habits. Se voyant traitée de la ſorte, & ayant appris qu'il avoit deſſein de prendre une autre femme, elle réſolut enfin de juſtifier ſes ſoupçons. Elle avoit deux freres, qui étoient nés de la même mere, mais d'un autre pere. Un jour qu'Alexandre ſe livroit aux plaiſirs & à la débauche, & qu'il étoit moins ſur ſes gardes qu'à l'ordinaire, elle les cacha [t] dans ſon palais. Le tyran, plein de vin, étant entré dans ſa chambre, s'endormit profondément. Elle ôta ſecrettement ſon épée de deſſus ſon chevet, & fit entrer ſes freres pour l'égorger. Ils héſiterent d'abord, & voulurent même

[s] *Xénoph. ib. parag.* 35. 36. & 37. *Cic. Offic. l.* 2. *c.* 2. *Plutarq. in Pelop. Con. Narrat.* 50. *Diod. Sic. Ol.* 105. *an.* 4. *pag.* 517.

[t] *Conon ; Iſocrat.* dans une lettre qu'il leur écrit, les appelle *fils de Jaſon.*

[u] *Diod.*

même ſe retirer. Mais elle les en empêcha, en les menaçant que s'ils tardoient encore un moment à faire leur coup, elle alloit éveiller le tyran. Enfin, intimidés par ſes menaces, ils l'égorgerent dans ſon lit, tandis que ſa femme gardoit la porte de ſa chambre.

Tiſiphone & Lycophron (c'eſt ainſi que s'appelloient les deux freres) furent faits gouverneurs de Theſſalie [u]. D'abord, ſe ſouvenant des maux qu'ils avoient ſoufferts ſous la tyrannie d'Alexandre, ils s'appliquerent à procurer le bien de leurs ſujets, & ne firent rien qui fût indigne du glorieux caractere de libérateurs de la patrie. Mais la ſouveraineté a des charmes trop puiſſans, qui enchantent peu-à-peu ceux qui la poſſedent. Ils commencerent à ſoudoyer des troupes mercenaires, & à s'affermir ſur le throne par la mort de ceux qui pouvoient s'oppoſer à leurs ambitieux projets; & bien-tôt après leur tyrannie ne parut pas moins inſupportable que celle de leur prédéceſſeur. Les Theſſaliens n'étant pas aſſez forts par eux-mêmes pour ſe délivrer d'un joug ſi odieux, appellerent Philippe de Macédoine à leur ſecours. Il y courut auſſitôt; il défit les tyrans ſans beaucoup de peine; il les chaſſa de leurs états, & rétablit la Theſſalie dans une liberté précaire.

Les Theſſaliens tomberent dès-lors, & toute leur grandeur s'évanouit. Leur nouveau protecteur, partie par la force de ſes armes, partie en gagnant dans toutes les villes ceux qui avoient le plus d'autorité ſur l'eſprit du peuple, les réduiſit ſous ſa domination, & ils devinrent les ſujets de Philippe. Les ſervices importans qu'il tiroit de leurs

[u] *Diod. Sic. Ol.* 105. *an.* 4. *p.* 517.

leurs troupes, principalement de leur cavalerie, qui étoit la meilleure qu'il y eût en Grece, l'engagerent à s'aſsûrer de leur obéiſſance par la douceur & par de bons traitemens. Les Theſſaliens ſervirent Philippe & Alexandre ſon fils, avec une extrême fidélité, trop heureux de pouvoir mettre leur patrie à couvert d'une entiere deſolation, en aidant eux-mêmes à des Barbares à renverſer ſa conſtitution & ſes libertés.

Fin de la vie de Jaſon.

CHRONOLOGI

*POUR les Vies d'*ENÉE, *de* TULLUS H(
LIUS, *d'*ARISTOMENE, *de* TAR'Q
*l'*ANCIEN, *de* L. JUNIUS BRUTU
GELON, *de* CYRUS, *&* *de* JASON,
par Plutarque.

Ans de la Période Jul.	*Ans de la prise de Troie.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*
		ENÉE.	
3530.		LA prise de Troie, l'an 33. du regne de Latinus, le 23. du mois Thargélion, selon Denys d'Halicarnasse, l. 1. Il restoit encore 30 jours de cette année, pendant lesquels les Grecs réglerent les affaires, reçurent les ambassades des Troïens qui s'étoient sauvés sous la conduite d'ENE'E, & firent des traités avec eux. De-là à la premiere olympiade, il y a 407. ans entiers.	432.
3531.	1.	LES TROÏENS se mettent en mer vers l'équinoxe d'autonne. Ils abordent en Thrace & y passent l'hiver. De-là, au commencement du printems, ils vont en Sicile, où ils passent le reste de cette année & l'hiver sui.	431.

Ans de la Période Jul.	Ans de la prise de Troie.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		vant, qui étoit celui de la seconde année après le sac de Troie, selon Denys d'Halicarnasse.		
3532	2.	CETTE année, l'hiver étant passé, les Troïens partent de Sicile, & abordent en Italie vers le milieu de l'été; ils y bâtissent la ville de Lavinium, & la seconde année, depuis la prise de Troie, se trouve écoulée, selon Denys d'Halicarnasse, l. 1.	430.	1182.
3533	3.	LA troisieme année après la prise de Troïe, ENE'E étoit roi des seuls Troïens, selon Denys de Halicarnasse. *Ib.* C'est ici le troisieme été depuis son départ. *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas.* Virgil. Æneid. 1. v. 165.	429.	1181.
3534	4.	LATINUS étant mort la trente-sixieme année de son regne, ENE'E lui succede à la couronne, tant du chef de Lavinie sa femme, que parce qu'on l'avoit choisi pour commander dans la guerre contre les Rutules, selon Denys d'Halicarn. *Ibid.* Premiere année du regne d'Enée sur les Latins.	428	1180.
3535	5.	SECONDE année du regne d'ENE'E.	427.	1179.

TROI-

Ans de la Période Jul.	*Ans de la prise de Troie.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*
3536.	6.	TROISIEME année du regne d'ENÉE. Voilà les trois hivers ou les trois ans qu'ENE'E devoit régner en Italie, après avoir subjugué les Rutules, selon Virg. Æneid. 1. v. 265. & 266. *Tertia dum Latio regnantem viderit æstas, Ternaque transierint Rutulis hyberna subactis.*	426.
3537.	7.	QUATRIEME année du regne d'ENE'E, tant sur les Troïens que sur les Latins. Il fut tué sur la fin de cette année, ou au commencement de l'année suivante, dans une nouvelle guerre contre les Rutules, selon Denys de Halicarnasse, l. 1.	425.
3538.	8.	CETTE année est la premiere du regne d'Ascagne qui succéda à ENE'E son pere.	424.
	Ans des Olympiades.	TULLUS HOSTILIUS.	
4044.	$27\frac{2}{3}$	PREMIERE année du regne de TULLUS HOSTILIUS, troisieme roi des Romains. Elle commence la seconde année de la septieme olympiade, & finit en la troisieme année de la même olympiade; car Rome fut fondée aux fêtes Palilia, au printems; & comme les olympiades	82.

Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton,	Ans avant J. C.	Ans de la Période Jul.
				4050.
	ne commençoient qu'en été, il s'ensuit de-là que les années de la fondation de Rome se rapportoient à deux années olympiques. Voilà pourquoi je mets la premiere année du regne de TULLUS HOSTILIUS en la 27. olymp. $\frac{2}{3}$, deux tiers, puisqu'elle comprenoit la fin de la seconde année & le commencement de la troisieme année de ladite olympiade; & ainsi des autres.			4062.
28 $\frac{1}{2}$	QUATRIEME année du regne d'HOSTILIUS; combat des Horaces & des Curiaces. Premiere année de la dictature qu'exerçoit Fufétius par concession, selon Den. d'Halicarnasse, l. 3.	85.	667.	
28 $\frac{2}{3}$	CINQUIEME année d'HOSTILIUS, de la fondation d'Albe 486, seconde de la dictature de Fufétius par concession, selon Denys d'Halicarn. l. 3.	86.	666.	4063.
				4064.
28 $\frac{1}{4}$	SIXIEME année d'HOSTILIUS, troisieme de la dictature de Fufétius par concession, Albe est détruite après avoir subsisté *cinq cent ans moins treize*, selon Denys d'Halicarn. l. 3. ainsi Albe fut détruite en sa quatre cent quatre-vingt-septieme année.	87.	665.	
				4065.

CAM-

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.*
4050.	$\frac{28}{29}$ $\frac{4}{1}$	CAMPAGNE d'Hoſtilius contre les Fidenates en la ſeptieme année de ſon regne, au commencement du printems, après avoir paſſé tranquillement l'hiver qui ſuivit la deſtruction d'Albe, ſelon Denys d'Halicarn. l. 3. d'où il eſt aiſé de conclure qu'Albe fut détruite pendant l'été de l'année précédente.	88.
4062.	$\frac{31}{32}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIEME année d'Hoſtilius, premiere de la guerre contre les Sabins, puiſque la troiſieme année de cette guerre tombe en la vingt & unieme d'Hoſtilius & en la quinzieme de la deſtruction d'Albe, ſelon Den. d'Halicarn. l. 1.	100.
4063.	32 $\frac{1}{2}$	VINGTIEME année d'Hoſtilius, ſeconde de la guerre des Sabins, *ibid.*	101.
4064.	32 $\frac{2}{3}$	VINGT ET UNIEME année d'Hoſtilius, troiſieme de la guerre contre les Sabins, ranimés par les Latins, en la quinzieme année de la deſtruction d'Albe, ſelon le même, *ibid.*	102.
4065.	32 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIEME année d'Hoſtilius, premiere de la guerre contre les Latins, laquelle dura 5 ans, ſelon le même, *ib.*	103.

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*Ans de la Période Jul.*
$\frac{32}{33}\ \frac{4}{1}$	VINGT-TROISIEME année d'Hostilius, seconde de la guerre contre les Latins, selon le même, *ibid.*	104.	648.	
$33\ \frac{1}{2}$	VINGT QUATRIEME année d'Hostilius, troisieme de la guerre contre les Latins, le même, *ibid.*	105.	647.	
$33\ \frac{2}{3}$	VINGT-CINQUIEME année d'Hostilius, quatrieme de la guerre contre les Latins.	106.	646.	
$33\ \frac{3}{4}$	VINGT-SIXIEME année d'Hostilius, cinquieme de la guerre des Latins, qui dura cinq ans, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3. Après cette guerre, Hostilius ne fit rien de mémorable pendant six ans, depuis la vingt-sixieme année de son regne jusqu'à la trente-deuxieme, qui fut l'année de sa mort, selon le même, *ibid.*	107.	645.	
$35\ \frac{1}{2}$	TRENTE-DEUXIEME & derniere année de TULLUS HOSTILIUS, selon Denys d'Halicarn. l. 3. & l. 1.	113.	639.	
$35\ \frac{2}{3}$	PREMIERE année d'ANCUS MARCIUS, seconde année de la trente-cinquieme olympiade, selon le même, l. 3.	114.	638.	

ARIS-

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*
		ARISTOMENE.	
		LA guerre s'allume entre les Lacédémoniens & les Messéniens. Les Lacédémoniens prennent la ville d'Amphée : *Ce fut*, dit Pausanias, Messéniac. c. 5. *par la prise d'Amphée que les Lacédémoniens donnerent le signal de la guerre, la seconde année de la neuvieme olympiade, en laquelle Xénodocus, Messénien, remporta le prix de la course.* Quatre ans après il se donna un combat où les Messéniens furent vaincus. Pausan. *ib.* c. 6. Ils se retirerent sur le mont Ithome où il y avoit un château qu'ils fortifierent, &c. La premiere année de la quatorzieme olympiade en laquelle Damon, Corinthien, remporta le prix de la course, après avoir fait la guerre pendant 20 ans, selon la chronique d'Eusebe, Diodore de Sicile, l. 15. p. 378. de l'édition Grecque-Latine, & Pausanias, *ib.* c. 13. les Messéniens abandonnerent Ithome, & les Lacédémoniens détruisent cette place. Ainsi finit la premiere guerre Messéniaque.	
4030.	$\frac{23}{24}\ \frac{4}{1}$	TRENTE-NEUF ans après la destruction d'I-	68.

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*An de la Période Jul.*
	thome, ſelon Pauſan. Meſſéniac. c. 15. la quatrieme année de la vingt-troiſieme olympiade, en laquelle Icare d'Hypéréſie remporta le prix de la courſe du ſtade, la Meſſénie ſe ſouleve contre les Lacédémoniens.			4046
24 $\frac{1}{2}$	UN an après leur révolte, les Meſſéniens livrent bataille aux Lacédémoniens à Deres, village de la Meſſénie. ARISTOMENE fit à cette journée des prodiges de valeur. Les Meſſéniens, après le combat, l'éliſent pour roi; il refuſe cet honneur; on le déclare général avec une autorité abſolue. Pauſanias Meſſéniac. c. 15.	69.	683.	
24 $\frac{2}{3}$ *ou* 24 $\frac{3}{4}$	LA TROISIEME année de la guerre, il y eut un combat entre les Meſſéniens & les Lacédémoniens, auprès du grand Foſſé. Pauſan. c. 17. Les Meſſéniens abandonnent Andanie, & ſe retirent ſur le mont Ira, & y tiennent ferme onze ans entiers. Pauſan. *ibid.* Pendant ce tems-là Ariſtomene fait pluſieurs belles actions; il eſt pris deux fois, & il s'échappe.	70. *ou* 71.	682. *ou* 681.	
	PRISE d'Ira après onze ans de ſiége. Pauſan. ch.			20.

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.*
		20. Les Meſſéniens ayant Ariſtomene à leur tête, s'ouvrent un paſſage au-travers des ennemis, c. 21. Ils s'aſſemblent à Cyllene pour aller chercher fortune ailleurs. Ainſi finit la ſeconde guerre des Meſſéniens. AUTHOSTHENE étant archonte à Athenes, la premiere année de la vingt-huitieme olympiade, en laquelle Chionis, Lacédémonien, remporta le prix aux jeux Olympiques. Pauſan. c. 23.	
4046.	17/28 4/1	La ſeconde guerre Meſſéniaque dura donc environ ſeize ans, depuis la quatrieme année de la vingt-troiſieme olympiade juſqu'à la premiere de la vingt-huitieme, ou ſeulement quatorze ans entiers, ſelon la ſupputation du P. Petau, *Rat. temp.* l. 2. c. 28. en ne comptant point cette guerre de la premiere année du ſoulevement des Meſſéniens, mais ſeulement de l'année qui commença à la bataille de Deres, & n'y comprenant point la derniere année de la vingt-ſeptieme olympiade, qui peut-être n'étoit que commencée quand on prit Ira.	84.
		Les Meſſéniens paſſent l'hiver à Cyllene, s'embarquent au printems, vont en Sicile, & habitent la ville de Zancle, qu'ils	

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*Ans de la Période Jul.*
	nomment *Meſſene*, aujourd'hui *Meſſine*, en la trentieme olympiade, la même année que Chionis, Lacédémonien, remporta pour la troiſieme fois le prix aux jeux olympiques, Miltiade étant archonte à Athenes, comme il paroît par Pauſanias (Meſſéniac. c. 23.), corrigé par lui-même, Arcadic. c. 39, où il dit que Miltiade fut archonte la ſeconde année de la trentieme olympiade en laquelle Chionis remporta le prix pour la troiſieme fois.			4055. 4056.
	Les Meſſéniens qui étoient reſtés en Meſſénie, & que les Lacédémoniens avoient mis au nombre de ces ſerfs publics qu'ils appelloient *Hilotes*, ſecouerent le joug vers la ſoixante & dix-neuvieme olympiade, en laquelle Xénophon de Corinthe fut couronné aux jeux Olympiques, Archimede, ou plûtôt Archiménidas, étant archonte à Athenes, comme on le voit par Pauſanias (c. 24.), comparé avec lui-même, Eliac. 2. & avec Diodore de Sicile, Euſebe, & le ſcholiaſte de Pindare.			4057. 4058. 4083.
	Les Meſſéniens qui s'étoient embarqués pour aller chercher une meilleu-			4084.

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.*
		re fortune, revinrent dans le Péloponeſe, & rentrerent dans leur patrie la troiſieme année de la cent deuxieme olympiade, en laquelle Damon de Thurium remporta le prix pour la ſeconde fois aux jeux Olympiques (Pauſ. Meſſ. c. 27.) c'eſt-à-dire 297. ans après la priſe d'Ira.	
		TARQUIN L'ANCIEN.	
4055.	30 $\frac{1}{2}$	CE fut vers ce tems	93.
4056.	30 $\frac{2}{3}$	que Cypſele uſurpa la tyrannie à Corinthe. Il perſécute la famille des Bacchiades : Démarate ſort de Corinthe, & va s'établir à Tarquinie, ville de Tyrrhénie.	94.
4057.	30 $\frac{3}{4}$	NAISSANCE de TARQUIN L'ANCIEN vers la	95.
4058.	$\frac{30\ \frac{4}{1}}{31\ 1}$	quatorze ou quinzieme année du regne de Tullus Hoſtilius.	96.
4083.	37 $\frac{1}{2}$	TARQUIN vient de Tarquinie à Rome la vingt-ſixieme année de ſon âge, vers le commencement de la huitieme année du regne d'Ancus Marcius, ayant vingt-cinq ans faits, ſelon Denys d'Halicarn. l. 3. Il vécut dix-ſept ans avec Marcius qui en régna vingt-quatre, ſelon le même auteur, l. 4.	121.
4084.	37 $\frac{2}{3}$	TARQUIN en la neu-	122.

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*An de la Période Jul.*
	vieme année du regne de Ancus Marcius, la vingt-septieme de son âge, commande un corps de troupes Romaines contre les Latins, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3. & 4.			4097
				409
39 $\frac{1}{2}$	En la seizieme année du regne d'Ancus Marcius, Tarquin, qui étoit dans la trente-quatrieme année de son âge, commandoit la cavalerie contre les Véiens, & donna des preuves de sa valeur, qui le firent élever au rang des patriciens & des sénateurs. Den. d'Hal. l. 3.	129.	623.	409
39 $\frac{2}{3}$	Dix-septieme année du regne de Marcius, trente-cinquieme de l'âge de Tarquin.	130.	622.	
39 $\frac{3}{4}$	Dix-huitieme année du regne de Marcius, trente-sixieme de l'âge de Tarquin.	131.	621.	
39 $\frac{4}{40}$ $\frac{1}{1}$	Dix-neuvieme année de Marcius, trente-septieme de l'âge de Tarquin.	132.	620.	
40 $\frac{1}{2}$	Vingtieme année de Marcius, trente-huitieme de l'âge de Tarquin.	133.	619.	
40 $\frac{2}{3}$	Vingt et unieme année de Marcius, trente-neuvieme de l'âge de Tarquin.	134.	618.	

Vingt-

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*
4097.	40 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIEME année de Marcius, quarantieme de l'âge de Tarquin.	135.
4098.	$\frac{40}{41}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIEME année de Marcius, quarante & unieme de l'âge de Tarquin.	136.
4099.	41 $\frac{1}{2}$	VINGT-QUATRIEME & derniere année du regne d'Ancus Marcius, quarante-deuxieme de l'âge de TARQUIN L'ANCIEN, selon Denys d'Halicarn. l. 3. & 4.	137.
		La premiere année de Ancus Marcius, successeur de Tullus Hostilius, se rapporte à l'an de la période Julienne 4076, olympiade 35 $\frac{2}{3}$, de la fondation de Rome 114, avant J. C. 638, comme on l'a vû ci-dessus : il mourut la vingt-quatrieme année de son regne, âgé d'environ soixante & un ans selon Plutarque ; Tarquin l'Ancien étoit alors dans la quarante-deuxieme année de son âge, selon Denys d'Halicarnass. l. 3. Tarquin vint à Rome la huitieme année du regne d'Ancus Marcius ; il avoit alors environ 25 ans faits, & étoit dans sa vingt-sixieme année, selon le même auteur, l. 3. & 4.	

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*Ans de la Période Jul.*
41 $\frac{2}{3}$	PREMIERE année de Tarquin, quarante-troiſieme de ſon âge, ſeconde de la quarante & unieme olympiade, ſelon Denys d'Halicarn. l. 3; il naquit donc ſur la fin de la quatrieme année de la trentieme olympiade. Il prit la ville d'Apiole dès qu'il fut monté ſur le throne, ſelon le même auteur, *ibid.* & par conſéquent la premiere année de ſon regne.	138.	614.	4109. 4110.
41 $\frac{3}{4}$	SECONDE année du regne de Tarquin, quarante-quatrieme de ſon âge; il prend Cruſtumérie, Nomente, Collatie, &c. ſelon le même, l. 3.	139.	613.	4111.
43 $\frac{1}{2}$	HUITIEME année de Tarquin, cinquantieme de ſon âge. Il eſt probable qu'il prit Cornicule vers le commencement de cette année, & que Servius naquit ſur la fin de la même année, puiſqu'il avoit 30 ans faits quand il prit les renes du gouvernement après la mort de Tarquin qui en régna 38, & en vécut 80, ſelon Denys d'Halic. l. 4.	145.	607.	4112. 4113. 411
43 $\frac{2}{3}$	NEUVIEME année du regne de Tarquin, cinquante & unieme de ſon âge, premiere de l'âge de Servius Tullius, li-	146.	606.	411

gne

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*
		gne des Latins, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3. & 4.	
4109.	43 $\frac{3}{4}$	DIXIEME année du regne de Tarquin, cinquante-deuxieme de son âge, seconde de l'âge de Servius Tullius, selon Denys d'Halicarnasse, l. 4.	147.
4110.	$\frac{43}{44}$ $\frac{4}{1}$	ONZIEME année de Tarquin, cinquante-troisieme de son âge, troisieme de l'âge de Servius Tullius.	148.
4111.	44 $\frac{1}{2}$	DOUZIEME année de Tarquin, cinquante-quatrieme de son âge, quatrieme de l'âge de Servius Tullius.	149.
4112.	44 $\frac{2}{3}$	TREIZIEME année de Tarquin, cinquante-cinquieme de son âge, cinquieme de Servius Tullius.	150.
4113.	44 $\frac{3}{4}$	QUATORZIEME année de Tarquin, cinquante-sixieme de son âge, sixieme de Servius Tullius.	151.
4114.	$\frac{44}{45}$ $\frac{4}{1}$	QUINZIEME année du regne de Tarquin, cinquante-septieme de son âge, septieme de Servius Tullius.	152.
4115.	45 $\frac{1}{2}$	SEIZIEME année de Tarquin, cinquante-hui-	153.

Ans des Olympiades.		*Ans de la Fondation de Rome ſelon Caton.*	*Ans avant J. C.*	*Ans de la Période Jul.*
	tieme de ſon âge, huitieme de Servius Tullius.			
45 $\frac{2}{3}$	DIX-SEPTIEME année de Tarquin, cinquante-neuvieme de ſon âge, neuvieme de Servius Tullius.	154.	598.	4121.
45 $\frac{3}{4}$	DIX-HUITIEME année de Tarquin, ſoixantieme de ſon âge, dixieme de l'âge de Servius Tullius.	155.	597.	
$\frac{45}{46}$ $\frac{4}{1}$	DIX-NEUVIEME année du regne de Tarquin, ſoixante & unieme de ſon âge, onzieme de l'âge de Servius Tullius.	156.	596.	
46 $\frac{1}{1}$	VINGTIEME année de Tarquin, ſoixante & deuxieme de ſon âge, douzieme de l'âge de Servius Tullius; premiere année de la guerre contre les Sabins, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l. 3.	157.	595.	4122.
46 $\frac{2}{3}$	VINGT ET UNIEME année du regne de Tarquin l'Ancien, ſoixante & troiſieme de ſon âge, treizieme de l'âge de Servius Tullius, ſeconde de la guerre contre les Sabins; ils ſont défaits, & concluent avec les Romains une treve de 6 ans, ſelon Denys d'Halic. l. 3. Cette année les Tyrrhéniens ou Etruriens prennent	158.	594.	4123.

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		ment Fidenes, & toutes leurs villes se liguent contre les Romains, selon le même, *ibid.* Premiere année de la guerre des Tyrrhéniens, selon Denys d'Halic. l. 4.		
4121.	46 $\frac{3}{4}$	VINGT-DEUXIEME année de Tarquin, soixante & quatrieme de son âge, quatorzieme de l'âge de Servius Tullius. Tarquin se met en campagne au commencement du printems contre les Tyrrhéniens, selon Denys d'Halicarnasse, l. 3. Seconde année de la guerre des Etruriens, premiere année de la treve des Sabins. Servius Tullius qui n'avoit alors que quatorze ans, servoit dans la cavalerie, & se distingua dans les combats, selon le même Denys d'Halicarn. l. 4.	159.	593.
4122.	$\frac{46}{47}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-TROISIEME année de Tarquin, soixante & cinquieme de son âge, quinzieme de Servius Tullius, troisieme de la guerre des Etruriens, seconde de la treve de six ans conclue avec les Sabins. Tarquin ravage les terres des Véiens. Denys d'Halicarn. l. 3.	160.	592.
4123.	46 $\frac{2}{3}$	VINGT-QUATRIEME année de Tarquin, soixante & sixieme de son	161.	591.

âge,

ns de	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.	Ans de la Période Jul.
		âge, seizieme de Servius, quatrieme de la guerre des Etruriens, troisieme de la treve de six ans, conclue avec les Sabins, seconde excursion de Tarquin sur les terres des Véiens. Denys d'Hal. *ib.*			4127.
4.	47 $\frac{2}{3}$	VINGT-CINQUIEME année de Tarquin, soixante & septieme de son âge, dix-septieme de l'âge de Servius, cinquieme de la guerre des Etruriens, quatrieme de la treve de six ans; troisieme excursion sur les terres des Véiens.	162.	590.	4128.
5.	47 $\frac{3}{4}$	VINGT-SIXIEME année du regne de Tarquin, soixante & huitieme de son âge, dix-huitieme de l'âge de Servius, sixieme de la guerre des Etruriens, cinquieme de la treve de six ans conclue avec les Sabins.	163.	589.	4129.
6.	$\frac{47}{48}$ $\frac{4}{1}$	VINGT-SEPTIEME année du regne de Tarquin l'ancien, soixante & neuvieme de son âge, dix-neuvieme de l'âge de Servius, septieme de la guerre des Etruriens, sixieme & derniere de la treve de six ans conclue avec les Sabins; Tarquin reprend Fidenes dont les Etruriens s'étoient emparés. Denys d'Halic. l. 3.	164.	588.	4129.
				VINGT-	4130.

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*
4127.	48 $\frac{1}{2}$	VINGT-HUITIEME année de Tarquin, soixante & dixieme de son âge, vingtieme de l'âge de Servius Tullius, huitieme de la guerre des Etruriens. Combat contre les Etruriens ; ils sont défaits ; Servius Tullius commandoit dans cette campagne les troupes auxiliaires des Latins, il n'avoit que 20 ans. Denys d'Halicarnass. l. 3. & 4.	165.
4128.	48 $\frac{2}{3}$	VINGT-NEUVIEME année du regne de Tarquin, soixante & onzieme de son âge, vingt & unieme de l'âge de Servius Tullius, neuvieme & derniere de la guerre des Etruriens. Denys d'Halic. l. 3.	166.
4129.	48 $\frac{3}{4}$	TRENTIEME année de Tarquin, soixante & douzieme de son âge, vingt-deuxieme de l'âge de Servius Tullius : guerre contre les Sabins. Denys d'Halic. l. 3.	167.
4129.	$\frac{48}{49}$ $\frac{4}{1}$	TRENTE ET UNIEME année de Tarquin, soixante & treizieme de son âge, vingt-troisieme de l'âge de Servius Tullius, seconde de la guerre des Sabins, selon le même Denys d'Halic. l. 3.	168.
4130.	49 $\frac{1}{2}$	TRENTE-DEUXIE	169.

	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.	Ans de la Période Jul.
		me année du regne de Tarquin l'Ancien, soixante & quatorzieme de son âge, vingt-quatrieme de l'âge de Servius Tullius, troisieme de la guerre des Sabins. Denys d'Halicarn. l. 3.			4206.
2.	49 $\frac{2}{3}$	Trente-troisieme année de Tarquin, soixante & quinzieme de son âge, vingt-cinquieme de l'âge de Servius Tullius, quatrieme de la guerre des Sabins. Les Sabins sont défaits. Servius Tullius commandoit les troupes des Latins & autres alliés. Denys d'Halicarn. l. 3.	170.	582	4207.
3.	49 $\frac{3}{4}$	Trente-quatrieme année de Tarquin, soixante & seizieme de son âge, vingt-sixieme de l'âge de Servius Tullius, cinquieme & derniere de la guerre contre les Sabins, qui dura cinq ans entiers. Denys d'Halic. l. 3.	171.	581	
4.	$\frac{49}{50}$ $\frac{4}{1}$	Trente-cinquieme année de Tarquin, soixante & dix-septieme de son âge ; vingt-septieme de l'âge de Servius Tullius.	172.	580	
7.	50 $\frac{3}{4}$	Trente-huitieme & derniere année du regne de Tarquin l'Ancien, quatre-vingtieme de son âge, trentieme de l'âge de Ser-	175.	577.	

vius

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la fondation de Rome ſelon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		vius Tullius. Denys d'Halicarn. l. 3.		
		L. JUNIUS BRUTUS.		
4206.	$\frac{67}{68}\ \frac{4}{1}$	VINGT-CINQUIEME & derniere année du regne de Tarquin le Superbe, ſoixante & quinzieme de ſon âge. Il eſt déthroné & chaſſé de Rome. Le gouvernement des rois avoit duré 244 ans. Denys d'Halicarn. l. 4.	244.	508.
4207.	$68\ \frac{1}{2}$	CONSULAT de BRUTUS, premiere année après l'expulſion des rois, ſelon Tite-Live, l. 2. ch. 8. vers le commencement de la ſoixante & huitieme olympiade, ſelon Denys d'Halicarn. l. 1. Combat ſingulier de BRUTUS & d'Aruns, fils de Tarquin; ils y périſſent tous deux. Denys d'Halic. l. 5.	245.	507.
		BRUTUS avoit contrefait le ſtupide pendant environ 25 ans, c'eſt-à-dire depuis la premiere année du regne de Tarquin le Superbe, juſqu'à la vingt-cinquieme, où il fut déthroné, ſelon Denys d'Halicarnaſſ. l. 4. Son pere & ſon frere furent donc mis à mort la premiere année du regne du tyran, & dès-lors il commença à contrefaire le ſtupide pour		

Ans de la Période Jul.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.	Ans de la Période Jul.
		éviter le même sort. Il avoit été instruit dans toutes les sciences des Romains, & y avoit fait de grands progrès, selon le même auteur, *ibid.* C'étoit sans doute avant que de contrefaire le stupide. Il avoit donc entre 16 & 23 ans quand Tarquin monta sur le throne, & entre 40 & 50 ans quand il fut tué. Voilà tout ce qu'on peut savoir de la chronologie de la vie de LUCIUS JUNIUS BRUTUS.			
		GELON.			
4135.	50 $\frac{1}{2}$	CENT huit ans après la fondation de Gela, les habitans de Gela établissent une colonie à Agrigente. Thucyd. l. 6. n. 4. Gela fut donc fondée vers l'an de la période Julienne 4028, olympiade 23 $\frac{2}{3}$, de la fondation de Rome, selon Caton 66, avant Jesus-Christ 686, du regne de Numa 28.	173.	579.	4127.
4217.	70 $\frac{3}{4}$	COMMENCEMENT du regne d'Hippocrate à Gela, où il régna sept ans, selon Hérodote, l. 7. n. 154. & 155.	255.	497.	4230.
4224.	73 $\frac{2}{3}$	GELON, successeur d'Hippocrate sur le throne de Gela. Cette même année il fait cultiver &	262.	490.	

engraisser

Ans de la Période Jul.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.
		engraisser les terres, & fournit des vivres aux Romains, sous le consulat de Titus Géganius & de Publius Minucius, Hybrilide étant archonte à Athenes, après 17 ans écoulés depuis l'expulsion des rois de Rome, 85 ans (ou plûtôt la quatre-vingt-cinquieme année) avant que Denys l'Ancien s'emparât de Syracuse dont il se fit tyran la troisieme année de la quatre-vingt-treizieme olympiade. Gelon venoit de prendre la place d'Hippocrate à Gela lorsque les ambassadeurs de Rome vinrent en Sicile lui demander des vivres, selon Denys d'Halicarn. l. 7. au commencement, Γέλων ὁ Δεινομένους υἱὸς ἦν Ἱπποκράτης τυραννίδα παρειληφώς, &c.		
4227.	73 $\frac{1}{2}$	GELON remporte le prix à la course du chariot; il étoit encore alors tyran de Gela, & non de Syracuse, selon Pausanias, el. 2. c. 9. C'étoit la troisieme année de son regne. Voyez ci-dessus la vie de Gelon, pag. 424.	265.	487.
4230.	$\frac{73}{74}$ $\frac{4}{1}$	GELON quitte Gela, & y établit Hiéron son frere. Il détruit Camarine & Mégare; il s'empare de Syracuse, où il regne sept ans, selon Diodore,	268.	484.

Ans de la Période Jul.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome selon Caton.	Ans avant J. C.	Ans de la Period. Jul.
		l. 11. pag. 30, & meurt vers la troisieme année de la soixante & quinzieme olympiade, selon le même Diodore, *ibid.*			4249.
4234 *ou* 4235.	74 4/5 1 *ou* 75 1/2	GELON défait les Carthaginois (Diodore, l. 11. pag. 19. de l'éd. Grecq. & Latine) le même jour que Léonidas & les Lacédémoniens combattirent contre Xerxès aux Thermopyles (selon Diodore, *ib.* Calliade étoit alors archonte à Athenes) ou selon Hérodote, l. 7. n. 166. le même jour que se donna le combat de Salamine.	272 *ou* 273.	480 *ou* 479.	4115.
					4124 4125.
4236 & 4237.	75 2/3 & 75 3/4	LA paix regne en Sicile. Diod. l. 11. p. 29.	274 & 275.	478 & 477.	4126. 4127.
		Mort de GELON, après sept ans de regne à Syracuse, selon Diodor. l. 11. pag. 30. deux ans après la défaite des Carthaginois, ci-dessus pag. 230.			4128.
4238.	75/76 4/1	HIERON son frere lui succede, & regne onze ans & huit mois. Diod. *ibid.*	276.	476.	4129. 4130.
4247 *ou* 4248.	78 1/2 *ou* 78 2/3	Mort d'HIERON, olympiade 78. 2. Lysistrate étant archonte à Athenes. Diodore de Sicile, l. 11. pag. 50.	285 *ou* 286.	467 *ou* 466.	
		THRASYBULE son frere lui succede; il est		déthrôné	

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
4249.	78 $\frac{3}{4}$	déthroné bien-tôt après. Diod. de Sic. *ibid.*	287.	465.
		Les Syracusains vivent dans une grande tranquillité pendant soixante ans, jusqu'à ce que Denys le Tyran monte sur le throne.		
		CYRUS.		
4115.	45 $\frac{1}{2}$	Cyrus naît de Cambyse & de Mandane, fille d'Astyage. Xénoph. Cyr. l. 1.	153.	599.
4124.	47 $\frac{2}{3}$	Il est instruit & fait ses	162.	590.
4125.	47 $\frac{3}{4}$	exercices dans la classe des enfans. Le même, *ibid.*	163.	589.
4126.	$\frac{47}{48}$ $\frac{4}{1}$	Il reste dans cette classe	164.	588.
4127.	48 $\frac{1}{2}$	jusqu'à l'âge de douze ans (ci-dessus, vie de Cyrus, page 255.), & surpasse tous les autres par sa facilité & son adresse. Ayant	165.	587.
4128.	48 $\frac{2}{3}$	atteint sa douzieme année, il va avec sa mere en Médie à la cour d'Astyage.	166.	586.
4129.	48 $\frac{3}{4}$	A l'âge de quinze ou	167.	585.
4130.	$\frac{48}{49}$ $\frac{4}{1}$	seize ans (ci-dessus, pag. 264.), il marche avec Astyage contre le fils du roi d'Assyrie, qui étoit entré avec quelques troupes sur les frontieres de la Médie. *Ibid.* pag. 265. Il n'avoit pas encore dix-sept ans. Il se distingue dans cette campagne par sa valeur & sa prudence. Cam-	168.	584.

Ans de la Période Jul.	Ans des Olympiades.		Ans avant la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.	Ans de la Période Jul.
		byſe apprend cette nouvelle avec beaucoup de joie ; il écrit à Aſtyage de lui renvoyer ſon fils.			
4131.	49 $\frac{1}{2}$	CYRUS retourne en Perſe, il reprend ſes anciens exercices, & paſſe encore un an dans la même claſſe : enſuite il entre dans la claſſe des jeunes gens, où il reſte dix ans ſelon la coutume, & ſe diſtingue dans toutes les occaſions. Ci-deſſus, *Vie de Cyrus*, page 267.	169	583.	
4132	49 $\frac{2}{3}$		170	582.	4170
					4176
		Aſtyage étant mort, Cyaxare ſon fils unique, frere de Mandane, mere de Cyrus, lui ſuccede ſur le throne des Medes. *Vie de Cyrus*, pag. 267.			
		Puiſſante ligue du roi des Aſſyriens, de Créſus, roi de Lydie, & de pluſieurs autres princes contre Cyaxare, pag. 268. Cyrus étoit entré dans la claſſe des hommes faits, pag. 267.			
		Les Perſes envoyent des troupes à Cyaxare ſous le commandement de Cyrus ; il fait rentrer le roi d'Arménie dans l'obéiſſance, pag. 269. & 271 ; il réduit auſſi les Chaldéens, pag. 273.			
				CYRUS	418

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		Cyrus défait les Assyriens ; le roi d'Assyrie se retire à la cour de Crésus, pag. 273. 274. & 275.		
4170.	58 4 / 59 1	Il défait Crésus dans un combat, pag. 277. & 278. Il l'assiege dans Sardis sa capitale, & se rend maître de cette ville.	208.	544.
4176.	60 2/3	Cyrus prend Babylone, & s'assûre l'empire d'Orient, page 287. Il fait divers réglemens, & se fait accompagner par des gardes & par la noblesse Persane pour se mettre à couvert des embûches que pouvoient lui dresser ses nouveaux sujets dont la fidélité lui étoit suspecte, pag. 290. & 291.	214.	538.
		La premiere année de son regne à Babylone, il publie un édit solemnel, par lequel il permet aux Juifs de retourner à Jérusalem & de rebâtir leur temple ; il leur fait rendre tous les vases du temple, vases d'un prix immense & presqu'incroyable, pag. 299.		
		Il marche après cela contre l'Egypte, & ajoute ce royaume à son empire, page 300.		
4185.	62 3/4	Il est tué dans la guer-	223.	529.

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		re contre les Scythes, selon Hérodote & Justin (ci-dessus, page 302. & 303.), âgé de soixante & dix ans, selon quelques auteurs; d'autres lui donnent une plus longue vie. Xénophon & plusieurs autres disent qu'il mourut en paix dans sa patrie, qu'il visitoit alors pour la septieme fois depuis qu'il en étoit roi, ci-dessus, page 303.		
		Trente ans auparavant (période Julienne 4155, olymp. $55\frac{1}{2}$, de la fondation de Rome, selon Caton 193, avant J. C. 559.), sa mort lui avoit été prédite; & une vision qu'il eut quelques jours avant sa maladie, le prépara à sa derniere fin, page 303.		
		JASON.		
4339.	101 $\frac{1}{2}$	VERS le tems que Cléombrote se met en campagne contre les Thébains, Polydamas, gouverneur de Pharsale, va à Sparte; il rend compte aux Lacédémoniens des propositions que JASON lui a faites, les Lacédémoniens ne peuvent lui donner les secours qu'il demande; Xénophon Ἑλλην. l. 6. Polydamas revient en Thessalie, il fait	377.	375.

un

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		un traité d'alliance avec Jason ; & quelque tems après, Jason est déclaré général de la Thessalie.		
4343.	102 $\frac{1}{2}$	BATAILLE de Leuctres. Les Thébains envoyent prier Jason de leur aider, comme il y étoit obligé par le traité qu'il avoit fait avec eux, à profiter de leur avantage. Jason ménage une treve entre eux & les Lacédémoniens. En retournant en Thessalie par la Phocide, il prend les fauxbourgs d'Hyampolis, &c.	381.	371.
4344.	102 $\frac{2}{3}$	L'ANNE'E d'après la bataille de Leuctres, Jason fait irruption dans la Locride, & assiege Héraclée en Trachinie, Dyscinete étant archonte à Athenes ; il la prend par intelligence, & en donne les terres aux Oetéens & aux Méliens. Au lieu de consuls, Rome avoit alors quatre tribuns militaires, qui étoient Quintus Servilius, Lucius Furius, Caïus Licinnius, & Publius Cœlius. Diodor. Sic. l. 15. pag. 371.	382.	370.
		JASON est tué cette même année par sept assassins, vers le tems de la célébration des jeux Pythiens, après avoir régné quatre ans, environ		

Ans de la Période Jul.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome selon Caton.*	*Ans avant J. C.*
		un an après qu'il eut été fait général de toute la Theſſalie. Xénophon. Ἑλληνικ. l. 6. Diodore Sic. l. 15. page 373. édition Grecq. Lat.		
4345.	102 $\frac{3}{4}$	POLYDORE & Polyphron ſes freres lui ſuccedent. Mort de Polydore. Polyphron fait tuer Polydamas: il eſt tué lui-même par Alexandre de Pheres, après avoir regné un an. Xénophon, *ibid.*	383.	369.
		Alexandre de Pheres eſt élu général des Theſſaliens. Il regne onze ans. Sa femme le fait aſſaſſiner dans ſon lit.		
		Tiſiphone & Lycophron lui ſuccedent. Olympiade 105. 4. ſelon Diodore de Sicile.		
		Ils gouvernent en tyrans, les Theſſaliens appellent à leur ſecours Philippe de Macédoine, qui chaſſe les tyrans, & remet les Theſſaliens en liberté.		

Fin de la Chronologie.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
DU TOME QUATORZIEME.

A

Aborigenes, peuples d'Italie, *Page* 19
S'allient aux Troïens, 26
Albe, rivale de Rome, 36, 39
Sacrifie avec elle avant le combat qui doit décider de l'empire, 53
Soumise à Rome, 60
Détruite, 69
Ses colonies font la guerre aux Romains, 82
Suites de cette guerre, 83, 85
Alexandre de Pheres, gendre de Jason, 337
Ses crimes & sa fin tragique, 339
Amasis, roi d'Egypte, trompe Cyrus, & comment, 300
Amate, femme de Latinus, favorise Turnus, 24
Se tue à la nouvelle de sa défaite, 26
Amilcar, général de Carthage en Sicile, 239
Amyntas, roi de Macédoine, s'allie avec Jason, 310
Anaxilas, chef d'une colonie de Messéniens, 123
S'établit en Italie & en Sicile, 124
Anchise, pere d'Enée, 2
Sa mort, 26
Ancus Marcius, soupçonné de la mort de Tullus Hostilius, 86, 87
Andanie, ville de la Messénie, patrie d'Aristomene, 95
Hardiesse de deux de ses citoyens, *ibid.*
Apiolains, peuples d'Italie, leur guerre avec les Romains, 142
Aquilius (les) conjurent pour rétablir Tarquin, 209
Arcadiens, leur amitié pour les Messéniens, 119
Punissent leur roi de ses crimes, 120, 121
Belle inscription à ce sujet, 121
Archidamie, prêtresse de Sparte, sauve Aristomene, 102
Aristocrate, roi des Arcadiens, sa perfidie envers les

les Messéniens, 102, 120
Puni de sa trahison par ses propres sujets, 120, 121
Aristomene, fables sur son origine, 91
Ce qu'il y a de plus vraisemblable à cet égard, 92
Etat de la Messénie, & sentimens d'Aristomene sur sa patrie, 93
S'allie avec les Argiens pour délivrer Messène des Spartiates, 93, 94
Prodiges de valeur & d'audace d'Aristomene, 94, 95
Défait les Lacédémoniens, 98
Son triomphe, & ce qu'il eut de singulier, 99
Enleve les Caryatides, 100, 101
Est repoussé par les Lacédémoniennes, 102
Fait prisonnier, il est délivré par Archidamie, 102
Perd une bataille par la défection du roi des Arcadiens, 103
Se retire à Ira, 104
Fille Amiclès, 105
Il est fait prisonnier, & est précipité dans le Céada, 105
Par quelle adresse il s'en tire, & prodiges qu'on débite à cette occasion, 106, 107
Charge un convoi de Sparte, & l'enleve, 108
Combien il a tué d'ennemis dans ses divers combats, 108, 109
Il est pris malgré la treve, 110
Il est délivré par la fille de son hôtesse, 111
Sa reconnoissance envers elle, *ibid.*
Ridicule confiance qu'il a aux oracles, 112
Ses exploits à l'assaut d'Ira, 116
Il sort de cette place à-travers des ennemis, 118
Se joint aux Arcadiens, 120
Son courage dans les malheurs de sa patrie, 121
Sa mort, 125
Combien diversement racontée, 126 & *s.*
Etat de la Messénie après lui, *ibid.*
Ascagne, fils d'Enée, 9
Rétablit le royaume de Priam, 10
Ascagne, autre fils d'Enée, *voyez* Euryléon,
Astyage, roi des Medes, aïeul de Cyrus, 259
Athéniens, combien trompés dans le choix qu'ils font de Tyrtée pour l'envoyer à Sparte, 96
Attius Nævius, augure, sa ridicule histoire, 169 & *s.*

B

Babylone, assiégée par Cyrus, 288
Prise par un singulier stratagême, 289, 290
Brutus (*L. Junius*), son origine, 181
Sa stupidité feinte, 182
Va à Delphes avec les fils de Tarquin, 184
Présent qu'il offre à Apollon,

lon, emblême de lui-même, 184
Sa réſolution à la mort de Lucrece, 190
Diſcours qu'il fait aux conjurés, 191, 192
Il va à Rome, & appelle le peuple à la liberté, 195 *& ſuiv.*
Il en chaſſe les Tarquins, 201
Fait révolter les troupes, & les ramene à Rome, 201
Etablit une nouvelle forme de gouvernement, 202
Eſt nommé conſul avec Collatinus, *ibid.*
Comment il reçoit les ambaſſadeurs de Tarquin, 205
Ses fils conjurent contre leur patrie, 209
Héroïque fermeté de Brutus, 211, 212
Il oblige Collatinus à ſe démettre du conſulat, 215
Sages réglemens qu'il fait avec Valérius, 217
Eſt tué dans la bataille qu'il livre à Tarquin, 219
Suites de ſa mort, 220 *& ſuiv.*
Réflexions ſur ſon caractere, *ibid.*

C

Caldéens, quel peuple, 271
Cambyſe, roi des Perſes, 260
Epouſe Mandane, fille d'Aſtyage, *ibid.*
Education qu'il donne à ſon fils, 262
Cariatydes, priſes par Ariſtomene, 101
Carthage, déclare la guerre aux Syracuſains & à Gelon, ſuites de cette guerre, 238 *& ſuiv.*
Carthaginois, défaits à Himere, 244
Céada, quel gouffre c'étoit, & pour quels crimes on y étoit précipité, 105
Célius (*le mont*), compris dans l'enceinte de Rome ſous Tullus, 77
Chevaux ſacrés, 287
Chiron, précepteur d'Enée, 2
Clément d'Alexandrie (*S.*), abſurdités qu'il débite ſur Ariſtomene, 109
Sa ſottiſe démontrée, *ibid.*
Cluilius, dictateur d'Albe, ſa jalouſie contre Rome, 36
Comment il excite la guerre entre les deux villes, 36, 38
Sa mort imprévûe, & les bruits qu'elle fait naître, 40, 41
Collatinus, mari de Lucrece, 186
Nommé conſul avec Brutus, 198
Obligé de ſe démettre du conſulat, il quitte Rome, 215
Créſus, roi de Lydie, s'allie avec les Aſſyriens contre Cyrus, 276
Il eſt défait, 278, 279
Aſſiégé dans Sardis, il eſt pris, 280
Divers ſentimens ſur ce qui lui

lui arriva alors, 280 & *ſ.*
Creuſe, femme d'Enée, 3
Bruit répandu à l'occaſion de ſa perte, 8
Ctéſias, en quoi differe de Xénophon & d'Hérodote, au ſujet de Cyrus, 256
Curiaces, freres, leur combat avec les Horaces, 55
Suites de ce combat, 56
Cyaxare, fils d'Aſtyage, roi des Medes, 267
Cyrus, incertitude & variations des hiſtoriens à ſon égard, 255, 259
Sa naiſſance & ſon éducation, 260, 263
Succès de ſes premieres armes, 265
Va au ſecours de ſon oncle Cyaxare, 269
Réduit les Arméniens, 270
Force les Caldéens à faire un traité avec lui, 273
Fait une irruption en Aſſyrie, 273
Il défait le roi d'Aſſyrie, 274
Il marche contre Créſus, 275
Il le défait, 276
Aſſiege Sardis, 279
Et la prend, 280
Comment il traite Créſus, 281
Avis qu'il en reçoit, 282
Son mépris pour les Grecs, 283
Appaiſe la révolte des Lydiens, 284
Marche à la conquête de l'Aſie, 286
Ridicule vengeance qu'il prend d'une riviere, 287
Il aſſiege Babylone, 288
Par quel ſtratagême il la prend, 290
Importance de cette conquête, 291
Sage diſcours qu'il tient aux Perſes, 292
Il adopte les uſages des peuples vaincus, 294
Il retourne en Perſe, 295
Il épouſe la fille de Cyaxare, 296
S'aſſure de la fidélité de ſes ſujets, par les moyens les plus ſages, 296
Il établit des poſtes dans ſon empire, 297
Il rend les Juifs à leur patrie, 299
Il épouſe Nitétis, 301
Immenſe étendue de ſon empire, 301
Il le parcourt une fois tous les ans, 302
Son expédition contre les Scythes, 302
Suites de cette expédition, 303, 304
Différentes traditions ſur le genre de ſa mort, *ibid.*
Inſcription miſe ſur ſon tombeau, 307
Réflexions ſur ſes qualités, *ibid.*

D

Decret ſur les jumeaux rendu à Rome, 62
Démarate, aïeul de Tarquin, 130, 131
Dinomenes, pere de Gélon, élévation de ſes ſentimens,

mens, 226
Dioſcures, nom commun à Caſtor & à Pollux, 95

E

Egyptiens, leur fidélité à Créſus, 278
Enée, ſon origine, 2
Son éducation, 2, 3
Epouſe Creuſe, fille de Priam, 3
S'oppoſe à Pâris, 4
Ne pouvant ſauver Troie de la guerre, il s'y retire, 4
Se diſtingue durant le ſiege, 5
Ses qualités eſtimables, 6
Perd ſa femme dans le ſac de Troie, 6
Se réfugie dans la citadelle, 6
En ſort avec ſes dieux & ſes amis, 7, 8
Se retire ſur le mont Ida avec le reſte des Troyens, 8
Traité qu'il fait avec les Grecs, 9
Quitte la Troade, 10
Incertitude des hiſtoriens ſur ſes voyages, 11, 12
S'arrête à Pallene, 13
Y bâtit un temple à Vénus, & une ville, 14
Débarque en Sicile, où il trouve une colonie Troyenne, 14, 15
Il y bâtit deux villes, & part pour l'Italie, 15
Il mouille à Palinure, 16
Aborde à Laurente, & s'y fixe, 16, 18
Prodiges ſinguliers, 17
Bâtit une derniere ville pour lui & ſes compagnons, 18, 19
Son arrivée donne de l'ombrage aux naturels du pays, 19, 20
Son entrevûe & ſon alliance avec Latinus, roi de cette contrée, 21
Avantages de l'alliance pour l'un & l'autre, 23
Epouſe Lavinie, fille de Latinus, 24
Donne à ſa ville le nom de Lavinium, 24
Défait Turnus, & le tue, 25
Sa prudence en ſuccédant à ſon beau-pere, 26
Donne le nom de *Latins* à tous ſes ſujets, 26
Sa nouvelle guerre contre les Rutules, 27
Sa mort, 27
Mis au rang des dieux, 28
Enée Sylvius, fils d'Enée & de Lavinie, 31
Succede à ſon frere Aſcagne, 32
Sa poſtérité, 32
Epaminondas, ſa vertu, 329
Euryléon, fils d'Enée, nommé Aſcanius, 27
Succede à ſon pere, bataille entre lui & Mezence, 29
Fait ſa paix avec ce prince, 30
Soupçons injuſtes contre lui au ſujet de Lavinie, détruits, 31
Il abandonne Lavinium à cette princeſſe, 31

Bâtit Albe, 32
Euſebe, abſurdités qu'il débite d'après S. Clément d'Alexandrie ſur Ariſtomene, 109

F

Fidenates, leur conjuration contre les Romains & les Albains, 43, 62, 63 & *ſuiv.*

G

Gélon, ſon origine, 225
Son éducation, 226
S'empare de la ſouveraine puiſſance à Gela, 228
Soumet Syracuſe, 228
Il cede Géla à Hiéron ſon frere, 228
Se rend maître de Mégare, 229
Il en transfere les habitans à Syracuſe, 230
S'applique à régler les mœurs de ſes ſujets, 230
Rend ſon état floriſſant, 231
S'allie avec le tyran d'Agrigente, 232
Remporte le prix aux jeux olympiques, 232
Demande du ſecours aux Grecs contre les Carthaginois, & eſt refuſé, 234
Les Grecs ont recours à lui, ſa réponſe, 235
Les Carthaginois lui déclarent la guerre, 238
Ses ſuccès contre eux, 240, 242
Il les défait entiérement, 244
Traité admirable qu'il fait avec eux, 247, 248
Veut rendre compte de ſa conduite au peuple qui s'y oppoſe, 249
Tendreſſe qu'on avoit pour lui, combien fondée, 250
Il envoye des préſens à Delphes, 250
Bâtit un temple à Cerès, 250
Sa maladie & ſa mort, 251
Combien regretté, *ib.*
Ses grandes qualités & ſes vertus, 252 & *ſ.*
Etat de la Sicile après ſa mort, *ibid.*
Gyndes, riviere, ridicule vengeance qu'en prend Cyrus, 287

H

Hécatomphonie, quel ſacrifice c'étoit, 108
Hélene, femme de Ménélas, 3
Enlevée par Pâris, 3
Héraclée, une des clefs de la Grece, 333
Hérodote, en quoi differe de Xénophon & de Ctéſias, au ſujet de Cyrus, 256
Himere (bataille d'), 244
Hiſtoire ancienne, combien incertaine, 1
—Romaine, commence à la vie d'Enée, *ibid.*
Hiſtorien, combien doit être exact, & non prévenu, 90

Homotimes, quoi chez les Perſes, 269
Horace (le vieil), ſes fils choiſis par Rome pour combattre, 53
Horace le fils, tue ſa ſœur, 57
Suites de ce meurtre, 58, 62
Détruit Albe par ordre de Tullus, 69, 77
Horaces, freres, leur combat contre les Curiaces, 55
Suites du combat, 56
Hyacinthe, quelle fête c'étoit, 109

I

Jaſon, ſa patrie & ſon origine, 313
Ses qualités perſonnelles, 313
Uſage qu'il fait de ſes biens, 315
Son adreſſe à ſe procurer des ſecours pécuniaires, 315, 316
Son but en entretenant des troupes, 318
Il ſoumet la Theſſalie, 319
Fait la guerre aux Dolopes, 319
Bleſſure ſalutaire qu'il reçoit, 320
Fait alliance avec la Macédoine, & avec Thebes & Athenes, 320, 321
Son diſcours à Polydamas, 323, 325
Il eſt déclaré général de la Theſſalie, 326
Action généreuſe qu'il fit, 327
Lié avec Pélopidas, 329.
Marche au ſecours des Thébains, 329
Sa politique, 330, 331
Fait conclure une treve entre Sparte & Thebes, 332
Il ſe rend maître d'Héraclée, 333
Sa grande puiſſance, *ibid.*
Inquiétude qu'il cau e aux prêtres de Delphes, 335
Il eſt aſſaſſiné, 335
Conjectures ſur cet attentat, 336
Etat de la Theſſalie après ſa mort, 337 & *ſuiv.*
Ira, retraite d'Ariſtomene, 104
Aſſiégée pendant onze ans, 110
Comment priſe, 113 & *ſ.*
Juifs, quel peuple, & ſon état ſous les Aſſyriens & ſous Cyrus, 299, 300
Iule, fils d'Aſcagne, prétend à l'empire, 32
En eſt exclus, & a le ſouverain ſacerdoce, *ib.*
Tige de la maiſon de Jules Céſar, *ibid.*

L

Latins, nom commun aux Troyens & aux Aborigenes, 26
Lavinie, femme d'Enée, ſe cache après la mort de ſon mari, 31
Accouche d'Enée Sylvius, 31

Lauſus,

Lauſus, fils de Mézence, tué, 29
Latinus, roi des Aborigenes, 20
Son alliance avec Enée, 23
Sa mort, 25
Lucrece, ſon hiſtoire & ſa mort, 187, 189
Lucumon, nom de Tarquin l'ancien, 132

M

Mazarès, lieutenant de Cyrus, 285
Médulie, patrie de Tullus Hoſtilius, 33
Se révolte contre Rome, & eſt réduite, 84
Mégare, colonie des Athéniens en Sicile, 229
Meſſénie, quelle contrée, ſon origine, ſes grands hommes, fables dont elle ſe glorifioit, combien prévenue pour Ariſtomene, & ſon état pendant la vie de ce héros, 91 & *ſuiv.* Voy. *Ariſtomene.*
Métius Fufétius, dictateur d'Albe, 41
Son incapacité, *ibid.*
Sa haine contre Rome, 42
Sa crainte à la découverte de la trame des Fidenates, 43
Son diſcours aux Romains, 44
Continué dans la dictature par Tullus, 63
Conjure contre Rome, 63 & *ſuiv.*
Eſt écartelé, 75
Mézence, roi des Etruriens, 27
Sa guerre contre Enée & Aſcagne, 27, 29
Traité de paix entre lui & Aſcagne, 30

N

Néda, riviere de la Meſſénie, 110
Oracle rendu à ſon occaſion, 111
Nitétis, fille d'Apriès, roi d'Egypte, femme de Cyrus, 300

O

Oracle ſur Meſſene, & ſa ridicule ambiguité, 111
—Rendu à Créſus, contribue à ſa perte, 276
Ornemens royaux, révoltans pour un peuple libre, 162

P

Paſagarde, lieu de la ſépulture de Cyrus, 306
Perſes, leur éducation, 260, 263
Peuples, leur paſſion pour leurs premiers héros, 91
Pheres, ville de Theſſalie, patrie de Jaſon, 313
Poéſie, ſa puiſſance ſur les ames, 96. Voy. *Tyrtée.*
Politique, combien adroite à ſe ſervir de la religion, 169
Poſtes établies par Cyrus, 297

Principes

Principes d'un peuple généreux, quels, 122
Prodiges à Rome & à Albe, 85

R

Religion, reſſort puiſſant en politique, 169
Rois parjures & traitres envers leur nation, combien deteſtables, 122

S

Sabins, leur guerre contre les Romains, 78 *& ſuiv.*
Opiniâtreté de leur haine pour les Romains, voyez *Tarquin l'ancien.*
Sacrifices barbares des Carthaginois, abolis par Gélon, 248
Salamine (bataille de), 245
Sardis, aſſiégée par Cyrus, 279
Sequinius, aïeul des Horaces & des Curiaces, 52
Servius Tullius, gendre de Tarquin l'ancien, 173
Sextus, fils de Tarquin, 185
Violence qu'il fait à Lucrece, 188
Sicile, combien de fois opprimée par des tyrans, 224
Son état après la mort de Gélon, voyez *Gélon.*
Siecles fabuleux & *ſiecles* hiſtoriques, en quoi différent, 90
Solon, mot de lui à Créſus, 261
Sparte, ſa ſageſſe, 97
Femmes de Sparte attaquées par Ariſtomene, le repouſſent, 101, 102

T

Tanaquil, femme de Tarquin l'ancien, 133
Tarquin l'ancien, nobleſſe de ſon origine, 130
Sa famille chaſſée de Corinthe, ſe retire en Toſcane, 131, & s'établit à Tarquinie, 132
Son mérite bleſſe ſes concitoyens, & le porte à ſe retirer à Rome, 133
Prodige qui lui arrive aux portes de Rome, 134
Comment il y eſt reçu, 137
Change ſon nom de *Lucumon* en celui de *Lucius*, 137
Se diſtingue dans la guerre, 138
Et dans la ſociété, 139
Il eſt élu roi d'un conſentement unanime, 140
Par quoi il ſignale ſon avénement à la couronne, 141
Fait la guerre aux Apiolains, aux Cruſtumériens, aux Collatiens, &c. 142 *& ſuiv.*
Suites de cette guerre, 148, 151
Il triomphe des Latins, 151
Fait bâtir le cirque, 151
Embellit le *forum Romanum*, 152
Rétablit les murs de Rome,

me, *ibid.*
Sa guerre contre les Sabins & les Etruriens, 153
Suites de cette guerre, 155, 159
Il triomphe de ces peuples, 159
Conditions de la paix qu'il fait avec eux, 160
Les Sabins se soulevent de nouveau, 160
Tarquin les dompte, & triomphe pour la troisieme fois, 166
Il reprend les ouvrages d'architecture que la guerre avoit interrompus, 167
Magnificence de ces ouvrages, 167 *& suiv.*
Son aventure avec l'augure Névius, 170 *& suiv.*
Conjuration contre lui dans laquelle il périt, 175
Ses qualités, 176 *& s.*
Tarquin le Superbe, sa tyrannie & son expulsion de Rome, voyez *Brutus.*
Tarquinie, ville de Toscane, patrie de Tarquin l'ancien, 132
Terme (le dieu), quoi chez les Romains, 169
Opiniâtreté de ce dieu, 169
Termopyles (bataille des), 245
Thébé, fille de Jason de Pheres, 337
Théron, tyran d'Agrigente, 232
Thessaliens, quel peuple, 312
Leur état sous Jason, voyez *Jason.*
Traité de Gélon avec les Carthaginois, combien admirable, 248
Troie, voyez *Enée.*
Causes de la guerre de Troïe, 3
Prise & brûlée, 6
Troyens & Aborigenes, leur union, 26
Tullus Hostilius, son origine, 33, 34
Elu roi de Rome, 35
Renonce au domaine royal, 36
Il le partage entre les pauvres citoyens, 36
Son penchant pour la guerre, 35, 36
Son adresse dans les commencemens de la guerre avec Albe, 37, 39
Profite de la consternation des Albains à la mort de Cluilius, pour faire une irruption sur eux, 41
Sa conférence avec Métius Fufétius, 44, 50
Comment elle se termine, 50
Il invite Métius Fufétius à un combat singulier, 51
Maniere dont il use de la victoire sur Albe, 62
Sa conduite envers Horace, 60
Employe la paix à faire des préparatifs contre les Veïens & les Fidenates, 62
Ingratitude de Métius Fufétius envers lui, 63
Sa présence d'esprit lors de la défection des Albains, 66
Gagne la bataille contre les Fidenates, 67
Sa prudence envers Métius, & sagesse de sa conduite envers

envers les Albains, 68
Fait détruire Albe, 69
Son discours aux Albains, 70, 73
Confond Métius Fufétius, & le fait punir du dernier supplice, 74, 75
Acheve de subjuguer Fidenes, & lui donne la paix à des conditions douces, 78
Triomphe des Sabins, & fait une paix avantageuse avec eux, 81, 82
Fait sommer les colonies d'Albe de se soumettre à Rome, 82
Leur déclare la guerre sur leur refus, 83
Acheve de pacifier les Sabins & les Latins, 84
Sa mort, 86
Réflexions & conjectures sur cette mort, 86, 87
Turnus, prince Italien, rival d'Enée, déclare la guerre à Latinus, 25
Vaincu & tué, 25
Tyrrhénus, accueille Lavinie dans sa fuite, 31
Tyrtée, quel homme c'étoit, & comment il se conduisit à Sparte, 96

V

Valérius Publicola, élu consul avec Brutus, 216
Veïens, s'allient aux Fidenates contre Rome, 62
Victimes humaines à Carthage, 248
Vindex, esclave, découvre la conjuration des Aquilius, 210 & *suiv.*
Comment récompensé, 216
Vindicta, quelle cérémonie chez les Romains, 217

X Z

Xénophon, en quoi differe de Ctésias & d'Hérodote, au sujet de Cyrus, 256
Zancle, ville de Sicile, conquise par les Messéniens, 123
Nommée Messine par ses vainqueurs, 124

Fin de la Table des Matieres du quatorzieme volume.

PRIVILEGE

612427

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé Jean-Baptiste Claude Bauche, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre, *Les Hommes Illuſtres de Plutarque*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faisons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpreſſion dudit Livre ſera faite dans notre royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à la réimpreſſion dudit Livre, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur de Lamoignon; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Vou-

LONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le cinquieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens cinquante-neuf, & de notre Regne le quarante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil, *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 337. fol. 472. conformément au Réglement de 1723. Fait à Paris, ce 4 Juillet 1759.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de LE BRETON. 1762.